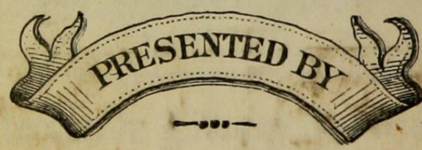
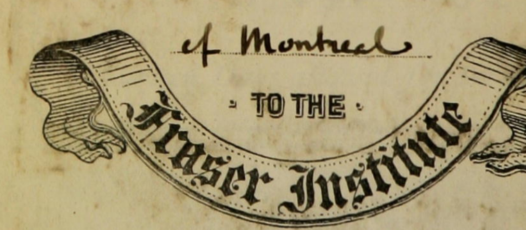


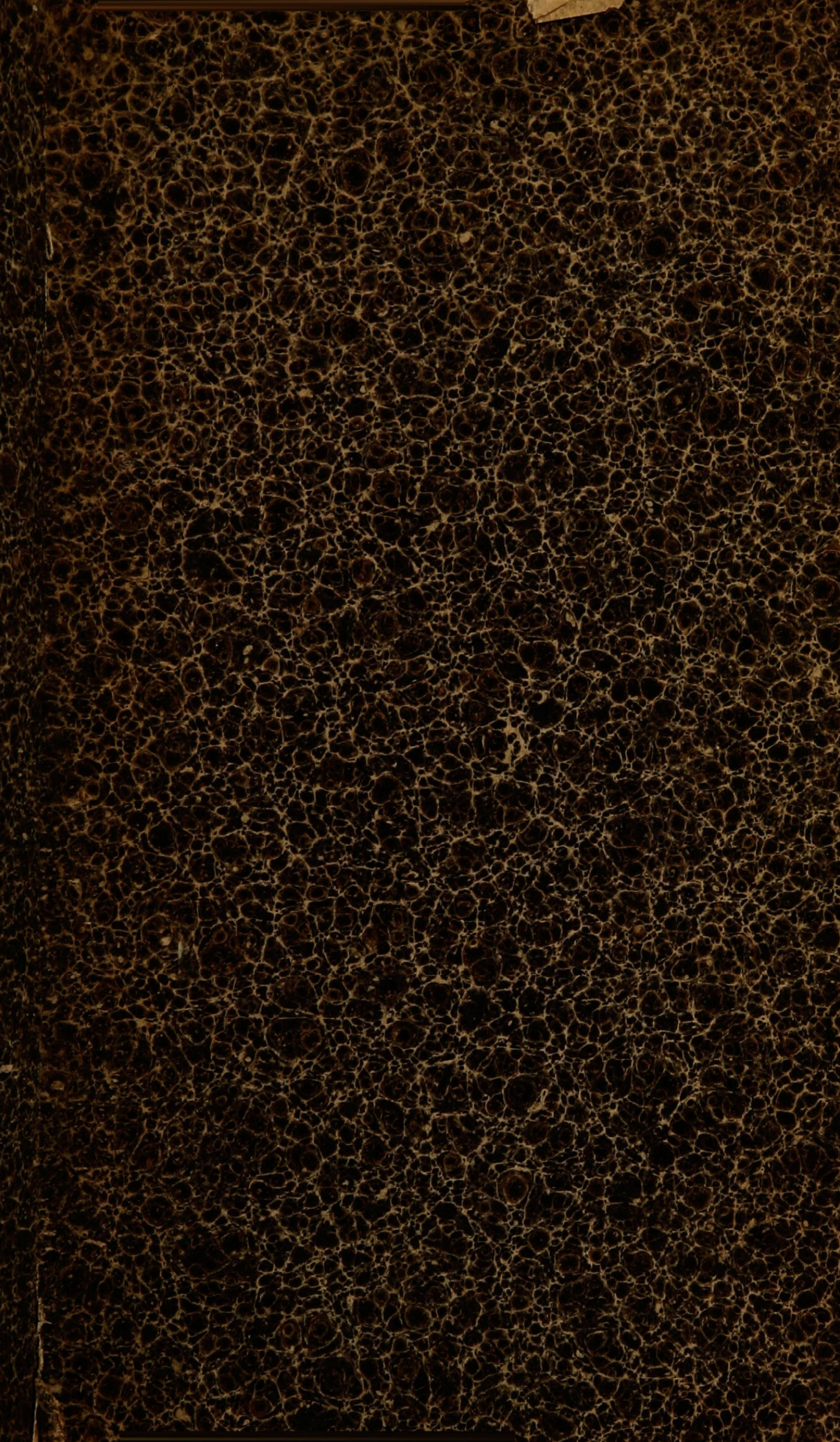




The Mercantile Library
Association
of Montreal

· TO THE ·





HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N° 30, A PARIS.

HISTOIRE
GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE
DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,
GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
CELLOT, MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, ÉDITEURS,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.
1826.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

SUITE DE LA ONZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 962 JUSQUES EN 987.

Ces barbares hostilités cessèrent cependant, comme cessent les orages et les tempêtes. Les Danois retournèrent dans leur pays avec le produit de leur brigandage, et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on les vît reparaître.

Éthelrède, bien loin de profiter de cet intervalle pour réformer son armée, équiper une flotte, et fortifier les places maritimes, passait sa vie indolente et voluptueuse au milieu des plaisirs efféminés.

Mais ce qui est remarquable, c'est que, malgré

cette faiblesse, cette lâche indifférence, cet abandon des devoirs de la royauté, Éthelrède, qui n'aimait pas les moines, osa souvent opposer à Dunstan ce qui lui restait de pouvoir. Les moines indignés sacrifient à leurs intérêts privés le plus sacré des devoirs ; ils trahissent leur patrie : secondant secrètement les projets des Danois, ils fomentent les mécontentements, excitent des divisions intestines, empêchent de prendre les mesures nécessaires contre les ennemis.

Leurs complots cachés furent enfin découverts; leur crédit à l'instant s'affaiblit : l'influence même de Dunstan diminua; on n'eut pour lui ni la même vénération ni la même confiance. Il n'avait pu d'ailleurs préserver la nation des plus affreuses calamités ; les prestiges se dissipaient. Un évêque de Rochester osa se révolter contre Éthelrède, dont la faiblesse l'encourageait; il osa prendre les armes contre son souverain, opposer la force à la force, lever un étendard rebelle, fermer au roi les portes de sa ville épiscopale. Éthelrède, malgré son indolence, marcha contre l'évêque et le força à se rendre. L'évêque coupable pouvait payer de sa tête sa révolte contre son roi ; Dunstan s'empressa de demander sa grâce. Éthelrède ne l'accorda qu'en obligeant l'évêque de Rochester à payer, en indemnité des frais de l'expédition, une somme énorme pour la Grande-Bretagne dans le dixième siècle, et qui, selon les historiens, montait à la valeur de cent livres d'or.

Dunstan murmura, menaça, s'irrita de ce

qu'Éthelrède attachait si peu de prix à sa recommandation, et à ce que l'archevêque appelait l'honneur de l'église. Ses instances, ses nouvelles prophéties furent vaines; le roi fut inflexible. Les moines prononcèrent de terribles anathèmes; mais les temps étaient changés. La nation vit cette querelle avec indifférence. Tristement occupée des malheurs qu'elle avait éprouvés et de ceux qu'elle redoutait, elle attacha peu d'importance aux prétentions de Dunstan; et le pouvoir des moines et leurs dissensions avec le clergé séculier s'affaiblirent bientôt, avec d'autant plus de vitesse, que, vers 987 ou 988, moururent, non seulement l'archevêque d'Yorck et l'évêque de Winchester, mais encore le fameux Dunstan. Cet archevêque avait joui d'une grande puissance : il l'avait due à la force de sa tête, à son caractère, à son instruction, à sa politique, à l'habileté avec laquelle il profitait des circonstances et faisait servir à ses desseins les passions, les intérêts, l'ignorance, les erreurs et la crédulité de tous ceux qui pouvaient le servir. Il aimait les arts, et surtout la musique. Il portait toujours avec lui une de ces harpes, que nous avons vues si recherchées de la Grande-Bretagne; et le talent avec lequel il en jouait ne contribua pas peu, dans le commencement de son élévation, à la faveur que lui accorda le roi Athelstan. De simple moine, il parvint à être archevêque de Cantorbéry, le chef de tout le clergé breton, le régulateur de la discipline ecclésiastique, le premier grand vassal de la couronne, le

premier seigneur, lord ou pair de l'Angleterre : il gouverna et l'église et l'état. Il devait beaucoup au pontife de Rome, mais sa reconnaissance ne l'empêcha pas de maintenir contre l'autorité des papes les droits du clergé anglican ; et les historiens anglais ont remarqué avec soin qu'en 967 il fut tenu à Cantorbéry un synode national, dans lequel, en présence et de l'avis de Dunstan, l'infaillibilité du pontife romain fut rejetée.

Le corps de Dunstan fut enterré sous l'autel de sa cathédrale. On ne se souvint plus que du bien qu'il avait fait ou qu'il avait voulu faire ; sa mémoire fut célébrée par les prêtres et les moines ; on l'honora comme un saint.

Quel était cependant l'état de l'Écosse, si voisine de l'Angleterre, pendant les règnes d'Edgar, d'Édouard II et d'Éthelrède, que nous venons d'examiner ?

Dufe, fils de Malcolm, fut appelé à la royauté, vers 968, par les vassaux ou seigneurs écossais, qui l'installèrent avec solennité sur le trône de marbre que le roi Kenneth avait fait transporter à Scone. Les anciennes chroniques ont représenté Dufe comme très occupé à faire observer les lois. Il ne négligeait rien pour maintenir la tranquillité au milieu des montagnes agrestes de l'Écosse, dans ces contrées à demi sauvages, parmi des hommes fiers, indépendants, et peu accoutumés au frein de la police sociale. Non seulement il faisait punir avec sévérité les malfaiteurs, mais il faisait arrêter les vagabonds et les paresseux, et les

envoyait dans les différentes parties de l'Écosse, où il pouvait les employer à construire ou réparer des routes, à préserver les campagnes des ravages des rivières et des torrents. Sa domination parut trop dure à des Écossais : ils conspirèrent contre lui; ils parvinrent à l'empoisonner; et, suivant cette crédulité superstitieuse, que le génie du sublime auteur tragique de l'Angleterre a peinte avec tant de force, ils s'adressèrent à deux vieilles femmes qu'on regardait comme des sorcières. Le roi tomba dans une maladie dont les symptômes parurent extraordinaires. On eut des soupçons; la conjuration fut découverte. On dénonça les deux vieilles femmes; on les surprit, dans un réduit écarté, faisant fondre devant un feu ardent une effigie de cire représentant le roi. La vigueur du tempérament du monarque résista au poison. On fit mourir les deux prétendues sorcières; on fit le procès aux empoisonneurs. Parmi leurs complices se trouvèrent de jeunes parents d'un Donald, gouverneur d'une forteresse. Il sollicita leur grâce, et ne put l'obtenir. Le ressentiment entra dans son cœur; sa femme irrita sa haine : ils conçurent les plus noirs projets. Un hasard funeste conduit Dufe dans la forteresse de Donald; le gouverneur furieux porte une main sacrilége sur le roi et lui coupe la tête.

Culène, fils d'Indulphe, et que son âge trop tendre avait empêché de succéder à son père, monta sur le trône d'Écosse après la mort tragique de Dufe. Il s'empressa de faire punir les auteurs de

ce crime. On avait conçu d'heureuses espérances de son règne ; mais il se plongea dans la débauche, il méprisa tous les conseils, il ne mit plus de frein à ses passions désordonnées. Rien n'était sacré pour lui : il ravissait lui-même les jeunes filles des vassaux les plus puissants ; il les prostituait aux vils compagnons de ses coupables voluptés.

Les seigneurs, blessés dans ce qu'ils ont de plus cher, ne respirent que vengeance. Ils s'assemblent à Scone ; ils veulent déposer le roi. Culène accourt ; il est immolé par Cadhord, dont il avait violé la fille ; et les Écossais, qui le méprisaient et le détestaient, applaudissent au crime qui punit une suite de crimes.

Kenneth III, fils de Malcolm, fut élu à la place de Culène. L'exemple de son prédécesseur avait porté la corruption dans tout le royaume, et principalement parmi les jeunes Écossais nés dans les premiers rangs. Ennemi implacable de ces dérèglements sans bornes, qu'il regarde comme une peste politique, il devient cruel pour les réprimer. Il convoque à Scone une assemblée générale. Il fait saisir cinq cents de ceux que l'on croit les plus coupables et les plus dangereux par leur conduite licencieuse. Malgré la résistance de leurs amis, il parvient à persuader aux seigneurs ou pairs écossais réunis qu'ils doivent consentir, pour préserver l'état d'une ruine prochaine, au supplice de ceux qu'il a fait arrêter ; et les cinq cents prisonniers, condamnés comme traîtres à leur patrie, expirent sur une croix.

Détournons les yeux de ce spectacle ; il montre trop jusqu'où allait la férocité de ces Écossais, encore trop près de l'état sauvage : mais voyons leurs vertus.

Des Danois, descendus dans le comté d'Angus, ravageaient les contrées situées le long du Tay. Kenneth accourt et livre la bataille. Il est près de triompher : mais la fortune se tourne du côté des Danois ; ils mettent en fuite ceux qui les poursuivaient. La déroute est complète. Le roi, à la tête de quelques braves, tâche en vain de défendre sa vie contre les ennemis qui l'entourent. Auprès de cette scène de carnage était un champ cultivé depuis long-temps par des mains généreuses. Un Écossais et ses deux fils étaient venus, dès le matin, conduire leurs charrues dans ce champ paternel. Ils voient la défaite de leurs compatriotes, le malheur de leur patrie, le péril de leur roi ; la plus noble ardeur s'allume dans leurs âmes ; ils ne supporteront pas la honte de l'Écosse ; ils s'arment des instruments de leurs travaux ; ils courent vers un défilé, et, pleins d'une héroïque audace, ils osent en disputer le passage aux vainqueurs. Les coups qu'ils portent sont terribles. Les Danois saisis d'étonnement s'arrêtent ; les fuyards se rassurent, se rallient, partagent le patriotique enthousiasme des trois Écossais. Leurs ennemis s'ébranlent à leur tour ; le roi, par sa valeur, seconde ce changement si heureux et si inattendu. Les Danois sont frappés de terreur ; ils se croient combattus par un pouvoir surnaturel ; ils sont taillés

en pièces, et la victoire la plus complète couronne les admirables efforts des trois cultivateurs.

Haï était leur nom : il sera immortel ; tous ceux qui aimeront la gloire de leur pays le prononceront avec respect ; et le voyageur que le mot sacré de patrie fera tressaillir d'amour n'ira point visiter ces contrées si romantiques de la Calédonie sans demander à voir le champ des sauveurs de l'Écosse.

Kenneth fut juste envers ces illustres Haï, il les éleva au premier rang de l'ordre social de son royaume, comme ils devaient l'être dans l'opinion de la postérité ; et les connétables héréditaires de l'Écosse, issus de ces héros, ont dû rappeler leur origine avec un noble orgueil.

Peu de temps après, une guerre civile éclata dans le comté de Marris ou Mernis, et dans celui d'Angus. L'auteur de la révolte, le principal vassal du comté de Marris, fut vaincu, et sa tête tomba sous le glaive. Mais de quel forfait Kenneth va se rendre coupable !

Un fils du roi Dufe vivait auprès de lui : il se nommait Malcolm. On l'avait trouvé trop jeune, à la mort de son père, pour l'élever sur le trône. Kenneth voyait dans ce prince celui qui devait lui succéder, et priver son fils de la couronne. Il le haïssait ; il résolut de s'en défaire. Suivant les uns, il le fit empoisonner ; suivant les autres, il le fit condamner, malgré son innocence, comme complice de la révolte des comtés d'Angus et de Marris. Ce crime n'échappa pas à la justice céleste.

Une parente du jeune Malcolm, mère de ce seigneur de Marris dont le roi avait fait trancher la tête, vivait encore : elle se nommait Fenella; elle nourrissait dans son cœur le plus terrible ressentiment contre Kenneth; elle voulait venger le sang de son fils et du prince. Elle dissimula profondément son sinistre projet, et prépara tout pour le succès de son coupable désir. Le roi, sans méfiance, fut amené par le hasard auprès du château de Fenella; il y entra. On lui proposa de visiter une tour d'une architecture particulière. Dans une chambre de cette tour, dont l'intérieur était orné avec toute la magnificence que l'Écosse pouvait montrer vers la fin du dixième siècle, on voyait une statue qui tenait dans sa main une pomme dorée. Fenella prie le roi d'accepter cette pomme. Kenneth veut la prendre; mais, à l'instant où il touche à la pomme, des ressorts cachés se débandent; des flèches sortent de l'intérieur de la statue; lancées avec force, elles percent le roi: il expire. Fenella s'échappe du milieu des assistants interdits et effrayés, monte sur un coursier qu'on lui avait préparé dès l'arrivée du roi, prend la fuite et se sauve.

Pendant que la froide et humide Calédonie était le théâtre de tant de crimes, les sciences et les arts fleurissaient dans le royaume de Cordoue de la péninsule espagnole. C'étaient les Arabes ou les Maures de l'Espagne méridionale qui ramenaient la civilisation en Europe. Dans ces contrées fortunées qu'arrose le Guadalquivir, sous le ciel le plus

serein, sous le climat le plus fertile, s'élevaient des forêts de grenadiers, de citronniers, d'orangers, dont les fleurs parfumaient au loin l'air le plus pur. Au milieu des murs de Cordoue, des palais et des temples déployaient toute la légèreté, toute la grâce, toute la variété, toute la hardiesse, toute la magnificence de cette architecture arabe, qui, créée dans l'Orient, modifiée dans ses décorations par la religion, les usages, l'esprit, le goût des peuples au milieu desquels elle avait étendu son règne, était arrivée dans le midi de l'Europe ornée de nouveaux attributs et parée de ces nouveaux charmes qui devaient répandre son empire dans toutes les autres parties de l'Occident. On y voyait des théâtres; et quelque imparfaits que fussent les spectacles des Maures, combien ils l'emportaient sur ceux des autres Européens! Le feu de l'imagination et cette chaleur profonde des sentiments secrets, passionnés et mélancoliques, fruits naturels de pays favorisés du soleil, animaient ces représentations, destinées à produire des chefs-d'œuvre dans la suite des siècles. On voyait régner à la cour des rois de l'Andalousie les plaisirs, un luxe de bon goût, une sorte de politesse, et cette galanterie qui, soumettant la force à la faiblesse, fait chérir avec tant d'affection l'empire cédé librement à la beauté, donne tant d'attraits à l'amour qu'elle précède ou qu'elle suit, et le remplace si souvent par de douces illusions. Les tournois y prenaient naissance et commençaient à y montrer les emblèmes de la gloire et

de la fidélité. Et, à côté des enceintes consacrées à ces spectacles, à ces pompes, à ces jeux, à ces plaisirs, par un contraste apparent que les progrès de la civilisation devaient rendre bien moins rare , on accourait à des écoles graves où l'on voyait revivre les études qui, sous l'émule de Charlemagne et sous le règne du fils de Haroun-Errachid, avaient illustré les rives du Tigre et celles de l'Euphrate. On y enseignait avec succès ce qu'on savait déjà de géométrie, d'astronomie, de chimie, de médecine; et Alhacan II ou Aboul-Abbas-el-Hakkam, fils aîné d'Abdérame III, et qui, dès 961, s'était fait couronner avec pompe à Zehra, que son père avait bâtie à une petite distance de Cordoue, aimait les lettres, les protégeait, et ne négligeait aucun soin ni aucune recherche pour former une riche bibliothèque.

Combien la civilisation était moins avancée parmi les Visigoths des Asturies, de Léon, de la Castille, et des autres contrées de l'Espagne septentrionale!

Les hommes du nord de l'Europe, les habitants de la Scandinavie, ou de la Chersonèse cimbrique, les Normands ou les Danois, ne cessaient de ravager les côtes des royaumes visigoths. En 964, ils débarquèrent en Galice. Saint Rosende, évêque de Compostelle, aussi brave que pieux, rassembla des troupes de concert avec les comtes des pays voisins de son église, se mit à leur tête, défit les Normands, et les contraignit à se rembarquer.

(967) Trois ans après, le comte don Gonzales,

qui gouvernait les villes de Lamégo, de Visée, et de Coïmbre, s'était révolté contre don Sanche, roi de Léon. Vaincu par son souverain, il avait eu recours à sa clémence, et obtenu son pardon; mais il n'eut pas horreur d'un crime bien plus grand encore: il empoisonna le roi qui lui avait accordé la vie et rendu sa faveur.

Les grands et les seigneurs du royaume proclamèrent, pour successeur de don Sanche, son fils Ramire III, qui n'avait que cinq ans, et dont la tutelle fut confiée avec la régence, à la reine sa mère, à sa tante dona Elvire, religieuse dans un monastère de Léon, et à quelques seigneurs parents de la reine.

Remarquons que vers cette époque, et au mépris des lois, Sisenard, évêque de Compostelle, que le roi don Sanche avait fait descendre de son siége, et que le brave saint Rosende avait remplacé, trouva le moyen de sortir de sa prison, qu'aidé de ses parents, il vint en armes à Compostelle pendant la nuit de Noël, surprit son successeur au milieu de ses chanoines, l'obligea par la violence à lui céder la chaire épiscopale, pour se retirer dans un monastère, et qu'il resta paisible possesseur de son siége.

Mais si cet évêque n'imitait pas la piété de saint Rosende, il donna comme ce saint des preuves de courage contre les ennemis de son pays. Les Normands, en 969, étaient revenus avec une flotte nombreuse vers les côtes de Galice; ils avaient débarqué et s'avançaient vers Compostelle,

où les Galiciens avaient renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux. Sisenand, à la tête de tous les Galiciens en état de porter les armes, alla au-devant d'eux, les attaqua avec valeur, et, percé d'une flèche, mourut en combattant pour le salut de sa patrie. Ses guerriers, découragés par la perte de leur chef, ne purent résister aux efforts des Normands (970). La Galice fut ravagée. Les Normands, chargés de dépouilles, se retiraient vers leur flotte, lorsque le comte don Gonzalez Sanche, à qui la régence des Asturies et de Léon avait confié le commandement de nombreuses troupes, les atteignit, les extermina ou les fit prisonniers, et brûla toutes les barques qui les avaient apportés.

Dans la même année mourut Ferdinand Gonzalez, comte de Castille. Il était parvenu à rendre cette province indépendante du royaume des Asturies et de Léon; et combien ce résultat de son ambition devait être funeste aux Visigoths, dont il affaiblissait la puissance en la partageant!

Vers le même temps don Sanche II, surnommé Abarca, succéda, sur le trône de Navarre, à son père don Garcie, qui mourut dans un âge très avancé; et en 976, Alhacan, roi de Cordoue, cessa de vivre.

Hissem, fils d'Alhacan, n'avait pas encore onze ans. On lui disputa la couronne; on s'en remit à la décision du miramamolin, ce puissant musulman qui régnait sur une grande partie de l'Afrique septentrionale. Le miramamolin décida que Hissem monterait sur le trône de l'Andalousie, et qu'il

aurait pour régent *Olhagib*, ou vice-roi, Mahomet-Aben-Amir, que ses victoires devaient faire surnommer Almanzor.

Dans les murs de Cordoue vivait encore le comte don Véla, que le comte Ferdinand Gonzalez de Castille avait dépouillé de ses états d'Alava; il avait en vain sollicité auprès d'Alhacan, qui lui avait donné un asile, une armée musulmane assez forte pour le rétablir dans ses états; il fut plus heureux auprès de Mahomet-Aben-Amir.

(979) Ce vice-roi saisit avec empressement une occasion de combattre contre les chrétiens, et d'agrandir le royaume de Cordoue. Il rassemble une armée nombreuse, et la fait avancer vers les frontières de la Castille, sous les ordres d'Orduan, un des généraux maures. Don Garcie, comte souverain de Castille, demande en vain des secours au roi de Léon, qui ne voyait qu'avec un secret ressentiment l'indépendance du comte; mais don Sanche II, ou Abarca, roi de Navarre, lui promet de réunir ses troupes à celles de Castille.

Les Maures s'avancent sous les ordres d'Orduan: don Véla l'accompagne. Ils traversent la grande chaîne qui borde vers le nord le bassin du Tage; ils pénètrent dans le bassin du Douro, vers la source de ce fleuve, arrivent dans les environs d'Osma et de Saint-Estevan de Gormaz, brûlent les villages et massacrent les habitants. Le roi don Sanche Abarca et le comte don Garcie se présentent à la tête des chrétiens; la bataille se donne. Les Visigoths sont vainqueurs, et les musulmans

mis en fuite sont contraints de leur abandonner leurs équipages.

(980) Mahomet-Aben-Amir, furieux de la défaite de l'armée de Cordoue, rassemble de nouvelles troupes, obtient des renforts considérables des musulmans de l'Afrique, et veut conduire lui-même ses guerriers contre les Castillans. Don Garcie, instruit des préparatifs de Mahomet, réclame en vain de nouveau l'assistance du roi Léon; il se hâte d'ajouter aux fortifications des villes frontières de la Castille. Mais le vice-roi paraît à la tête d'une armée redoutable; il porte dans la Castille le fer et le feu : le comte, trop inférieur en force, se tient dans des postes avantageux. Mahomet assiège Saint-Estevan de Gormaz, l'emporte, et fait passer la garnison au fil de l'épée.

(981) L'année suivante, la guerre continue; la Castille est de nouveau ravagée; mais le vice-roi ne peut forcer le comte à livrer une bataille.

Pendant cette lutte des Castillans et des Maures, don Ramire, roi de Léon, fatigué de suivre les avis de sa mère et de dona Elvire sa tante, séduit par les conseils de sa femme, et obéissant aveuglément à ses caprices, avait traité les grands de ses états avec une hauteur qui les avait indignés ; ceux de Galice, plus vivement blessés de la conduite du roi, se révoltent contre lui (982). Ils avaient vu élever parmi eux don Bermude, fils d'Ordogno III et de dona Elvire sa seconde femme; ils le proclament roi dans l'église de l'apôtre saint Jacques, mettent ce jeune prince à leur tête, et, suivis de

nombreux guerriers, s'avancent vers les frontières de la Galice. Ils rencontrent don Ramire, qui avait convoqué tous ses vassaux, et qui vient pour les punir. Le combat est terrible ; le carnage est affreux ; la nuit seule sépare les deux armées. Le roi de Léon est obligé de se retirer vers sa capitale. Il y meurt peu de temps après, sans laisser d'enfants, ou du moins sans en laisser qui aient l'âge de régner. (983) Les seigneurs de Léon et des Asturies connaissaient la justice, la prudence, la valeur, et la bonté de don Bermude ; ils veulent mettre fin à une guerre civile qui livrerait bientôt les trois royaumes au pouvoir des musulmans : ils nomment leur souverain, et proclament solennellement à Léon le nouveau roi de Galice.

A peine don Bermude a-t-il ceint les trois diadèmes de Galice, de Léon et des Asturies, qu'il donne des ordres pour qu'une justice impartiale défende les pauvres et les faibles contre les vexations des riches et des puissants, et que le clergé se soumette à la discipline ecclésiastique, à laquelle chaque jour il se soustrayait davantage.

Le vice-roi de Cordoue reprend cependant le commandement de l'armée mahométane, remporte plusieurs victoires, s'empare de plusieurs places (984). Il déclare la guerre à don Bermude, forme le siége de Simancas, sur le bord du Douro, et malgré la courageuse résistance des assiégés, la prend d'assaut, massacre les habitants, ou leur donne des fers.

Il croit voir arriver le moment d'exécuter le

grand projet qu'il a formé lorsqu'il a pris les rênes du royaume de Cordoue. Il se souvient avec fierté des anciennes conquêtes des Sarrasins; ils ont porté leurs armes jusques à la Loire, et jusques au fond du bassin du Rhône : il ne veut au moins reconnaître d'autres limites que les Pyrénées pour la puissance musulmane; il veut voir flotter l'étendard de Cordoue sur toutes les tours de la péninsule espagnole. Le comté de Barcelone est la contrée qu'il désire maintenant de soumettre la première; il porte le ravage dans la Catalogne.

Le comte don Borel, qui la gouverne sous la suzeraineté du roi de France, rassemble à la hâte toutes les troupes dont il peut disposer, ose vouloir arrêter le torrent impétueux qui inonde son pays, attaque avec audace l'armée de Mahomet; mais, accablé par le nombre, échappe avec peine au vainqueur, et va se réfugier sur les montagnes les plus escarpées.

Almanzor victorieux prend Barcelone d'assaut, en immole les habitants, ou les fait prisonniers, et ordonne que l'on mette le feu à la ville.

Quel contraste avec les plaisirs, les spectacles, les jeux, les fêtes et la galanterie de Cordoue! L'activité de l'esprit, la vivacité de l'imagination, la science de l'Orient, de la Grèce et de l'Égypte, la culture des arts, avaient poli le caractère arabe; mais lorsque la trompette de la guerre réveillait l'ardeur belliqueuse des Maures, on voyait reparaître cette brûlante férocité qui immole sans pitié l'ennemi qui résiste. Et quelle était la contrée de

l'Europe et de l'Asie occidentale, depuis les bords glacés de la Scandinavie et les montagnes brumeuses de l'Écosse, jusques aux sables embrasés de l'Afrique et de l'Arabie, où la guerre ne fût pas un effroyable enchaînement de destructions, de massacres, d'incendies, et où non seulement sur les champs de bataille, mais au milieu des chaumières habitées par des serfs bien étrangers aux querelles des grands, la croix du Christ, comme le croissant de Mahomet, ne fût pas devenue, par une sacrilége profanation, le signal du brigandage, des rapines, de la violence, des destructions, de l'esclavage et du meurtre? Ah! combien de siècles devaient s'écouler encore avant que la raison, sous le nom d'amour de la sagesse, éclairée par la vive lumière des sciences perfectionnées, et parlant à tous les cœurs le langage si touchant des saintes maximes proclamées par l'évangile de Jésus, pût arrêter le vainqueur sur son char de triomphe, lui faire entendre la voix de l'humanité, et lui commander au nom de la justice et de la vraie gloire de respecter dans les vaincus la dignité de l'homme, les droits des peuples, le courage trahi par la fortune, et des malheurs qu'on est toujours si près de partager!

Mais continuons le récit des terribles évènements qui ont fait couler tant de sang sur la péninsule espagnole, et que la vue des malheurs des siècles écoulés puisse servir au bonheur des siècles à venir.

(985) Louis IV était encore sur le trône de

France, et Hugues-Capet régnait sur les Français. Le comte Borel, du fond de sa retraite, implore le secours de Louis son souverain. Hugues voit aisément combien il est important pour la France d'empêcher la conquête de la Catalogne; il se souvient de Charles-Martel. Louis envoie des Français au comte de Barcelone. Borel réunit à ces guerriers un grand nombre de Catalans qui sont venus, au milieu des montagnes, se ranger sous ses étendards; il se met à leur tête; il descend des hauteurs qui lui ont servi d'asile, va vers les murs de Barcelone, d'où Almanzor s'est éloigné afin de poursuivre ses conquêtes, la reprend, et, par d'affreuses représailles, fait main basse sur la garnison sarrasine (986).

Le vice-roi de Cordoue a de nouveaux succès pendant l'année 987, et la ville de Sépulvéda, située sur les frontières de la Castille, et que sa situation rendait très forte, est obligée de se soumettre à ses armes.

Quelques années avant qu'il conçût le projet de réunir tous les royaumes de l'Espagne à celui de Cordoue, un autre Sarrasin d'un grand caractère, qui régnait à Mahadie, et commandait à la plus grande partie de l'Afrique septentrionale, avait repris sur l'Égypte les projets de son père, de son grand-père, et de son bisaïeul Mahadi I[er], le fondateur de sa monarchie.

Dès 969, Moez Lédinillah, ou Moez Ladin-Allah, envoie une armée dans cette Égypte qu'il voulait réunir à son empire; il en donne le commandement

à un Grec affranchi de son père, et qui se nommait Giauhari. Le général de Moez n'a qu'à paraître, et l'Égypte se soumet. Moez est proclamé dans cette immense vallée qu'arrosent les eaux du Nil. L'Égypte cesse de reconnaître le khalife de Bagdad : on remplace son nom dans les prières publiques par celui de Moez, qui prend le titre de khalife, et au nom duquel on ajoute celui d'Ali, dont il se disait descendant.

Moez veut établir en Égypte le siége de son empire agrandi, et le rapprocher ainsi des contrées orientales dont il espère la conquête ; il va quitter Mahadie que son bisaïeul a fondée, et où reposent les cendres de ses pères. Voyez un trait remarquable des anciennes mœurs des Arabes et de plusieurs autres peuples de l'Orient : Moez traverse le désert pour aller dans le pays conquis par ses armées; il est suivi de quinze cents chameaux qui portent avec ses trésors ce qui est le plus précieux pour lui, les ossements de ses aïeux.

Il bâtit sur les bords du Delta, et près des ruines de l'antique Memphis, une ville que sa position et d'autres avantages devaient rendre bientôt une des plus grandes et des plus florissantes villes de la terre; il la nomme Alkahira ou le Kahira, d'où est venu le nom de Caire, que les Européens ont préféré.

Il conquiert la Syrie, la Palestine, Damas, Jérusalem, et au milieu des déserts de l'Arabie, le mont Sinaï reconnaît sa puissance. Il croit utile à cette même puissance de confier à un chef parti-

culier des provinces situées vers la côte septentrionale de l'Afrique, et que d'immenses plaines d'un sable brûlant, aride et inhospitalier, séparent de cette Égypte où il a transporté son trône et les reliques de ses aïeux ; il en donne le commandement à Jussouf Belkin, fils d'un cheik arabe, nommé Zéiri. Jussouf établit sa résidence à Tunis, où les Zéirides ses descendants ont régné pendant près de deux cents ans.

Son génie n'était pas assez élevé au-dessus de l'esprit de son siècle et de son pays pour qu'il donnât au grand empire qu'il avait fondé des institutions durables, sûres garanties du bonheur de ses peuples ; mais, plein de bravoure, de douceur, de bonté, de modération, de libéralité, il les rend heureux pendant tout son règne ; il en est aimé et admiré ; et lorsqu'en 975 il cesse de vivre, à l'âge de quarante-six ans, tous les sujets de cet empire, qui s'étendait des environs de l'Euphrate jusques aux déserts de Kairwan, et que ses descendants les Fatimites devaient gouverner pendant deux cents ans, donnent des larmes à sa mort et célèbrent sa mémoire.

Pendant que les limites de l'empire de Bagdad sont repoussées vers l'Euphrate par les Fatimites, les émirs-ol-omara continuent de gouverner cet empire. Un fantôme de souverain était toujours assis sur la chaire de Mahomet : on le nommait khalife, son nom était prononcé dans les prières ; mais il n'était que le premier esclave de l'émir, qui l'élevait et le déposait à son gré.

Thay fils de Mothi, ou Muti-Lillah, avait remplacé son père sur cette chaire asservie, vers 974.

Cependant ce n'était pas seulement contre les Fatimites de l'Égypte que les émirs de Bagdad devaient défendre les contrées qui obéissaient à leur sceptre; l'empire de Constantinople leur opposait aussi des forces redoutables.

L'empereur Nicéphore Phocas, que l'armée avait proclamé dès 963, et qui avait reçu la main de Théophanon, la veuve de Romain II dit le Jeune, avait, avant de monter sur le trône, fait de grandes conquêtes sur les Sarrasins de l'Asie Mineure, et mérité par ses grands succès contre les troupes du khalife, ou plutôt de l'émir de Bagdad, le nom de Nicéphore *Porte-Victoire* ou *Victorieux*.

En prenant les rênes du gouvernement, il avait donné le titre de César à son père le patrice Bardas. Une armée qu'il avait envoyée en Sicile pour en chasser les Sarrasins d'Afrique avait péri en quelque sorte tout entière par l'inexpérience et l'incapacité d'un de ses jeunes parents, nommé Manuel, à qui il avait fait la faute d'en donner le commandement. Mais Jean Zimisquès, un autre de ses généraux, avait soutenu dans la Cilicie la gloire des armes des chrétiens, et dans une bataille fait un si grand carnage des Sarrasins de l'Orient, que le lieu du combat reçut le nom terrible de *colline de sang*.

(966) Nicéphore vient dans cette même Cilicie prendre le commandement de son armée victorieuse; il déploie de nouveau de grands talents, inspire un nouvel enthousiasme à ses soldats, et

marche de triomphe en triomphe. Toute la gloire militaire des Grecs et des Romains, dont il conduit les descendants, semble se réveiller, sortir de dessous les ruines d'illustres monuments, et se montrer au monde aussi brillante que jamais. Voyez Nicéphore chasser de la Cilicie les Sarrasins étonnés, leur enlever l'île de Chypre, passer en Syrie, disperser et les musulmans de Bagdad et ceux de l'Égypte, s'emparer de toutes les villes, ne suspendre la prise d'Antioche qu'à cause des pluies abondantes qui gênent ses approches, apprendre peu de temps après qu'elle s'est rendue au patrice Burzès, poursuivre le projet de redonner à l'empire romain, dont il a ceint le diadème, tout ce que les Sarrasins lui ont ravi en-deçà du Tibre, pénétrer jusques auprès de Nisibe, ravager la Mésopotamie, et faire trembler l'émir de Bagdad auprès de la chaire ébranlée du khalife. On croirait suivre les merveilleux exploits d'Alexandre sur ces bords rendus si fameux par le fils de Philippe. Mais Nicéphore ne savait que combattre et vaincre: son caractère était dur; il accabla ses peuples d'impôts, il altéra les monnaies, il dépouilla les temples, et pendant une grande disette, il eut la barbare cruauté d'exercer sur les blés un affreux monopole. Une haine générale en fut la juste punition. L'impératrice, à laquelle il était devenu d'autant plus insupportable que sa figure était hideuse, résolut sa mort. Elle se concerta avec Jean Zimisquès, que la jalousie de l'empereur contre cet habile général tenait dans la disgrâce. Zi-

misquès, à la tête de quelques conjurés, poignarda Nicéphore; et, ce qui est horrible à dire, il fut proclamé empereur le jour même où il avait assassiné son souverain. Pouvait-il ne pas s'attendre au crime qui devait lui ravir la vie?

Zimisquès cependant eut la politique d'associer à l'empire, qu'il venait d'obtenir par un sacrilége, Basile II et Constantin VIII, fils du parricide Romain II. Il fut sans cesse obligé de défendre l'empire grec, et contre les Sarrasins, et contre les Russes, et contre les Bulgares; et lorsque, en 976, il se préparait à faire le siége de Damas, un eunuque nommé Basile, le principal officier de sa chambre, et qui craignait d'être dépouillé des richesses qu'il avait amassées, lui fit donner un poison dont il mourut. Nicéphore fut vengé.

Les deux frères régnèrent ensemble; mais Constantin VIII, qu'on a nommé Porphyrogénète, comme Constantin VII son grand-père, et comme Constantin VI, abandonna le gouvernement à Basile et se livra à ses plaisirs.

Pendant onze ans, Basile II fut obligé de combattre contre Bardas Sclérus et Bardas Phocas, qui voulaient lui enlever l'empire. Quelle calamité qu'une guerre civile de onze ans! Il semble qu'aucun genre de malheur ne devait manquer aux descendants de ces Romains dont ils devaient expier les conquêtes et la tyrannie.

Pendant que l'Europe entière est dans le désordre, que la guerre succède aux discordes civiles, la famine à la guerre, la peste à la famine, que les

vainqueurs ne savent que massacrer, brûler ou détruire, que l'ignorance enfante la superstition, que la superstition entretient l'ignorance, que le parricide audacieux et impuni s'assied insolemment sur le trône dont il a précipité la victime immolée par sa main barbare; comment ont pu se conserver et même commencer de s'accroître quelques vertus, quelques lumières, quelques arts, quelques éléments de la civilisation? Des hommes privilégiés en étaient les dépositaires, les défendaient avec courage, les propageaient avec constance: quelle reconnaissance leur doit la postérité!

Qu'elle conserve particulièrement le nom de Luitprand, évêque de Crémone; de Rather, évêque de Vérone, dont les ouvrages respirent un si grand amour de la vertu; de Witekind, religieux de Corvey, auteur d'une histoire de son temps; de saint Wolfgany, évêque de Ratisbone; de saint Ulric, archevêque de Magdebourg; de Tanemar de Hildesheim; de Laton, évêque de Vich en Espagne; et de ce Gerbert de Reims qui devait honorer le siége pontifical de Rome, et qui était allé dans la péninsule espagnole écouter les leçons de l'évêque de Vich, et qui d'ailleurs avait fréquenté avec tant de zèle les fameuses écoles sarrasines de Cordoue et de Séville. Les maîtres de ces écoles, disciples des savants arabes de l'Afrique et de l'Asie, et principalement d'Eutychès, patriarche d'Alexandrie, qui avait publié avec beaucoup de succès plusieurs ouvrages sur la physique et la philosophie, commençaient à attirer autour d'eux

les hommes de l'Europe qui voulaient étudier avec le plus de fruit l'arithmétique, la géométrie, la physique, la mécanique, l'astronomie, la philosophie. On traduisait en latin les meilleurs ouvrages des Arabes, et par conséquent une grande partie des ouvrages grecs dont les Arabes s'étaient servis. Les grands foyers des sciences et des lettres étaient dans l'Andalousie; et l'on pourrait dire avec justice que ce sont les Sarrasins de l'Espagne qui, vers la fin du dixième siècle, ont été pour l'Europe les véritables propagateurs de la philosophie, des sciences, des lettres, des arts, et particulièrement de la musique et du dessin, comme de cette architecture hardie, légère, gracieuse, sublime, que la plupart des peuples de l'Europe devaient adopter avec d'autant plus d'empressement et de plaisir, qu'ils y retrouvaient les nobles images de ces arbres élevés, de ces tiges élancées, de ces groupes nombreux, de ces voûtes de rameaux, de ces bois majestueux si chers à leurs ancêtres.

DOUZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 987 JUSQUES EN 1042.

De grands et nouveaux spectacles vont passer sous nos yeux pendant cette période.

Des monarchies divisées, une nouvelle dynastie portée sur un trône que la suite des siècles a vu élevé au-dessus de toute l'Europe, renversé dans la poussière, rétabli avec splendeur, renversé de nouveau, et reparaissant avec éclat; un royaume conquis, les vainqueurs perdant leur puissance avec le grand homme qui les avait conduits, et forcés d'abandonner le sceptre que les armes leur avaient donné; des circonstances heureuses et l'observation de règles salutaires conservant la puissance suprême obtenue par de longs et constants efforts du génie, à des descendants faibles, dénués de grands talents, et bien peu dignes de leurs aïeux; un peuple nombreux achevant de sortir de ses déserts, fondant un nouvel empire dans l'ouest de l'Asie, et menaçant l'Europe de ses lances redoutables; les maximes de l'évangile de Jésus pénétrant dans les contrées européennes les moins éloignées de l'état sauvage, y répandant le sentiment de la

fraternité, les germes de l'égalité civile, un désir vague de connaître et de posséder les droits imprescriptibles des hommes réunis; le souvenir ou la crainte de la tyrannie et des plus funestes calamités donnant aux peuples des leçons profondes, leur imprimant des pressentiments secrets, leur inspirant de vives espérances, leur montrant des clartés fugitives, mais qui rendent plus sensibles les ténèbres dans lesquelles ils sont plongés; et enfin les premiers degrés de ces tendances qui annoncent, préparent et assurent les développements de la civilisation, et qui produisent tant d'explosions, de secousses et de bouleversements, lorsqu'on veut leur opposer une résistance toujours impuissante : tels sont les évènements qui vont se succéder.

Soyons attentifs; ils renferment les premières causes d'évènements bien plus importants encore.

Au milieu de tous ces signes précurseurs de tempêtes, l'ancienne puissance romaine subsiste toujours, non pas dans la Rome du Tibre, mais dans celle du Bosphore. Plus de seize siècles se sont écoulés depuis son origine, et, quelque affaiblie qu'elle soit, elle vit encore dans les murs de Bysance, où elle a trouvé un asile. Les nations étonnées la contemplent comme un monument des anciens âges; elles comptent les terribles blessures qu'elle a reçues de la barbarie, et encore plus de la tyrannie la plus féroce, dont aucune loi n'a pu la garantir. Mais les trophées du monde entourent son trône, qui, long-temps encore, et malgré les

crimes qui l'ont souillé, doit être inébranlable sur ses vastes fondements.

Pendant quatre siècles, les plus grands souvenirs doivent le défendre, et son antique gloire doit le rendre inviolable.

Au commencement de notre douzième époque, Basile II était assis sur ce trône de Constantinople. Il devait l'occuper long-temps. Ses armes furent heureuses; il attaqua les Sarrasins dans l'Asie Mineure, fit des conquêtes sur eux, les contraignit à lui demander la paix. Il conduisit son armée victorieuse contre les Bulgares, les battit plusieurs fois, reçut le surnom de *Bulgaroctone*, et acheva de les soumettre à son empire. Il fit respecter le nom romain; il régna cinquante ans. Des historiens ont appelé son règne glorieux; mais comment oser prostituer ainsi le nom de la gloire? Qu'on nie le récit suivant de quelques historiens, ou qu'on frémisse.

En 1014, Basile défait entièrement l'armée des Bulgares; il fait quinze mille prisonniers; il ordonne qu'on les divise en cent cinquante centaines. Quatre-vingt-dix-neuf prisonniers de chacune de ces centaines infortunées ont les deux yeux crevés; on ne crève qu'un œil au centième. Le monstre qui a commandé cet horrible forfait exige que chaque borgne conduise sa malheureuse centaine. Les quinze mille prisonniers arrivent ainsi à Samuel, roi des Bulgares. Samuel meurt de chagrin, en voyant ces tristes victimes d'une cruauté sans exemple Que sa mémoire soit honorée, et celle de Bazile exécrée à jamais!

Lorsque ce féroce Basile eut cessé de vivre, son frère, Constantin VIII, qui avait été proclamé empereur avec lui, et qui lui avait cédé le gouvernement pour s'abandonner à ses débauches, fut obligé de régner. Il montra sur le trône autant de dureté que d'ineptie. Il avait trois filles : l'aînée avait renoncé au monde, et s'était retirée dans un couvent; Zoé et Théodora étaient les noms des deux autres. Il voulut avoir pour successeur un Grec d'une famille illustre, nommé Romain Argyre. Il obligea cet Argyre à répudier sa femme et à épouser Zoé. Il cessa de vivre en 1028, et Romain II, son gendre, lui succéda.

Romain Argyre avait cinquante-cinq ans lorsqu'il monta sur le trône de Constantinople. Il fut battu par les Sarrasins; mais il répara sa défaite, les vainquit plusieurs fois, et leur enleva plusieurs villes.

Il régnait avec douceur et justice depuis plus de cinq ans, lorsque sa femme Zoé, capable de tous les crimes et de tous les débordements, facilement dégoûtée d'un époux beaucoup plus âgé qu'elle, et voulant jouir sans contrainte de son coupable amour pour un homme vil, un faux monnoyeur, nommé Michel, à qui elle s'était abandonnée, fit empoisonner l'empereur (1034). Les effets du poison étant trop lents au gré de sa passion effrénée, elle le fit étouffer dans le bain; et, le jour même de son forfait, épousa et vit couronner empereur d'Orient l'abject et adultère Michel, dit le Paphlagonien.

Ce Michel, incapable de gouverner l'empire, en abandonna le soin à l'eunuque Jean, son frère. De graves infirmités l'assaillirent; il fut obligé d'aller en Bulgarie réprimer une grande insurrection; ses infirmités augmentèrent; les remords le saisirent: il se représentait sans cesse Argyre assassiné. Sa tête se perdit. Dans un des moments où il échappait à sa démence, il abdiqua l'empire et se retira dans un monastère.

(1041) Un autre Michel, fils de la sœur du Paphlagonien, et d'un Étienne, calfateur de vaisseau, avait été adopté par l'impératrice. La faveur de Zoé le fit monter sur le trône après l'abdication de son oncle; mais peu de mois après son couronnement, oubliant tout ce qu'il devait à sa mère adoptive, et entraîné par les conseils de Constantin, son oncle, il relégua l'impératrice dans une île voisine de Constantinople, et qu'on a nommée l'*île du Prince*. Le peuple, indigné de tant d'ingratitude, et soulevé par les partisans de Zoé, proclame impératrice Théodora, sœur de cette princesse. Michel, qu'on avait surnommé Calafate, à cause de la profession de son père, et son oncle Constantin, furent contraints de se réfugier dans un couvent. Le peuple les en arracha, leur creva les yeux; ceux qui les dirigeaient les envoyèrent finir leurs jours dans deux monastères différents (1042). Zoé revint triomphante de son exil; elle fut proclamée impératrice comme sa sœur; et, pour la première fois, l'empire obéit à deux femmes.

Mais cette singulière association ne dura que

trois mois. Les deux princesses ne s'occupaient que d'amusements, de fêtes, et d'autres objets frivoles : le peuple de Constantinople, dégoûté de leur gouvernement et conduit par des chefs secrets, exigea qu'elles cédassent les rênes de l'empire à des mains plus fortes et plus habiles, et, par un singulier caprice, força Zoé à se remarier, quoiqu'elle eût déjà soixante-trois ans. Elle épousa un de ses anciens amants, que Michel le Paphlagonien avait fait exiler, et qu'elle avait rappelé après la mort de ce Michel. Il appartenait au premier rang des nobles; il se nommait Constantin Monomaque. Il fut couronné empereur; mais, indolent et voluptueux, n'ayant plus aucune affection pour Zoé, se laissant gouverner par Sclérène, sa maîtresse, suivant aveuglément les conseils de Romain Sclérus, le frère de celle qui le dominait, et servant toutes leurs inimitiés, il destitua le général Maniacès, que plusieurs victoires remportées sur les Sarrasins avaient rendu célèbre. Maniacès irrité se révolta, prit le diadème, battit deux fois les troupes qu'on avait envoyées contre lui, et aurait facilement renversé du trône le faible Constantin, s'il n'avait pas péri au sein de la victoire.

(1042) Quel déplorable mélange de crimes, de lâcheté, de faiblesse et d'anarchie! Dans cette confusion, les divisions des Sarrasins sauvèrent l'empire d'Orient.

Kader, fils d'Ishac, et petit-fils de Moktader, avait remplacé Thay sur la chaire des khalifes de Bagdad. Il l'occupatre nte-deux ans. On aimait sa dou-

ceur et sa bienfaisance ; mais le khalifat n'était qu'un vain simulacre. Ce fut sous son règne, ou, pour mieux dire, pendant qu'on prononçait son nom dans les prières publiques, que Mahmoud, qu'on a nommé aussi Nasir-ed-din-Sobochtekin, l'un de ces esclaves turcs auxquels les émirs de Bagdad ne confiaient le plus souvent qu'un trop grand pouvoir, gouvernait le Korasan. Vers le commencement du onzième siècle, et peut-être en 1001, il secoue l'autorité du khalife ou plutôt de l'émir-ol-omara. Devenu sultan de Ghazna, ce chef de la dynastie des Ghaznevides, à qui il n'a manqué que d'habiles historiens pour avoir une grande renommée en Europe, ne se contentant pas des conquêtes qu'il avait faites dans la Perse, et voulant fonder un vaste empire, passe l'Indus à la tête d'une grande armée. Ses succès appartiennent à l'histoire de l'Asie; mais leurs résultats doivent avoir, dans la suite des siècles, une trop grande influence sur la civilisation de l'Europe, pour que nous ne présentions pas ici les traits les plus curieux des récits de l'expédition de Mahmoud, faits par les auteurs chinois que le savant M. de Guignes a comparés.

Rien ne résiste aux armes de Mahmoud ; il remporte plusieurs victoires ; et, fidèle aux exemples du prophète dont il suit les lois religieuses, il s'avance le glaive d'une main et le Coran de l'autre; il commande l'islamisme aux contrées qu'il soumet. Il poursuit ses conquêtes. Le roi de l'Inde proprement dite veut en vain lui résister ; trois fois

il est pris par Mahmoud, et trois fois il parvient à s'échapper: mais, par une disposition bien remarquable des lois indiennes contre les monarques pris trois fois par l'ennemi, il est obligé de céder la couronne à son fils et de se brûler.

(1006) Mahmoud ne trouve plus d'obstacles; il se rend maître de Sanem-Sou-Menet. Cette ville renfermait un temple célèbre, consacré au culte du Boudha de Ceylan et des Indiens, ou du Fo des Chinois et des Samanéens. On y voyait cinquante-six *colonnes d'or* enrichies de rubis et d'autres pierres précieuses; on y voyait aussi une statue de pierre de cinquante coudées de hauteur. Mahmoud fait enlever toutes les richesses de ce temple, en distribue une grande partie à ses soldats, suivant les lois ou les usages des premiers musulmans, a pour sa part plus de vingt mille pièces d'or, brise l'idole, et voulant, par un épouvantable fanatisme, anéantir tout ce qui peut s'opposer aux progrès de l'islamisme, ne revient à Ghazna, sa capitale, qu'après avoir fait égorger sur les ruines de leurs temples plus de cinquante mille Samanéens.

Dès l'année suivante, ce féroce vainqueur reparaît dans les Indes; il accorde la paix au roi de Guzarate, que l'on nommait *Balhera, le roi de ceux qui ont les oreilles percées.*

(1013) Il entreprend une nouvelle expédition; il s'empare du royaume de Maroin. Ses conquêtes, et les progrès de l'islamisme, qui triomphe avec lui, affaiblissent dans l'Inde l'influence des Samanéens; et quoique dans la Chine, où la dynastie mongole

des Yuen avait succedé à celle des Seng, les bonzes de Fo ou de Boudha eussent recouvré une grande partie de leur ancien crédit, et l'emportassent sur les sectateurs de la religion des Tao-Se, il ne va presque plus de pèlerins de l'Inde dans la Chine, ni de la Chine dans l'Inde. Il paraît que les communications et les voyages religieux diminuent par la même cause entre les Indes et le Thibet, où cependant les Thibétains établissent leur grand Lama.

Mais si l'islamisme, dont Mahmoud fait flotter les étendards victorieux dans un grand nombre de contrées indiennes, intercepte ou diminue les rapports religieux des Samanéens de l'Inde avec ceux de la Chine ou du Thibet, ce même islamisme donne aux Indiens des liaisons nouvelles avec les peuples de l'Europe et de l'occident de l'Asie. Les Arabes, avant 1029, avaient porté à ces Indiens les ouvrages d'Aristote, et Al-Birouni, un des plus célèbres savants arabes, demeure long-temps parmi eux.

Vers 1030, Mahmoud termina sa carrière. Le sultan Masoud, son fils, lui succède; et l'année suivante Kader, khalife de Bagdad, ayant cessé de vivre, l'émir Budgide, ou Bouhide, fit asseoir sur la chaire musulmane le fils de Kader, nommé Kaïem et surnommé Bamrillah.

Le Korasan cependant est près d'échapper au fils de Mahmoud, mais ce n'est pas pour revenir sous la domination du khalife ou de l'émir de Bagdad.

Remarquez l'origine de la puissance d'un peuple

qui, après quatre cents ans de combats, doit régner sur l'Asie Mineure et le nord de l'Afrique, faire trembler l'Europe, commander à la Grèce, renverser le trône des Césars de Bysance, et après avoir mis fin à cette série non interrompue d'empereurs qui, depuis Jules, et pendant plus de mille ans, s'étaient transmis avec les aigles romaines la foudre des maîtres du monde faire briller le croissant jusque sur les rives étonnées du Danube, et défendre ses conquêtes pendant quatre grands siècles.

Qu'est encore, en 1035, ce peuple sorti du Turkestan?

Togrul-Beg, fils de Michel, et petit-fils du Turc Seldschouk, ou Seldgiouk, aidé de son frère Daoud, commence à s'établir dans le Korasan. En vain Masoud s'efforce de les en chasser; ils lui résistent, gardent le Korasan et s'étendent dans l'Irak persique. C'est d'eux que doivent descendre les Turcs Seldschouk, ou les Seldgioucides.

Le rival le plus redoutable des khalifes, aussi bien que des émirs de Bagdad, le Mahadi Fatimite de l'Égypte et de la Syrie, Aziz-Billah, ou Alschseid, fils de Moez, avait cependant marché contre des Turcs qui, chassés de Bagdad par l'émir-ol-omara et jetés dans la Syrie, s'étaient réunis aux Karmates, avaient pris Damas et repoussé Giauchar, le premier ministre et le principal général de l'Égypte; il avait battu ces Turcs et emmené leur chef prisonnier au Caire.

Vers 991, un de ses généraux s'avance vers Alep,

défait les guerriers du jeune sultan de cette ville, malgré les troupes de l'empire de Constantinople, qui s'étaient réunies à ces guerriers; mais, obligé de lever le siége d'Alep, et poursuivi par les Grecs, il se réfugie dans la ville de Damas.

(996) Azis meurt à Belbeis; son fils Hakem-Bamrillah lui succède à l'âge de onze ans. Avec quelle rapidité la race de Moez avait dégénéré! A peine est-il majeur qu'il tombe d'extravagance en extravagance. Il veut que les femmes de son empire ne sortent jamais de chez elles, qu'on ne fasse pour elles aucune chaussure, qu'on ne leur donne les objets qu'elles seront obligées de recevoir du dehors qu'au travers de la porte seulement entr'ouverte, et au bout d'une longue palette; il ordonne que toutes les boutiques du Caire soient ouvertes et éclairées pendant toute la nuit. Sa folie devient extrême. Il exige qu'on le regarde comme un dieu. Il fait faire un catalogue de ceux qui reconnaissent sa divinité; et comme il joint une cruauté barbare à sa démence, des milliers d'Égyptiens saisis d'effroi s'inscrivent sur ce catalogue. Un imposteur nommé Darar, chef des dirariens qui devaient se multiplier en Égypte et en Syrie, et que les uns ont confondus avec les druses, et les autres avec les sectaires nommés assassins, avait obtenu sa confiance; il entretenait ses étranges et terribles manies. La haine et le mépris contre le féroce Mahadi s'accroissaient cependant chaque jour. Un crime en délivra l'Égypte: sa sœur le fit tuer en 1021.

Son fils Tacher, ou Daher, lui succède. Il fait des conquêtes en Syrie; il s'empare d'Alep, mais il ne peut la conserver, et sa tante, l'assassin de son père, le fait massacrer dans le Caire, sa capitale.

(1036) La fortune n'avait pas moins fait sentir ses faveurs et ses revers aux Sarrasins de l'Europe qu'à ceux de l'Afrique et de l'Asie. La sagesse et le génie n'y avaient pas enchaîné son inconstance.

(988) Mahomet dit Almanzor, le premier ministre, ou plutôt le régent ou vice-roi tout-puissant du royaume de Cordoue, attaqua de nouveau les provinces de Léon. Il prit Zamora sur les bords du Douro (989). L'année suivante, il entra en Castille, sous le prétexte de rétablir dans leurs états les enfants de don Véla, comte d'Alava, mort à Cordoue, où il avait trouvé un refuge; il s'empara d'Atiença; il donna asile dans son camp à don Pélage, évêque de Compostelle, fils du comte Rodrigue de Velasquès, et que le roi de Léon, des Asturies et de Galice, don Bermude, avait déposé de son siége pour le punir de ses dissipations, de ses violences et de sa tyrannie.

Il ne remporta que de faibles avantages sur le comte de Castille, dans l'année 990; mais en 991, il prit Osma et Alcoba. D'autres villes tombèrent en son pouvoir dans les années suivantes, et il résolut d'attaquer le royaume de Léon avec une nouvelle vigueur.

(995) Simencas et Zamora, dont il avait démoli les murs, ne pouvant lui opposer aucune résistance, il pénétra facilement jusques auprès de

Léon, la capitale du royaume. Le roi Bermude II, malgré ses infirmités, qui l'avaient fait surnommer le Goutteux, s'était hâté de rassembler ses troupes. Une bataille sanglante fut donnée sur les bords de la rivière d'Elza. Les musulmans furent mis en déroute et poursuivis vivement par les chrétiens. Almanzor, désespéré de la fuite de ses guerriers, emploie en vain les prières et les menaces pour les arrêter et les ramener au combat; rien ne peut dissiper la terreur panique qui les entraîne. Le vice-roi furieux se précipite de son cheval, se jette par terre, se dépouille de son turban, s'écrie qu'il aime mieux mourir abandonné de ses soldats que de vivre sans honneur avec eux après avoir remporté tant de victoires; les musulmans, profondément émus, sentent renaître leur courage, ils rappellent leur gloire, et, transportés du désir d'effacer leur honte, ils tombent sur les chrétiens qui les poursuivaient sans ordre, leur arrachent la victoire, les contraignent à prendre la fuite et à s'enfermer dans Léon.

Leur défaite et leurs succès leur coûtent cependant tant de guerriers qu'Almanzor repart pour Cordoue, et se contente d'annoncer que bientôt il reparaîtra, et que la ville sera détruite.

Bermude n'apprend qu'avec effroi le terrible projet du vice-roi. Espérant peu de pouvoir se défendre contre les Sarrasins, il laisse une garnison dans sa capitale; il en confie le commandement au comte don Gilles, ou don Guillaume; il se retire dans les Asturies, au-delà de cette chaîne de hautes montagnes qui a si souvent servi de rempart aux

chrétiens contre les Maures, et emporte avec lui, non seulement les objets précieux réunis dans Léon, mais les ossements des rois ses prédécesseurs, enterrés à Léon ou à Astorga.

(996) Le printemps arrive; Almanzor se remet en campagne à la tête d'une armée nombreuse; il arrive sans obstacle jusques aux murs de la capitale; il en forme le siége; il en bat les murailles avec le bélier et les autres machines de guerre qui étaient encore en usage. Don Guillaume la défend avec un courage intrépide; à peine les musulmans ont-ils fait une brèche que les chrétiens l'ont réparée. Almanzor redouble en vain ses attaques; elles sont repoussées par l'inébranlable résistance des assiégés.

Une grande portion de muraille s'était écroulée; Almanzor résout de donner l'assaut. Don Guillaume, quoique très malade et harassé de fatigue, se fait porter sur la brèche, et soutient pendant trois jours tous les efforts des assiégeants. Le quatrième jour les musulmans renversent une nouvelle portion du rempart. Les chrétiens succombent sous le nombre. Le comte et ses guerriers périssent glorieusement les armes à la main. Almanzor fait démolir de fond en comble la ville qu'il vient de prendre; de tous les édifices élevés par les Romains ou par les Visigoths, il ne laisse subsister qu'une tour; il veut qu'elle perpétue le souvenir de son triomphe: elle devait être aussi un monument de la gloire des vaincus.

Le vice-roi de Cordoue s'empare d'Astorga; mais

il fait d'inutiles efforts pour prendre les postes retranchés qui gardaient les défilés des montagnes, pour pénétrer au travers de cette barrière puissante dont la nature a environné les Asturies, et il repart pour l'Andalousie.

(997) A peine cependant le printemps est-il commencé, que, toujours rempli du désir de détruire la puissance des Visigoths dans la péninsule espagnole, il entre dans la Lusitanie, prend Coïmbre, Visée, Lamégo, Braga et Tuy, sur les bords de la rivière d'Avila. Il est près de pénétrer dans le centre de la Galice et d'aller jusques à Compostelle, cette ville si révérée des chrétiens, la cité sainte des Visigoths. Il hésite néanmoins, mais un traître l'encourage et l'excite. On est indigné, en rappelant que le comte don Rodrigue Vélasquès, voulant se venger de son roi, qui avait déposé son fils don Pélage, le cruel évêque de Saint-Jacques, introduit le vice-roi dans sa patrie, et la livre à son mortel ennemi. Almanzor entre dans Compostelle, la saccage, fait abattre une partie du temple consacré à l'apôtre que l'Espagne vénère, en arrache les portes, et veut que des chrétiens captifs les transportent sur leurs épaules, à Cordoue, comme un trophée de sa victoire. De graves maladies se répandent cependant parmi ses soldats; un grand nombre de musulmans succombent à une dyssenterie cruelle. Almanzor ramène avec peine à Cordoue ceux qui échappent à la contagion ou au fer des Visigoths, qui les harcellent dans leur retraite; il fait les plus grands préparatifs pour ré-

parer ce terrible désastre; il rassemble tous les guerriers de Cordoue, il appelle des Sarrasins d'Afrique; il se prépare à marcher contre le roi de Léon.

L'armée formidable qui va s'avancer sous ses ordres inspire une crainte salutaire aux trois souverains des Visigoths. Don Bermude, don Garcie, comte de Castille, et Garcie II, qui avait succédé sur le trône de Navarre à son père Sanche II, se liguent contre le vice-roi de Cordoue; ils réunissent leurs troupes, et vont au-devant des Sarrasins. Ils rencontrent Almanzor à peu de distance d'Osma: la bataille s'engage; elle va décider du sort des trois royaumes. Des deux côtés des prodiges de valeur ensanglantent la terre; bientôt elle est jonchée de cadavres et de lances brisées. On se bat avec acharnement tant que le jour éclaire les deux armées; les ténèbres les séparent. Les chrétiens, les armes à la main, attendent sur le champ de bataille le retour de la lumière. Le jour paraît: Almanzor voit combien il a perdu de soldats; il reconnaît qu'il est vaincu; il s'indigne, il frémit; il abandonne son camp; il licencie ses guerriers; il passe la chaîne des montagnes qui sépare le bassin du Douro de celui de l'Èbre (998); il va à Médina-Céli; et ne voulant pas survivre à sa défaite, il refuse toute nourriture, et termine une vie que tant de triomphes et de conquêtes avaient rendue fameuse.

Les chrétiens cependant se disposent à recommencer le combat, lorsqu'ils voient sur le champ

de bataille des monceaux de cadavres de musulmans. Les tentes des Maures sont dressées devant eux, mais ils n'entendent aucun bruit, ils ne voient aucun ennemi vivant. Ils apprennent bientôt la dispersion des Sarrasins; pleins de joie ils les poursuivent, en massacrent un grand nombre et s'emparent de leurs riches dépouilles.

Lorsque la nouvelle de la mort d'Almanzor et de la destruction de son armée arriva dans Cordoue, la consternation fut universelle. Le faible et voluptueux Hissem était toujours assis sur le trône qu'on avait offert à Almanzor pour prix de ses victoires, et que ce guerrier avait refusé; renfermé dans son palais, il ne s'occupait que de ses plaisirs. Abdelmélic, fils d'Almanzor, fut nommé vice-roi à la place de son père.

(999) Bermude II succomba cependant à ses infirmités; son fils, don Alphonse, lui succéda à l'âge de cinq ans, et sous la régence de sa mère Elvire. Abdelmélic voulut venger la défaite et la mort de son père; il marcha vers le royaume de Léon; mais la régente se hâta de rassembler ses troupes, et les Léonois réunis aux Castillans, sous les ordres du comte de Castille, don Garcie Fernandès, forcèrent le nouveau vice-roi à renoncer à son entreprise.

(999) Ce fut dans l'année suivante que Sanche II, dit le Grand, monta sur le trône de Navarre, après la mort de son père don Garcie; et ce fut dans cette même année que la régente de Léon, par une sagesse digne d'un siècle bien plus éclairé, ajouta à ses forces, diminua celles des Maures, ses

perpétuels ennemis, prévint de nouveaux effets d'anciens mécontentements, et étouffa des germes nombreux de discordes intestines et de guerre étrangère, en obtenant du comte de Castille la restitution aux enfants du comte don Véla de tous les domaines de leur père, en rappelant dans leur patrie tous les seigneurs de Léon qui s'étaient retirés à Cordoue, en leur rendant tous leurs biens, en les rétablissant dans tous leurs honneurs, en effaçant toutes les traces des anciens dissentiments.

(1001) Don Sanche, héritier présomptif du comte de Castille, avait une fille nommée Elvire: don Sanche, roi de Navarre, la demanda en mariage; elle lui fut accordée.

Les Maures de Cordoue, malgré leurs dernières défaites, brûlaient toujours du désir d'enlever aux chrétiens le nord de la péninsule espagnole (1003). Ils attaquèrent sans succès le comte Raymond de Barcelone, et son frère le comte d'Urgel (1005). Mais Abdelmélic étant mort, Abdérame, son frère, nommé vice-roi à sa place, entra dans la Castille avec une puissante armée. Don Garcie, à la tête des Castillans, alla au-devant de son ennemi. Ils se rencontrèrent auprès de Verlanga. La victoire fut longtemps incertaine; mais don Garcie s'étant engagé trop avant au milieu des escadrons ennemis, il fut enveloppé, percé de coups de lances, renversé de son cheval, fait prisonnier, et blessé si dangereusement, qu'il en mourut deux jours après. Abdérame vainqueur fit porter à Cordoue le corps de don Garcie, qu'on y enterra dans une des églises

que les chrétiens y avaient conservées : mais don Sanche, son fils et son successeur, racheta le corps de son valeureux père.

Cependant Abdérame se rend si odieux aux musulmans par son orgueil et par ses attentats contre les femmes des habitants de Cordoue les plus distingués par leur rang, que les principaux de la capitale lui font ôter la vie. Mahomet-Almahadi, l'un des Maures les plus puissants, et qui depuis long-temps ambitionnait le trône, rassemble un grand nombre de partisans, s'empare de Cordoue, se rend maître de l'Alcazar, arrête le roi, le renferme dans une prison secrète, fait périr publiquement un chrétien qui ressemblait à Hissem, ordonne qu'on enterre avec pompe le prétendu cadavre du roi, s'assied sur le trône, et se fait proclamer.

Mais bientôt il imite et surpasse même Abdérame par sa dureté, son insolence et ses dérèglements; il ose tout pour assouvir sa brutalité. La jalousie et la haine remplissent de leurs fureurs l'âme ardente des musulmans, offensés dans ce qu'ils ont de plus cher : la perte du tyran est résolue.

Le comte Sanche de Castille ayant réuni à ses guerriers des troupes nombreuses de Léon et de Navarre, et brûlant du désir de faire payer cher aux Maures la mort de son père don Garcie, avait passé les montagnes qui bordent vers le midi la Vieille-Castille. Entré dans le bassin du Tage, il avait répandu l'effroi parmi les Sarrasins, saccagé les moissons, enlevé les richesses des villes, détruit

les édifices, massacré ou fait prisonniers les habitants. Mahomet-Almahadi veut repousser don Sanche; il sort de sa capitale avec ses troupes; il s'avance vers la province de Tolède. Des conjurés, dirigés par un Hissem-Arax, se rassemblent d'abord après le départ de celui qu'ils détestent, prennent les armes, massacrent les plus chauds partisans d'Almahadi, enfoncent les portes du château, égorgent tous ceux qu'ils rencontrent. Almahadi, informé de ces terribles mouvements, revient à l'instant sur ses pas. Arax réunit un grand nombre de guerriers, sort au-devant d'Almahadi. Les conjurés sont taillés en pièces: Arax est pris; sa tête tombe avec celle de plusieurs autres prisonniers. Almahadi rentre triomphant dans Cordoue; mais les Castillans reviennent sans obstacle dans leur patrie avec leurs prisonniers et les richesses de la province de Tolède.

(1007) D'autres évènements vont encore agiter les contrées musulmanes de l'Espagne. Plusieurs Sarrasins, irrités de la tyrannie d'Almahadi, ne sont point effrayés par l'exemple d'Arax; ils forment le projet de renverser du trône cet Almahadi qu'ils ne peuvent supporter, et d'élever à sa place quelqu'un du sang des Ommiades. Ils font entrer facilement dans leur projet un grand nombre de Maures qui étaient venus d'Afrique pour combattre sous les enseignes victorieuses d'Almanzor, et qui étaient très mécontents du gouvernement d'Almahadi. Ces Maures africains et les musulmans d'Espagne, réunis avec eux, sortent de Cordoue,

lèvent l'étendard de l'insurrection, et voyant accourir dans leurs rangs beaucoup d'autres Sarrasins qui ne voulaient plus d'Almahadi pour leur souverain, ils croient pouvoir élire un roi. La division, ce funeste écueil de toutes les entreprises, se met parmi eux. Les uns nomment Sulciman ou Zuléma, fils d'un gouverneur de Ceuta et d'une sœur du dernier roi Hissem; les autres proclament un cousin de ce même Hissem, que l'on nommait Marban. Leur dissentiment dégénère en tumulte; ils en viennent aux mains. Les partisans de Marban sont battus; Marban lui-même est fait prisonnier : mais Sulciman se croit encore trop faible pour défendre sa nouvelle couronne contre Almahadi, et prenant une résolution extraordinaire, il s'adresse aux chrétiens pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires.

Il fait offrir à don Sanche, comte de Castille, son alliance, son amitié, de grandes concessions, et le sollicite de venir l'aider à combattre son adversaire. Don Sanche n'hésite pas; il réunit à toutes ses forces les guerriers qu'il a obtenus des rois de Léon et de Navarre; et Almahadi, du haut des remparts de Cordoue, voit flotter et diriger contre lui les étendards des chrétiens mêlés à ceux de Mahomet. Il sort pour livrer bataille, et à ceux qu'il regarde comme des rebelles, et aux anciens ennemis de l'islamisme; son armée est taillée en pièces; il est contraint de s'enfuir dans Cordoue avec les guerriers échappés au fer du vainqueur.

Sulciman et don Sanche le poursuivent, s'em-

parent des faubourgs; Almahadi, saisi d'effroi, se retire dans l'Alcazar. Les assiégés, qui le détestent, se révoltent contre lui; il a recours à un moyen extrême : il fait ouvrir les portes de la prison secrète de Hissem; il le montre aux habitants de Cordoue; mais en vain veut-il opposer à Sulciman cette espèce de fantôme du roi qu'ils avaient cru dans la tombe. Les Cordouans ne veulent ni d'Almahadi ni de Hissem; ils appellent Sulciman à grands cris. Almahadi se déguise et s'échappe (1008). On va au-devant de Sulciman ; on le proclame roi; et don Sanche se retire, comblé de richesses par le nouveau souverain.

Almahadi, aidé d'Alhamer, ministre courageux, ne désespérait pas cependant de remonter sur le trône de Cordoue; il s'était retiré à Médina-Céli, dont le gouverneur lui était resté fidèle. Le comte de Castille était revenu dans ses états; Almahadi résolut d'imiter l'exemple de son rival, et d'avoir, comme lui, recours aux armes des chrétiens.

Il fit offrir à don Raymond, comte de Barcelone, de lui céder plusieurs places, s'il voulait l'aider à rentrer dans Cordoue. Le comte accepta la proposition. Le frère de Raymond, comte d'Urgel, réunit ses guerriers à ceux de Barcelone. Almahadi parvint à lever des troupes musulmanes dans la province de Tolède; son ministre Alhamer en leva dans l'Arragon et dans la province de Valence; et les chrétiens de Barcelone et d'Urgel, réunis aux Maures de Valence, de Tolède et d'Arragon, marchèrent vers l'Andalousie.

(1010) Suleiman rassembla tous les Bérébères, ou guerriers africains, et quoique les habitants de Cordoue, intimidés par le bruit des grands préparatifs d'Almahadi, et inconstants comme tous les peuples qui, courbés sous le despotisme, ne font, dans leurs mouvements désordonnés, que changer de fers et de malheurs, eussent refusé de s'armer pour sa défense, il alla au-devant des alliés; il tâcha de les surprendre; il y parvint; il les trouva marchant sans ordre, et peu préparés au combat: il se précipita sur eux, les enfonça, en tua un grand nombre; et au milieu de ceux qui périrent dans cette première charge, on vit tomber le comte d'Urgel et les évêques de Barcelone, de Vich et de Girone, qui avaient conduit eux-mêmes les guerriers qu'ils avaient dû fournir comme vassaux du comte.

Almahadi, Alhamer et le comte Raymond rallièrent leurs troupes, les ramenèrent au combat, renversèrent celles de Suleiman, en firent un grand carnage, contraignirent ce Maure à se réfugier avec un petit nombre de ses guerriers dans l'Estramadure, d'où il se retira à Ceuta, sur la côte d'Afrique, et entrèrent dans Cordoue, où Almahadi fut de nouveau proclamé roi.

Ce prince était cependant bien éloigné d'être tranquille sur le trône qu'il avait reconquis; il faisait en vain fortifier sa capitale : les affections des Maures n'étaient pas pour lui. Les partisans de Suleiman parcouraient en armes les provinces, et répandaient l'effroi dans les campagnes et dans les

villes ouvertes. Un grand nombre de soldats bérébères étaient restés fidèles au prince fugitif, qui de Ceuta faisait à chaque instant passer dans la péninsule des guerriers africains dévoués à ses intérêts. Sulciman parvint même à corrompre Alhamer, que l'on trouva disposé à détrôner un prince de qui il avait espéré d'obtenir plus de pouvoir. Des conjurés secondés par Alhamer, et dont le complot n'avait pas été trahi, s'arment dans Cordoue, entrent dans l'Alcazar, cherchent Almahadi, l'arrêtent au moment où il allait s'échapper; mais au lieu de proclamer Sulciman, ils brisent les portes de la prison où languissait le malheureux Hissem, et le portent sur le trône d'où il avait été précipité dans les fers.

Hissem fait tomber la tête d'Almahadi et l'envoie à Sulciman. Ce prince la fait porter à Abdalla, fils d'Almahadi, et qui commandait dans Tolède; il espère attirer Abdalla à son parti.

Mais quels désordres éprouvent les contrées qui, au milieu des tempêtes politiques, ne peuvent pas avoir recours à la sainte autorité des lois! L'aveugle furie des passions bouleverse, brise, disperse tous les obstacles, et renverse les trônes aussi facilement que la chaumière du pauvre(1011). Voyez à quelle extrémité les discordes civiles réduisent le royaume de Cordoue!

Les Bérébères de Sulciman ravagent les environs de la capitale. On n'ose point s'aventurer au milieu des campagnes qu'ils infestent. Les vivres manquent dans la ville royale; la famine y déploie

ses horreurs; Hissem fait de vains efforts pour éloigner les Africains; il ne remporte sur eux que de trop faibles avantages (1012). Il tâche de les désarmer par les offres les plus séduisantes; ils prolongent la négociation. Sulciman arrive d'Afrique et se met à leur tête.

Il engage Abdalla à prendre le titre de roi de Tolède où il était très aimé, et à s'allier avec lui; et voulant susciter à Hissem un ennemi plus redoutable encore, il demande l'appui de Sanche, comte de Castille. Le prince castillan croit plus avantageux à ses intérêts de s'allier avec Hissem, qui lui promet de lui rendre les places de Castille prises par Almanzor (1013). Tolède est investie par les troupes combinées d'Hissem et de don Sanche. La ville se rend : on se saisit d'Abdalla, on l'envoie à Hissem, qui lui fait couper la tête.

Mais pendant que les plus valeureux guerriers de Hissem réduisaient Tolède, Sulciman et ses soldats africains continuaient leurs ravages autour de Cordoue. La famine y devient si terrible, qu'un pain y est vendu trente pièces d'or. La peste, effet épouvantable de la famine, ajoute à la consternation. Alhamer, qui avait trahi Almahadi pour Sulciman et Sulciman pour Hissem, toujours dévoré d'ambition, toujours mécontent de ce qu'on fait pour lui, veut trahir Hissem pour Sulciman. Des lettres qu'on saisit découvrent son projet. Hissem le fait périr; mais le sang d'Almahadi, d'Abdalla et d'Alhamer n'apaise pas la tempête. Sulciman continue ses dévastations; il se

jette sur la province de Séville et assiège cette place. Quelles mœurs que celles d'un peuple où l'ambition croit devoir couvrir de cendres, de débris et de cadavres le pays sur lequel elle veut dominer!

Les troupes d'Hissem, revenues de Tolède, marchent au secours de Séville. Sulciman lève le siége, traverse les montagnes, va dans le bassin de la Guadiana, s'empare de Calatrava, et continue de massacrer, de brûler et de détruire.

Il parvient à engager les gouverneurs maures de Sarragosse et de Guadalaxara à lui amener des renforts; il se présente devant Cordoue, comble les fossés, s'empare d'un faubourg, donne plusieurs assauts, pénètre dans la ville, s'assied sur le trône d'Hissem qui se réfugie en Afrique, et distribue à ses guerriers des terres et d'autres grandes récompenses.

Comment les princes chrétiens de la péninsule n'ont-ils pas profité de cette affreuse guerre civile pour s'unir plus que jamais, et tâcher de chasser les Maures de toutes les Espagnes? Comment n'ont-ils pas suivi l'exemple de Sanche II dit le Grand, roi de Navarre, qui, pendant les troubles de Tolède et de Cordoue, s'empare d'une partie de l'Arragon, et particulièrement du comté de Sobrarve? La fortune aurait encore favorisé leurs efforts contre les Sarrasins après la prise de Cordoue par Sulciman. Hissem vivait en Afrique; plusieurs de ses anciens généraux et d'autres musulmans regrettaient le sang des Ommiades, les

Maures de l'Espagne voyaient d'ailleurs avec jalousie le crédit et la puissance que Sulciman, poussant trop loin sa reconnaissance pour ceux qui l'avaient établi sur le trône, accordait aux Bérébères, à des Africains, à des étrangers.

(1015) Hairan, un de ces anciens généraux de l'armée d'Hissem, se révolta, parvint à grossir son parti, gagna une grande bataille contre les Bérébères, s'empara de Jaën, de Baëza, d'Arjone, et du haut des montagnes qui bordent vers le midi le bassin du Guadalquivir, il menaçait Cordoue et ses environs.

Le roi de Léon se contentait de relever des remparts et de bâtir des monastères.

Hairan envoie en Afrique pour engager Hissem à revenir dans ses anciens états. Ce prince venait de terminer une carrière pendant laquelle il avait tant éprouvé l'inconstance de la fortune. Hairan s'adresse à Hamoud, ou Ali-Aben-Hamit, ou Aben-Huméyas, qui était de la famille des Ommiades et résidait à Ceuta. Il lui offre le sceptre de Cordoue. Ali-Aben-Hamit l'accepte, suit les conseils d'Hairan, se rend à Malaga, est reconnu roi par les peuples de Murcie et de Grenade (1017), et se met à la tête des guerriers de ces provinces, réunis à ceux d'Hairan. Sulciman, suivi de ses Bérébères, vient au-devant de lui. Les Bérébères sont vaincus, et périssent en grand nombre sur le champ de bataille. Sulciman, fait prisonnier, est immolé avec son père et un de ses frères. Les habitants de Cordoue ouvrent leurs portes au vainqueur, et

Ali-Aben-Hamit est proclamé roi de tous les musulmans de la péninsule.

Ce trône de Cordoue, ne reposant sur aucune base solide, ne cesse d'être le jouet des orages politiques.

Le nouveau roi s'était attaché les Bérébères qui n'avaient pas péri dans la bataille. Il était de la destinée de ces étrangers de ne donner aux rois de Cordoue que des secours funestes. Hairan, jaloux de leur influence et mécontent du prince qu'il avait couronné, quitta Cordoue avec ses troupes et celles de Grenade. Mundir, gouverneur de Sarragosse, séduit par ses promesses, arriva auprès de lui avec les guerriers d'Arragon. Ali-Aben-Hamit voulut les combattre; ses Bérébères furent taillés en pièces. Mundir, peu satisfait de la manière dont Hairan remplissait ses promesses, l'abandonna et se retira vers Sarragosse. Hairan n'en persista pas moins dans le projet d'ôter le sceptre à celui qui le tenait de sa main. Il engagea un musulman de Jaën, nommé Abdérame Almortada, à prendre le titre de roi de Cordoue; mais ne se croyant pas assez fort depuis le départ de Mundir pour tenir la campagne devant Ali qui avait rassemblé une nouvelle armée, il se retira au milieu des montagnes les plus escarpées avec cet Abdérame qui devait porter la couronne, et néanmoins lui en laisser toute l'autorité.

Ali prit Jaën et Guadir: Hairan se renferma dans le château de Baza, où il résolut de se défendre jusques à la dernière extrémité.

(1018) Ali, vers le printemps de l'année suivante, se préparait à marcher contre ses ennemis; quelques uns de ses serviteurs, gagnés par Hairan, le tuèrent dans le bain. Les principaux chefs de son armée et les habitants de Jaën où il venait d'être assassiné, s'empressèrent de reconnaître pour leur souverain un frère d'Ali nommé Alcacin, et qui était à Séville.

Hairan, ligué de nouveau avec Mundir, et secondé par le gouverneur de Tortose et par celui de Guadir, fit reconnaître Abdérame à Jaën et à Murcie (1019). Mais Abdérame, trompé sur sa position, et bien éloigné de se contenter du vain titre de roi, ne laissait à Hairan ni à Mundir aucune part dans l'exercice de l'autorité. Il alla assiéger Grenade qui obéissait à son rival (1020). Hairan et Mundir, désertant la cause d'un prince dont ils ne voulaient plus, emmenèrent leurs troupes. Les assiégés se précipitent à l'improviste sur le camp du roi, abandonné par le plus grand nombre de ses guerriers, tuent ou mettent en fuite les assiégeants et massacrent Abdérame.

(1021) D'un autre côté, les Cordouans, fatigués de la domination d'Alcacin, proclamèrent à sa place son cousin Hiaya. Pendant que ce nouveau monarque allait à Malaga, Alcacin, qui était à Séville, marcha avec ses troupes vers Cordoue, où des Bérébères le firent recevoir (1022). Mais ces insolents étrangers, se croyant tout permis sous un prince qu'ils ont ramené sur le trône, insultent les habitants de Cordoue. Alcacin, trop reconnais-

sant envers eux, ne réprime pas leurs excès. Les Cordouans indignés prennent les armes, fondent avec furie sur tous les Bérébères qu'ils rencontrent, et les immolent à leur vengeance. Alcacin s'échappe avec quinze cents de ces Africains. Il veut se retirer à Séville, où ses enfants étaient restés; mais les Sévillanais, qui détestent les Bérébères, chassent ses fils, lui ferment leurs portes, et il est obligé d'errer avec ses guerriers aux environs du Guadalquivir. Hiaya le poursuit, l'atteint, l'enferme dans un château, et les habitants de Cordoue, qui ne veulent ni d'Alcacin ni de Hiaya, proclament Hissem III.

Le sort funeste de tant de princes qui l'ont précédé sur le trône de Cordoue, et qui ont payé de leur tête leur tyrannie et les secours des Africains, n'effraie pas Hissem. Son ministre, pour satisfaire son avarice et l'avidité des Bérébères, qu'il regarde comme les soutiens de l'autorité du prince, accable de vexations les habitants de Cordoue, ravit à plusieurs de ces habitants et leurs biens et leur vie; les Cordouans s'arment, le poignardent, chassent Hissem qui n'a pas réprimé leurs attentats, et proclament Mahomet II.

Voilà donc quatre rois de Cordoue, Alcacin, Hiaya, Hissem et Mahomet. Et pendant que les musulmans, au milieu de ce bouleversement extrême, se livrent pour ainsi dire au premier ennemi qui veut les attaquer, que font les rois chrétiens de l'Espagne? A la vérité le comte de Castille, en 1019, s'empare de Pennafiel et de

quelques autres villes du bassin du Douro; mais il n'ose pénétrer dans le bassin du Tage. Le roi de Léon continue de faire bâtir ou relever des églises, des chapelles et des couvents; et le roi de Navarre confie la direction de plusieurs de ses monastères à des religieux formés en France à l'observation de la règle de saint Benoît par saint Odillon, abbé de Cluny.

(1025) Mahomet II était sorti de Cordoue pour aller visiter les provinces musulmanes qui lui étaient soumises. Il faisait porter à sa suite une si grande quantité d'or, d'argent, de perles et de pierres précieuses, que ses serviteurs, dans l'espérance de partager ce trésor, l'empoisonnèrent. Plusieurs habitants de Cordoue voulurent élire Sulciman Almortada; les suffrages du plus grand nombre se portèrent néanmoins sur Abdérame Abdéliabar IV. Cet Abdérame avait promis solennellement de ne témoigner aucun ressentiment contre ceux qui s'étaient déclarés en faveur de Sulciman Almortada; mais, peu de jours après son élévation, il les fit arrêter. Les Cordouans, accoutumés à ôter et à donner la couronne, coururent aux prisons, délivrèrent ceux qu'on y avait enfermés, tournèrent leurs pas vers le palais, massacrèrent Abdérame; mais, malgré leur haine contre les étrangers, les Africains parvinrent à faire reconnaître Hiaya.

L'Arragon musulman éprouvait cependant des divisions aussi dangereuses que les provinces arrosées par le Tage, la Guadiana et le Guadalqui-

vir. Un ancien général de Mundir enleva à son fils le gouvernement, ou, pour mieux dire, la souveraineté de Sarragosse, et les gouverneurs de Tudéla, de Huesca et de Lérida se déclarèrent indépendants.

Pendant ces démembrements de l'empire des Maures, Hiaya quitta Cordoue pour aller attaquer Hissem III, qui régnait à Séville; et, par une faute inconcevable et que ne peut pas excuser sa reconnaissance pour les Bérébères, il en laissa un grand nombre dans sa capitale pour y maintenir son autorité. Les habitants de Cordoue firent solliciter le gouverneur de Grenade, celui de Valence, et celui d'Orihuéla, auprès de Murcie, de venir les délivrer de la tyrannie de ces étrangers. Les trois gouverneurs accoururent avec des troupes, se réunirent aux Cordouans et massacrèrent ou chassèrent les Africains, dont plusieurs se réfugièrent à Malaga auprès de Hiaya. Un traître y coupa la tête à ce prince, et l'envoya à Séville à Hissem III. Idris-Aben-Ali, frère d'Hissem, arriva de Ceuta à Malaga avec plusieurs Africains. On le proclama le successeur de son frère; mais les Cordouans avaient élu Hissem IV.

(1027) Don Alphonse, roi de Léon, se détermine enfin à profiter de l'état déplorable auquel les discordes civiles avaient réduit l'empire des Maures. Il passe le Douro, entre sans obstacle dans la Lusitanie, en ravage les campagnes, et forme le siége de Viséo. Il va reconnaître la muraille qui défend la ville; l'excessive chaleur l'avait

empêché de prendre sa cuirasse : une flèche le blesse mortellement. Son entreprise s'évanouit; l'armée se retire; et les évêques qui avaient suivi le monarque portent son corps à Léon, où Bermude III, fils d'Alphonse, est proclamé roi de Léon, des Asturies et de Galice.

Les troubles funestes du royaume de Cordoue ne cessent de s'accroître. Le gouverneur de Grenade se déclare pour Idris. Ce prince prend la route de Séville, où était toujours Hissem III ; il s'empare de la ville, et l'on ne sait ce que devient cet Hissem qui y régnait. Les rois musulmans que l'on montrait à cette époque, au milieu d'horribles tourmentes politiques, disparaissaient dans l'abîme avec la vague furieuse qui les avait élevés.

A Cordoue, Hissem IV choisit un ministre dont les vexations irritent les habitants. Ils immolent le ministre, chassent le monarque, et se repentant ensuite de lui avoir laissé la vie et la liberté, ils vont l'assiéger dans un château de la Sierra-Moréna, d'où il ne s'échappe qu'avec peine.

Continuez de jeter les yeux sur cet empire des Sarrasins. Il s'écroule de toutes parts. Jalbar-Aben-Mahomet s'empare de la souveraineté de Cordoue (1028). Idris règne à Séville, à Grenade, à Alméric, dans le midi de l'Andalousie, dans l'Algarve, dans l'occident du Portugal, et a pour successeur Abulcacim-Aben-Habet, qu'élisent les Sévillanais. Adofer-Ali-Maimon se fait proclamer roi de Tolède; Muzéit, roi de Valence; Hairan, roi

d'Orihuéla ou de Murcie, et quatre souverains ont partagé l'Arragon.

Pendant que les états des Maures se divisaient de plus en plus, ceux des chrétiens tendaient à se réunir. Les fils du comte don Véla avaient assassiné, dans la ville de Léon, don Garcie, le fils du comte de Castille, au moment où ce prince allait épouser la sœur de Bermude III. Don Sanche, roi de Navarre, dont la femme était sœur aînée de don Garcie, prit alors possession de la Castille, et la réunit à la Navarre.

(1032) La guerre cependant éclata bientôt entre don Sanche et Bermude III. Don Sanche, accoutumé à vaincre et à conquérir, s'empara des pays compris entre la Pisuerga et la Céa, dont les eaux se réunissent avant de se jeter dans le Douro; il s'approcha de Léon; il prit Astorga. (1033) Mais, au moment où il allait livrer bataille à Bermude, les évêques des deux armées les portèrent à adopter un traité, d'après lequel Bermude céda quelques contrées à don Ferdinand, second fils du roi de Navarre, lui donna la main de sa sœur, consentit à le voir régner en Castille avec le titre de roi; et cette réunion des royaumes chrétiens, qui aurait été si fatale aux musulmans divisés, fut encore retardée.

Mais on ne conçoit pas comment don Sanche, si peu frappé ou si peu instruit de tous les maux qu'avait fait éprouver aux monarchies européennes le partage des royaumes entre les enfants du souverain, a pu s'efforcer d'augmenter cette division

dans les états chrétiens de l'Espagne, au lieu de tendre à l'anéantir. (1034) Il voulut qu'après sa mort don Garcie, son fils aîné, eût le royaume de Navarre; don Ferdinand, celui de Castille; don Gonzale, le troisième de ses fils, les comtés de Sobrarve et de Ribagorce, qu'il avait conquis; et don Ramire, son quatrième fils, les autres contrées de l'Arragon qui lui obéissaient.

(1037) Il cessa de vivre l'année suivante. Ses états furent partagés d'après sa volonté; et Bermude III, roi de Léon, assuré de ne trouver qu'une faible résistance dans son beau-frère, qui ne régnait que sur la Castille, s'empara de tous les pays qu'il avait cédés à don Ferdinand par le dernier traité. Le roi de Castille appela à son secours le roi de Navarre, son frère. Les deux rois marchèrent contre Bermude, qui vint au-devant d'eux avec une armée beaucoup plus nombreuse que la leur; mais, au milieu du combat, Bermude fut tué d'un coup de lance. Les Léonois consternés se débandèrent. Ferdinand, héritier par sa femme de Bermude, le dernier mâle de la race de Pierre de Cantabrie, et de Récarède, roi des Visigoths, alla à Léon, y fut proclamé roi, et réunit à la couronne de Castille celle de Léon, de Galice et des Asturies.

Le comte de Sobrarve et de Ribagorce ayant été tué en 1038, les peuples de ses états élurent à sa place son frère don Ramire, déjà roi d'une partie de l'Arragon.

Mais pendant que la plus cruelle des guerres

avait allumé tant de feux et fait couler tant de sang au milieu des vallées et des plaines brûlantes du midi de l'Europe, elle exerçait aussi son terrible empire sous le ciel nuageux et au milieu des froides et agrestes contrées de l'Écosse.

(1002) Kenneth avait fait des efforts inutiles pour que les princes mineurs fussent appelés au trône. Ce ne fut pas son fils Malcolm qui fut proclamé après lui par les seigneurs écossais : ils reconnurent pour roi Constantin IV, fils ou frère de Culène.

Malcolm était cependant assez âgé pour vouloir lui disputer la couronne; la moitié du royaume se déclara pour lui. Il se montra à la tête d'une armée; il menaça la province de Louthiane, dont Édimbourg est maintenant la capitale; mais il se retira bientôt dans le Cumberland. Constantin voulut aller l'y attaquer. L'armée de Malcolm vint au-devant de Constantin. Un bâtard du dernier roi commandait cette armée. Un combat fut livré. Au milieu de la mêlée, les deux chefs s'appelèrent à grands cris, se défièrent, et tous les deux tombèrent percés de coups.

La bataille recommença avec plus de fureur; les guerriers du bâtard de Kenneth furent victorieux. Malcolm paraissait devoir être paisible possesseur de la couronne; mais il était absent; il n'avait pas commandé son armée : ce n'était pas lui qui avait vaincu. Un petit-fils du roi Duffe, assassiné en 972, fut préféré par l'assemblée générale d'Écosse : il se nommait Grime. La guerre allait

se rallumer, lorsque Malcolm consentit à céder le trône à Grime, pourvu qu'il y montât après lui, et qu'on réunît quelques contrées au Cumberland qui lui obéissait.

Mais les débauches et la cruauté de Grime mécontentèrent les seigneurs écossais : plusieurs d'eux rappelèrent Malcolm. Il accourut à la tête d'une armée. Grime l'attaqua avec ceux qui lui étaient restés fidèles ; il fut blessé mortellement ; et Malcolm II fut proclamé d'un consentement unanime.

Ce fut pendant le règne de Malcolm que de grandes fonctions devinrent héréditaires en Écosse : on a cité la dignité de grand maréchal que la famille de Keith a possédée depuis, et celles de chancelier, de connétable, de chambellan, de chef de la justice et de grand trésorier. Mais il paraît que ce fut aussi vers la même époque qu'une hérédité bien autrement importante, celle des grands fiefs ou des pairies, commença d'être établie. Le roi fut reconnu maître des *wards*, c'est-à-dire tuteur né des fils et des filles des pairs pendant leur minorité, chargé de leur éducation et de leur entretien, et curateur de leurs revenus, sans être obligé d'en rendre compte.

On rapporte aussi au même temps une institution bien nécessaire pour contre-balancer un peu la force redoutable des pairs, qui, à l'imitation des autres grands vassaux du continent européen, usurpaient tant de droits régaliens, et tendaient à exercer une puissance si funeste sur ceux qu'ils

avaient soumis à leur domination. On a écrit que ce fut sous Malcolm II que parurent les lois municipales, protectrices des droits et des propriétés des faibles.

Malcolm régnait depuis près de trente ans : son avarice était devenue extrême ; et pour satisfaire cette passion qui l'avait entièrement asservi, il avait blessé la justice, les lois et la politique, au point de proscrire plusieurs familles puissantes, de confisquer leurs biens, et de s'en emparer. Les fiers Écossais ne purent supporter ces outrages ; leur indignation s'accrut avec la tyrannie de Malcolm. Les amis des proscrits se réunirent, investirent pendant la nuit un château où était le prince, et lui donnèrent la mort.

Quels sont donc les redoutables effets de la barbarie ! Où il n'y a aucun frein pour le despotisme, il n'en est aucun pour la vengeance. Jetez les yeux sur les trônes de l'Europe pendant le cours de ce onzième siècle si éloigné de la civilisation : vous les voyez presque tous souillés par les crimes de la tyrannie, et teints du sang des tyrans immolés. Ne cessons de le dire, de sages lois fondamentales peuvent seules préserver de la foudre et les palais et les cabanes.

(1040) Duncan, fils d'une fille aînée de Malcolm II, succéda à son grand-père. Son caractère était doux ; il se méfia de sa faiblesse, il trembla devant le pouvoir des grands ; il désira l'assistance d'un ministre qui eût plus de fermeté que lui ; il jeta les yeux sur un de ses cousins, nommé Mac-

beth ou Maccabée, né de la seconde fille de Malcolm.

Macbeth tint avec audace les rênes du gouvernement. Les habitants du nord de l'Écosse, agrestes et sauvages comme leurs montagnes et leurs vallées, fiers, courageux, impatients de toute obéissance, et se croyant inattaquables au milieu de leurs forêts et de leurs mines de fer, avaient pillé l'argent du roi, et maltraité le *lord thane* ou gouverneur de la province septentrionale de Lochquabeir. Macbeth entra dans leur pays à la tête d'un corps de guerriers, fit subir aux plus rebelles de rigoureux supplices, et assiégea dans une forteresse un seigneur puissant nommé Macdonald, et qui avait soutenu les insurgés. Macdonald ne voyant qu'avec horreur la nécessité de se rendre à discrétion, préféra, dans sa féroce exaltation, d'immoler sa femme, ses enfants et lui-même; et Macbeth ne trouva plus de résistance dans le nord de l'Écosse.

Quelque temps après les Danois ayant débarqué dans la province de Five, Duncan, assiégé dans le château de Kinghorn, s'était sauvé avec peine, à l'aide de l'obscurité de la nuit. Macbeth, rassemblant des guerriers d'élite, tomba sur les Danois, les obligea à se rembarquer avec précipitation; mais, orgueilleux de ses succès, rempli d'ambition, séduit par une femme hautaine, et ne pouvant plus se contenter d'être le second du royaume, il porta une main parricide sur son bienfaiteur, son parent et son roi, lui ôta la vie, osa convoquer l'assem-

blée générale, et fut proclamé par des vassaux accoutumés à voir le crime saisir le sceptre de la victime immolée (1046).

L'Angleterre n'avait pas éprouvé de moindres calamités que l'Écosse.

Éthelred II régnait encore dans la Grande-Bretagne vers 991. Presque chaque année de son règne avait vu les Danois infester les côtes d'Angleterre; depuis deux ans cependant ils avaient cessé de se montrer, et les Anglais commençaient à respirer après tant d'alarmes, lorsque Justin et Guthmund, deux chefs de ces hommes du Nord, descendirent avec un grand nombre de guerriers dans le comté d'Essex. Brithnot, duc de l'Eastanglie, s'avança en vain pour les combattre; il fut tué en combattant vaillamment, et ses soldats, consternés de sa mort, furent taillés en pièces. Les Danois commirent les plus horribles ravages. Siric, archevêque de Cantorbéry, engagea Éthelred à acheter la paix. Les Danois acceptèrent une énorme somme d'argent; ils se rembarquèrent; mais dès l'année suivante leur flotte reparut.

Éthelred rassembla dans la Tamise un grand nombre de vaisseaux. Alfric, duc de Mercie, qui en reçut le commandement, eut ordre d'aller bloquer les vaisseaux danois dans le port où ils étaient à l'ancre. Plein d'un perfide ressentiment contre le roi, qui, quelque temps auparavant, l'avait banni à cause de la conduite coupable qu'il avait tenue, et oubliant qu'ensuite Éthelred non seulement lui avait pardonné, mais encore lui avait accordé

toute sa confiance, il déserta à l'ennemi, qui s'empressa de s'échapper et de gagner la haute mer.

On a écrit, et on a refusé de croire, que, par une atroce injustice, le roi punit sur des enfants innocents le crime de leur père, et qu'il fit crever les yeux aux fils du duc de Mercie. Quoi qu'il en soit, il lui pardonna sa trahison quelque temps après, et lui rendit sa faveur.

Mais voici de plus grands évènements, et des succès plus funestes aux Saxons de la Grande-Bretagne.

Swein, ou Swénon, ou Suénon, dit *Tiugeskeg* ou *à la barbe fourchue*, avait succédé en Danemarck à son père Harold. Les Danois l'avaient élu pour leur roi en 985.

Vers la fin de 993, il forme une grande entreprise; il se ligue avec son beau-frère Anlaf, ou Olave, ou Olaüs, roi de Norwège, qui avait épousé sa sœur Thyra. Les deux rois scandinaves rassemblent une flotte nombreuse, entrent dans la rivière d'Humbre, s'emparent d'une grande partie du comté d'Yorck. Le roi d'Angleterre se hâte de faire marcher contre eux un corps de troupes : mais quel n'est pas son aveuglement! au lieu de s'avancer à leur tête, il en donne le commandement à trois comtes d'origine danoise, qui prennent la fuite au commencement du combat. Les Anglais sont mis en déroute; et les Danois établissent sans obstacle leurs quartiers d'hiver.

(994) Dès le printemps suivant, ils remontèrent la Tamise, attaquèrent inutilement la ville de Lon-

dres dont les habitants se défendirent avec courage, se jetèrent sur les comtés de Kent, de Sussex et de Hampt, et menaçaient de porter le fer et le feu dans tout le royaume, lorsque le faible Éthelred, désespérant de les repousser par la force, leur promit une somme énorme, que quelques historiens ont portée à 16,000 livres, à condition qu'ils quitteraient le royaume dès qu'ils l'auraient touchée. Les hostilités furent suspendues. Suénon et Olaüs se retirèrent à Southampton dans le comté de Hampt. Olaüs alla voir Éthelred, crut devoir embrasser le christianisme, reçut le baptême, et s'engagea à ne plus attaquer l'Angleterre : il partit en effet de Southampton avec Suénon. Mais le roi de Danemarck laissa dans ce port une flotte, dont le commandant eut ordre de veiller au paiement de la somme promise par le roi d'Angleterre.

La Grande-Bretagne jouit d'un peu de repos. Éthelred fait exécuter un projet important. Le comté de Durham, dans le nord de l'Angleterre, était couvert d'épaisses forêts ; la plus grande partie de ces bois antiques sont abattus ; les terres sont défrichées, la culture s'y établit ; on commence d'y bâtir des villes ; on y élève des églises. Cette grande entreprise soulage l'âme oppressée par tant de barbarie, de crimes, de trahisons, de destructions et de massacres.

Mais tous ces fléaux allaient recommencer. Éthelred ne peut trouver aussi vite qu'il l'avait cru les sommes qu'il avait promises aux Danois : le commandant de la flotte laissée à Southampton par

le roi de Danemarck croit devoir recommencer la guerre; il fait le tour du comté de Cornouailles, pénètre dans la Saverne, ravage le pays de Galles, porte le fer et le feu jusque dans le comté de Dorset; et pendant qu'il bat les troupes qu'on lui oppose, la division, qui vient si rapidement ajouter à tous les maux d'un peuple malheureux et vaincu, surtout sous un roi pusillanime, règne parmi les commandants de la flotte d'Éthelred, et la rend inutile à la défense de l'Angleterre.

Heureusement pour la Grande-Bretagne, Richard II, duc de Normandie, appelle à son secours les Danois ses compatriotes, et qui ne sont séparés de son camp que par la Manche. Mais, après quelques mois, les Danois reviennent en Angleterre, qu'Éthelred n'a pas su préparer à se défendre; ils ravagent de nouveau le pays de Galles, le comté de Devon, et plusieurs autres contrées occidentales. La terreur les précède; les Anglais épouvantés se dispersent devant eux. Le roi, incapable de toute résolution hardie et généreuse, consterné et saisi d'effroi, n'ose rien entreprendre pour le salut de son royaume. Les Danois, qu'aucune résistance n'arrête, étendent au loin leurs dévastations; ils subjuguent le comté de Dorset, celui de Hampt, l'île de Wight. Le bruit de leur marche victorieuse retentit jusques au nord de l'Angleterre. Les Danois, et les autres hommes du Nord établis depuis long-temps dans les provinces septentrionales, répondent pour ainsi dire aux cris de destruction de leurs anciens compatriotes; ils se lèvent contre

le pays qui les a adoptés; ils tournent leurs armes contre les Saxons, et la malheureuse Angleterre est près d'expirer sous tant de fléaux. Éthelred, n'écoutant plus que les conseils d'une lâche faiblesse, oubliant ce que pourraient les braves Saxons excités et conduits par un roi digne d'eux et de ses devoirs, se soumet à payer aux insolents et cruels ennemis de son peuple trois mille pièces d'or. Des taxes sont établies pour lever ce honteux tribut; on leur donne le nom de *danegelt.* Mais la bassesse n'a jamais rien sauvé; l'abjection d'Éthelred ne délivre pas l'Angleterre : un grand nombre de Danois y fixent leur séjour. Chaque jour ils deviennent plus fiers, plus impérieux, plus absolus dans leurs volontés, plus oppresseurs des Saxons, qui, abattus par leur misère et n'osant leur désobéir, sont contraints de travailler pour ces maîtres orgueilleux; et l'opprobre dont un mauvais roi a couvert une nation digne d'un meilleur sort devient si grand, que, lorsque ces redoutables étrangers paraissent, des voix serviles font entendre, au milieu des acclamations de la crainte, ces mots si extraordinaires, *lords danes*, *lords danois.* L'histoire a conservé ces mots pour l'éternelle punition d'un roi indigne, et la vengeance d'une nation généreuse trahie par sa lâcheté.

On ne conçoit pas comment une fausse politique aveugle Richard II, duc de Normandie, au point de le porter à accorder la main d'Emma, sa sœur, à ce prince, la honte du trône et de sa patrie (1002). Mais la faiblesse, la lâcheté, la crainte

et le déshonneur vont conduire Éthelred à la plus horrible cruauté ; il va céder aux affreux conseils de deux monstres. Toutes les atrocités dont l'histoire a conservé les sanglantes images vont être surpassées. On relit en frémissant les récits des historiens indignés, et on ne peut croire à tant de barbarie. Deux scélérats livrés aux furies, Huna, un des généraux d'Éthelred, et Édric Stréon, ajoutent aux terreurs du roi ; ils lui parlent d'une prétendue conspiration de Danois qui veulent lui ôter la vie ; ils osent lui conseiller le plus grand, le plus impolitique des crimes pour briser le joug des étrangers, que les efforts généreux des valeureux Bretons auraient dû seuls détruire. Le roi, dans son délire, consent à tout. Des ordres terribles partent : le secret est rigoureusement observé; les victimes désignées n'ont aucun soupçon du danger qui les menace.

Le jour funeste arrive; c'est celui de Saint-Brice au mois de novembre ; le signal se fait entendre : tous les Danois des provinces de l'ouest et du midi sont massacrés. La cruauté la plus sauvage ajoute aux horreurs du carnage : le sang inonde les marches des autels embrassés en vain par les proscrits dévoués à la mort ; ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; le vieillard et l'enfant tombent sur le cadavre de la mère égorgée.

Une sœur du roi de Danemarck, Gunilde, avait épousé un comte anglais, nommé Pulling : son mari et ses quatre enfants sont immolés à ses yeux; elle meurt la dernière, percée de coups de lance,

et prophétisant la vengeance divine. Dans un champ maudit, des femmes sont enterrées vivantes jusques à la ceinture; des dogues féroces et affamés sont lâchés contre elles, les déchirent et les dévorent. Des Danois échappés au carnage portent en Danemarck la nouvelle de tant de barbarie. Suénon, transporté d'indignation et de fureur, jure de venger et sa sœur et sa nation si horriblement outragée; il jure la destruction de la nation anglaise. Son ardeur de vengeance embrase tous les Danois; il rassemble tous ceux qui sont en état de porter les armes; il promet de riches récompenses à tous les étrangers qui voudront marcher sous ses étendards. On se hâte d'équiper une flotte formidable. Son armée s'embarque sur plus de trois cents bâtiments; il met à la voile pour l'Angleterre. On le dirait ministre du courroux céleste.

Il débarque sans opposition sur les rives de Cornouailles (1003). Il s'avance au milieu des flammes qu'il allume jusques à Exeter; il l'investit. Un étranger, un Normand qui y commandait, livre la place: les maisons sont pillées et tous les murs rasés. Éthelred réunit des guerriers; il n'ose se mettre à leur tête. Troublé par tous ses crimes, il tombe pour ainsi dire d'abîme en abîme : il donne le commandement de ses soldats à cet Alfric, duc de Mercie, qui l'avait déjà trahi. Alfric rencontre Suénon, feint une maladie subite, ordonne à ses guerriers de se retirer sans combattre. Le roi de Danemarck dévaste le comté de Wilt, détruit Wilton,

brûle Salisbury, où sa sœur a été assassinée, ravage presque tout le midi de l'Angleterre, va passer l'hiver dans son royaume, mais revient au printemps (1004), descend dans l'Eastanglie; et toujours implacable, réduit en cendres Norwich et plusieurs autres villes.

En vain Ulfketed, qui commandait dans le Norfolk, lui oppose-t-il, quoique Danois d'origine, un courage héroïque et un admirable dévouement à sa nouvelle patrie; Suénon surmonte sa noble et valeureuse résistance. Et comment la victoire n'aurait-elle pas accompagné les étendards du roi de Danemarck? Le plus grand nombre de nobles s'étaient tournés vers le roi que favorisait la fortune; ils s'entendaient secrètement avec lui; les autres, qui haïssaient et méprisaient Éthelred, ne combattaient qu'avec répugnance pour sa cause: le clergé séculier, et surtout les moines, par une avarice et une indifférence pour les intérêts de leur pays, aussi absurdes que coupables, ne voulaient donner aucun subside, et soutenaient ce qu'ils appelaient leurs priviléges et leurs immunités, avec la même obstination que si la Grande-Bretagne avait été dans une paix profonde.

Suénon s'approche de la Tamise; il dévaste le comté de Kent et celui de Sussex. Les champs, ravagés par le fer, par la flamme, et jonchés de cadavres des malheureux cultivateurs, ne donnent plus ni fruits ni moissons. Une famine dévorante vient ajouter ses horreurs à celles de la guerre. Suénon, qui craint de ne pouvoir plus nourrir ses

guerriers, accepte trente-six mille pièces d'or pour une trève, et remonte sur ses vaisseaux.

La foudre vengeresse était cependant toujours suspendue sur la tête d'Éthelred. L'aveuglement était son partage. Le féroce Édric Stréon, l'un de ceux qui lui avaient conseillé l'horrible massacre des Danois, sert secrètement Suénon. Éthelred l'avait créé duc de Mercie; il lui donne la main d'une de ses filles.

(1007) La trève durait à peine depuis un an, lorsque Suénon, regardant la somme énorme qu'il avait reçue comme un tribut annuel, envoie demander avec hauteur trente-six mille pièces d'or. Éthelred prend enfin la résolution d'opposer la force à la force. Il veut réunir une flotte; il ordonne que les possesseurs de terres fournissent un vaisseau pour chaque terrain de trois cent dix *hides*. L'espérance de se délivrer d'un ennemi terrible et irrité renaît dans le cœur des Anglais; ils obéissent à l'ordre d'Éthelred; et bientôt plus de cent bâtiments ou grandes barques de guerre sont réunis dans le port de Sandwich. Mais les rivalités et les inimitiés des nobles l'emportent sur leur devoir le plus sacré. Wulfnoth est accusé de trahison par Brightric, frère du perfide favori Édric Stréon. N'attendant aucune justice dans une cour où ses ennemis sont tout-puissants, il se retire avec vingt vaisseaux montés par des Anglais qui se dévouent à sa fortune, et il prend la résolution de faire des courses sur ses propres compatriotes. Brightric le poursuit avec quatre-vingts bâtiments;

mais la tempête les disperse : plusieurs vaisseaux sont jetés sur le rivage et brûlés par Wulfnoth ; et la dernière ressource des Anglais est évanouie.

(1009) Deux flottes danoises arrivent au printemps suivant. Les Danois ravagent Kent, exigent dix mille livres de la ville de Cantorbéry, et allaient continuer leurs dévastations, lorsque Éthelred, au désespoir, rassemble des guerriers, se met à leur tête, veut couper les Danois qui se rapprochent de la mer chargés de dépouilles : mais le traître Édric Stréon l'alarme, le détourne de donner bataille ; et les Danois se retirent avec tout leur butin dans l'île de Thanet, où ils avaient résolu de passer l'hiver.

Ces guerriers du Nord n'avaient pas eu encore beaucoup de cavalerie; mais ils trouvent dans l'East-anglie une grande quantité de chevaux ; ils s'en servent pour monter une partie de leurs troupes. En peu de temps, presque tous les comtés de l'Angleterre subissent leur joug. Ils attaquent Cantorbéry, s'en emparent, la brûlent, massacrent les habitants, immolent un grand nombre de moines et de prêtres ; se saisissent de l'archevêque, lui demandent une rançon qu'il ne peut pas payer, et que, par une vertu bien supérieure à la crainte de la mort, il ne veut pas exiger de ses vassaux, et ils ont la barbare cruauté de lui arracher la vie.

Il ne restait en quelque sorte que Londres à Éthelred. Le roi y assemble un grand nombre de nobles ; ils lui conseillent de négocier. Il offre de nouvelles sommes aux Danois. Suénon exige qua-

rante-huit mille pièces d'or : on parvient à les lui compter ; il s'embarque.

(1012) Mais peu de temps après il revient avec des troupes plus nombreuses. Il entre dans la rivière d'Humbre ; il se rend maître, sans éprouver de résistance, du Northumberland, de l'Eastanglie, du Westsex, et commence de grands préparatifs pour le siége de Londres, dont il avait plusieurs fois essayé en vain de s'emparer.

Éthelred, poursuivi par la justice divine, voit qu'il n'y a plus de sûreté pour lui dans ce royaume, dont il a épuisé tous les trésors, et sur lequel il a appelé tant de fléaux. Il se retire secrètement dans l'île de Wight; il envoie auprès de Richard II, duc de Normandie, sa femme Emma, et les deux fils qu'elle lui avait donnés; il sollicite un asile. Richard l'accueille en roi.

(1014) Mais les habitants de Londres regardant la retraite du monarque comme une abdication, veulent pourvoir à leur propre sûreté. Ne croyant pas pouvoir soutenir un nouveau siége, malgré le courage avec lequel ils avaient bravé les forces de Suénon, ils se soumettent au roi de Danemarck. Le reste du royaume suit l'exemple de Londres, et le roi Suénon est proclamé roi de toute l'Angleterre.

Mais son despotisme brise bientôt le nouveau sceptre que la victoire lui avait donné. Il voulut exercer un pouvoir arbitraire sur une nation jalouse de ce qu'elle avait de liberté; il tenta d'annuler ses priviléges; il continua de traiter en en-

nemi le peuple qui l'avait reconnu pour son souverain; il l'accabla d'impôts; il attaqua le clergé et les moines que la superstition rendait si dangereux; il pilla les églises, il ravagea les monastères, il viola le tombeau du roi saint Edmond, dans l'abbaye d'Edmond-Bury, du comté de Suffolk. Son règne fut très court. Il mourut au milieu d'une fête. Il paraît qu'un poison violent termina sa vie, ou qu'il fut frappé par le poignard d'un assassin qui parvint à s'échapper, et à rester inconnu. On prétendit qu'on avait trouvé auprès du cadavre le couteau qui avait dans le temps ôté la vie à saint Edmond, et que cette arme était l'instrument dont s'était servie la vengeance céleste pour punir le profanateur des cendres du saint roi; et dans un siècle encore aussi ignorant et par conséquent aussi crédule que le onzième, ce bruit eut facilement des partisans.

D'abord après la mort de Suénon, les Danois s'empressèrent de proclamer son fils Canut roi d'Angleterre et de Danemarck. Éthelred cependant vivait à la cour de Richard; les Anglais le haïssaient et le méprisaient, mais ils détestaient par-dessus tout les Danois, et ils avaient leur joug en horreur. Ils veulent rappeler Éthelred; ils lui font dire qu'il les trouvera prêts à sacrifier ce qui leur reste de fortune, et à répandre tout leur sang pour chasser les Danois de leur patrie. Éthelred n'ose d'abord compter sur un si grand changement; sa conscience lui rappelle tous ses torts; il envoie auprès des Anglais qui le réclament, son fils Edmond. Le

jeune prince est bien accueilli: Éthelred le suit; il promet de mieux gouverner. Les Anglais veulent tout oublier; ils le reçoivent avec des acclamations; ils jurent de lui être fidèles: ils ne lui demandent que de les conduire contre les oppresseurs qu'ils détestent. De quelle gloire il pouvait couvrir tous ses crimes!

On se rend en foule sous ses étendards. Éthelred, animé par cette ardeur guerrière, sort un moment de sa craintive indolence; il se hâte de chercher son rival. Canut, étonné de la révolution soudaine et si inattendue qui arme tous les Anglais contre lui, ne sait quel parti prendre. Il apprend que son jeune frère Harold veut profiter de son absence pour s'emparer du trône de Danemarck: il ne balance plus; il renonce à soutenir dans la Grande-Bretagne une lutte trop inégale; il se rembarque; il fait voile pour sa patrie. La tempête rejette ses frêles bâtiments auprès de Sandwich. Il fait mettre à terre les otages qu'il avait amenés, et par une suite de cette barbarie que nous retrouvons à l'occident comme à l'orient de l'Europe, il ne les renvoie qu'après les avoir horriblement mutilés, qu'après leur avoir fait couper et le nez et les mains.

Éthelred, délivré de Canut et de son armée, et se croyant paisible possesseur du trône qui lui avait été rendu, retombe dans sa lâche cruauté. Bien loin de tenir la promesse si solennelle qu'il a faite aux Anglais, il leur impose des taxes énormes; il les irrite par des actes d'oppression sans cesse renouvelés. Il sacrifie à son insatiable avarice

deux seigneurs danois qui lui étaient toujours restés fidèles, Morcart et Sigefert; son perfide conseiller, l'exécrable Édric, duc de Mercie, les fait assassiner pendant une assemblée générale, réunie à Oxford. Le roi confisque leurs biens comme si un tribunal les avait condamnés, et Algitha, veuve de Sigefert, est enfermée dans un monastère.

De violents orages désolent l'Angleterre, de grandes inondations couvrent les campagnes et plusieurs villes. Les Anglais croient voir dans ces phénomènes les signes du courroux céleste, excité par l'indigne conduite d'Éthelred.

(1015) Canut reparaît sur les côtes de la Grande-Bretagne. Combien les forfaits d'Éthelred et de son duc de Mercie ont disposé les esprits en faveur du Danois! Il descend à Sandwich avec son armée. Éthelred était malade; son fils Edmond et le terrible Édric Stréon prennent le commandement de l'armée. La grande force d'Edmond l'avait fait surnommer *Côte de fer;* on aimait son courage, on estimait sa capacité. Il s'aperçut bientôt de la perfidie du duc de Mercie son beau-frère; mais il craignit d'un côté le ressentiment d'un grand nombre de Merciens dévoués à leur duc, et de l'autre la colère de son père, entièrement subjugué par Édric, et qui n'aurait jamais pu se persuader que ce traître entretînt une correspondance criminelle avec les ennemis; il se borne dans cette extrémité à partager l'armée, et à se réserver le commandement exclusif d'un des deux corps qui agiront séparément.

Édric voit qu'il est découvert; il se déclare hautement pour Canut, et va le joindre avec ses vassaux particuliers, une partie de l'armée, et quarante vaisseaux.

Canut, aidé par le duc de Mercie, paraît sûr du succès. Les Anglais, qui maintenant détestent plus Éthelred que Canut, accourent en foule vers le prince danois. Edmond parvient à déterminer son père à se mettre à la tête des troupes qui lui restent. Cette résolution, et l'affection qu'on avait pour Edmond, ramènent sous les étendards d'Éthelred plusieurs de ceux qui les avaient abandonnés pour aller se ranger sous ceux de Canut : tout espoir n'est pas encore perdu. Edmond montre à son père qu'une bataille décisive peut seule rétablir ses affaires. Le roi y consent; mais à peine l'ordre est-il donné, qu'Éthelred effrayé suppose que des conjurés veulent le livrer aux Danois, et va se renfermer honteusement dans Londres. Les Merciens ne veulent plus servir la cause d'un monarque aussi lâche; ils se retirent, et tant de défections ont si fort affaibli l'armée d'Edmond, que ce prince ne croit plus pouvoir hasarder une bataille.

Uthred, comte de Northumberland, avait épousé Elfgiva, sœur d'Edmond; il ravageait avec ses guerriers les provinces qui s'étaient déclarées pour les Danois. Edmond croit n'avoir plus d'autre parti à prendre que d'aller joindre son beau-frère avec les troupes qui lui restent. Canut soumet plusieurs comtés du midi; il marche contre Edmond et

Uthred; il les rejette dans le comté de Lancastre; il les presse de si près, qu'Uthred découragé se rend à lui. Canut, trop semblable à son père Suénon, donne la mort à Uthred, et confie à un Danois le comté ou le gouvernement de Northumberland.

Edmond vint trouver son père dans Londres: Éthelred était déjà atteint de la maladie qui devait terminer ses jours; il mourut après trente-sept ans d'un règne aussi honteux que funeste. Les habitants de Londres, et les nobles qui y étaient réunis, proclamèrent Edmond. L'archevêque de Cantorbéry le couronna; mais tous les autres évêques, les abbés, si puissants à cette époque, et un grand nombre de seigneurs, se déclarèrent pour Canut, lui jurèrent fidélité à Southampton, et rejetèrent solennellement la famille d'Éthelred.

Edmond cependant est reconnu dans le Wetsex, et dans plusieurs autres contrées. Canut veut lui enlever la ville de Londres. Il l'assiége; il environne la ville de lignes fortifiées. Il renouvelle une ancienne entreprise; il fait creuser un large canal du côté de la province de Surrey, au-dessus de Londres; il y détourne la Tamise: mais les habitants, dignes, par leur valeur, de leur réputation, résistent à toutes ses attaques; il est obligé de lever le siége, et il va chercher le prince Edmond.

Les deux armées se rencontrent dans le Somerset; la victoire favorise Edmond. Canut se retire à Winchester, et fait assiéger Salisbury.

De nouvelles levées augmentent les armées des deux rivaux; ils vont tenter de nouveau le sort

des combats. Tous deux, par leur valeur et leur habileté, sont dignes l'un de l'autre ; la bataille sera terrible. Elle se donne sur les confins de Worcester ; on se bat avec fureur ; la nuit ne fait que suspendre le combat, que le jour voit se renouveler avec acharnement. Les Danois commençaient à plier, Edmond allait être vainqueur, lorsque le parjure Édric fait mettre au bout d'une lance la tête d'un Anglais qui ressemblait à Edmond, et crie à haute voix que le fils d'Éthelred vient de perdre la vie. Les Anglais consternés se voyaient arracher la victoire par les Danois, qui reprennent courage, lorsque Edmond découvre son visage, parcourt tous les rangs, se fait reconnaître à la force de ses coups, rencontre Édric, lance contre lui une javeline qui perce deux soldats à côté de ce traître, et enflamme les siens d'une telle ardeur, que Canut, malgré son intrépidité, ne peut que conserver le terrain jusques à la nuit, et se retire vers la Tamise à la faveur des ténèbres.

Combien de sang est répandu sur cette malheureuse Angleterre, pour savoir qui, du Saxon ou du Danois, règnera sur cette terre désolée !

Edmond se retira dans le Westsex pour réparer ses pertes. Canut entreprit de nouveau le siége de Londres ; il lui importait si fort d'avoir la capitale. Mais quelle nouvelle perfidie n'est pas capable de méditer encore l'abominable Édric ?

Il osa aller trouver Edmond ; il lui témoigna un si grand regret de ses fautes ou plutôt de ses crimes ; il lui promit, avec une si grande appa-

rence de sincérité, la fidélité la plus durable, que le généreux et trop confiant Edmond, bien aise d'ailleurs d'enlever à son adversaire un auxiliaire puissant, parut croire au repentir d'Édric et lui accorda sa grâce.

Il obligea les Danois à lever le siége de Londres, traversa devant eux la Tamise, les attaqua, et en fit un grand carnage. Mais ce prince étant allé dans le Westsex, Canut mit à contribution les comtés de Kent, de Sussex et de Suffolk.

Edmond revint vers les Danois, repassa la Tamise, les battit, et aurait peut-être terminé la guerre, en prenant ou dispersant les vaincus, si, par un conseil perfide, Édric ne l'avait pas engagé à ne pas les poursuivre. Ce duc de Mercie était le mauvais génie de l'Angleterre.

Les Danois se retirent en Essex; ils y reprennent de nouvelles forces; ils y exercent de terribles vengeances contre les partisans du fils d'Éthelred. Edmond résout de frapper un coup décisif. Il va chercher les ennemis; la bataille s'engage; les deux armées sont nombreuses; on se bat avec rage. Edmond fait des prodiges de valeur: la victoire allait couronner sa vaillance, lorsque l'infernal Édric se retire avec toute l'aile qu'il commandait. Les Anglais sont défaits; la plus grande partie des nobles d'Angleterre périssent dans cette funeste journée. L'armée d'Edmond n'existe plus; il ne lui reste que sa constance.

Il traverse presque seul toute la Grande-Bre-

tagne; il se retire à Glocester. Mais que ne peut pas l'amour d'une nation pour son prince? Les Anglais accourent en foule auprès d'Edmond; ils sont prêts à sacrifier, pour leur patrie et pour lui, et leurs biens et leur vie: bientôt le roi a sous ses ordres une nouvelle et valeureuse armée.

Les deux princes se retrouvent en présence l'un de l'autre. Edmond fait proposer à Canut d'épargner le sang de leurs troupes, et de décider leurs différents par un combat singulier. Canut le refuse, mais lui propose des conférences pour la paix. Des plénipotentiaires s'assemblent. L'Angleterre est partagée. Edmond doit régner sur tous les comtés qui sont au midi de la Tamise, sur Londres, et sur une partie de l'ancien royaume d'Essex; tout le reste de la Grande-Bretagne doit reconnaître Canut (1016). Les deux rois approuvent cette division; ils jurent la paix; ils échangent leurs armes; et Edmond allait faire le bonheur du midi de l'Angleterre, lorsqu'Édric, dévoré par la plus ardente ambition, consomme tous ses crimes. Il suborne deux serviteurs d'Edmond: ce grand prince est assassiné à Oxford; et Édric court auprès de Canut demander son salaire.

Le roi danois a horreur du meurtre d'Edmond; mais il dissimule. Il convoque à Londres l'assemblée générale des nobles, qui seuls composaient les états; il ne néglige rien pour obtenir leurs suffrages; il flatte les uns, il intimide les autres; il prétend que le dernier traité passé entre Edmond et lui appelle le survivant des deux à régner sur

toute la Grande-Bretagne. Les nobles se déclarent pour Canut : on le proclame roi de toute l'Angleterre ; on le couronne avec pompe.

Il tâche de gagner la confiance du peuple ; il déclare qu'il ne reconnaît aucune différence entre les Danois et les Saxons.

La présence des fils d'Edmond ne cesse cependant de l'inquiéter. Il charge un Danois dont il se croit sûr de les conduire en Danemarck. Le Danois, touché de compassion, craint tout pour ces jeunes et malheureux princes ; il les conduit vers le roi de Suède, qui a pitié de leur sort, et leur procure un asile honorable auprès de Salomon, roi de Hongrie.

Canut bannit deux frères d'Edmond ; mais il restait deux autres fils d'Éthelred II, Alfred et Édouard, que leur mère, la reine Emma, avait conduits auprès de son frère Richard II, duc de Normandie. Il imagine, pour ôter à Richard le désir de soutenir les droits de ses neveux, de lui demander la main d'Emma, et de lui offrir pour lui celle de sa sœur. Richard et Emma croient devoir accepter la proposition de Canut ; les deux mariages sont célébrés.

Canut redoutait encore la puissance de quelques grands vassaux. Le duc de Mercie lui était odieux, et il savait que ce duc était capable de tout. Cet Édric eut un jour l'insolence de lui reprocher en public d'avoir trop peu payé cette mort d'Edmond, qui lui avait valu le trône d'Angleterre. « Tu vas, » dit le monarque irrité, recevoir le prix du crime

» exécrable dont tu as l'audace de te vanter. » Et à l'instant la tête du traître, séparée de son corps, que l'on jeta dans la Tamise, fut placée sur le haut de la Tour de Londres.

(1018) Canut bannit ensuite le comte de Northumberland ; Turkil, duc d'Eastanglie, s'exila lui-même ; plusieurs autres seigneurs furent disgraciés, remplacés dans leurs fonctions, et éloignés du prince ; et le roi crut pouvoir imposer sur les Anglais une taxe que l'on a évaluée jusques à quatre-vingt mille pièces d'or, et qui était destinée à payer les troupes danoises, dont il renvoya la plus grande partie dans leur patrie.

Quelque énorme que fût cette somme, elle fut payée avec exactitude. Elle devait délivrer les Anglais des étrangers qu'ils ne pouvaient souffrir; et ils tenaient compte à Canut de la paix qui allait succéder aux guerres les plus cruelles.

(1019) Une invasion des Vandales rappela cependant Canut dans le Danemarck. Il s'embarqua, avec un corps d'Anglais commandé par le comte Godwin, et tous les nobles dont il pouvait craindre l'ambition ou l'humeur inquiète. Enchanté d'une victoire éclatante et décisive remportée par ce comte Godwin contre les Vandales, qui furent dispersés, il lui donna sa sœur en mariage, l'éleva à la plus grande faveur; et, pendant qu'il ne cessait de chercher à diminuer l'autorité excessive usurpée par les grands vassaux pendant les discordes civiles, il ajoutait chaque jour à l'éclat et au pouvoir dont il l'avait revêtu.

(1020) Revenu en Angleterre, il n'avait rien négligé pour que la justice, ce grand besoin des peuples, fût administrée avec exactitude et impartialité. Se conformant à tout ce qui pouvait plaire aux Anglais, il avait bâti des églises dans tous les champs de bataille où le sort des combats avait fait périr des Saxons; il avait fondé des chapelles et des prières, pour implorer de la bonté divine le repos éternel de ces braves et honorables victimes des malheurs de leur patrie; il avait élevé un nouveau couvent à Bary, en l'honneur de saint Edmond, qui y avait été massacré. Il avait réuni les états à Winchester, et y avait proposé plusieurs lois favorables au peuple; il avait voulu qu'on traduisît, pour son royaume de Danemarck, celles qu'Édouard Ier avait données à l'Angleterre. Il avait débarqué en Norwège, à la tête d'une flotte nombreuse, s'en était emparé, et avait obligé Anlaf ou Olave, ou Olaus, le roi des Norwégiens, à se réfugier en Suède et ensuite en Russie. Mais un grand danger menaçait son trône.

(1030) Richard II, duc de Normandie, avait cessé de vivre. Son fils Robert, qui lui avait succédé, avait auprès de lui ses deux cousins Alfred et Édouard, fils d'Éthelred II et d'Emma, sœur de son père Richard. Il veut faire valoir leurs droits, et envoie demander à Canut le trône qui appartient à ces princes. Sa demande est refusée. Il arme une flotte nombreuse; il va traverser le détroit: ses vaisseaux sont brisés ou dispersés par la tempête. Plein de constance dans ses projets, il

prépare une flotte plus puissante encore. Canut voit le danger qui le menace; il propose un arrangement; il offre de céder aux deux princes une partie du Westsex. Mais il sait que Robert doit faire un voyage à Jérusalem; il prolonge les négociations. Le duc de Normandie part pour la Palestine, d'où il ne devait pas revenir; et Canut reste paisible possesseur de la couronne d'Angleterre.

L'inquiétude que Robert lui avait donnée le porte cependant à examiner les bases de son trône. Il craint que l'assentiment de la nation n'ait pas assez confirmé l'ouvrage de la violence. Plus occupé du présent que de l'avenir, et cédant au torrent qui entraîne son siècle, il a recours à cette puissance si extraordinaire des pontifes suprêmes, qui, élevant l'étendard de Rome chrétienne au-dessus de nations encore si ignorantes et si superstitieuses, prononçaient de redoutables oracles d'où paraissaient dépendre si souvent les destins de la terre. Il va dans cette cité fameuse, dont l'empire a changé de nature, mais s'étend encore sur l'Europe. Le pape, dont cette démarche solennelle sert si bien la constante politique, absout Canut de tout ce que peut lui reprocher la sévère justice, diminue les droits que les archevêques et les évêques d'Angleterre payaient au saint-siége, donne de nouveaux priviléges au collége que les Anglais ont dans Rome, et accorde plusieurs grâces aux pèlerins de la Grande-Bretagne qui iront visiter les tombeaux des apôtres.

Canut fait de magnifiques présents au souverain pontife et à ses principales églises ; il adresse une lettre aux nobles de son royaume ; il exhorte les magistrats à protéger les faibles contre les forts, les pauvres contre les oppresseurs : il voyait qu'il ne pouvait se soutenir contre l'ambition des grands que par l'affection du peuple.

Il part pour le Danemarck, entre de nouveau dans la Norwège à la tête d'une armée, défait celle du valeureux Olaüs, qui y était revenu avec quelques troupes russes, et qui périt dans le combat, s'empare du royaume et d'une partie de la Suède, et reparaît dans la Grande-Bretagne la tête ornée de nouvelles couronnes et de nouveaux lauriers. On lui donne le nom de Grand ; mais la postérité n'a oublié ni tout le sang qu'il a versé, ni les saintes lois qu'il a violées. Toujours juste cependant, elle n'a pas oublié non plus que la fin de son règne fut illustrée par une modération bien rare dans l'âme des conquérants, et par un amour de l'équité qui le fit chérir des Anglais. Elle rappelle aussi que, malgré le voyage qu'il avait fait à Rome, il sut défendre les droits de sa couronne et ceux de son clergé contre les prétentions des pontifes romains ; que, parvenu au plus haut faîte de la puissance, il sut conserver sa raison ; et qu'un vil courtisan lui ayant dit, un jour où il se promenait sur le bord de l'Océan, qu'il était le seigneur de la terre et de la mer, il fit étendre son manteau sur le sable, commanda aux flots de le respecter ; et montrant au flatteur

la vague indocile qui couvrait son manteau, il lui demanda ce qu'était devenue sa puissance suprême sur les éléments.

Canut mourut encore jeune, en 1036. Il avait donné la Norwège à Swein ou Swénon, ou Suénon, un des deux fils qu'il avait eus de son premier mariage. Il avait disposé du Danemarck en faveur de Hardicnute ou Hardicanut, que lui avait donné Emma sa seconde femme. Le trône d'Angleterre fut disputé par ce Hardicanut et par Harold ou Harald, venu du premier mariage de son père comme Suénon.

Un arrangement empêcha une nouvelle guerre civile. Toutes les contrées situées au nord de la Tamise furent cédées à Harold; Hardicanut fut déclaré roi de tous les autres comtés de l'Angleterre; et comme il était encore en Danemarck, on donna la régence de l'Angleterre méridionale à la veuve de Canut, à la reine Emma, qui devait résider à Winchester et gouverner les états de son fils absent, par les conseils du comte Godwin (1036).

Mais Harold s'était emparé des trésors de son pere; il s'en servit avec succès: il séduisit le comte Godwin. Ce ministre parvint à persuader aux West-Saxons que Hardicanut les négligeait; et ses agents secrets les accoutumaient à diriger vers Harold leurs regards et leurs espérances.

Emma découvrit les intrigues de Godwin; elle ne se crut pas assez forte pour soutenir les droits de Hardicanut; elle conçut un autre plan. Mère tendre et reine patriote, elle résolut de placer sur

la tête d'un des fils qu'elle avait eus d'Éthelred II la couronne qu'elle ne pouvait pas conserver sur celle de Hardicanut. Elle dissimula son projet; elle voulut paraître renoncer aux affaires; elle abandonna à Godwin tous les soins du gouvernement; et après avoir passé quelque temps uniquement occupée en apparence à visiter des églises et des monastères, elle proposa à Godwin de faire venir de Normandie ses fils Alfred et Édouard, qu'elle désirait de revoir au moins pendant quelques jours.

Godwin pénétra aisément ses intentions secrètes; mais, bien loin de s'y opposer, il saisit avec une joie féroce une occasion inattendue de servir son ambition extrême, et il conçut un crime affreux.

Il parle le premier à la reine du projet de rétablir l'un des fils d'Éthelred sur le trône de leurs pères; il feint d'embrasser ce projet avec zèle; il détermine Emma à écrire à ses fils. La reine, entièrement abusée, les engage à venir en Angleterre, où les attend la couronne des anciens rois saxons. Ils partent, et arrivent dans leur patrie, suivis de mille Normands dévoués à leur sort.

Leur vue rappelle aux Anglais les grands rois qui ont fait la gloire ou le bonheur de l'Angleterre, et dont les jeunes princes sont issus; ils les reçoivent avec enthousiasme, ils leur témoignent la plus vive affection. Godwin s'en alarme, et précipite l'exécution de ses desseins perfides; il paraît le plus empressé des vassaux du roi à rendre les plus grands honneurs aux fils d'Éthelred. Mais le

cœur d'une mère ne peut pas être trompé longtemps. La défiance et la crainte entrent dans celui d'Emma; elle ne laisse jamais aller un de ses fils auprès de Godwin qu'en le faisant accompagner par un grand nombre de nobles, et en retenant auprès d'elle le frère de celui dont elle se sépare. Godwin, ne pouvant surprendre ni l'un ni l'autre des fils d'Emma, cesse de dissimuler; il suppose un ordre de Harold; il fait arrêter Alfred; il l'enferme dans le château de Guilford, lui fait crever les yeux, ordonne qu'on massacre les Normands arrivés avec lui, et l'envoie dans un monastère d'Éli, où la misère et le désespoir terminent bientôt les jours du prince infortuné.

Édouard, instruit du malheur de son frère, se sauve en Normandie; et Emma, accusée de trahison par l'horrible Godwin, et bannie par les états, se retire auprès de Baudouin, dit le Barbu, comte de Flandre, et qui avait épousé sa nièce, la fille de Richard, duc de Normandie.

Hardicanut ne quittait cependant pas les rivages du Danemarck. Godwin tout-puissant remet au roi Harold la couronne du Westsex, et ce prince est proclamé souverain de toute l'Angleterre. On nomme Harold *Hare-Foot*, ou *Pied de lièvre*, à cause de la rapidité de sa course; surnom bien peu digne d'un roi, et qui peint l'esprit du siècle. Mais bientôt il impose une taxe énorme sur un peuple déjà rebuté par la dureté de son caractère. On le déteste d'autant plus qu'il abandonne plus d'autorité à Godwin et à ses complices. On n'espérait

pas de voir Édouard secouru par des Normands, divisés entre eux, et dont le duc était encore mineur. Tous les vœux appellent Hardicanut; plusieurs grands vassaux le sollicitent de venir s'emparer d'un trône qui lui a été donné; ils lui promettent de le soutenir de toutes leurs forces. Sa mère se joint à eux. Il cède, il équipe une flotte, il vient à Bruges auprès d'Emma (1040). Il y apprend que Harold a cessé de vivre; il se rend en Angleterre; il y est reçu avec des transports de joie par des vassaux que son frère avait tant mécontentés, et par un peuple si malheureux; Godwin lui-même s'empresse de lui rendre hommage. Mais combien il était indigne de tant d'empressement! Il punit par un crime féroce l'affreux traitement que Harold a laissé subir à Alfred; il venge un fratricide par un fratricide. Il fait déterrer le corps de Harold; on coupe la tête du cadavre, et on le jette dans la Tamise; et après s'être rendu, autant qu'il était en lui, coupable d'un forfait plus grand encore que celui de Harold, il imite celui qu'il a voulu punir, et surpasse par ses vexations le tyran dont la mémoire était exécrée. La nation anglaise est menacée d'une horrible famine; il veut sans pitié la contraindre à payer une taxe énorme. Plusieurs Anglais se révoltent. Les habitants de Worcester massacrent les percepteurs de l'impôt qui leur est odieux. Le roi fait marcher contre eux des troupes commandées par Godwin, duc de West-sex; Léoffric, duc de Mercie, et Siward, comte du Northumberland. La ville est détruite; les ha-

bitants sont mis à mort; et la haine des Anglais pour Hardicanut ne cesse de s'accroître.

Le roi cependant témoignait beaucoup d'attachement à Emma, sa mère, qui était venue auprès de lui; il avait aussi reçu avec affection Édouard, son frère utérin. Encouragé par cet accueil, Édouard demande justice de la mort de son frère Alfred. Alfric, archevêque d'York, accuse Godwin d'avoir été le complice de l'assassinat du jeune prince. Le roi allait faire juger Godwin, lorsque ce duc de Mercie imagine de faire à Hardicanut un présent magnifique. Il lui fait hommage d'une grande barque, sculptée avec beaucoup de soin, superbement dorée, et montée par quatre-vingts soldats dont les lances et les épées sont d'un grand prix, et dont chacun porte un bracelet d'or du poids de seize onces (1040). Le roi permet à Godwin de se purger par serment; le duc de Westsex jure qu'il n'a eu aucune part à la mort d'Alfred; et, malgré les efforts d'Édouard, on le renvoie absous.

Hardicanut ne vécut pas long-temps sur le trône qu'il déshonorait (1042); il mourut subitement des suites de ses débauches. La dynastie danoise finit avec lui. Les Anglais, profondément irrités de l'insolence et des outrages des Danois qui avaient accompagné Hardicanut, prirent les armes contre eux, et les immolèrent; et la nation établit une fête, nommée Hock-Holiday, pour célébrer l'anniversaire du jour où elle fut délivrée du joug de l'étranger.

Mais à quelles bassesses l'ambition ne peut-elle pas réduire? On persuada à Édouard qu'il ne pour-

rait monter sur le trône que par le crédit de Godwin, beau-frère de Canut Ier, duc de Westsex, comte de Kent, grand-trésorier du royaume, et dont le fils était comte d'Oxford et de Hereford. Le fils d'Éthelred s'abaissa jusques aux plus humbles supplications envers celui qu'il avait poursuivi comme meurtrier de son frère ; il ne rougit pas de lui promettre de ne se conduire que d'après ses avis ; il consentit à épouser Édithe, la fille de l'assassin d'Alfred. Godwin, qui ne croyait pas les circonstances encore favorables au projet secret qu'il avait formé d'élever sa famille sur le trône, assembla les états, leur peignit avec force tous les maux que les Danois avaient fait souffrir à l'Angleterre, leur proposa pour roi le fils d'Éthelred, le descendant des monarques saxons, leur promit que ce prince serait soutenu par toutes les forces de la Normandie ; et tous les suffrages se réunirent en faveur d'Édouard.

(1043) Pendant les règnes de Harold et de Hardicanut, Suénon, fils de Canut dit le Grand, de ce Canut que les historiens ont nommé le premier dans la série des rois d'Angleterre, et le second dans celle des souverains du Danemarck, avait commandé dans la Norwège, que son père avait conquise sur Olaüs.

Magnus, le fils de cet Olaüs, que nous avons vu mourir glorieusement les armes à la main, et qu'on a honoré comme un saint, était parvenu à chasser Suénon de la Norwège et à recouvrer les états de son père.

Peu de temps avant cette époque, les Scandinaves, et particulièrement les Norwégiens, ne connaissaient que des monnaies étrangères, et ne faisaient leurs échanges qu'avec ces monnaies, des marchandises et des lingots d'or ou d'argent. Canut-le-Grand avait le premier fait frapper des monnaies en Danemarck. On remarquait cependant des progrès assez sensibles de la civilisation dans cette Scandinavie, dont, peu de siècles auparavant, les habitants à demi sauvages n'étaient que d'intrépides pirates ou d'agrestes pêcheurs de rivages, souvent battus par la tempête et couverts de frimas, ou des chasseurs infatigables de vastes et froides forêts. Les rois de Suède avaient cherché à encourager l'agriculture, et à joindre de nouvelles ressources et de nouveaux moyens de défense ou d'attaque à ceux que pouvaient leur donner les produits des mines de cuivre déjà exploitées, et les pêches abondantes de quatre grands lacs.

Les Suédois étaient encore peu éloignés du temps où ils se servaient presque exclusivement de caractères particuliers nommés *runor*, et que l'on voyait tracés sur ces *pierres runiques* dressées dans un si grand nombre de contrées suédoises, auprès des tombeaux, et gravés sur les mesures qui présentaient des espèces de calendriers perpétuels.

Mais vers le nord-est de l'Europe, la civilisation était bien plus favorisée encore.

Vladimir Ier, le fils de Sviatoslaf, régnait encore sur la Russie en 989. La nation russe, devenue presque toute chrétienne, à l'exemple de

son souverain, adopta vers cette époque l'*ère du monde* employée à Constantinople, dont les empereurs avaient donné leur sœur Anne en mariage à Vladimir.

Ce prince fonda dans le territoire de Suzdal une nouvelle ville à laquelle il donna son nom, et où il établit sa résidence. Les Petchenègues firent souvent des incursions dans ses états. Et voyez les usages militaires de ces peuples et des Russes, vers la fin du dixième siècle.

En 993, les Russes et les Petchenègues étaient près de combattre les uns contre les autres. Les deux armées étaient en présence. Le prince des Petchenègues s'avance, et propose à Vladimir de faire décider du sort des deux armées par le combat de deux guerriers. Le prince russe accepte. Un vieillard offre pour combattant le cinquième de ses fils : le jeune homme paraît, arrête dans sa course un taureau indompté et furieux, l'abat et le met en pièces. Vladimir le choisit. On donne le signal du combat. Le Petchenègue ne voit qu'avec dédain la jeunesse de son adversaire; mais attaqué, saisi, pressé dans les bras vigoureux du jeune Russe, il est renversé et expire sur la poussière. Les Petchenègues, effrayés, se dispersent. Les Russes les poursuivent, et, malgré leurs promesses, en massacrent le plus grand nombre. Le vainqueur est placé par Vladimir au rang des *boyards* ou des grands de la Russie; et le nom de Péréiaslavle est donné en son honneur à la ville que le prince fait bâtir sur le champ de bataille.

Les Petchenègues cependant reprirent les armes, et vinrent assiéger une des villes russes. Vladimir perdit la bataille qu'il livra pour la secourir. Il fut blessé, et ne sauva sa vie qu'en se cachant sous un pont. De plus grands malheurs l'attendaient. Il perdit son épouse; il perdit un fils qu'il chérissait; et Jaroslaf, un autre de ses fils, se révoltant contre lui, refusa de payer le tribut qu'il devait comme prince de Novogorod, et eut recours aux armes des Varaigues (1015). Vladimir se crut obligé de marcher contre son fils rebelle; mais le chagrin abrégea ses jours, et il mourut avant d'arriver auprès du camp de Jaropolk. L'ombre ensanglantée du frère qu'il avait immolé dans sa jeunesse dut rendre ses derniers moments terribles; il dut voir l'effet inévitable de la justice céleste dans la rébellion de son fils: les préceptes divins de la religion de Jésus avaient changé son cœur en éclairant son esprit. Il fut regretté comme un père par ceux qu'il avait gouvernés; et il avait mérité cette récompense des princes bienfaisants. Nul malheureux n'allait à son habitation sans en revenir consolé; des chariots portaient des secours à ceux que leurs infirmités ou leurs maladies retenaient dans leurs chaumières. Il fit défricher des déserts, et y établit des colonies. Des artistes de l'empire d'Orient vinrent apprendre aux Russes à fondre les métaux et à sculpter le bois. Ils élevèrent, sous les ordres de Vladimir, des églises, et d'autres grands édifices publics; il fonda des évêchés, dont la métropole fut à Kiow; et d'habiles maîtres de la

Grèce enseignèrent dans des maisons d'éducation bâties près des bords du Borysthène.

Avant d'embrasser le christianisme il avait eu cinq femmes et de nombreuses concubines; après son baptême, il n'eut que la princesse Anne de Constantinople.

Il fut assez heureux pour qu'on vît fleurir pendant son règne, Nestor, le premier historien de la Russie. Ce Nestor, recommandable par son esprit et son érudition, vivait dans un couvent de Kiow. Il assura par sa chronique la renommée de Vladimir, que la postérité a distingué par le nom de Grand, et que les chrétiens ont honoré comme un saint.

Ce prince n'eut cependant pas une prévoyance assez forte et assez indépendante de l'esprit de son siècle, pour ne pas faire une faute à laquelle n'avaient pas pu échapper tant de grands rois européens. Il divisa sa monarchie; il la partagea en grands apanages ou souverainetés particulières; il donna une de ces souverainetés à chacun de ses enfants. Il en avait dix; l'aîné de ces enfants n'était que son fils adoptif; il se nommait Sviatopolk: la veuve de son père Iaropolk en était enceinte lorsque Vladimir l'avait épousée; il était le neveu du souverain et le cousin des enfants de ce prince.

D'abord après la mort de son oncle il s'empara de Kiow. Boris, le fils aîné de Vladimir, était absent; il commandait une expédition contre les Petchenègues: son armée voulut le placer sur le trône; il se contenta de la principauté de Rostof, que son

père lui avait donnée. L'affection des Russes ne s'en porta que davantage vers lui. Sviatopolk en conçut de la jalousie. Il sut qu'on le haïssait; il résolut la mort de Boris. Quatre assassins pénétrèrent dans la tente de ce malheureux prince, le percèrent de coups, le jetèrent expirant sur un chariot, et le conduisirent au barbare Sviatopolk, qui ordonna qu'on achevât de lui ôter la vie.

Il redoutait Gleb, un autre fils de Vladimir, et qui ignorait encore le trépas de son père. Il lui fait dire que Vladimir, atteint d'une maladie mortelle, veut le voir avant de cesser de vivre. Gleb se met en route: on lui apprend successivement la mort de son père et l'assassinat de Boris; des satellites de Sviatopolk lui annoncent que sa dernière heure est venue, et on l'égorge sans pitié. L'église chrétienne a placé Boris et Gleb dans son martyrologe, l'un sous le nom de Romain, et l'autre sous celui de David.

Le féroce Sviatopolk s'apprête à immoler de nouvelles victimes. Sviatoslaf, prince des Drewliens, apprend les malheurs de sa famille, se hâte de prendre la fuite, et veut se sauver en Hongrie. Des émissaires du tyran l'atteignent sur les monts Krapacks et le massacrent.

Un autre fils de Vladimir, ce Jaroslaf qui s'était révolté contre son père, et qui commandait à Novogorod, devait craindre le même sort que ses trois frères. Les Varaigues, qui l'avaient aidé dans sa rébellion, veulent profiter de sa terreur et piller Novogorod. Les habitants de cette ville les repous-

sent, et en tuent un grand nombre. Les Varaigues irrités demandent vengeance à Jaroslaf lui-même, et menacent de l'abandonner. Jaroslaf, entouré de dangers, prend la plus injuste et la plus funeste résolution; il punit les Novogorodiens de leur valeureuse défense; il en condamne plusieurs à perdre la vie. Se repentant bientôt, cependant, d'une détermination qui ne lui rend pas l'attachement des Varaigues et va le priver de ses sujets, il assemble les Novogorodiens; il a le noble courage d'avouer ses torts, il en gémit, il déplore sa fatale erreur; il les conjure, il les presse, il les touche, il les détermine à oublier le massacre des leurs, et à le défendre contre son frère; il marche à leur tête, et rencontre Sviatopolk sur les bords du Borysthène.

Le fleuve sépare les armées; trois mois s'écoulent, et aucune des deux n'ose le passer. Un vaivode de Kiow insulte les guerriers de Novogorod; à l'instant ils frémissent, deviennent furieux, demandent à grands cris le combat, passent pendant la nuit le Borysthène, et exécutent avec joie l'ordre de Jaroslaf, qui veut que leurs barques soient brûlées.

Sviatopolk effrayé prend lâchement la fuite; il se retire auprès de son beau-père Boleslas, duc ou roi de Pologne. Jaroslaf entre sans obstacle dans Kiow.

(1018) Un incendie réduit en cendres cette ville de bois. Jaroslaf la rebâtit, l'embellit, en agrandit l'enceinte, et repousse loin de ses nouveaux

murs les Petchenègues qui viennent l'attaquer.

Il apprend que Boleslas veut venger son gendre Sviatopolk, et recouvrer des contrées polonaises conquises par Vladimir. Il rassemble ses guerriers et s'avance jusques au Bog. Boleslas est déjà sur la rive opposée. Un vaivode de Kiow insulte l'ennemi, comme sur les bords du Borysthène. Boleslas s'élance dans le fleuve, les Polonais le suivent avec ardeur; les Russes ne peuvent soutenir leur impétuosité. Jaroslaf s'échappe; Boleslas soumet Kiow, remet le trône à son gendre, et distribue ses troupes dans des quartiers d'hiver.

Remarquez cependant l'horrible ingratitude du farouche Sviatopolk. Il doit la couronne à Boleslas, et il fait égorger les Polonais dans plusieurs de leurs quartiers. Boleslas, révolté de cette atrocité, n'ôte pas cependant la principauté de Kiow à son barbare gendre; mais il l'abandonne, enlève ses trésors, ses principaux boyards, la princesse Predslave, réunit à ses états les pays désignés par le nom de Russie-Rouge, et rentre dans la Pologne.

(1019) Jaroslaf, encouragé par le départ de Boleslas et par la haine des Russes contre son frère, rassembla bientôt une nouvelle armée; il promit de nombreux troupeaux aux Varaigues, en obtint de grands secours, se présenta devant Kiow, et entra en dominateur dans la ville que Sviatopolk se hâte d'abandonner. Cet indigne neveu de Vladimir reparut bientôt cependant à la tête d'une armée de Petchenègues. Le combat fut terrible, il dura trois jours: Jaroslaf fut vainqueur.

La terreur affaiblit la raison du fugitif Sviatopolk ; le remords déchira son âme ; toutes ses victimes se montrèrent à ses yeux fascinés ; un fer vengeur brillait dans leurs mains : *Je suis frappé*, s'écria-t-il dans un transport horrible ; et il mourut en forcené.

L'âme va être soulagée par la noble générosité de Jaroslaf.

(1021) Polotsk, son neveu, saccage Novogorod, et emmène un grand nombre de prisonniers. Jaroslaf le poursuit, lui enlève ses captifs, lui pardonne, et au lieu de le punir ajoute à son apanage.

Polotsk fut digne de Jaroslaf ; sa fidélité envers son oncle fut inébranlable.

(1028, 1030, 1031) Plusieurs années après, Jaroslaf entra en Livonie, soumit les Tchoudes, bâtit dans leur pays la ville de Derpt, ou Dorpat, profita des divisions de la Pologne, reprit la Russie-Rouge, distribua dans plusieurs contrées encore désertes de ses états un grand nombre de prisonniers polonais ; donna à Vladimir, son fils aîné, la principauté de Novogorod, et repoussa une nouvelle invasion des inquiets Petchenègues.

Vers cette même époque, il tenta une entreprise qui coûta la vie à un bien grand nombre de Novogorodiens. Ils portèrent leurs armes jusques aux monts Ourals, connus aussi sous le nom de monts Riphées, *de portes*, *de roches*, et *de ceintures de fer*, et qui défendaient la Russie contre de trop fréquentes invasions de hordes orientales. Au reste il devait être la gloire et faire le bonheur de la

Russie. Et par quel repentir il devait expier ce grand délit de sa jeunesse, cette insurrection contre son père, cette coupable résistance que tant de qualités devaient faire oublier!

C'était en 992 que Boleslas Ier dit Chrobri, ou l'intrépide, et le vainqueur de Jaroslaf, avait succédé à son père Miécislas Ier, que les Polonais avaient choisi pour leur souverain, et qui avait justifié leur choix. Le christianisme se répandait chaque jour davantage parmi les Polonais, encore si voisins de l'état demi sauvage. On bâtissait des églises dans plusieurs de leurs contrées. Leur zèle était ardent et féroce comme leurs mœurs. Des peines atroces, ou de fortes amendes, punissaient les manquements aux préceptes de l'église. Les nobles, ou guerriers, prouvaient leur foi en tirant le sabre pendant qu'on lisait l'évangile devant eux.

Boleslas avait repris Cracovie sur les Bohémiens; perfide et cruel autant qu'audacieux, il y avait attiré son parent, le confiant Boleslas III, duc de Bohême, sous le prétexte de terminer leurs différents, lui avait fait brûler les yeux avec une lame ardente de cuivre, et avait ordonné que toute sa suite fût massacrée. Ayant fait la guerre aux Prussiens, sous le prétexte de venger la mort de saint Adalbert, évêque de Gnesne, il avait conquis une grande partie de leur pays et une portion de la Silésie, ravagé ensuite les frontières de l'Allemagne, pénétré dans le centre de la Saxe, et demandé la paix à l'empereur Henri, qui l'avait vaincu en Silésie.

En 1015, son fils Micislas, ou Miécislas, voulant

engager le duc Udalric de Bohême à faire une alliance avec son père, lui demanda une entrevue. Udalric, au milieu de la conférence, le fit prisonnier et le livra à l'empereur. Boleslas, indigné de cette perfidie, entra dans la Bohême, et obtint, par un traité, en 1018, non seulement que son fils lui fût rendu, mais que la Pologne fût affranchie de l'hommage auquel l'empire, ou plutôt le royaume de Germanie, l'avait assujettie.

Il défit Jaroslaf, le prince de Russie, lorsque ce dernier, en 1022, voulut faire une irruption dans la Pologne; et son fils Miécislas II, ou Mésico, celui que l'empereur Henri avait gardé long-temps prisonnier, lui succéda en 1025.

Miécislas perdit, par sa lâcheté, les conquêtes que l'intrépide Boleslas avait faites dans la Germanie. Il se plongea dans la débauche; sa femme Richense, fille d'un comte palatin du Rhin, fit divorce avec lui. Il mourut dans la honte.

Casimir Ier, fils de Miécislas, était encore peu âgé; sa mère Richense prit les rênes du gouvernement; mais son administration ayant mécontenté les nobles, elle se retira en Saxe, auprès de son parent, l'empereur Conrad.

La France était moins barbare que le reste de l'Europe. Richense voulut que Casimir, qu'elle avait emmené, allât étudier à Paris. Le jeune prince fut conduit au célèbre monastère de Cluny; il y prit l'habit religieux; et bien loin de penser à recouvrer la couronne de Boleslas, il désira d'être diacre.

Les guerres civiles ravageaient cependant la Pologne, qui n'avait plus de chef: vingt-quatre vassaux plus puissants que les autres l'avaient partagée; ils ne pouvaient la défendre contre les incursions de voisins inquiets et redoutables. Les Polonais, fatigués de tant de ravages, de discordes et d'anarchie, désirèrent de ravoir Casimir. Ils le réclamèrent; le pape Benoît IX le dispensa des engagements qu'il avait contractés dans le cloître, à condition qu'il paierait au saint-siége un tribut que l'on nomma le denier de saint Pierre. Il quitta la paisible retraite de Cluny pour venir régner sur sa patrie agitée.

(1041) Cependant le gouvernement des Hongrois ses voisins était devenu plus régulier, et ces Scythes ou Tartares venus de l'extrémité de l'Asie, repoussés de la Baskirie par les Petchenègues, et établis enfin sous Almon, Almus ou Salmuts, dans l'ancienne Pannonie, dans la Dacie et dans le pays des Jazyges, avaient pris des mœurs plus douces par leur commerce avec les étrangers et par l'introduction dans leur pays de la religion de Jésus. Géisa, l'arrière-petit-fils d'Harpad fils de Salmuts, et le petit-fils de ce Zulta ou Zoltan dont les guerriers avaient ravagé l'Allemagne, l'Italie et la France orientale, avait embrassé le christianisme. Il mourut en 997, et son fils, Étienne I[er], qui avait reçu le baptême avec lui, fut reconnu vaivode ou duc de Hongrie.

La piété peu éclairée d'Étienne le trompa; se laissant égarer par un zèle coupable, il voulut

obliger les Hongrois à se faire chrétiens. Ils se révoltèrent; sa valeur les soumit: mais combien de sang il aurait épargné si les ténèbres dont sa patrie était couverte n'avaient pas dérobé à ses yeux les vrais principes de cette religion divine qu'il voulait faire triompher!

Ses vertus et son grand courage firent cependant oublier ses persécutions à une nation généreuse et brave; elle lui décerna le titre de roi (1000). Mais trop aveuglé, comme son siècle, sur la nature des pouvoirs civil et religieux, il demanda au pape Silvestre II la confirmation du titre que son peuple venait de lui conférer. Le pontife, enchanté de paraître disposer d'une couronne, non seulement se hâta de lui donner la confirmation qu'il demandait, mais encore il lui conféra, par une bulle solennelle, le titre d'apôtre de la Hongrie, le droit de régler toutes les affaires ecclésiastiques de son nouveau royaume, celui de nommer à tous les bénéfices, le privilége de représenter l'évêque de Rome, et en quelque sorte la dignité et les fonctions de légat perpétuel du saint-siége.

Une confirmation d'une autre nature lui fut donnée, huit ans après, par l'empereur Henri II, dont il épousa la sœur, nommée Gisèle.

Ne négligeant rien pour maintenir et répandre dans la Hongrie une religion qui lui était si chère, il établit dans ses états dix évêchés, dont il plaça la métropole à Gran ou Strigonie.

Gulia cependant, oncle de Casimir et duc de Transylvanie, ne voyait qu'avec une sorte d'hor-

reur le culte des chrétiens venir, jusque dans les forêts et les montagnes de la Pannonie et de la Dacie, renverser celui de ses aïeux, pour lequel on lui avait inspiré un attachement ardent. Il déclara la guerre à son neveu ; mais Étienne le défit, lui enleva ses états et les réunit à son royaume de Hongrie. Toujours vaillant guerrier et hardi capitaine, il traversa les hautes montagnes qui le séparaient des Bulgares et des Slaves, les vainquit, tua leur duc de sa propre main, et remporta dans sa capitale des richesses qu'il employa à doter les églises qu'il avait élevées.

Quelques années après, il partit pour une nouvelle et grande expédition. Conrad-le-Salique, roi de Germanie, avait donné la Bavière à son fils Henri. Ce duché appartenait à Émeric, fils d'Étienne et le plus proche héritier, par sa mère Gisèle, de son oncle l'empereur Henri II, dont la Bavière était devenue le patrimoine héréditaire. Étienne, ayant réclamé en vain la succession qui devait appartenir à son fils, prend les armes, entre en Bavière, et, suivant l'absurde et féroce coutume de son siècle, la ravage, et dévaste le pays qu'il ne veut conquérir que pour le conserver.

(1030) L'année suivante Émeric meurt. La guerre n'a plus d'objet : Étienne fait la paix.

Ce prince cessa de vivre en 1038. L'église romaine l'a placé au rang des saints ; et sa mémoire a été si vénérée, que les Hongrois ont voulu se servir de sa couronne pour le sacre de leurs rois. Le système féodal s'établissait cependant en Hon-

grie comme dans les autres contrées de l'Europe. Les comtes et les barons qui possédaient de grands domaines avaient deux sortes de vassaux nobles ou guerriers, et auxquels on donnait le nom de cavaliers ou de chevaliers lorsqu'ils combattaient à cheval; on distinguait parmi ces vassaux ceux qui tenaient des fiefs presque héréditaires (*milites prœdiales*), et ceux que les barons et les comtes soudoyaient pour les suivre au milieu des combats (*milites servientes*).

La reine Gisèle, la veuve d'Étienne Ier, parvint à faire élire par les Hongrois un étranger nommé Pierre, un fils d'Othon Orséolo, duc de Venise; elle devait gouverner sous son nom. Ils se repentirent bientôt de leur choix: toutes les places étaient données à des Italiens ou à des Allemands; des exactions ne cessaient d'accabler le peuple, et les persécutions étaient le partage de ceux qui réclamaient l'autorité des lois.

(1042) La tyrannie de Pierre et de Gisèle produisirent un terrible soulèvement. Les états s'assemblèrent; Pierre fut déposé et chassé de la Hongrie : et on a écrit que Gisèle, objet d'un plus grand ressentiment, fut mise à mort par les Hongrois.

Pendant les règnes de Géisa, d'Étienne et de Pierre, la Bohême présentait aussi le spectacle d'une civilisation naissante combattant contre la barbarie. Boleslas II, duc des Bohémiens, voit un grand nombre de ses sujets prendre les armes pour soutenir le culte de leurs ancêtres et se sous-

traire au christianisme qu'on leur commande d'embrasser. Boleslas remporte sur eux une grande victoire : apôtre barbare et féroce de la religion la plus douce, dont il méconnaît le divin esprit, il ordonne aux vaincus le baptême ou la mort. Les insurgés se soumettent au baptême. Le duc se retire plein de sécurité; ses guerriers le précèdent sans ordre. Les vaincus reprennent les armes, poursuivent Boleslas, l'atteignent, sont près de l'enlever; mais les guerriers du duc apprennent le danger que court leur souverain; ils accourent, Boleslas combat à leur tête : les insurgés sont taillés en pièces; et des monceaux de cadavres entassés au milieu des bois sauvages de la Bohême sont le triste monument d'un fanatisme déplorable.

(999) Boleslas III succède à son père. Privé de la vue par une horrible perfidie de Boleslas Ier, duc de Pologne, il se démet de la puissance souveraine en faveur de son frère Jaromir.

(1002) Le nouveau duc, ne pouvant résister à une nouvelle invasion des Polonais, commandés par Boleslas Ier, se retire en Saxe auprès de l'empereur Henri II. L'empereur le ramène dans ses états à la tête d'une armée, et le confirme dans sa souveraineté.

(1006) Six ans après, Udalric, frère du duc, arrive de la Bavière avec un corps de troupes; il séduit les vassaux. On accuse Jaromir de vexations contre les Bohémiens et contre les étrangers; l'empereur l'abandonne; Udalric s'empare du duché. On lui livre son frère; il lui fait crever les yeux

et le renferme dans un château. Il lutte contre des vassaux qui aspirent à sa couronne, contre les Polonais, contre l'empereur roi de Germanie. La fille d'un laboureur, nommée Bozéna ou Béatrix, lui donne un fils qui lui succède, en 1037, sous le nom de Brzetislas ou de Brétislas Ier.

(1038) Brétislas porte la guerre en Pologne, prend Posnanie, Gnesne, et d'autres villes, transporte en Bohême un grand nombre de Polonais, leur donne des terres à cultiver, défait l'armée de l'empereur Henri III, qui s'avançait sans précaution au milieu des forêts dont la Bohême était encore couverte, défend Prague sa capitale contre ce même empereur; revenu dans ses états avec des forces nouvelles, fait la paix, et s'empare de la Silésie (1039). On l'avait surnommé le Guerrier et l'Achille.

Des dévastations, des pillages, des incendies, des surprises, des massacres, des déserts agrestes et des champs mal cultivés, arrosés sans cesse par le sang de guerriers avides et féroces, voilà l'histoire de la Bohême pendant la première moitié du onzième siècle.

Pendant qu'un nouveau peuple se formait ainsi au milieu de funestes et sanglantes convulsions, un ancien royaume dont les provinces avaient vu l'éclat d'une brillante civilisation presque éteint par la barbarie, commençait de se dissoudre. Rodolphe III tenait depuis plusieurs années le sceptre de la Bourgogne transjurane, ou d'Arles et des deux Provences. Il était fils de Conrad-le-Pacifique

et de Mathilde, fille de Louis-d'Outremer, roi des Français. Faible et paresseux, il avait abandonné son autorité à un ministre qui ne cessait d'en abuser. Un de ses vassaux est dépouillé de son patrimoine (1001) : tous les autres, depuis longtemps mécontents et factieux, se soulèvent, prennent les armes, battent l'armée du roi et le mettent en fuite. Le mépris suit sa défaite ; on le brave, on l'outrage, on veut le déposer (1016). Rodolphe, accablé par le malheur et par l'âge, va trouver à Strasbourg l'empereur Henri II de Bavière, le fils de sa sœur Gisèle. Il n'avait pas d'enfants : il déclare l'empereur son neveu héritier de son trône, et implore son secours. Henri II entre en Bourgogne, assemble les états, pourvoit au maintien de la paix et de l'autorité royale, exige des otages et les emmène en Allemagne.

Les peuples de Bourgogne applaudissent à des mesures qui détruisent le pouvoir tyrannique des grands qui les oppriment. Ces vassaux, dépouillés de la force qu'ils avaient usurpée, viennent lâchement se jeter aux pieds du roi qu'ils ont tant humilié ; ils lui jurent une soumission fidèle ; ils le conjurent de ne pas les faire passer sous la domination d'un prince étranger. « Vous le savez, lui » disent-ils, les Bourguignons ne doivent pas avoir » d'autre roi que celui qu'ils ont élu. » Rodolphe se laisse toucher ; il retourne auprès de son neveu : on rompt le traité qui appelait Henri à la couronne de Bourgogne.

(1018) Cependant Henri tenait, quelque temps

après, une diète à Mayence : Rodolphe vient de nouveau réclamer son assistance contre les seigneurs de Bourgogne qui ont violé leurs derniers serments. L'empereur remet une armée à Werner, évêque de Strasbourg; l'évêque remporte la victoire sur les vassaux de Rodolphe, et la Bourgogne est de nouveau pacifiée.

Mais la défaite ne change pas le caractère turbulent et l'humeur dominatrice des grands vassaux bourguignons : leurs séditions recommencent à la mort de celui qui les avait vaincus (1024). Rodolphe institue de nouveau un héritier; il veut que son royaume passe à Conrad-le-Salique, successeur de Henri. Ce Conrad avait épousé Gisèle, née de Gerberge, sœur de Rodolphe, et d'Herman II, duc de Souabe. Rodolphe confirma à Bâle, par un nouveau traité, le choix qu'il avait fait de Conrad; et lorsqu'il se vit près de mourir, il lui envoya ses ornements royaux (1032).

Eudes II, comte de Champagne et de Blois, fils de Berthe, sœur aînée de Gerberge, prit en vain les armes pour faire valoir les droits qu'il croyait avoir à la couronne de son oncle.

Conrad, entré dans la Bourgogne avec un grand nombre de guerriers, fut élu roi, par les grands et par le peuple, dans l'abbaye de Payerne. Il soumit à son obéissance les seigneurs et les villes qui refusèrent de le reconnaître; il remit au comte Humbert, surnommé *aux blanches mains*, le gouvernement d'une partie de son nouveau royaume, que Rodolphe son prédécesseur avait confiée à Bérald,

père de Humbert, et dont la maison de Savoie est issue. Mais sous le règne de ses successeurs, et même avant la fin du sien, il se forma dans la Bourgogne un si grand nombre de souverainetés particulières et héréditaires, sous la suzeraineté de l'empire, que les rois des Bourguignons n'eurent plus qu'un vain titre.

D'ailleurs ces rois de Bourgogne, cédant à une fausse politique et croyant se donner des partisans fidèles, ne contribuèrent pas peu eux-mêmes au démembrement de leurs états, en accordant les droits régaliens à la plupart des prélats de leur royaume. Ils donnèrent le titre d'exarque à l'archevêque de Lyon, celui de prince aux archevêques de Besançon et d'Embrun, aux évêques de Bâle, de Lausanne, de Belay, de Genève et de Grenoble, et celui de comte à l'archevêque de Vienne, et aux évêques de Valence, de Gap et de Die.

Au reste, la plus grande partie des souverainetés échappées aux rois de Bourgogne devaient revenir successivement sous la domination des rois des Français, et les autres se réunir à la ligue helvétique.

Dès le commencement de l'époque dont nous nous occupons, cet empire d'Occident et ce royaume de Germanie, auxquels Conrad devait réunir celui d'Arles ou de Bourgogne, n'avait à sa tête qu'un enfant de huit ans : tel était l'âge de l'empereur Othon III ; sa mère, l'impératrice Théophanie, gouvernait en son nom. Ce fut sous sa régence, qu'en 988 le margraviat de Brandebourg fut repris sur les Slaves, par la valeur de Dedon, comte de Wel-

tin, et que plusieurs historiens ont regardé comme la souche de la maison de Saxe.

Le pape Jean XV, que plusieurs auteurs nomment Jean XVI, à cause d'un Jean, fils de Robert, mort très peu de temps après son élection, et que cependant ils veulent compter parmi les pontifes de Rome, occupait le siége apostolique depuis 985. Le patrice et préfet Crescence, le fils de la seconde Théodora, l'avait chassé de Rome, et s'était emparé de toute l'autorité vers 987. La régente Théophanie crut sa présence nécessaire en Italie: aidée de Hugues, duc de Toscane, fils du comte Hubert, et petit-fils de Hugues, roi d'Italie, elle y calma bien des troubles et des agitations; mais elle y mourut en 991; et Othon III n'ayant encore que onze ans, sa grand'mère l'impératrice Adélaïde, la veuve d'Othon Ier, et la fille de Raoul II, roi des deux Bourgognes, revint à la cour, et se chargea de la régence.

Le pape gouvernait l'église de manière à inspirer un grand mépris aux Romains. Son avarice était extrême et sans honte.

Suivant le père Mabillon, on comptait alors à Rome soixante églises de chanoines, quarante monastères d'hommes soumis à la règle de saint Benoît, et vingt couvents de filles qui suivaient la même règle; et, malgré le nombre immense des partisans naturels du chef suprême des deux clergés, Jean XV ne jouissait d'aucune influence: c'était Crescence qui régnait; la violence soutenait son autorité. Le pape effrayé écrivit au roi de Germanie, implora son

appui, et l'invita à venir recevoir la couronne impériale dans l'ancienne capitale du monde.

(996) Othon se rend en Italie, à l'âge de seize ans; il apprend à Ravenne la mort du pape. On élit à la place de Jean un proche parent de l'empereur, Brunon, fils du duc de la France rhénane, et de Luitgarde, sœur d'Othon II. Brunon prend le nom de Grégoire V, et couronne son cousin, dont la présence apaise ou suspend les mouvements désordonnés des habitants de Rome. Othon III règle que, conformément à l'exemple de Charlemagne, les rois d'Italie seront sacrés à Monza; et il publie, suivant quelques historiens, un édit par lequel il déclare fausse la prétendue donation faite par Constantin au saint-siége, mais assigne la marche d'Ancône pour l'entretien de l'église et de la maison des pontifes de Rome.

Grégoire V sollicite et obtient de l'empereur la grâce de Crescence. Othon croit l'Italie pacifiée, Rome soumise, Crescence désarmé; il repart pour l'Allemagne.

(997) Mais à peine ce jeune prince a-t-il repassé les Alpes, que le patrice soulève les Romains contre le pape à qui il devait sa grâce, fait déposer Grégoire, et élire à sa place un évêque de Plaisance, qui prend le nom de Jean.

Othon laisse le gouvernement de la Germanie à sa tante Mathilde, abbesse de Quedlinbourg, et accourt en Italie. Tous les orages se dissipent à son approche: il entre dans Rome à la tête de son armée; il y ramène Grégoire. Tout se soumet; il

dépose Jean, que mutilent ses ennemis ou des satellites de l'empereur. Crescence se renferme dans le môle d'Adrien; Othon l'assiège, l'engage à se rendre, lui promet la vie, et, violant indignement la foi donnée, ordonne qu'on lui coupe la tête et qu'on suspende son cadavre.

Jean languissait cependant dans une prison obscure. Un saint personnage, nommé Nil, Calabrois comme l'ancien évêque de Plaisance, demande la grâce de son ami : Othon y consent; mais Grégoire inflexible veut qu'on l'amène devant lui, déchire les habits de l'évêque infortuné, commande qu'on le promène honteusement dans Rome monté sur un âne, et le visage tourné vers la queue. Saint Nil se retire indigné, et menace Grégoire de la colère céleste. On s'est plu à trouver l'accomplissement de la prédiction de Nil dans la mort de Grégoire, qui n'atteignit pas la fin de l'année.

(999) Othon fit élire à sa place le fameux et savant Gerbert, archevêque de Ravenne, le premier Français qui soit monté sur le trône pontifical.

Né en Auvergne, Gerbert avait été successivement moine de l'abbaye d'Aurillac, abbé de Bobio en Lombardie, écolâtre de l'église de Reims, instituteur de Robert, fils du roi des Français, archevêque de Reims, instituteur d'Othon, et enfin archevêque de Ravenne. Ses connaissances étaient si étendues pour son siècle qu'on le croyait magicien; il les avait puisées dans les écoles des Sarrasins en Espagne. On a écrit que c'était à lui que

l'Europe devait l'introduction des chiffres indiens et de la numération décimale, que les Arabes ou Maures de la péninsule espagnole lui avaient fait connaître. On lui a rapporté aussi l'invention des horloges, dont le mouvement était réglé par un balancier.

(1000) Othon, tranquille pour l'Italie, entreprit un pèlerinage au tombeau de saint Adalbert, évêque de Prague, que les habitants de la Prusse, à qui il était allé prêcher l'évangile, avaient mis à mort, et dont Boleslas, duc de Pologne, avait fait enterrer à Gnesne le cadavre qu'il avait racheté. Othon avait eu une grande amitié pour Adalbert. Il fonda à Gnesne un archevêché en faveur du frère de son ami, et soumit à cette nouvelle métropole les évêchés de Cracovie, de Breslau et de Colberg, malgré les réclamations de l'évêque de Posnanie et de l'archevêque de Magdebourg.

Vers le même temps, le pape Sylvestre II donna aux abbés de Fulde le titre de primat des abbés des Gaules et de la Germanie; et vers la même époque, Boleslas, souverain de la Pologne, fit hommage à l'empereur, roi de Germanie, des contrées polonaises voisines de la Wartha, et, suivant certains auteurs, Othon III érigea la Pologne en royaume.

(1001) L'année suivante, Othon tint à Aix-la-Chapelle les états d'Allemagne, et voulant témoigner son admiration pour Charlemagne, il fit ouvrir le tombeau de ce grand empereur. Il en fit ôter une croix d'or qui pendait au cou de Charles, sa

couronne, son sceptre, son épée, et une partie de ses vêtements. Il crut ne pouvoir pas laisser à ses successeurs des ornements plus propres à rappeler d'augustes souvenirs.

Les Romains cependant brisaient leurs fers toutes les fois que l'empereur s'éloignait de l'Italie : la distance diminuait la force qui comprimait leur ancienne ardeur pour la liberté. Ils reprirent les armes contre Othon en 1002. Il repassa les Alpes, et leur livra bataille. Une lance dorée était portée devant lui par l'évêque d'Hildesheim, vice-chancelier de l'empire, comme une marque de souveraineté; mais le sort trahit la valeur de ses troupes; il fut repoussé et contraint de se retirer à Ravenne.

On a écrit qu'il s'y confessa à saint Romuald, et que, par le conseil de cet évêque, il entreprit à pied le pèlerinage du Mont-Gargan, situé auprès de Manfrédonie, et qu'on a nommé depuis Mont-Saint-Ange. Dans un siècle plus éclairé, saint Romuald aurait donné à Othon un avis plus utile au bonheur de l'empire.

Ce prince mourut dans la Campanie en 1002, n'ayant encore que vingt-deux ans. On a cru que la veuve du patrice Crescence avait, par le poison, vengé sur lui la mort de son époux. Sa piété a été fort louée par l'église de Rome. Parmi les étranges effets de cette piété extraordinaire, on a remarqué le désir qu'il eut d'avoir un habit sur lequel toutes les scènes de l'*Apocalypse* fussent représentées en broderie. Cette envie était peu importante; mais un autre résultat des idées qu'il avait puisées dans

la société de saint Adalbert et de saint Romuald, et que Sylvestre II ne voulut pas ou ne put pas dissiper, devait être recueilli avec soin par les évêques de Rome, et cité bien des fois au milieu des terribles discordes de l'empire et du sacerdoce. Dans une charte donnée à Paterno peu de temps avant sa mort, il voulut prendre solennellement le titre de *Serviteur des apôtres*.

De violents orages vont maintenant troubler la Germanie; mais à mesure qu'ils se dissiperont, on verra paraître un nouvel ordre politique, dont l'influence s'étendra sur plusieurs siècles.

Othon, en mourant, avait désigné pour son successeur son beau-frère Ézan ou Érenfroy, comte palatin. Il avait chargé l'archevêque de Cologne de lui porter les ornements impériaux. Mais Henri, duc de Bavière, fils de Henri-le-Querelleur, petit-fils de Henri-l'Oiseleur, roi de Germanie, et arrière-cousin germain d'Othon III, fait arrêter l'archevêque de Cologne qui passe par la Bavière, lui enlève les insignes de l'empire, annonce ses prétentions à la couronne, et ne néglige rien pour s'assurer des suffrages des Bavarois. Un grand nombre d'états germaniques offrent néanmoins cette couronne si désirée par Henri, à Othon, duc de la France rhénane, et petit-fils, par sa mère Luitgarde, de l'empereur Othon Ier; mais Othon les refuse et leur recommande le duc de Bavière. Ékart, duc de Thuringe et margrave de Misnie, se donne un parti puissant parmi les Saxons et les princes slaves; mais il est assassiné par les fils du comte de Nord-

heim. Ses partisans se réunissent à ceux d'Herman, duc de Souabe, que favorisent non seulement ses vassaux, mais encore ceux de la Lorraine.

Au milieu de ces évènements, Henri se fait élire par les Bavarois et par les princes de la France rhénane. Il est sacré à Mayence par l'archevêque de cette métropole. Il marche vers la Saxe, y reçoit l'hommage des Saxons, qui lui présentent une lance sacrée, fait couronner à Paderborn la reine Cunégonde, sa femme, et fille de Sigefroy, comte de Luxembourg, reçoit à Duisbourg les soumissions de la diète du royaume de Lorraine, et se fait proclamer et couronner solennellement une seconde fois à Aix-la-Chapelle, par les mains de l'archevêque de Cologne.

Le duc de Souabe renonce alors à toutes ses espérances, et prête serment de fidélité à Henri de Bavière.

De nouveaux troubles cependant vont agiter l'Allemagne.

Henri de Bamberg, margrave de la Bavière septentrionale, s'était réuni à son cousin germain Ernest, margrave d'Autriche, pour concilier à Henri les suffrages des Bavarois. Le nouveau roi lui avait promis le duché de Bavière; mais il change d'avis, veut donner ce duché à son beau-frère le comte de Luxembourg, et, pour ne pas paraître infidèle à sa promesse, il déclare qu'il ne peut en disposer qu'avec le consentement des états bavarois, qui ont joui pendant long-temps du droit d'élire leurs ducs. Les deux margraves offensés prennent les armes

contre leur souverain, mais ils sont obligés d'avoir recours à la clémence de Henri, qui leur pardonne; et dans une diète tenue à Ratisbonne il confère le duché de Bavière, avec le consentement des états bavarois, à Henri, comte de Luxembourg, frère de la reine Cunégonde, et il l'en investit en lui donnant un étendard.

Les Italiens cependant s'étaient empressés, après la mort d'Othon, d'élire roi d'Italie Ardouin ou Harwig, margrave ou marquis d'Yvrée et d'Hippo-Reggio. Henri força le passage des Alpes et celui de la Brenta, s'empara de Pavie, fut couronné par les mains de l'archevêque de Milan, du consentement du clergé, des nobles et du peuple de Lombardie (1004); tint une assemblée générale à Porto-Longone; revint en Allemagne; présida une diète provinciale de la Souabe à Zurich, y pourvut à l'administration de cette province pendant la minorité du duc; donna, dans la diète de Ratisbonne, l'investiture du duché de Bohême à Jaromir; s'empara de ce duché, dont Boleslas, duc ou roi de Pologne, qui l'avait envahi, lui refusait l'hommage, y replaça Jaromir sur le trône ducal, et contraignit Boleslas à restituer la Lusace et plusieurs pays situés entre l'Elbe et l'Oder.

Une nouvelle guerre appela bientôt Henri vers la Flandre. Baudouin, dit Belle-Barbe, qui en était comte, s'était emparé du comté de Valenciennes. Le roi d'Allemagne s'arrangea avec Baudouin; il l'investit, dans la diète d'Aix-la-Chapelle, de ce comté de Valenciennes et de l'île de Walcheren.

(1007) Dans cette même diète, il donna le comté de Cambrai à l'évêque de cette ville, et le duché de la basse Lorraine à Godefroy-le-Barbu, fils de Godefroy comte de Verdun, et de la maison des comtes des Ardennes.

Peu de temps après, dans un concile national, ou plutôt dans une diète de Francfort, il fonda l'évêché de Bamberg, du consentement des archevêques, des évêques, des ducs et des comtes. L'évêque de Wurtzbourg, dans le diocèse duquel était Bamberg, exigea qu'on lui donnât le district de Meinungen; et le pape Jean XVII ou XVIII ne confirma l'établissement de cet évêché, qu'il soumit immédiatement au siége de Rome, qu'à condition d'une redevance annuelle de cent marcs d'argent et d'un cheval de bataille; redevance pour le rachat de laquelle, quarante ans plus tard, la ville de Bénévent fut cédée au pape par l'empereur Henri III.

On a écrit que Henri II, en fondant ce siége de Bamberg, avait voulu que les grands officiers du royaume d'Allemagne fussent en même temps grands officiers héréditaires de cet évêché; et en effet on a vu pendant plusieurs siècles l'électeur de Bohême avoir le titre de grand échanson de Bamberg, celui de Bavière de grand sénéchal, celui de Saxe de grand maréchal, celui de Brandebourg de grand chambellan, et de grands princes perpétuer ainsi jusque vers la fin du dix-huitième siècle une des bizarreries du dixième.

Cependant les hostilités avaient recommencé avec Boleslas, duc ou roi de Pologne; un traité

peu favorable à Henri les termina. Boleslas conserva les provinces que Henri lui disputait; il ne devait payer aucun tribut. Le roi de Germanie, se contentant d'une vaine suzeraineté, donna à Boleslas l'investiture de ces provinces; il la lui donna avec beaucoup de solennité, dans une diète tenue à Enersbourg, pendant laquelle il investit aussi de la Bohême Udalric qui l'avait usurpée, et qu'il n'osait en dépouiller. Cette paix et ces cérémonies forcées étaient de mauvais augure pour la nouvelle expédition que Henri allait faire en Italie. Le marquis d'Ivrée s'était bientôt remontré à la tête d'une armée, après le départ de Henri pour l'Allemagne. La Lombardie gémissait sous son joug. Le patrice Jean, fils de Crescence, s'était emparé à Rome du pouvoir souverain. Le pape Benoît VIII implorait le secours de Henri; les états de Lombardie l'appelaient à grands cris. Il fut plus heureux que ne le présageaient les succès du roi de Pologne et ceux du duc de Bohême. Le marquis d'Ivrée se renferma dans ses forteresses. Henri II et la reine Cunégonde allèrent à Rome.

Suivant des chroniques contemporaines, ils se rendirent en cérémonie à l'église de Saint-Pierre. Douze sénateurs romains les accompagnaient: six de ces sénateurs étaient sans barbe; les autres avaient une barbe très longue et s'appuyaient sur des bâtons. Quels singuliers représentants de ceux qui avaient fait trembler le monde!

On pouvait encore pendant long-temps avoir recours aux comédies politiques; mais écoutez les

paroles du pape ; voyez quels progrès avaient faits les prétentions des pontifes depuis Pepin ; et qu'il y avait loin de Henri II à Charlemagne !

(1014) Benoît VIII s'était avancé au-devant de Henri et de Cunégonde jusque sur les marches du parvis de la basilique. « Voulez-vous, dit-il à » Henri, être le défenseur de l'église romaine et » garder en toutes choses fidélité à moi et à mes » successeurs ? » Henri répond qu'il le veut. Le pape l'introduit dans le temple, lui donne l'onction royale, place la couronne impériale sur sa tête et sur celle de Cunégonde, reçoit la couronne du roi de Germanie, que Henri désire qu'on suspende sur l'autel des saints apôtres, et met dans les mains de l'empereur un globe d'or orné de cercles de pierreries, surmonté d'une croix, et que l'on a cru conservé dans le trésor de l'empire jusque vers la fin du dix-huitième siècle.

A quoi servent cependant au *fidèle du pape* sa nouvelle couronne, son globe, ses douze sénateurs ? Il rend un moment la justice dans la basilique du Vatican.

Se mêlant de ce qui ne le regarde pas, après avoir abandonné pour un vain appareil les droits des peuples et des rois qui lui étaient confiés, ayant la dévotion d'un moine et non pas la religion d'un monarque, il s'étonne de ce qu'on ne chante pas pendant la messe le symbole de Nicée que le célébrant récitait à voix basse, et il engage Benoît VIII à le faire chanter. Mais les Romains, qui n'aiment ni le pape ni l'empereur, insultent les

troupes de Henri; le trouble et le carnage remplissent Rome agitée; l'empereur se croit forcé de sortir de Rome: il abandonne l'Italie à toutes les tentatives du marquis d'Ivrée.

Il passe par la France pour retourner en Allemagne; il va à Verdun, il visite l'abbaye de Saint-Vanne. La vie d'un cénobite lui convenait bien mieux que celle d'un monarque; il veut renoncer au trône, embrasser l'état monastique, se renfermer dans un cloître. L'abbé Richard gouvernait alors l'abbaye de Saint-Vanne. Rien ne peut mieux peindre Henri II et, ce qui est bien plus important, le onzième siècle, que ce que nous trouvons dans la vie de saint Richard, dans la chronique d'Albéric, dans les annales de Mabillon. Henri entrait dans le monastère appuyé sur Heimon, évêque de Verdun, et sur l'abbé Richard. Touché de tout ce qu'il voit, il prononce ce verset du psaume XXXI: « C'est ici le lieu de mon repos pour tous les siè»cles; voici le lieu de ma demeure, parceque je »l'ai choisi. » L'évêque et l'abbé crurent aisément l'abdication de l'empereur funeste aux intérêts des églises, et, suivant les chroniques, à celui de l'empire. Richard conduit Henri dans le chapitre; il assemble tous ses religieux; il demande à l'empereur s'il est vrai qu'il veuille quitter le monde et prendre l'habit de religieux. L'empereur répond, en répandant des larmes, que, par la miséricorde de Dieu, son dessein est de vivre jusques à sa mort dans le monastère, sous l'obéissance de l'abbé et dans la compagnie des frères. « Voulez-vous, con-

»tinue Richard, être obéissant jusques à la mort »à la règle de l'ordre et à l'imitation de Jésus- »Christ? — Je le veux. — Dès aujourd'hui je vous »reçois comme mon religieux ; je me charge »de la conduite de votre âme; et j'espère qu'avec »la crainte de Dieu vous m'obéirez dans tout ce »que je commanderai. — Je suis prêt à vous »obéir en tout, s'écrie Henri. — Et moi, reprend »Richard, je vous ordonne de continuer de gou- »verner l'empire et de veiller à sa prospérité, se- »lon la justice.» L'empereur se soumet aux ordres de l'abbé, se promet de consulter sans cesse celui qu'il regarde comme son père, et reprend le chemin de la Germanie.

(1010) Le marquis d'Ivrée continuait toujours d'agiter l'Italie; mais accablé de vieillesse et d'infirmités, sentant sa fin prochaine, et son épée lui échappant pour ainsi dire des mains, il se retira dans une abbaye voisine de Turin, y déposa sur l'autel la couronne achetée par tant de traverses, cessa bientôt de vivre, et rendit par sa mort un peu de tranquillité à l'Italie, qui se soumit à Henri II.

Les Sarrasins avaient pénétré dans la Toscane. Benoît VIII se montre digne de gouverner des Romains : il assemble tous les évêques et les défenseurs des églises, et marche contre les ennemis. Les musulmans ont l'avantage pendant trois jours : la victoire se déclare ensuite pour les chrétiens; les Sarrasins sont massacrés ou dispersés. Mais voici la férocité du siècle qui rend la victoire hor-

rible. La femme du chef des Sarrasins tombe au pouvoir du vainqueur; on lui coupe la tête : le chef irrité se retire en Sardaigne, et fait crucifier plusieurs chrétiens.

Pendant que l'évêque de Rome remplit en cruel mais vaillant guerrier les devoirs de monarque, Henri dégrade la dignité de l'empire. La guerre ayant recommencé avec Boleslas, roi de Pologne, Henri consent au traité de Bautzen ou de Budissin qui avilit la Germanie et brise honteusement les liens qui attachaient la Pologne au royaume allemand. Tant de faiblesse et de lâcheté indigne et encourage à l'indépendance les Slaves et les Venèdes; ils ne veulent plus obéir à un monarque qui n'a que les vertus du cloître; et n'ayant aucune crainte de sa vengeance, non seulement ils prennent les armes pour se soustraire à son pouvoir, mais encore ils ravagent les frontières de la Saxe et abolissent dans leurs forêts le culte de la religion chrétienne, qu'ils regardent comme la marque d'une sujétion qu'ils rejettent. Pourquoi Henri n'était-il pas resté dans les murs de Saint-Vanne?

Son sceptre n'ayant plus d'autorité, les vassaux civils et ecclésiastiques usurpent la souveraineté indépendante. Ils n'ont plus recours à la justice du roi; ils soutiennent par la force et la violence ce qu'ils appellent leurs droits. La guerre éclate entre le comte de Hollande et l'évêque d'Utrecht, le duc Godefroy de la haute Lorraine et le comte de Metz.

Mais pendant que ces troubles sanglants ajoutent aux malheurs du onzième siècle, des évènements en apparence peu importants annoncent le retour de la lumière et présagent un meilleur ordre de choses. Les Pisans et les Génois commençaient de lutter avec avantage et contre les rois et les grands vassaux de l'Italie, et contre les Sarrasins qui depuis si long-temps infestaient leurs rivages. Le commerce de l'Europe s'était principalement réfugié chez eux et chez les Vénitiens. Ils étaient près de préluder à de grandes conquêtes : l'amour de la liberté nourrissait dans leurs murs un noble courage au milieu de l'esprit de négoce et d'industrie; ils annonçaient déjà quelles seraient leurs richesses et la puissance de leurs armes. C'est par eux que la civilisation devait commencer à reparaître. Heureux ces trois peuples et l'Europe entière, si de funestes rivalités ne les avaient pas sitôt et si souvent opposés les uns aux autres!

Les Maures portaient de nouveau l'effroi sur les rivages italiques; c'était fréquemment de la Sardaigne qu'ils partaient pour leurs redoutables expéditions. Benoît VIII, qui ne cessait de vouloir délivrer l'Italie de leurs brigandages, eut recours aux Pisans. Ce peuple avait des vaisseaux : il attaqua les Arabes dans leur fort; il s'empara de la Sardaigne, et s'y maintint contre les Génois, qui, profondément prévoyants, enviaient, pour leur commerce et pour l'accroissement de leur puissance, la possession d'une île si heureusement située et dont l'importance n'a jamais paru de-

voir être aussi grande qu'elle pourrait le devenir.

Cependant si les Sarrasins de Sardaigne avaient été vaincus, combien les Arabes répandus dans l'Italie méridionale étaient encore à craindre!

Une grande partie de cette contrée favorisée d'un si heureux climat obéissait au duc de Bénévent. Une principauté avait été établie à Capoue par l'empereur Othon Ier; Salerne reconnaissait des princes particuliers; de grandes portions de la Pouille et de la Calabre dépendaient encore des empereurs grecs de Constantinople, qui les faisaient gouverner par un katapan ou vice-roi. Naples et Gaëte étaient devenues indépendantes; un grand nombre de territoires avaient été envahis par les Arabes; et au milieu de toutes ces dominations si diverses et si mêlées et où l'on voyait s'élever à de si petites distances les croix grecques, les croix latines, et les croissants des musulmans, des guerres sans cesse renouvelées, des succès rapides et variés, des défaites soudaines, des limites perpétuellement déplacées, un mélange confus d'idées civiles et religieuses de toute espèce, entretenaient le trouble, l'incertitude, le désordre, et de déplorables calamités.

(1020) Le prince de Capoue avait abandonné le parti de Henri ; les Sarrasins faisaient de nouveaux progrès dans la Calabre; l'empereur d'Orient annonçait de grands projets sur l'Italie. Benoît VIII veut sauver Rome; il connaît le caractère de Henri; il craint la sorte d'apathie du moine de Saint-Vanne. Il va en Allemagne pour le déter-

miner à défendre la capitale de la chrétienté latine. Comment le religieux si docile de l'abbé Richard n'aurait-il pas cédé, malgré sa nonchalance, aux instances du pontife suprême?

Henri traverse les Alpes, tient à Vérone une diète où il termine plusieurs différents qui divisaient et affaiblissaient l'Italie septentrionale, reprend Capoue, soumet les princes de Salerne, fait reconnaître l'autorité impériale dans la ville ou république de Naples, reprend les villes dont les Grecs s'étaient emparés, repousse les musulmans, et distribue des terres voisines de la frontière à de braves Normands qui, possédés comme leurs compatriotes de l'amour des expéditions hasardeuses et lointaines, avaient servi sous ses étendards, et s'engagèrent à défendre les états de l'empire contre tous leurs ennemis, et particulièrement contre les Sarrasins.

On a écrit, que lors de ce voyage du pape en Allemagne, Henri, toujours dévoué au saint-siége, donna à Benoît VIII un diplôme par lequel il confirmait les donations faites à l'église romaine par ses prédécesseurs, et particulièrement celle de la ville de Rome, et de l'exarchat de Ravenne, mais sous la réserve expresse de la souveraineté de l'empereur. Quel mélange de prétentions contraires, de réserves, de concessions! Qu'auraient dit les conquérants du monde, si on leur avait annoncé qu'un roi des Germains confirmerait à un pontife le don de leur ville immortelle?

Ajoutons cependant que pendant cette condes-

cendance de Henri, un synode ou concile national, convoqué et présidé par l'archevêque de Mayence, défend d'avoir recours à l'église de Rome, sans le consentement de l'évêque diocésain.

(1023) C'est vers le même temps que Henri eut une entrevue sur les rives du Chier, près de Luxembourg, avec Robert, roi de France, à qui il fit la première visite.

Bientôt après il mourut en Saxe, après avoir désigné pour son successeur Conrad, duc de Franconie.

Il n'avait pas eu d'enfants de la reine Cunégonde, et d'après les bollandistes, il avait fait vœu de chasteté. Ce vœu ridicule, et coupable dans un époux et dans un roi, était digne de la barbarie du siècle, et de la piété si peu éclairée du moine de Saint-Vanne. Quoi qu'il en soit, en lui finit la dynastie des empereurs de la maison de Saxe. Il fut mis au nombre des saints, cent vingt-huit ans après sa mort, par le pape Eugène III. On l'avait appelé le père des moines, et en effet il n'avait pas mis de bornes à ses largesses envers le clergé.

C'est sous les grands monarques qui connaissent leur siècle et qui prévoient les progrès de l'opinion, que s'établissent sans secousses les heureuses institutions; c'est sous les princes faibles, qui ne savent ou ne peuvent vouloir, que naissent spontanément et se fortifient d'autres institutions plus ou moins utiles ou nuisibles aux droits et au bonheur des peuples, suivant que des hasards favorables ou funestes, la sagesse ou la violence, l'égoïsme

ou le patriotisme des hommes influents les ont produites ou maintenues.

Le règne de Henri II a été l'époque de plusieurs établissements politiques plus ou moins importants pour la Germanie et pour l'Italie.

Un usage établi depuis le rétablissement de l'empire d'Occident ne permettant pas au prince élu pour remplir le trône des Césars de prendre le titre d'empereur avant qu'il eût été sacré à Rome, Henri II portait avant son couronnement celui de *roi des Romains*, adopté depuis par la chancellerie germanique, et employé même par le pape Benoît VIII, qui data une de ses bulles des années du règne de Henri, *invincible roi des Romains*. Ce fut aussi sous Henri II que l'on commença à se servir d'un grand sceau, appelé *sceau de la majesté* (*sigillum majestatis*), et sur lequel le prince était représenté assis sur son trône.

Mais ce qui est bien plus digne d'attention, c'est que, sous le gouvernement de ce même Henri, les diètes reprirent une telle autorité, qu'aucune résolution publique ne pouvait être adoptée que de leur consentement, et qu'un historien contemporain des empereurs de la maison de Saxe, Ditman, comte de Walbek, et évêque de Meersebourg, appelle les états germaniques les coopérateurs de Henri, et les colonnes de l'empire.

Ils jouissaient en effet du droit d'élire les rois d'Allemagne ou de Germanie, futurs empereurs de Rome, de leur donner des tuteurs, de proposer ou ratifier les lois, d'autoriser les aliénations des do-

maines de la couronne, de concourir à l'établissement de nouvelles principautés, de décider de la guerre et de la paix, de prononcer sur les affaires de leurs membres, de juger et de condamner les grands vassaux rebelles.

Les membres des diètes pouvaient d'ailleurs, comme chefs et en quelque sorte souverains de leurs principautés, contracter des alliances avec leurs pairs et avec les princes étrangers, envoyer à ces mêmes princes des légats ou ministres publics, faire la guerre, bâtir des forteresses, transmettre leurs fiefs à leurs fils, convoquer les états de leurs provinces, et présider dans ces assemblées au jugement de leurs vassaux. Ils s'annonçaient dans leurs actes comme régnant *par la grâce de Dieu;* et au droit d'employer cette formule, regardée comme un privilége de la souveraineté, ainsi qu'aux autres droits que nous venons d'énumérer, ils pouvaient réunir, par des concessions spéciales du roi ou de l'empereur, ceux de faire battre monnaie, d'établir des foires, d'exiger des péages, de rendre la justice, de posséder de ces mines d'or qu'on avait déjà découvertes en Allemagne, et d'admettre dans leurs principautés ces malheureux juifs proscrits dans tant de contrées, et qui n'avaient dans aucune d'asile assuré contre la violence et la persécution.

Les empereurs n'avaient en quelque sorte conservé d'autres prérogatives régaliennes que celles de convoquer les diètes et d'en fixer la durée, de conférer les fiefs vacants avec l'assentiment des

états provinciaux, de percevoir les revenus de l'empire, qui consistaient dans les produits des domaines impériaux, les péages, les mines d'or et d'argent, la capitation des juifs, les tributs des Slaves, des Venèdes, et d'autres peuples ; de faire frapper des monnaies, de faire administrer la haute justice dans les états auxquels ils n'en avaient pas conféré le droit, d'établir des foires, de constituer des villes, de donner les droits de cité, de décerner le titre de roi aux grands vassaux, de réunir des conciles, d'en diriger les délibérations, de toucher les revenus des grands bénéfices pendant leur vacance, de succéder aux biens des ecclésiastiques, d'accorder ou de refuser leur confirmation à l'élection des pontifes de Rome, de disposer des archevêchés et des évêchés, en consultant ou sans consulter le vœu du clergé, ou du moins d'approuver ou de rejeter le choix des évêques élus par les chapitres, les pasteurs, les nobles ou hommes libres des diocèses, et celui des archevêques nommés comme les évêques, mais avec le concours des prélats suffragants, et enfin d'investir les archevêques, les évêques et les abbés en leur remettant la crosse et l'anneau.

Cependant l'influence du clergé s'accroissant sans cesse avec la trop docile piété de Henri, les églises de la Germanie réunirent bientôt les prérogatives les plus étendues aux plus vastes possessions territoriales.

Des droits régaliens, et, par exemple, celui de battre monnaie et d'établir des péages, ainsi que

des redevances pour la sûreté des routes, leur furent accordés; et des villes considérables, de grands domaines, et même des comtés, formèrent leurs patrimoines.

Othon I[er] avait cru tempérer les effets dangereux de tant de priviléges et de richesses, en attachant aux églises des *avoués* ou *vidames* que l'empereur devait nommer, et qui devaient administrer toutes leurs propriétés et toutes leurs dépendances; mais ces vidames, et les *sous-avoués*, leurs lieutenants, servirent par leurs excès et par leurs rapines le désir qu'avait le clergé de se soustraire à leur tutelle; et sous Henri II, ainsi que sous d'autres rois de Germanie, non seulement les charges des avoués furent réunies aux églises dont ils devaient régir les biens, mais encore on donna à ces mêmes églises la préfecture et l'avouerie impériale des villes où résidaient les évêques ou les archevêques.

Othon I[er] avait attaché l'office d'archichancelier d'Allemagne à l'archevêché de Mayence; ce fut sous Henri II que l'archevêque de Cologne devint archichancelier d'Italie. Au reste, dans ces temps barbares, les séculiers étaient trop étrangers aux lettres pour que les fonctions d'archichancelier ne fussent pas confiées à des prélats.

Les églises de Germanie et d'Italie commencèrent aussi, sous Henri II, à être un asile inviolable pour les criminels qui pouvaient parvenir à s'y réfugier. Ce droit, si contraire au véritable esprit de la religion chrétienne, a été bien souvent funeste; mais qui oserait élever la voix avec trop

de sévérité, en voyant dans ces temps de troubles, de barbarie et d'anarchie, où tant de petits tyrans, échappant à l'autorité des lois et à la puissance souveraine, opprimaient le faible et poursuivaient l'innocent, le sanctuaire du Dieu de justice et de bonté être impénétrable à la violence, et donner au malheur une protection et une sûreté qu'il ne pouvait plus trouver devant des tribunaux corrompus ou impuissants?

D'ailleurs, comment les rois allemands, décorés du titre d'empereur, auraient-ils pu soumettre au joug des lois, et à la légitime puissance souveraine, les papes, ces chefs suprêmes du clergé, ces pontifes dont les exemples et la volonté étaient si souvent la règle des églises? Empereurs de la Germanie, bien plus que de l'Italie et de Rome, comment auraient-ils pu fixer leur trône dans la ville des Césars, dans la véritable capitale de l'empire d'Occident? Pouvaient-ils être long-temps éloignés des grands vassaux de la Germanie, si redoutables à leur prince, et des Polonais, des Hongrois, des Danois, et des autres peuples inquiets et guerriers, toujours prêts à ravager les frontières de l'Allemagne?

Mais les circonstances si graves dans lesquelles ils se trouvaient ne leur imposaient pas seulement l'obligation de résider presque toujours en Allemagne, ils devaient en parcourir fréquemment les différentes provinces.

Le besoin de consommer dans leurs domaines la plus grande partie des revenus qu'ils en retiraient ne contribuait pas peu à ces courses presque

perpétuelles; et c'est à cause de ces voyages si souvent renouvelés qu'ils convoquaient les diètes, tantôt à une frontière du royaume, et tantôt à l'extrémité opposée. Certains princes trouvaient bien dure cette nécessité de se transporter très souvent à de grandes distances de leur résidence, pour assister aux assemblées des états; et voilà pourquoi, en 1023, Henri II dispensa l'abbé de Saint-Maximin de ces courses onéreuses, et commit le comte palatin pour voter à sa place. On ne connaissait pas encore cette manière de faire représenter le suffrage d'un absent.

Cette même raison, et des motifs analogues, déterminèrent plusieurs vassaux à convertir leurs fiefs en *alleux* ou propriétés *allodiales*, et indépendantes des obligations de la vassalité; et d'un autre côté des désirs d'une très différente nature, et particulièrement celui d'exercer de l'influence dans les affaires publiques, portaient plusieurs possesseurs d'alleux ou *francs alleux*, à dégrader la nature de leurs domaines, à les réduire en fiefs, et à les soumettre à un suzerain.

Cependant ce n'était pas seulement les grands vassaux dont les empereurs devaient craindre l'autorité, si souvent et si facilement indépendante. Un grand dignitaire du royaume, le comte palatin, jouissait, depuis les premiers Carlovingiens, d'un pouvoir que les rois devaient trouver dangereux : n'ayant point de collègues dans le commencement de son existence, suivant la cour partout où elle se transportait, appelé le *Palatin des Francs*, il avait été

le juge de la cour, et le juge d'appel des provinces domaniales, que d'ailleurs il gouvernait.

Lorsque la Saxe, la Bavière et la Souabe avaient formé des royaumes séparés, chacun de ces royaumes avait eu son comte palatin : mais lorsque toutes les provinces allemandes n'avaient plus formé qu'une seule monarchie, il n'y avait eu, de nouveau, qu'un seul comte palatin; et cette dignité avait été confondue avec celle de duc des Francs ou de la France rhénane.

Othon Ier, effrayé de l'immense pouvoir de ce duc des Francs, recréa les comtés palatins de Saxe, de Bavière et de Souabe, renouvela leurs anciennes fonctions, et y ajouta celles qui avaient été remplies dans le temps par les *missi* ou envoyés royaux, et par les officiers connus sous le nom d'intendants de la chambre impériale ou royale. Quelques années après, il y eut aussi un comte palatin de Lorraine, comte du palais d'Aix-la-Chapelle, qui prit le titre de palatin du Rhin, mais qu'il ne faut pas confondre avec le duc de la France rhénane.

Ces quatre palatinats, de Lorraine, de Souabe, de Bavière et de Saxe, étaient connus sous le nom de palatinats provinciaux. Chacun de ces comtes était, dans sa province, le juge né d'un grand nombre de personnes que l'usage ou des priviléges particuliers avaient exemptées de la juridiction des ducs et des comtes; le lieutenant du duc, dont il tenait les plaids ou la cour judiciaire pendant son absence; le juge suprême de tous les cas royaux, c'est-à-dire de toutes les affaires réservées au roi,

et spécialement des crimes relatifs à la tranquillité publique; et enfin l'administrateur des palais, des châteaux confiés à des burgraves, des vastes domaines, et des autres revenus que les rois de Germanie avaient dans chaque duché ou dans chaque province, indépendamment des domaines généraux et originaires du royaume d'Allemagne, situés le long des deux rives du Rhin, depuis Spire jusques à Cologne, et qui étaient régis et gouvernés par le comte palatin suprême, par celui de tout le royaume, par le duc de la France rhénane.

Toutes les précautions royales dont nous venons de parler étaient d'autant plus nécessaires contre l'autorité des ducs et des autres vassaux puissants, que l'hérédité des duchés et des autres grands fiefs était déjà sous Henri II, et même avant ce prince, assez fortement établie, pour qu'au défaut d'enfants mâles le fief ou le duché passât au gendre ou au beau-frère, et pour que la tutelle d'un duc mineur et la régence de ses états appartinssent de droit à son plus proche parent.

Ce n'était ordinairement que lorsque la maison ducale était entièrement éteinte que l'empereur ou le roi en disposait, mais, ainsi que nous l'avons déjà vu, du consentement des états de la province; et l'historien Ditman, évêque de Meersebourg, en rendant compte de la nomination du margrave Ékard au duché de Thuringe, dit qu'il fut nommé du consentement de tout le peuple, *communi totius populi consensu*, c'est-à-dire avec l'approbation

de toutes les personnes libres, indépendantes, et ayant droit de suffrage.

Le même ordre de succession avait lieu dans les margraviats et dans les comtés.

L'hérédité s'était aussi établie contre un très grand intérêt des rois. Dans les comtés palatins ceux qui étaient revêtus de cet office avaient même usurpé un droit que les états provinciaux n'avaient reconnu ni dans les ducs ni dans les comtes; ils disposaient, par des testaments, de leurs fonctions et des fiefs, ainsi que des terres allodiales qui y étaient attachées.

Sous le règne de Henri II, les margraves et les comtes recevaient, comme les ducs, l'investiture de l'empereur ou du roi par la remise d'un étendard; mais il faut distinguer les véritables comtes, les *comtes fiscaux*, les possesseurs d'un comté, qui recevaient cet étendard, d'avec ceux qu'on a nommés *comtes territoriaux*, et auxquels le souverain ne donnait pas d'investiture. Ces comtes *territoriaux* étaient les dynastes, les seigneurs nommés bannerets pour désigner le nombre de vassaux qui combattaient sous leurs bannières, et tous les autres propriétaires de très grands domaines qui usurpaient les noms de margrave et de comte. D'ailleurs les fils cadets des ducs portaient le titre de comte ou de margrave, quoiqu'ils n'eussent pas de fief auquel ce titre fût attaché; et souvent les fils des margraves et des comtes imitaient les fils cadets des ducs. Au reste, il faut remarquer que l'usage d'ajouter au titre le nom de la terre ou

du comté n'était pas encore établi, et qu'on était qualifié de comte ou de margrave, sans indication du comté ou du margraviat.

Ajoutons encore que plusieurs grands du royaume de Germanie portaient le titre de duc, quoiqu'ils ne possédassent pas de duché. Les ducs qui avaient perdu le leur conservaient cependant leur titre, et le transmettaient à leur postérité ; et les princes collatéraux des empereurs, et par exemple ceux de la maison de Saxe, transmettaient aussi à leurs descendants ce titre de duc, comme une marque de leur origine royale.

Les villes auxquelles on donnait le nom de *Prefectoriæ* faisaient partie du domaine provincial, et étaient soumises aux ducs et aux comtes; mais d'autres villes que l'on désignait par la qualité d'*impériales* n'appartenaient qu'au domaine germanique, et se gouvernaient par leurs propres magistrats, sous la seule autorité de l'empereur et sous l'inspection des *avoués* et des préfets impériaux. La plupart de ces villes impériales du onzième siècle étaient situées sur les rives du Rhin, ainsi que le domaine général du royaume de Germanie, depuis Bâle jusques à Cologne. Dans ces villes, comme dans les campagnes, les procès civils ou criminels relatifs aux princes et aux grands vassaux, ou aux simples particuliers, étaient jugés d'après les lois propres à la nation du défendeur, et par exemple d'après les lois si cruelles des Saxons, confirmées, modifiées ou promulguées par Charlemagne, les lois des Bavarois et celles des Souabes

(*leges Bajuvariorum et Alamanorum*), les mêmes que celles qu'avait données Thierri I[er], roi d'Austrasie, et que Charlemagne avait corrigées et augmentées, et les lois des Francs ou Français, composées des anciennes lois saliques ou ripuariennes et de règlements tirés des capitulaires.

Indépendamment de ces lois, on reconnaissait un grand nombre d'usages et de coutumes dont on trouve des portions dans les statuts municipaux de plusieurs villes, et dans les lois de quelques provinces régies par un droit particulier. On obéissait aussi à un code nommé *Jus cæsareum* (*Kaiser recht*), que le savant baron de Senckenberg a fait connaître, et qui contenait un grand nombre de règlements communs à tous les peuples de la Germanie. On a trouvé annexée à ce *Jus cæsareum* ou code impérial une sorte de recueil de lois ou règles féodales, auxquelles on obéissait également.

Mais quelle horrible empreinte de la barbarie du onzième siècle on trouvait dans les résultats des arrêts de proscription que les diètes germaniques, par une confusion tyrannique de tous les pouvoirs, rendaient contre des personnes de tout rang, et qu'on appelait des sentences *du ban*. De ces arrêts suivait la confiscation du corps et des biens du condamné; ses fiefs revenaient à son suzerain; ses alleux appartenaient à l'empereur, ou passaient à ses plus proches parents; il perdait son rang, ses honneurs, son état, et, privé pour toujours de la protection des lois, il était abandonné, sans garantie et sans défense, à toutes les offenses,

à tous les outrages, à toutes les entreprises de ses ennemis.

Quelles étaient cependant, vers la mort de Henri II, les contrées régies par les lois et les constitutions que nous venons d'indiquer? La rivière de Slie, frontière du Danemarck, l'Océan germanique, l'Escaut, la Meuse, le Rhin, la Reuss, les Alpes, la Muer, la Leithe et l'Oder, formaient une grande partie des limites de l'Allemagne ou de la Germanie, lorsque Henri II vint à mourir.

Sa veuve, Cunégonde, exerça une sorte de régence; mais Arimon, archevêque de Mayence, se hâta de convoquer une assemblée générale des états.

L'assemblée se réunit dans les vastes plaines qui bordent les deux rives du Rhin, entre Mayence et Worms. Elle est immense. On y voit les archevêques, les évêques, les ducs, les margraves, les comtes, un nombre très grand de nobles et d'hommes libres. On dresse des tentes le long des deux rivages. Les peuples de la haute et de la basse Lorraine, conduits par leurs ducs Gothelon et Frédéric, et ceux de la France rhénane, commandés par le duc Conrad le jeune, campent sur la rive gauche du fleuve. On voit sur la rive droite les pavillons des Souabes, des Bavarois, des Franconiens, des Saxons, des Bohêmes et des Carinthiens. Les chefs spirituels et temporels de la Germanie s'assemblent cependant dans une île du Rhin; ils doivent choisir parmi les prétendants à la couronne les candidats qu'ils présenteront au choix de la

nation. Ceux qui réunissent leurs suffrages sont deux cousins germains, deux Conrad, deux princes de Franconie, deux arrière-petits-fils de Conrad-le-Sage, duc de la France rhénane, et de Luitgarde, fille de l'empereur Othon Ier. Le plus jeune est duc de la France rhénane; l'aîné jouit dans une sorte de retraite de la célébrité qu'il a méritée par sa sagesse et par sa valeur. L'archevêque de Mayence proclame les deux candidats devant les peuples réunis, et donnant ensuite le premier suffrage, il nomme roi de Germanie Conrad l'aîné, celui qu'avait désigné le vœu de Henri II mourant. Les évêques confirment le choix de l'archevêque; les ducs et les princes suivent leur exemple, et tous les autres assistants, divisés par *brigades nationales*, témoignent leur consentement par leurs applaudissements et par leurs cris de joie. On conduit Conrad II à Mayence; l'archevêque le couronne roi d'Allemagne; tous ceux qui ont assisté à la diète d'élection lui prêtent serment de fidélité; et on voit, pour la première fois, dans cette cérémonie solennelle, le corps germanique distribué en six classes, nommées *boucliers militaires* (*clypei militares*), et qui doivent être considérées pendant long-temps comme une des bases du droit féodal d'Allemagne. Ces six classes sont celles des archevêques ou évêques, représentants du clergé, auxquels la supériorité de leurs lumières et la dévotion des peuples avaient depuis long-temps donné le premier rang, des ducs, des princes, c'est-à-dire des margraves, des comtes et des grands officiers

de l'état et de la couronne, des dynastes ou possesseurs de grands territoires, des nobles et des hommes libres. Conrad II va de Mayence à Aix-la-Chapelle, où on le fait asseoir de nouveau sur le trône royal; il y confirma les lois des différents peuples de la Germanie; et des historiens ont remarqué qu'il n'avait pas excepté les lois sanguinaires des Saxons.

Il avait épousé Gisèle, fille de Herman II, duc de Souabe, et nièce, par sa mère, de Raoul III, roi de Bourgogne. Cette princesse avait été deux fois veuve avant d'épouser Conrad, la première fois d'un comte de Brunswick, arrière-petit-fils du roi Henri-l'Oiseleur, et la seconde fois d'Ernest Ier d'Autriche, nommé duc de Souabe après la mort de Herman III, frère de Gisèle, et qui n'avait pas laissé d'enfants.

La reine fut sacrée à Cologne par l'archevêque de cette métropole.

(1025) Les Italiens ne supportaient qu'en frémissant le joug des Allemands; ils s'indignaient de voir la diète de Germanie disposer sans eux de la couronne de Lombardie et du diadème de l'empire, en donnant la couronne d'Allemagne. Ils ne veulent plus recevoir leur empereur et leur roi de la volonté de ceux qu'ils ne cessent de regarder comme les barbares du Nord. Leurs états offrent successivement le trône à plusieurs princes, à Robert, roi de France, à son fils Hugues, à Guillaume, comte du Poitou, duc d'Aquitaine et gendre du comte de Bourgogne, fils d'Adelbert, roi d'Italie.

Leurs offres sont refusées; plusieurs d'eux se croient obligés de reconnaître Conrad. Héribert, archevêque de Milan, se déclare pour lui, et va lui rendre hommage à Constance, à la tête des principaux membres des états italiens.

Rodolphe III, roi des deux Bourgognes, renouvelle en sa faveur les engagements qu'il avait pris relativement à sa succession avec l'empereur Henri II. Cet arrangement excite le ressentiment de trois puissants princes de la Germanie, petits-fils ou gendres d'une sœur de Rodolphe III, et qui prétendent avoir plus de droits que Conrad II à la couronne de Bourgogne. Ces trois princes sont Conrad le jeune, duc de la France rhénane, celui que l'archevêque de Mayence avait présenté comme candidat pour le trône de Germanie; Frédéric, duc de la haute Lorraine, et Ernest II, duc de Souabe, fils du second lit de la reine Gisèle.

Conrad II ne peut ignorer leur mécontentement; mais il croit ne devoir pas différer son départ pour l'Italie. Il fait élire, pour son successeur éventuel, son fils unique Henri; et comme ce jeune prince n'a encore que dix ans, il en confie la tutelle à l'évêque d'Ausbourg (1026). L'archevêque Héribert le sacre à Milan. On l'intronise à Monza; il tient une diète à Ravenne et s'avance vers Rome.

Jean XIX ou Jean XX occupait le siége pontifical. Sénateur et consul à la mort de son frère, il s'était fait élire pape, en répandant des sommes immenses; et, suivant Romuald de Salerne, le même jour l'avait vu laïque et souverain pontife.

Il va au-devant de Conrad et de Gisèle; il les sacre l'un et l'autre; il leur donne la couronne impériale (1027), et Canut dit le Grand, roi d'Angleterre et de Danemarck, qui se trouvait alors à Rome, assiste au couronnement de Conrad II, avec Rodolphe III, le roi des deux Bourgognes, et l'oncle de Gisèle.

Cependant Ernest II d'Autriche, duc de Souabe et fils de l'impératrice, se révolte contre le nouvel empereur. La noblesse de son duché l'abandonne; il est obligé de se soumettre à son beau-père, qui l'envoie prisonnier dans un château.

Henri de Luxembourg, duc de Bavière, meurt sans laisser de postérité. Conrad II donne à son fils Henri, avec le consentement de la diète bavaroise, le duché devenu vacant. Il obtient aussi le consentement des princes et des peuples de la Germanie, pour que ce jeune Henri soit couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne.

(1028) Il cède à Canut-le-Grand le margraviat de Sleswic et tout le pays conquis par les Othons au-delà de l'Eyder, qui devient la limite du Danemarck et de la Germanie.

Ernest s'échappe de sa prison, reprend les armes, est mis au ban du royaume par la diète d'Ingelheim, périt dans un combat, et son frère Herman, autre fils de la reine Gisèle, lui succède sous la tutelle de l'évêque de Constance.

(1030) Miécislas II, roi de Pologne, rend hommage à Conrad, dans la diète de Mersbourg, pour la Silésie et le duché de Massovie.

On exile Udalric, duc de Bohême, convaincu d'avoir été rebelle aux ordres de l'empereur.

L'autorité royale s'affermit; mais une succession importante va être disputée à Conrad.

(1032) Il apprend la mort de Raoul, roi des deux Bourgognes ou d'Arles et des deux Provences. Il reçoit son sceptre, sa couronne et la lance de saint Maurice. Eudes, comte de Champagne, et fils de Berthe, l'aîné des deux sœurs de Rodolphe, se regarde comme le seul légitime héritier de son oncle, s'empare de Neufchâtel, de Morat, de Vienne en Dauphiné, et s'assure des états de la Provence. Presque dans le même temps Frédéric, duc de la haute Lorraine, meurt en ne laissant que deux filles. L'empereur donne cette Lorraine mosellane à Gothelon, duc de la basse Lorraine, et qui lui promet de s'opposer avec toutes ses forces aux entreprises du comte de Champagne; et élu par l'assemblée générale du royaume de Bourgogne, couronné à Payerne, il reprend les villes conquises par Eudes, et voit soumis à son autorité la Provence, le Dauphiné, la Savoie, Genève, le Lyonnais, le Bugey, la Bresse, la Franche-Comté, le Vélay, le pays de Vaud, les cantons de Berne, de Soleure, de Fribourg et de Bâle.

(1035) Les Milanais cependant s'étaient insurgés contre leurs gouverneurs. Une grande partie de l'Italie était dans l'agitation et le trouble. L'empereur convoqua à Pavie une diète italienne. Il déposa l'archevêque Héribert et trois évêques, convaincus d'avoir été infidèles à leurs serments. L'ar-

chevêque fut d'ailleurs condamné à une prison étroite; mais il s'en échappa, et fit révolter Milan. Conrad assiégea cette capitale; et, pendant qu'il était dans son camp, sous les murs de la ville rebelle, il publia pour l'Italie des constitutions féodales, d'après lesquelles les suzerains ne pouvaient dépouiller leurs vassaux de leurs fiefs que pour forfaiture, et d'après un jugement de la cour de leurs pairs; les petits-fils étaient appelés à la succession de leurs aïeux, au défaut des fils; et, ce qui était plus remarquable, les suzerains ne pouvaient aliéner leurs fiefs sans le consentement de leurs vassaux.

Vers la même époque, Conrad accorda aux Saxons une sorte de droit qui rappelait les anciennes mœurs de ces Germains si agrestes, si braves et si indépendants, mais qui au fond ne différait pas beaucoup de ce qui avait été autorisé pendant si long-temps devant tous les tribunaux de l'Europe encore si barbare : il leur permit de décider par un combat singulier les différents qui surviendraient entre eux.

(1036) Pendant que cette tolérance ne pouvait que faire reculer la civilisation, la soumission des Venèdes du Mecklenbourg au royaume de Germanie facilitait les progrès de cette même civilisation vers les bords de la Baltique, qu'elle allait franchir avec d'autant plus de succès, que les soins de l'archevêque de Hambourg répandaient en Suède les principes de la religion du Christ.

(1037) Les Milanais, et les autres Italiens qui

ne voulaient plus reconnaître l'autorité de Conrad, réclamèrent le secours du comte de Champagne. Eudes, voulant faire une diversion puissante qui obligeât l'empereur à repasser les Alpes, entra dans la Lorraine, et prit le château de Bar; mais il perdit la vie dans une bataille qu'il livra au duc Gothelon.

L'empereur, délivré de ce vaillant adversaire, continua néanmoins avec assez peu de succès la guerre contre les Milanais.

Boniface, margrave ou marquis de Toscane, ayant épousé Béatrix, fille du feu duc de la haute Lorraine Frédéric II, et, par conséquent, nièce de l'impératrice Gisèle, Conrad donna à Boniface l'investiture de la Toscane et des comtés de Mantoue, de Modène, de Reggio et de Ferrare. L'empereur ne prévoyait pas combien pourrait être un jour funeste à ses successeurs la puissance qu'il venait de donner à Boniface et à Béatrix, et qu'ils devaient transmettre à leur fille, la fameuse comtesse Mathilde.

Jean XIX ou Jean XX était mort depuis cinq ans. Théophilacte, fils d'Albéric, comte de Tusculum, et neveu de Jean XIX et de Benoît VIII, lui avait succédé, par une suite du crédit et des largesses de son père. Rien ne prouve mieux dans quel état déplorable tant de malheurs, d'ambition, de crimes et de tyrannie avaient réduit la ville et l'église de Rome; quel voile épais et sacrilége l'ignorance, l'erreur et la superstition avaient étendu sur le dépôt sacré des principes évangé-

liques, et combien, dans ce siècle de ténèbres, les pontifes de Rome étaient loin de chercher à imiter les vertus si pures, les mœurs si respectables, et la piété si touchante des premiers pasteurs, que l'extrême jeunesse de celui que les Romains se donnèrent ou reçurent pour pape. On ne rougit pas d'élever sur la chaire de saint Grégoire et de Léon-le-Grand un enfant qui avait à peine dépassé dix ans (*puer fere decennis*, a écrit dans sa chronique, Glober, bénédictin de Cluny et auteur contemporain). Aussi le jour de son ordination ne peut-il pas être fixé, suivant le père Pagi. Heureuse encore l'église romaine, si une élection aussi ridicule que coupable n'avait fait que confier à des mains trop faibles cette grande croix du Sauveur, que les pontifes du premier siége patriarcal doivent tenir sans cesse élevée à une si grande hauteur au-dessus de toutes les églises de la chrétienté; mais les mœurs du jeune Théophilacte, que l'on nommait Benoît IX, furent bientôt corrompues au point de porter les Romains à le chasser du siége qu'il profanait; et ce qui est aussi étonnant que son exaltation, c'est que Conrad s'obstina à lui conserver des fonctions augustes, dont il était si indigne, et contraignit les Romains à le recevoir et à le reconnaître de nouveau.

(1038) De terribles maladies contagieuses se répandirent cependant dans l'armée de l'empereur, déjà diminuée par les fatigues et par les combats. Elles ne cessaient de moissonner un grand nombre de guerriers. Elles emportèrent la belle-fille de

Conrad, la jeune Cunéhilde, fille de Canut, roi d'Angleterre et de Danemarck, et mariée depuis deux ans avec le roi Henri, fils de l'empereur. Herman IV, duc de Souabe, fut aussi une des victimes de ce redoutable fléau ; et Conrad donna son duché au roi Henri, à qui il avait déjà conféré le duché de Bavière.

L'empereur fut obligé de ramener en Allemagne les tristes débris de sa malheureuse armée. Ses vassaux d'Italie, assemblés à Vérone, reçurent l'ordre de soumettre les Milanais ; mais l'archevêque Héribert soutint la guerre avec constance ; et, ne négligeant rien de ce qui pouvait exalter l'imagination et enflammer le courage de ses soldats, il fit traîner par des bœufs, au milieu de l'armée qu'il commandait, un *carrocium* ou *carrocio*, devenu bientôt célèbre, et employé pendant plusieurs siècles dans les guerres de Lombardie, c'est-à-dire un char au-dessus duquel un grand mât soutenait, à une grande élévation, l'image du Christ, peinte sur un étendard immense, et au pied de laquelle on célébrait tous les matins la messe, en présence de tous les guerriers.

Conrad, arrivé à Soleure, y convoqua une assemblée des Bourguignons. Son fils Henri fut sacré et couronné roi de Bourgogne ; et l'autorité impériale, ou plutôt celle des lois, était alors si faible pour réprimer tous les combats particuliers, toutes les violences, tous les pillages, tous les désordres, qui faisaient couler, dans presque toutes les contrées, tant de sang et de pleurs, qu'il imagina de

composer, pour ainsi dire, avec le monstre de l'anarchie, et de lui arracher au moins la plus grande partie du temps pendant lequel il déchirait ses victimes. Quel siècle, quel gouvernement, que ceux où l'on regarde comme un bienfait du ciel de n'avoir à redouter que pendant la moitié de la semaine les plus horribles calamités qui puissent affliger l'espèce humaine! Conrad établit, avec les implacables ennemis du repos des peuples, une trève qu'il rendit sacrée; il lui donna le nom auguste de l'Être des êtres: il la nomma la Trève de Dieu (*treuga Dei*). Cette trève, qui a fait bénir pendant un si long temps la mémoire de Conrad, interdisait tous les combats, depuis le soir du mercredi jusques au matin du lundi, et établissait une sauvegarde, bien digne de respect, en faveur des églises, des femmes, des marchands, des pèlerins et des laboureurs.

C'est aussi à Conrad qu'on attribue une constitution célèbre, relative aux voyages que les rois de Germanie faisaient à Rome pour s'y faire couronner empereurs. Ils étaient obligés d'annoncer leur départ un an et six semaines d'avance. Tous les vassaux de la couronne se réunissaient dans une grande plaine; ils conduisaient leurs arrière-vassaux, qui devaient recevoir une sorte de solde ou plutôt d'indemnité; le roi les passait en revue. Ceux des vassaux ou des arrière-vassaux qui ne paraissaient pas perdaient leurs fiefs ou leurs arrière-fiefs.

Conrad maintint, autant qu'il le put, la police

de ces fiefs de Germanie. Il en fit exécuter les lois avec soin, même contre les évêques et les abbés, quelle que fût alors leur puissance. Il obligeait avec exactitude ses vassaux ecclésiastiques à le nourrir dans ses voyages, lui et ceux qui l'accompagnaient, à le suivre dans ses guerres, à la tête de leurs troupes; et on a écrit qu'il avait forcé un abbé de Reichenau à brûler une bulle du pape dont il regardait les dispositions comme contraires aux droits de l'évêque de Constance.

On a écrit aussi qu'il a été le premier empereur qui ait fait signer ses diplômes par des témoins, et qui ait accordé des lettres d'investiture.

Mort à Utrecht en 1039, il fut enterré dans la cathédrale de Spire, qu'il avait fait construire, et qu'il avait destinée à la sépulture des empereurs de sa maison.

Son fils Henri III, élu depuis treize ans, monta sur le trône de Germanie, eut le bonheur de voir les Milanais se soumettre à son sceptre, reçut leurs serments et ceux de leur archevêque Héribert dans une diète d'Ingelheim, et donna le duché de Bavière, que dans le temps il avait reçu de son père, à Henri VI, fils de Frédéric de Luxembourg.

Dans un siècle plus éclairé, dirigé par une politique plus prévoyante, Henri aurait conservé le duché de Bavière; il l'aurait réuni à sa couronne impériale; ses successeurs auraient pu avec le temps y réunir, à son exemple, d'autres duchés ou grands fiefs immédiats; l'ancienne constitution germanique aurait pu reparaître avec un nouvel éclat; une

civilisation plus avancée en aurait perfectionné les détails et l'ensemble ; et la liberté du peuple, relevée de dessous l'oppression féodale par l'autorité suprême investie de tous ses droits, aurait à son tour défendu contre toutes les attaques cette autorité amie et ces droits tutélaires.

Tel avait été le sage et noble plan de Hugues-Capet, lorsqu'il avait reçu la couronne que son grand-père et son grand-oncle avaient portée.

A l'époque de son avènement au trône, son pouvoir ne s'étendait véritablement que sur le duché de France dont Paris était la capitale, l'Orléanais, l'Anjou, le Perche et le Maine. Autour de ce territoire, on voyait plusieurs grands vassaux élever leur tête altière, et régner sur leurs états. On comptait parmi ces rivaux redoutables du pouvoir suzerain, le duc de Bourgogne, celui de Normandie, ceux de Gascogne et d'Aquitaine, qui commandaient à la Saintonge, au Poitou et à l'Auvergne, le duc de Bretagne, le comte de Vermandois, dont le territoire comprenait la Picardie et la Champagne, et le duc ou comte de Flandre, dont la domination s'étendait sur les terres basses souvent inondées et arrosées par l'Escaut, et même au-delà des rivages du Rhin et de la Meuse vers les bords de la mer.

Le duc de Bourgogne, frère de Hugues-Capet, et Richard Ier, dit Sans-Peur, duc de Normandie, et beau-frère de Hugues, avaient favorisé son élévation, et la voyaient avec plaisir. D'autres grands vassaux cependant, excités par une jalousie se-

crète, entraînés par l'ambition, séduits par de vaines espérances, ou déterminés par d'autres motifs, pouvaient favoriser les réclamations de Charles, frère du roi Lothaire, oncle et héritier de Louis V, et qui espérait de se faire pardonner par les Français, facilement indulgents et amis du sang de Charlemagne, la conduite trop coupable qu'il avait tenue. Le prudent Hugues-Capet crut devoir prévenir ces évènements. (988) Peu de mois après avoir pris les rênes du royaume, il convoqua à Orléans une assemblée des vassaux ou seigneurs français, tant séculiers qu'ecclésiastiques. L'assemblée reconnut son fils Robert pour son successeur, et le jeune prince fut couronné en sa présence. La formule remarquable dont on se servit a été conservée jusques à nos jours; elle a été employée dans tous les sacres des rois de France; elle n'a jamais subi que des différences très légères dans sa rédaction; et combien elle parut propre, dès le temps de Hugues-Capet, à cimenter la sainte alliance du roi avec le peuple! L'archevêque qui devait consacrer Robert le présenta aux grands et au peuple. « Le voulez-vous pour votre roi? leur dit-il. » *Vultis in regem?* » Le peuple et les grands répondirent avec acclamation: « Nous le louons, nous le » voulons, qu'il soit notre roi. *Laudamus, volumus,* » *fiat.* »

Les grands vassaux cependant avaient vu trop récemment Hugues-Capet leur égal, pour qu'ils ne fussent pas souvent tentés de se soustraire au respect et à l'obéissance qu'ils lui devaient. On vit un

Audibert, comte de Périgord, donner un exemple funeste de cette fierté que blessait l'autorité royale. Il assiégeait Tours contre la volonté de Hugues, les lois et la paix publique. Hugues et Robert, reconnu pour son successeur, lui écrivirent, pour lui ordonner de cesser des hostilités coupables; ils lui reprochèrent et sa résistance à leur autorité, et son ingratitude. « Qui vous a fait comte? » lui dirent-ils. Il osa leur répondre : « Non pas vous, » mais ceux qui vous ont fait roi. »

Ces dispositions naturelles et ces jalousies secrètes des grands augmentaient les espérances de Charles de Lorraine; il savait d'ailleurs que plusieurs vassaux puissants étaient restés attachés au sang de Charlemagne par reconnaissance, par vanité, par habitude, ou par l'effet d'alliances plus ou moins anciennes avec les descendants du grand empereur. Le duc d'Aquitaine prit même les armes en faveur de l'oncle de Louis V: mais Hugues-Capet le força à se soumettre à son sceptre, avant que Charles fût entré en France pour réclamer ou conquérir la couronne de ses aïeux.

(988) Le duc de la basse Lorraine parut enfin à la tête d'une armée; il assiégea Laon, où s'était retirée la reine Emma, veuve de son frère Lothaire, et où se trouvait aussi Ancelin, qui en était évêque. Il haïssait depuis long-temps et cette princesse et le prélat. Ancelin et Emma le savaient. Ils défendirent la ville avec courage; mais Hugues-Capet ne paraissait pas; et Charles pressa le siége avec tant de vigueur, qu'il emporta la place et fit

prisonniers sa belle-sœur et l'évêque Ancelin. Un grand nombre d'évêques et l'impératrice Théophanie, sa mère, et tutrice d'Othon III, neveu de Hugues-Capet, s'intéressèrent en vain pour faire cesser la captivité d'Ancelin et d'Emma. Le ressentiment et la haine de Charles l'emportant sur le besoin qu'il avait de se concilier les suffrages des évêques de France, et de ménager la régente de l'empire, très portée, disait-on, à favoriser son rival, il ne rendit que plus pesants les fers de ses deux prisonniers.

Hugues arrive cependant à la tête de ses guerriers; il oblige Charles à se renfermer dans Laon; il investit la ville; il désespère de la prendre de vive force; il veut que la famine la contraigne à se rendre; il l'environne de manière qu'aucun aliment ne peut y être introduit. C'en était fait de Charles, s'il n'avait pas tenté une sortie. Il attaque avec furie le camp de Hugues-Capet; il se bat en désespéré; il immole un grand nombre de soldats du roi, brûle ses tentes, et l'oblige à prendre la fuite.

La fortune paraît avoir abandonné le nouveau roi. Charles, ne rencontrant plus de résistance, prend Montaigu, parcourt le Soissonais, le ravage, et, de conquête en conquête, arrive sous les murs de Reims. Adalbéron, l'archevêque de cette métropole, qui avait sacré Hugues-Capet, était mort des suites de la maladie dont il avait été attaqué pendant qu'il était au siége de Laon avec Hugues, qu'il aimait. Arnoul lui avait succédé. Il livre à Charles

sa ville épiscopale. Le duc de Lorraine se prépare à poursuivre ses rapides succès. (990) Mais Hugues est parvenu à lever une armée plus forte que celle qui n'a pu résister à Charles. Le duc de Lorraine n'ose point tenir la campagne devant lui. Il se retire dans Laon, que ses fortifications et sa position sur une montagne élevée rendaient presque imprenable. Hugues le suit. Le duc Charles non seulement avait fini, malgré ses anciennes préventions, par rendre la liberté à l'évêque Ancelin, mais encore il l'avait rétabli sur son siége, lui avait accordé sa confiance, et l'avait fait son principal conseiller. Le prélat néanmoins conservait dans son cœur, et un grand dévouement pour Hugues, et un vif ressentiment de la captivité dans laquelle Charles l'avait retenu pendant long-temps. La prise de Laon devait décider de la couronne de France. Hugues-Capet fait parvenir jusques à l'évêque un émissaire secret. Ancelin promet de tout faire pour le roi. Il livre Laon à Hugues, comme Arnoul avait livré Reims au duc de Lorraine; et l'armée du roi s'étant avancée, pendant la nuit, jusque sous les murs de la ville, on lui en ouvre les portes; elle entre sans résistance. Charles et son épouse, fille d'Herbert, comte de Troyes, sont pris dans leur palais; et le roi les fait conduire à Orléans avec Arnoul, l'archevêque de Reims. On renferme Charles et la duchesse dans une tour obscure; Charles y termine bientôt ses jours. Il laisse plusieurs enfants. L'aîné, que l'on nomme Othon, lui succéda dans la basse Lorraine, où il mourut en 1004, sans

laisser de postérité. On a écrit que le second, nommé Louis, a été connu sous le nom de Louis-le-Barbu, comte de Thuringe, nommé par Conrad II, et grand-père du premier landgrave de cette province.

Quoi qu'il en soit, la mort de Charles raffermit la couronne sur la tête de Hugues. Ni Othon, ni Louis-le-Barbu, ni aucun descendant de ce Louis, ne réclamèrent le trône que le père de Charles avait occupé; et ce qui prouve combien le crime dont Charles s'était rendu coupable, en dégradant la dignité d'un prince français, en portant les armes contre sa patrie, et en introduisant des armées étrangères dans le sein de la France, avait laissé dans les cœurs des Français de répugnance, de haine, et en quelque sorte d'horreur contre lui, c'est que, malgré leur fierté, leur ambition, leur rivalité et leur attachement à la dynastie carlovingienne, on ne vit qu'un petit nombre de vassaux mêler leurs enseignes à celles des Lorrains et des étrangers qui composaient la plus grande partie de son armée.

(991) Peu de temps après la prise de Laon, l'archevêque Arnoul fut traduit devant un concile réuni dans une abbaye voisine de Reims. Il y fut déposé comme traître à son roi, et les évêques nommèrent pour le remplacer Gerbert, célèbre écolâtre de Reims, dont nous avons déjà parlé. Mais le pape, toujours attentif à soutenir ou augmenter les prérogatives de son église, et qui ne croyait pas trouver une grande résistance dans un roi occupé à défendre et à maintenir une couronne en-

core peu affermie sur sa tête, désapprouva l'élection de Gerbert; et il est curieux de voir rapidement la suite de cette affaire.

Un légat nommé Léon, et abbé d'un monastère de Saint-Boniface, vint en France, interdit les évêques qui avaient déposé Arnoul; et Gerbert étant regardé comme un excommunié, personne ne voulut communiquer avec lui, ni entendre sa messe, ni manger à sa table. Un nouveau pontife de Rome, Jean XV, ordonna que l'on tiendrait un synode à Mouzon, dans le diocèse de Reims, pour prononcer définitivement entre Arnoul et Gerbert. Mais il voulut que ce synode ne fût pas composé de prélats français, qu'il regardait comme trop dépendants du roi Hugues. On ne vit en effet à ce synode, présidé par le légat, que l'archevêque de Trèves, l'évêque de Verdun, celui de Liége et celui de Munster (995). Gerbert parut devant ce synode, ou plutôt devant ces quatre commissaires. Plusieurs abbés et plusieurs seigneurs laïques assistèrent au jugement. L'évêque de Verdun lut une lettre, dont le sceau était de plomb, et qui était adressée par le pape à tous les prélats de France. Gerbert se défendit. Les quatre évêques s'étant retirés pour délibérer en secret, déclarèrent que la décision définitive ne serait prise que dans un second synode, en informèrent le roi, et ordonnèrent à Gerbert, de la part du légat, de s'abstenir de la célébration de l'office divin avant la réunion du nouveau tribunal. Gerbert s'y refusa, ne se regardant ni comme condamné, ni comme convaincu d'aucun délit.

Le nouveau synode se réunit au jour marqué. En vain les évêques qui avaient déposé Arnoul rappelèrent-ils sa trahison, et dirent-ils que, pour témoigner au pape le respect qu'ils lui devaient, ils avaient envoyé à Rome des députés qui n'avaient point obtenu d'audience du souverain pontife. Les prélats du synode déposèrent Gerbert et rétablirent Arnoul. Gerbert fut nommé archevêque de Ravenne par l'empereur Othon III, dont il avait été le précepteur, ainsi que nous l'avons déjà vu, et monta, en 999, sur ce haut siége apostolique, dont l'autorité l'avait fait descendre de la chaire de Reims. Quant à Arnoul, Hugues-Capet ne le craignait plus ; il ne voulait pas lutter contre le pontife de Rome, il laissa Arnoul dans son église métropolitaine.

Sa prudence, sa modération et sa politique dissipèrent tous les nuages qui pouvaient se former autour de son trône. Il gouverna avec douceur. Environné de grands vassaux turbulents, audacieux et jaloux les uns des autres, il apaisait les différents par sa sagesse, les conciliait avec équité, prononçait avec justice, leur inspirait, par son habileté et par la bonté de ses décisions, autant de respect que par la haute dignité à laquelle ils l'avaient élevé; et son autorité royale s'affermissait d'autant plus, que si, malgré ses soins, ils ne voulaient terminer leurs querelles que par les armes, les résultats de ces discordes sanglantes étaient l'affaiblissement de la puissance des deux rivaux.

Il régna ainsi pendant neuf ans, et lorsqu'il cessa de vivre, il laissa son royaume aussi tranquille que si ses aïeux l'avaient gouverné pendant plusieurs siècles. Il fut enterré dans l'abbaye de Saint-Denys, auprès de Paris, où il avait fixé son séjour, et qui était devenu plus que jamais la capitale du royaume de France.

(996) Son fils Robert monta ou plutôt resta sur le trône sans aucune opposition; il avait été déjà reconnu par l'assemblée des Français et sacré à Orléans en 986, et une seconde fois à Reims en 991.

Robert était bon, doux, brave, spirituel et instruit. Il avait été l'élève de Gerbert. Il faisait des vers latins avec facilité. Ses intentions étaient excellentes. Il fut de très bonne heure surnommé le pieux. Mais son caractère manquait de fermeté. Sa dévotion et l'esprit superstitieux de son siècle l'empêchèrent de reconnaître les droits et les véritables devoirs du trône. Son amour de la paix et son affection pour une femme hautaine et avide de commander courbèrent sa tête royale sous un joug humiliant. Né juste, il faisait observer la justice; il aimait les Français; il en fut adoré. Le peuple le nomma son père, et plusieurs églises l'ont honoré comme un saint.

Le commencement de son règne fut marqué par un de ces évènements qui montrent combien, vers la fin du dixième siècle, l'ignorance avait troublé toutes les idées, confondu tous les droits, altéré tous les devoirs. Un pontife, s'arrogeant une auto-

rité contraire aux paroles mêmes de Jésus, osa attenter aux droits sacrés des rois et des peuples ; il suspendit, dans les mains du monarque, l'exercice du pouvoir suprême, que l'évangile avait déclaré si distinct, si séparé, si indépendant du sien : cette usurpation coupable, que l'on a tant de peine aujourd'hui à croire et même à concevoir, n'excita aucun murmure ; et le roi était chéri et vénéré.

Robert avait épousé, en 995, Berthe, veuve d'Eudes, comte de Blois. Cette princesse était fille de Conrad, roi des deux Bourgognes, et de Mathilde, sœur de Lothaire, roi des Français. La mère de Mathilde et du roi Lothaire était sœur d'Hatwige, aïeule du roi Robert. Le fils de Hugues-Capet avait d'ailleurs contracté ce qu'on appelait alors une affinité spirituelle avec Berthe, dont il avait tenu un des enfants sur les fonts baptismaux. La discipline ecclésiastique regardait cette parenté et cette affinité comme des obstacles au mariage. L'union de Robert et de Berthe fut dénoncée au pontife de Rome ; elle existait depuis trois ans. On a écrit qu'elle avait été approuvée par plusieurs évêques français. Le pape aurait pu, comme dans un grand nombre d'autres circonstances, donner à Robert les dispenses nécessaires pour que son mariage, devenu conforme aux règles ecclésiastiques, n'éprouvât pas plus d'opposition dans l'intérieur des églises qu'il n'en éprouvait de la part de la nation et des vassaux de la couronne. Mais on voyait alors sur la chaire apostolique ce Bru-

non, fils d'un duc de la France rhénane, cousin de l'empereur Othon III, et qui, sous le nom de Grégoire V, avait traité son compétiteur avec tant de cruauté, que saint Nil l'avait menacé de la colère céleste. Le pape, que sa politique portait à augmenter les prérogatives de son siége et à diminuer l'influence de la France et la puissance du roi des Français, le seul rival que pût craindre son cousin l'empereur, roi de Germanie, convoqua un concile, ou synode, à Rome, en 998; et on y déclara nul le mariage de Robert et de Berthe. Le roi n'ayant pas voulu se conformer au décret du concile et se séparer de sa femme, il fut excommunié par le pape; et, par un monstrueux et ridicule renversement de tous les principes, le royaume fut mis en interdit.

Pendant cette interdiction, il était défendu de célébrer l'office divin, de donner les sacrements, d'enterrer les morts dans la terre bénite; le son des cloches cessait de se faire entendre, les tableaux des églises étaient voilés, les statues des saints, couvertes de voiles noirs, étaient renversées sur la cendre. Jamais la France n'avait présenté cette image lugubre du malheur et de la désolation; l'imagination superstitieuse des peuples asservis fut vivement ébranlée; l'effroi les saisit; ils obéirent consternés aux ordres du pape. Les évêques, entraînés par le torrent de l'opinion si puissante, lors même qu'elle est absurde et funeste, oublièrent les exemples de leurs saints prédécesseurs, les obligations que leur imposait leur sacré caractère, la

fidélité qu'ils devaient et à leur roi et à leur nation. Ils gardèrent un coupable silence; ils obéirent et à la crainte et peut-être à la fausse espérance de voir s'augmenter leur pouvoir. On a écrit qu'on avait rappelé dans ces déplorables circonstances une décision d'un concile de Verberie, rendue en 755, et approuvée par le roi Pepin. D'après ce canon, non seulement un excommunié ne pouvait pas entrer dans l'église, mais encore personne ne pouvait, sans encourir la peine de l'excommunication, ni manger, ni boire avec lui, ni lui donner le baiser de paix, ni le saluer, ni réunir ses prières aux siennes, ni recevoir ses parents. L'historien Pierre de Damien a rapporté qu'en conséquence de cet acte du concile de Verberie, le roi fut abandonné de ses serviteurs et de ses courtisans; que deux domestiques osèrent seuls rester auprès de lui, et qu'ils purifiaient par le feu tout ce que le monarque avait touché. Rejetons, avec plusieurs modernes, cette exagération de Pierre de Damien; les témoignages ne sont pas assez forts pour admettre des circonstances si humiliantes pour une grande nation, pour ses fiers grands vassaux, et pour les successeurs de tant d'illustres évangéliques et courageux prélats de l'église gallicane.

Quoi qu'il en soit, Robert céda à une force devenue pour lui irrésistible; il se sépara de Berthe, et il épousa, en 998, Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse et de Provence. Cette princesse était très belle, mais fière, capricieuse, opiniâtre; elle ne pouvait vivre sans commander; et

Robert ne put jamais se soustraire à sa domination. L'empire de la reine sur son époux alla même jusques à la tyrannie, et le roi ne put secouer sa chaîne; il n'osait, le plus souvent, accorder aucune grâce sans son consentement; on a écrit que, s'il lui arrivait de disposer de quelques places sans l'aveu de Constance, il disait à ceux qu'il avait cru devoir préférer, *surtout n'en parlez pas à la reine;* et on a ajouté qu'elle avait porté sa criminelle audace jusques à faire massacrer, sous les yeux du roi, Hugues de Beaumont, à qui il avait conféré la dignité de comte du palais sans lui avoir demandé son avis.

Quel contraste entre les vertus et la piété du bon roi et ce que rapporte de la cour de la reine un auteur contemporain! On voit dans la chronique de Rodolphe Glaber, bénédictin de Cluny, combien l'arrivée de Constance changea les mœurs des Français. « La France et la Bourgo- » gne, dit le moine Glaber, furent inondées de » gens les plus vains et les plus légers de tous » les hommes; leur façon de vivre, leur habille- » ment, leur armure, les harnais de leurs che- » vaux, étaient bizarres et extraordinaires; leur » menton rasé, leurs hauts-de-chausses, leurs bot- » tines ridicules, et tout leur extérieur mal com- » posé, annonçaient le dérèglement de leur âme. » Hommes sans foi, sans loi, sans pudeur, leurs » contagieux exemples corrompirent la nation fran- » çaise, autrefois si décente, et la précipitèrent dans » toute sorte de débauches et de méchancetés. »

On reconnaît aisément combien les intérêts particuliers des moines, les idées dont ils étaient pénétrés, l'esprit qui les animait, leur affection pour Robert, leur haine pour Constance, ont pu influer sur le tableau que nous venons de montrer d'après le religieux de Cluny; mais ce qu'on doit conserver des traits de ce tableau nous a paru utile pour l'histoire des mœurs du dixième et du onzième siècle.

Henri, duc de Bourgogne, frère de Hugues Capet, et par conséquent oncle paternel de Robert, mourut en 1002 au château de Pouilli sur Saône. Il avait épousé Gerberge ou Gersende, veuve du roi Adalbert ou Adelbert, qui avait disputé la couronne d'Italie à l'empereur Othon Ier. Ce duc avait adopté Otton ou Otte Guillaume, né du mariage de Gerberge avec Adalbert. Ce jeune prince, aimé des seigneurs de Bourgogne, se déclara héritier de son père adoptif et s'empara du duché. Robert réclama cette belle province, comme le plus proche parent du duc Henri, son oncle, et comme suzerain d'un grand fief qui devait revenir à la couronne, Henri n'ayant laissé aucun héritier direct. Otte se prépare à résister au roi; Robert est obligé d'avoir recours à la force des armes. Son puissant et redoutable vassal, Richard, duc de Normandie, lui amène un corps d'armée qu'on a cru composé de près de trente mille hommes. Robert entre en Bourgogne; mais, malgré le nombre de ses guerriers de l'Ile-de-France, de l'Orléanais ou de Normandie, il assiège inutilement Auxerre,

que défendait Landri, comte de Nevers. La guerre ou plutôt la révolte des Bourguignons dure plusieurs années; de grandes et fertiles contrées sont ravagées; la sainteté des lois, l'autorité royale, la foi des serments, sont méconnues; et tels sont les effets de ce monstrueux régime féodal qui régnait dans toute sa force sur des peuples plongés au milieu des plus épaisses ténèbres.

Robert ne prend Avalon qu'en 1005, après un siége de trois mois. Sens accepte une composition; mais le roi ne peut s'emparer de Dijon, dans lequel s'étaient renfermés Otte Guillaume ainsi que Humbert de Mailly et Guy dit le Riche, deux des plus braves seigneurs de la Bourgogne. Il porte inutilement la désolation dans les environs de Dijon et dans le comté de Bourgogne; ce n'est qu'après douze ans de combats qu'il peut terminer cette guerre funeste, et il ne reste paisible souverain de la Bourgogne ravagée qu'en cédant au prince Otte Guillaume le comté de Dijon, que ce fils du roi de Lombardie devait posséder pendant sa vie.

Robert était encore dans cette ville de Dijon qui venait de reconnaître son autorité, lorsqu'il donna le duché de Bourgogne à Henri son second fils. Que l'on ne lui reproche pas cependant de s'être écarté des règles tracées par la sage politique de son père, laquelle ne tendait qu'à diminuer le pouvoir des vassaux et à réunir les grands fiefs à la couronne: Robert ne conféra à son fils qu'un vain titre; il se réserva toute la souveraineté; et les

actes relatifs à la Bourgogne ne cessèrent d'émaner de son autorité.

(1017) Deux ans après la soumission de ce duché, il suivit l'exemple de son père; et pour assurer à Hugues son fils aîné la couronne des Français, il le proposa pour son successeur, quoique le jeune Hugues n'eût encore que dix ans. Les grands du royaume, à qui la faiblesse du caractère de Robert avait donné l'espoir d'usurper de plus en plus les prérogatives royales et de disposer du trône, tâchèrent de le détourner d'une résolution qui allait les lier d'avance; mais il persista d'autant plus dans un projet conforme aux maximes et aux avis de Hugues-Capet, que Constance le désirait vivement et le demandait avec instance. Les grands y adhérèrent, et le jeune Hugues fut couronné à Compiègne le jour de la Pentecôte.

La grande dévotion de Robert le porta, en 1019, à faire un voyage à Rome pour y visiter en pèlerin pieux le tombeau des apôtres et obtenir les grâces célestes que l'on croyait à cette époque attachées à la visite de ces tombeaux. Mais quel exemple funeste cette même dévotion l'oblige à donner au monde en 1022; il était alors à Orléans. Des édits des empereurs de Constantinople avaient proscrit de leurs états des chrétiens accusés de manichéisme: ils s'étaient réfugiés dans plusieurs contrées de l'Occident; quelques uns étaient venus chercher un asile sur la terre des Francs, ils y avaient fait des prosélytes; le confesseur de la reine était à leur tête. On en dénonce plusieurs, on les

poursuit, on les arrête. Robert convoque un concile pour les juger; le concile les condamne à périr au milieu des flammes. On frémit en lisant que le roi, la reine et toute leur cour, ont assisté à ce supplice horrible. Oh! quel temps déplorable que celui où le voile d'une superstition cruelle empêchait de voir, dans cet affreux supplice subi pour des opinions religieuses et dans la présence du monarque, la violation de la majesté divine et la dégradation de l'auguste caractère des pasteurs des peuples. Combien le souvenir de ce bûcher d'Orléans devait un jour faire répandre de torrents de sang et allumer de vastes incendies! Ah! pour que la mémoire de Robert ne soit pas maudite, pressons-nous de le montrer lorsque l'esprit si superstitieux de son siècle ne l'entraîne pas vers la barbarie. Des scélérats avaient attenté à sa vie; ils allaient être condamnés : de pieux ecclésiastiques vont par son ordre les préparer au repentir, leur accorder le sacrement qui réconcilie avec la justice divine, les admettre à la communion des fidèles. « Dieu les a admis à sa table, » fait-il dire au tribunal assemblé. » Et non seulement il leur pardonne, mais il les admet à la sienne.

(1023) Cependant Constance ne trouve pas dans Hugues, son fils, l'aveugle docilité qu'elle avait espérée. Elle passe de l'affection à la haine; elle le maltraite. Le jeune prince irrité s'échappe de la cour, réunit quelques partisans et prend les armes : il ravage les terres du comte du Perche,

qui le fait prisonnier et l'envoie au roi. Robert l'embrasse et lui pardonne.

Nous avons déjà vu que les Italiens offrirent à Hugues ainsi qu'à son père de règner sur eux, et qu'ils furent refusés. La modération de Hugues et de Robert les porta à ne pas accepter la couronne d'Italie; mais la politique seule avait dû le leur prescrire : Robert n'avait ni assez de puissance sur ses grands vassaux, ni assez de talents militaires, ni assez de génie, ni assez de fermeté, pour imiter Charlemagne et réunir le diadème d'Occident à celui des rois des Français.

Peu de temps après, le jeune prince mourut; son corps fut porté à Saint-Corneille de Compiègne.

(1025) Nous lisons dans la chronique du moine Glaber, qu'après la mort de Hugues, Robert examina lequel des trois fils qui lui restaient serait le plus capable de régner: son choix tomba sur Henri, l'aîné des trois. Constance, qui n'aimait pas Henri, voulut faire préférer le jeune Robert, le second de ses enfants; mais les grands du royaume se déclarèrent pour Henri. Le roi, fortifié par leur opinion, osa résister à Constance, et Henri fut couronné à Reims (1027).

(1030) La reine ne fit qu'étendre son inimitié, et enveloppa dans sa haine ses deux fils Henri et Robert. Cette mère dénaturée les accabla de mauvais traitements. La patience des jeunes princes s'épuise, ils s'éloignent tous les deux; Henri s'empare de Dreux; mais le duc de Normandie le réconcilie bientôt avec son père.

Robert s'enfuit en Bourgogne, où il rassemble un si grand nombre de partisans que le roi est obligé d'entrer dans cette province, à la tête d'une petite armée, et de prendre Avalon, Beaune et Mirebeau, pour le contraindre à demander une paix que son cœur paternel s'empressa d'accorder à un fils qu'il aimait.

On voit, et il est essentiel de le remarquer, combien les Bourguignons, se ressentant toujours de leur origine différente de celle des Francs, avaient conservé de penchant à se séparer, pour ainsi dire, des Français proprement dits, et à rendre leur province indépendante, tantôt sous Otte Guillaume, le beau-fils du frère de Hugues-Capet, et tantôt sous le jeune Robert, le petit-fils de ce même monarque.

(1031) Peu de temps après avoir pardonné à ses deux enfants, le roi Robert mourut: son corps fut porté de Melun à Saint-Denys. Le peuple suivait en larmes le monarque qu'il avait aimé : pourquoi ne transcrirais-je pas ici les paroles rapportées par Helgard, et que proférait ce peuple consterné autour du cercueil du bon roi? « Tant qu'il nous a » gouvernés, nous avons vécu en sûreté, nous n'a- » vons craint personne. Daigne le Seigneur accor- » der le salut éternel à ce père si bon, à ce père » du sénat, et de tous les gens de bien; qu'il daigne » le faire monter promptement au ciel, et le faire » asseoir éternellement avec Jésus-Christ, le père » des rois. » Quel plus bel éloge d'un roi que cette expression simple et naïve de la plus touchante reconnaissance!

La charité de Robert était inépuisable ; il nourrissait des milliers de pauvres : l'esprit de son siècle ne lui permettait pas de faire mieux pour eux. Plein de respect pour le malheur qu'il voulait soulager, il lavait les pieds le jeudi-saint à ces pauvres qui lui devaient la vie, et les servait à genoux.

Il aimait les arts, quelque informes qu'ils fussent devenus sous le poids de la barbarie. Il cultivait la poésie et la musique ; il avait composé des hymnes pieuses que l'Église gallicane a conservées avec soin ; il se plaisait à faire entendre sa voix dans les temples, les seuls endroits où l'on exécutât avec solennité les fragments plus ou moins altérés de la musique des anciens.

Il faisait recueillir avec soin les manuscrits échappés au ravage des guerres et du temps ; il récompensait les lettrés ; il encourageait les artistes français, qui à cette époque employaient particulièrement leur adresse à orner les armes des guerriers, et les objets nécessaires à la pompe du culte. Lorsqu'il eut une entrevue avec l'empereur Henri II, il lui donna un livre des évangiles, d'autres livres d'église, et des reliquaires enrichis de plaques d'or, d'argent et d'ivoire, délicatement travaillés, et des armes habilement gravées et ciselées. Les historiens ont remarqué que le roi de Germanie ne lui donna qu'un lingot d'or pur du poids de cent livres.

Suzerain de tout le royaume, il n'était véritablement souverain que de l'Ile-de-France, de l'Orléanais, de l'Anjou et de la Bourgogne. Ses revenus consistaient principalement dans les produits de

ses terres domaniales, le cens, auquel les autres terres étaient assujetties, les droits de justice, d'entrée, de gîte, de sortie, la monnaie, et la taxe que les juifs, principaux commerçants de cette époque, étaient obligés de payer. Presque tous les autres marchands et les artisans étaient encore compris dans la classe des serfs; les *ingénus*, ou hommes libres, n'étaient pas distingués des nobles.

Henri Ier, déjà sacré à Reims, succéda à Robert, son père.

Il était à Langres lorsqu'il apprit la mort de Robert. La reine Constance, ne pouvant supporter de voir sur le trône le fils qu'elle avait persécuté, profita de l'éloignement de Henri pour former contre lui une conspiration en faveur de Robert, son frère; elle engagea dans son parti un grand nombre des vassaux les plus puissants, dont la politique était d'affaiblir la puissance royale pour usurper plus facilement les prérogatives du trône, et exercer un despotisme plus fort et moins réprimé sur ceux qui leur étaient soumis. Parmi ces grands rebelles, et qui croyaient voir le succès de leurs vues dans la division des fils du dernier roi, on comptait Baudouin, comte de Flandre, et cet Eudes II, comte de Blois, de Champagne et de Brie, qui devait disputer la couronne des deux Bourgognes à l'empereur Conrad II, et périr dans un combat.

Henri est obligé de réclamer le secours de Robert Ier, duc de Normandie, frère et successeur de Richard III.

Ce Robert Ier, que sa libéralité avait fait surnommer le Magnifique, mais à qui on avait aussi donné le surnom de *Diable*, à cause de la redoutable rapidité avec laquelle il savait conduire une guerre, sans donner à son ennemi le temps de se reconnaître, avait, dès 1028, enlevé le comté d'Évreux à un de ses oncles, archevêque de Rouen. Il avait battu l'évêque de Bayeux réuni au comte du Perche et à celui d'Alençon ; et, après s'être distingué par les faits d'armes les plus brillants, il avait rétabli dans ses états son beau-frère, Baudouin IV, comte de Flandre, que le fils de ce Baudouin en avait dépouillé, et qui maintenant est ligué avec Constance et le comte de Blois.

Henri, contraint de se sauver de l'Ile-de-France pour échapper à la captivité et peut-être à la mort, arrive à Fécamp, auprès de Robert; il n'est suivi que de onze Français. Le duc le reçoit avec tous les égards qu'il doit à son suzerain : il lui donne des armes et des chevaux; et, suivant l'horrible manière de faire la guerre dans ce temps de férocité, il charge son oncle Mauger, comte de Corbeil, de porter le fer et la flamme dans les terres des ennemis du roi, et il ordonne aux commandants de ses places frontières de faire des courses jusques aux portes des villes révoltées, de ravager les campagnes, d'en massacrer les habitants.

Henri, ayant réuni aux guerriers que lui fournit le duc de Normandie ceux que lui amènent plusieurs autres vassaux restés fidèles à leurs devoirs, s'empare des châteaux de Poissy et du Puiset, ren-

contre les rebelles dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges, bat son frère et le contraint à lui demander la paix.

L'altière et implacable Constance ne survit pas long-temps à la perte de ses dernières espérances; et on renferme à Saint-Denys son corps dans la même tombe que les restes de l'époux dont elle a fait le malheur.

Mais quelle faute déplorable va faire le roi Henri! quelle source d'affreuses calamités il va ouvrir pour la France! et qu'il faudra de siècles pour la fermer! Il oublie les salutaires maximes de son grand-père Hugues-Capet; il suspend pour long-temps l'exécution des vues salutaires et profondes de l'auteur de sa dynastie. Il détache de sa couronne le duché de Bourgogne; il le donne à son frère Robert, non pas comme un apanage, mais *comme une propriété*, pour employer le langage de plusieurs auteurs; il lui en cède la souveraineté; il ne la soumet qu'à un vain hommage (1032). Il ne se contente pas de cet abandon si impolitique, il méconnaît les limites que ses devoirs de roi imposent à sa reconnaissance; il donne au duc de Normandie, qui l'a secouru, Chaumont, Pontoise, et tout le Vexin français.

Et pour que l'on connaisse combien le démembrement de la Bourgogne devait être funeste à la monarchie et à la nation, qu'on sache quelle était alors l'étendue de ce duché.

Rodolphe ou Raoul, le dernier roi des deux Bourgognes, ayant cessé de vivre, et un arrange-

ment ayant eu lieu entre la France et la Germanie, le Lyonnais, la Bresse, le Bugey, et une partie de la Savoie, du Viennois et de la Provence, sont réunies au duché sur lequel va régner Robert, le chef de la *première* maison de Bourgogne, ducale par ses états, royale par son origine.

Quelles étaient donc alors les provinces qui reconnaissaient véritablement l'autorité des rois de France?

Resserrés entre le comté de Champagne et de Brie, qui s'étendait jusques à Senlis et Melun, par le duché de Normandie, qui venait jusques à Pontoise, et par le duché de Bourgogne, qui comprenait Auxerre, les états de Henri ne consistaient en quelque sorte que dans une portion de l'Ile-de-France, l'Orléanais et le pays Chartrain. Les ducs et comtes de la Touraine et de l'Anjou se regardaient comme indépendants : et que restait-il du pouvoir royal au-delà de la Loire?

Qu'était donc devenue la vaste monarchie de Charlemagne? La féodalité l'avait dévorée; elle écrasait de son poids le peuple privé de son autorité tutélaire.

La paix faite avec Robert n'avait pas fait poser les armes à tous les grands vassaux révoltés. Le comte de Blois et de Champagne persiste dans sa rébellion. Henri s'empare du château de Gournai; mais il assiége en vain la ville de Sens, dont le comte de Champagne était suzerain, et que Eudes défend avec courage; et il ne peut faire la paix avec ce fier vassal, qui aurait dû regarder son pardon comme

une grâce, qu'en lui cédant la moitié du comté de Sens.

Cependant Robert-le-Diable, ce puissant duc de Normandie, qui appelait sa province son royaume, suivant un ancien capitulaire de saint Amand de Rouen, dont les secours avaient été si utiles à Henri, et qui, non content d'avoir obligé Alain, comte de Bretagne, à lui rendre hommage, menaçait de ses armes Canut, roi de Danemarck et d'Angleterre, commençait à être avancé en âge. Il rappelle tous ses succès; il se représente toutes les guerres qu'il a faites; il ne pense qu'avec effroi à tout le sang qu'il a fait verser. Le trouble entre dans son âme. Au lieu de chercher à expier le mal qu'il a fait par tout le bien qu'il peut faire, il croit, comme son siècle, qu'il doit l'effacer seulement par des pratiques pieuses, par une sorte de pénitence religieuse et publique. Les pèlerinages étaient alors très fréquents; on les regardait comme la source des grâces célestes; on les dirigeait vers des églises fameuses, où l'on conservait les corps des saints qui les avaient illustrées. Mais c'était principalement vers Jérusalem que se portaient tous les vœux; c'était dans cette ville où tout retraçait le souvenir de la bonté, de l'indulgence et de la mort de Jésus, qu'on espérait trouver le pardon de ses fautes, l'absolution même de ses crimes. Quelque long, quelque pénible, quelque dangereux que pût être le voyage, à une époque où aucune bonne police ne veillait en Europe ni en Asie à la sûreté des personnes et des propriétés, on

l'entreprenait avec ferveur, pour peu qu'on ne le crût pas au-dessus de ses forces ou de sa fortune. Cette direction des esprits était l'annonce des croisades, que les mêmes idées ou plutôt les mêmes sentiments devaient faire naître. Cette ardeur pacifique, qui entraînait vers la Palestine d'humbles pèlerins pour y rendre hommage à la tombe du Sauveur, devait bientôt devenir un enthousiasme militaire, changer ces modestes pèlerins en guerriers redoutables, et les précipiter vers les rives du Jourdain pour y conquérir cette tombe si vénérée. Nous devons la regarder comme un des premiers efforts favorables à l'extension du commerce, à la communication des peuples, au transport dans les contrées occidentales du peu de lumières qui éclairaient encore l'Orient, à l'affaiblissement des préjugés, au mouvement des esprits, à l'amélioration de la condition humaine, au renouvellement de la civilisation.

Robert prend la résolution d'aller en pèlerin, ou plutôt en pénitent, dans la terre sanctifiée par le sang de Jésus. Il avait eu un fils d'une concubine nommée Harlette, fille d'un pelletier de Falaise. Ce fils se nommait Guillaume, il n'avait que huit ans; mais il semble que le duc prévoyait la destinée de ce jeune prince, sa gloire militaire, sa fameuse conquête, la couronne qui devait ceindre son front victorieux. Il assembla les états de son duché; il fit reconnaître par ces états Guillaume pour son successeur. Il le mena ensuite à la cour du roi Henri, pria le monarque de le protéger, le mit

sous sa garde royale, et lui donna un comte Guilbert pour guider ses premières années.

(1035) Après avoir pris ces précautions que lui dictent la politique et l'affection paternelle, il entreprend son grand et pieux voyage; il en fait une grande partie nu pieds; il dirige sa route par l'Italie; il arrive à Rome; il y fait une entrée magnifique; il veut, suivant d'anciennes chroniques, que, pour cette entrée solennelle, sa mule soit ferrée d'or; il défend qu'on ramasse les morceaux qui se détachent. Remarquez que, d'après la chronique de Jean Brompton, abbé de Joreval, dans le comté d'York, le pape donne à Robert une croix semblable à celle que les guerriers croisés devaient un jour recevoir avec tant de solennité, placer avec tant de dévotion et d'audace sur leurs étendards, leurs boucliers, leurs cuirasses, et orner de tant de lauriers. Le pape lui remet aussi des lettres de recommandation pour l'empereur de Constantinople. Michel IV était alors sur le trône d'Orient; il reçut Robert et sa suite. Le duc et ceux qui l'ont suivi ne voient pas de siége auprès de l'empereur; ils s'asseyent sur leurs manteaux qu'ils étendent, et qu'ils refusent de reprendre.

Le duc rencontre à Constantinople Foulques Nerra, comte d'Anjou, qui avait entrepris le même pèlerinage que lui; ils vont ensemble vers la Palestine, guidés par des marchands d'Antioche. Robert, accablé de fatigues, est obligé de se servir d'une litière que portent quatre Maures. « Racontez » dans notre pays, dit-il à un pèlerin normand qu'il

» rencontre, et qui s'en retournait en Europe, que » vous m'avez vu porté en paradis par quatre dia- » bles. » Il parvient à Jérusalem, y remplit son vœu, et veut revenir en France. Mais à combien de dangers et d'embûches il est exposé dans son retour! Il y succombe à Nicée; il y meurt empoisonné; on l'y enterre néanmoins avec honneur dans une basilique.

Le roi Henri apprend la mort de son vassal fidèle; il veut que Guillaume, malgré sa grande jeunesse, aille prendre possession du duché de son père; mais il retient pour la couronne de France le Vexin, qu'il avait donné à Richard-le-Magnifique, et qu'il s'était repenti de lui avoir cédé.

Il montre, en 1041, tout ce que peut l'activité pour dissiper un orage politique. Son frère Eudes lui demande une part dans les états du roi Robert, leur père; il la réclame à la tête de plusieurs guerriers. Thibaut comte de Blois, son frère Étienne comte de Champagne, Raoul comte de Valois, et Valeran comte de Meulent, soutiennent les prétentions du prince Eudes. Henri se hâte d'attaquer son frère dans le château où il s'était retiré, le prend, l'envoie dans le château d'Orléans, bat les comtes de Blois et de Champagne, fait prisonnier le comte de Valois, et dépouille de ses terres le comte Valeran.

Cependant la réputation des écoles arabes établies en Espagne allait toujours en croissant. L'Italie avait vu aussi s'élever des écoles sarrasines; on allait avec empressement dans ces différentes

écoles, et particulièrement dans celles de Cordoue et de Séville, chercher une instruction bien supérieure à celle que pouvaient donner les écoles chrétiennes de l'Europe occidentale. Les Arabes enseignaient tout ce qu'ils avaient pu recueillir des sciences des anciens Grecs et de celles des Indiens. Ils avaient perfectionné les instruments astronomiques.

Ils employaient pour mesurer le temps, non seulement des clepsydres et d'immenses cadrans solaires, mais encore les vibrations des pendules. Vers l'an 1000, Ebn-Junis, astronome de Hakem, khalife d'Égypte, observait le ciel dans la ville du Caire; il avait rédigé un grand traité d'astronomie, et construit des tables des mouvements célestes, renommées dans l'Orient, et qui ont paru à mon illustre ami le marquis de la Place avoir servi de fondement aux tables formées depuis par les Arabes et les Persans. L'ouvrage de ce khalife comprenait une longue suite d'observations d'éclipses, d'équinoxes, de solstices, de conjonctions de planètes, et d'occultations d'étoiles; observations importantes pour la perfection des théories astronomiques, qui ont fait connaître les équations séculaires de la lune, et répandu une vive lumière sur les variations du système du monde. Les astronomes arabes étaient aussi parvenus à reconnaître l'inexactitude des observations de Ptolémée sur les équinoxes, et ils avaient fixé la longueur de l'année avec tant de précision, que, suivant le marquis de la Place, celle d'Ebn-Junis n'excédait que de treize

secondes celle des astronomes modernes, qu'elle devait surpasser de cinq secondes.

Les ouvrages des savants arabes, traduits en latin, commençaient à se répandre dans l'Italie chrétienne, dans le nord de l'Espagne, en France, en Germanie, dans la Grande-Bretagne; et bientôt les Sarrasins de l'Europe, et principalement ceux de Cordoue et de Séville, furent regardés comme les pères de la philosophie européenne.

Les sept arts libéraux étaient toujours les objets de l'enseignement dans cette Europe, sur laquelle commençait à s'étendre la clarté des foyers salutaires entretenus sur les bords du Guadalquivir, et dans quelques autres contrées musulmanes ou soumises à la croix. Et voici comment, vers le milieu du onzième siècle, on entendait ces arts libéraux, et dans quel ordre on les enseignait.

La grammaire, la rhétorique, et la logique, formaient les trois premiers de ces arts. On les regardait comme les trois premières voies pour arriver à l'instruction; on les nommait *trivium;* on les appelait *triviales,* et nous les voyons encore, disposées dans le même ordre, composer les premiers degrés de l'enseignement dans presque toutes les universités et dans presque tous les colléges des pays les plus civilisés.

Quatre sciences se présentaient ensuite pour ceux qui voulaient se consacrer aux études que l'on considérait comme les plus élevées; on les nommait l'arithmétique, la musique, la géométrie, et l'astronomie. Elles formaient le *quadri-*

vium, qui réuni avec le *trivium* comprenait les sept arts libéraux.

Mais que les esprits étaient encore éloignés de se diriger vers la véritable science, vers la connaissance de la vérité! Par combien d'erreurs ils devaient passer avant d'y parvenir! Qu'on était encore séparé par un immense intervalle du siècle de Bacon et de Descartes! et que la naissance de la véritable philosophie devait être reculée par l'influence d'une subtile mais vaine et absurde métaphysique!

Le règne de cette métaphysique, aussi funeste qu'a été utile celle de plusieurs philosophes modernes, avait commencé avant la fin de l'époque dont nous venons de rendre compte. Les ouvrages de Platon, d'Aristote et de Cicéron étaient entre les mains de plusieurs savants du onzième siècle; mais des historiens nous disent que presque aucun de ces hommes studieux n'entendait le véritable sens de ces immortels auteurs. On commençait à traiter cette question devenue trop fameuse, *si les idées universelles appartiennent à la classe des objets ou seulement à celle des noms*. On préparait cette division des *réalistes* et des *nominaux* qui devait faire perdre tant de temps, fausser tant d'esprits, étouffer tant de germes d'heureuses inventions, produire tant de discordes, et détourner de la route qui pouvait seule conduire aux plus importantes découvertes.

Nommons cependant quelques uns de ceux qui, pendant notre douzième époque, s'élèvent au-

dessus de ces épais brouillards que l'ignorance et l'erreur ne cessent d'amonceler.

Nous voyons dans l'empire grec, ou de Constantinople, Suidas devenu célèbre par sa chronologie et par son *Lexicon*, ou dictionnaire.

Dans le reste de l'Europe, nous remarquons Fulbert, évêque de Chartres, chancelier de France, et recommandable par son amour pour les lettres, son zèle pour l'instruction de la jeunesse, ses ouvrages et ses lettres; ce Guy d'Arezzo, qui, en donnant aux tons de l'échelle musicale un nouvel ordre, de nouveaux noms, de nouveaux signes, a préparé les admirables progrès de la musique moderne; Gerbert, cet élève de l'école de Cordoue, qui rapporte en France, sa patrie, les chiffres et la numération arabe, invente une horloge à roues et à balancier, instruit Robert, le fils de Hugues-Capet, et Othon, le fils de l'empereur Othon II, et honore la tiare par ses grandes connaissances, son génie, et le zèle avec lequel il encourage la culture des sciences mathématiques et physiques; Roswithe religieuse de Gandersheim, que distingue son talent pour la poésie latine; Ulric de Magdebourg, Tancmar de Hildesheim; saint Wolffgang, évêque de Ratisbonne; Berte, religieuse de Viler, et connue par sa grande érudition; Burkard, évêque de Worms, auteur d'un recueil du droit canonique, intitulé *Le grand volume des décrets*, et dont l'autorité est si grande dans les écoles, que le mot de *burcerdicum*, *brocardicum* (brocard), désigne une réflexion sans réplique, une sentence sans contra-

diction; Bernon, abbé de Reichenau; Adelbold, évêque d'Utrecht; l'historien Ditmar, comte de Wolbeck et évêque de Mersbourg; Notger, évêque de Liége; Herbert, évêque d'Aichstètt, poëte et théologien; Albert, religieux de Metz; saint Bernouard, évêque de Hildesheim; Arnoul, évêque de Halberstadt; Thieddas, évêque de Prague, et qu'on regarde comme un savant médecin; Notker, moine de Saint-Gal; Albirinus de Hersfeld, ou Hirschfeld; et saint Meinweric, évêque de Paderborn.

La science est réfugiée dans les monastères et dans les cathédrales, la nuit règne hors de ces enceintes; au-delà de leurs limites, on ne voit que des serfs, et des hommes qui manient avec force la lance et l'épée, mais dont la plupart peuvent à peine écrire leur nom au bas d'une charte.

TREIZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 1042 JUSQUES EN 1092.

Le commencement de cette époque fut marqué pour la France par un fléau terrible. Ce pays, si différent de ce qu'il est devenu, était encore si mal cultivé, si mal administré, si mal gouverné, si souvent ravagé par des soldats féroces, si tourmenté par de longues disettes, que des maladies contagieuses venaient souvent ajouter à tous les maux qu'il éprouvait. Une de ces maladies, plus funeste que les autres, se développa vers 1043. On la comparait à la peste. On a écrit qu'elle consistait dans une sorte de charbon pestilentiel : tout ce que ressentaient ceux qui ne pouvaient se dérober à son atteinte la faisait nommer *le mal des ardents*. Elle répandait l'effroi ; et quelle terreur plus grande encore n'aurait-elle pas inspirée si on avait prévu qu'elle devait désoler la France et une grande partie de l'Europe pendant près de deux siècles! L'art des médecins de ce temps d'ignorance ne put surmonter sa force délétère. Une épouvantable mortalité dépeuplait la malheureuse patrie de Henri. Les Français

consternés remplissaient les temples, y déposaient de riches dons, y faisaient entendre leurs vœux et l'expression de leur douleur.

Les grandes catastrophes ramènent vers les saintes lois de l'humanité; elles rendent plus sensibles à la pitié. On s'empressa d'établir des hôpitaux pour les pauvres.

Les horreurs de cette peste pouvaient bien cependant suspendre, mais non pas détruire ni même affaiblir les passions impérieuses qui agitaient les chefs des nations. Elle jonchait la terre de morts et de mourants, et l'ambition des princes continua la guerre au milieu de ces désastres; et le fer des guerriers moissonnant parmi ceux que *le mal des ardents* n'avait pas immolés, entassait de nouveaux cadavres sur les restes des victimes de la contagion.

Guillaume II, duc de Normandie, bâtard et successeur de Robert-le-Magnifique, est attaqué par un de ses cousins, Guy, comte de Brione et de Vernon. Ce Guy, qui avait été élevé avec Guillaume et qui tenait de lui les comtés dont il jouissait en Normandie, viole tous les devoirs de l'amitié, de la reconnaissance, de la fidélité; il en veut non seulement au trône, mais à la vie de son parent, de son bienfaiteur et de son suzerain. Guillaume, encore bien jeune, échappe avec peine au danger qui le menace, et se réfugie auprès de Henri. Le roi, qui veut et défendre son vassal et reconnaître tout ce qu'a fait pour lui le père de Guillaume, rassemble ses guerriers, rencontre les

rebelles entre Caen et Argentan, et remporte sur eux une victoire complète. Guillaume lui cède le château de Tillières, qui depuis long-temps inquiétait le roi des Français. Henri le fait raser; mais, oubliant quelque temps après combien doit être sacrée la parole des rois et des peuples, il le fait reconstruire, malgré la promesse qu'il avait faite à Guillaume.

Le jeune duc de Normandie en témoigna un ressentiment qui déplut à Henri, et dès ce moment commença entre le roi et son vassal une fâcheuse mésintelligence.

Le roi épousa cependant, en 1051, une fille de Jaroslaf, souverain de Kiow et de la Russie. Quelques historiens modernes, et même le plus illustre de ces historiens, ont paru étonnés de cette union, et ont cru ne pouvoir l'expliquer que par les alliances de Henri avec presque toutes les maisons qui régnaient alors en Europe; ils ont dit que sa parenté avec les princesses qu'il aurait pu désirer de placer sur son trône était trop rapprochée pour qu'il pût les épouser sans blesser les lois canoniques auxquelles on était alors soumis. L'étonnement de ces historiens aurait cessé s'ils avaient rappelé que deux sœurs de la princesse Anne épousèrent, l'une Olaüs roi de Norwège, et l'autre André roi de Hongrie; que les prédécesseurs de Jaroslaf avaient plus d'une fois fait trembler la capitale de l'empire d'Orient; qu'ils avaient imposé un tribut aux Césars de Constantinople; que ce prince lui-même, après avoir conquis la Livonie

et une partie de la Pologne, avait envoyé dans la mer Noire une flotte qui avait battu les Grecs sous les murs de Bysance; que le bruit de ses exploits avait retenti facilement dans les contrées européennes sans cesse traversées dans tous les sens par des troupes de guerriers, et que dans un siècle éclairé Henri aurait recherché avec empressement l'alliance d'un monarque qui, tel que celui de Kiow, pouvait, par sa position, sa puissance, son caractère, le garantir plus que tout autre prince contre les projets redoutables des rois de Germanie, presque toujours rois d'Italie et empereurs d'Occident.

(1053) Peu de temps après le mariage du roi, l'animosité de Henri et de Guillaume de Normandie s'aigrit avec rapidité. En 1053, un grand-oncle de Guillaume, nommé Guillaume comme le duc, et fils de Richard II et de sa troisième femme, ne se contentant pas du comté d'Arques que son père lui avait donné, réclama tout le duché de Normandie comme descendant légitime de Richard II, pendant que son petit-neveu n'était que le fils illégitime de Robert-le-Magnifique. Encouragé et soutenu par son frère Mauger, archevêque de Rouen, il prend les armes contre le duc. Il demande la protection du roi de France son suzerain. Henri se décide avec empressement contre Guillaume II, et marche au secours du comte d'Arques; mais à peine est-il à Saint-Aubin, qu'il apprend que le duc, assisté du comte d'Eu, a battu le comte d'Arques; qu'Enguerrand II, comte de

Ponthieu et allié du comte, a été tué dans le combat, et que plusieurs autres partisans du fils de Richard II ont perdu la vie ou la liberté. Il n'ose pas se mesurer avec son vassal, il se retire; mais l'année suivante il entre dans le comté d'Évreux avec le comte d'Anjou (1054) : et son frère Eudes, qu'il avait fait sortir du château d'Orléans, et auquel il avait rendu son affection et même sa confiance, pénètre dans le pays de Caux.

Eudes est battu par le comte d'Eu et par Raoul de Mortemer; il est obligé de prendre la fuite; et les forces royales sont si peu considérables, que Henri se retire une seconde fois devant le duc de Normandie, fait la paix avec son vassal, et consent à lui rendre le château de Tillières.

Guillaume, victorieux et tranquille sur la possession de son duché, épouse Mathilde, fille de Baudouin V, comte de Flandre. Ce duc doit jouer un si grand rôle, que nous ne devons rien négliger de ce qui peut montrer son caractère et les mœurs de son temps. Voici ce que rapporte une ancienne chronique manuscrite conservée pendant long-temps dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Nous traduisons le récit naïf écrit en ancien français, et peu facile à entendre. « Guillaume envoya au comte Baudouin de Flandre, » et lui demanda sa fille en mariage. Cette demande » plut beaucoup à Baudouin, il en parla à sa fille; » mais elle répondit qu'elle n'aurait jamais un bâ» tard pour mari. Le comte renvoya donc au duc, » et s'excusa au sujet du mariage le plus courtoi-

» sement qu'il put. Peu de temps après cependant » le duc sut comment la demoiselle avait répondu; » il en eut un si grand dépit, qu'il prit de ses gens » avec lui, alla à Lille, entra dans la salle, et passa » outre jusque dans la chambre de la comtesse. Il » trouva la fille du comte, la prit par les tresses » de ses cheveux, la traîna dans la chambre, la » foula sous ses pieds, remonta sur son palefroi et » retourna dans son pays. Le comte Baudouin en » fut très courroucé; mais par le conseil de prud'- » hommes il s'accorda avec le duc: ils furent bons » amis, et Mathilde consentit à donner la main à » Guillaume. »

Vers le temps de cette singulière et barbare aventure, le prince Eudes termina ses jours. On a écrit qu'ayant très peu de domaines, il pillait les provinces pour ajouter à ses revenus. Quelle époque que celle où le frère d'un roi osait être un chef de brigands! Et voyons comment, suivant Raoul Tortaire, la France crut que ce prince si indigne de son rang auguste trouva la fin de sa coupable carrière.

Dans une de ses courses, il avait ravagé une terre dépendante de Saint-Benoît-sur-Loire. Il s'en retournait chargé de son butin; la nuit le surprend dans un village soumis aux moines de Saint-Benoît; il entre dans le cimetière avec sa troupe; il ordonne qu'on distribue des vivres. On manque de cire pour éclairer sa table, il fait ouvrir l'église et apporter le cierge pascal: peu d'heures après, il est frappé d'une maladie mortelle.

Quelques années s'étaient écoulées depuis la mort de Eudes, lorsque Henri voulut assurer le trône à Philippe, son fils aîné. Il désira de le faire reconnaître pour son successeur, sacrer et couronner, quoique ce jeune prince n'eût encore que sept ans (1053). Il avait besoin du consentement de tous les vassaux ou seigneurs qui composaient les états ou l'assemblée générale du royaume. On a écrit qu'il avait eu de la peine à l'obtenir; ils finirent cependant par accorder leurs suffrages à Philippe. La cérémonie de son sacre eut lieu à Reims, le jour de la Pentecôte. Des chroniques normandes rapportent que Guillaume, duc de Normandie, qui avait fait sa paix avec le roi, y assista avec un cortége nombreux et magnifique.

Mais sous quels auspices avait lieu cette solennité! Les intempéries des saisons s'étaient réunies aux résultats si déplorables des guerres, des ravages, des incendies : la France gémissait sous les horreurs d'une nouvelle famine. Cette calamité, si commune dans les temps barbares, régna pendant sept ans; elle durait encore lorsque Henri mourut à Vitri, dans la forêt de Bière, qu'on nomme aujourd'hui de Fontainebleau.

On a cru qu'il était mort d'une médecine que lui donna à contre-temps son *physicien* ou *médecin*, Jean-le-Sourd de Chartres.

On a dit qu'il avait eu le temps de disposer de la régence en faveur du mari de sa sœur, Baudouin, comte de Flandre. La reine Anne cependant est indiquée dans une charte donnée en faveur de l'ab-

baye de Saint-Germain-des-Prés, comme gouvernant avec son fils. Quoi qu'il en soit, elle se retira bientôt après la mort de Henri, dans l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis. Elle y vit souvent Raoul, comte de Crépy et de Valois, que l'on regardait comme descendant de Bernard, roi d'Italie, et petit-fils de Charlemagne. Ce comte Raoul avait dans le temps pris les armes, pour le prince Eudes, contre le roi Henri; il avait depuis combattu, ainsi que nous l'avons vu, sous les étendards du roi des Français. Fier de sa naissance, avide de pouvoir, ne laissant échapper aucune occasion d'étendre ses domaines, hardi dans ses entreprises, habile dans ce qu'on nommait alors l'art des siéges, il s'était emparé de plusieurs châteaux-forts. Il avait particulièrement usurpé la ville et le comté de Montdidier. Il conçut bientôt le désir d'épouser la veuve de Henri. Mais il s'était marié en secondes noces avec Haquenez, ou Éléonore. Il ne balance pas à l'accuser d'infidélité; il divorce avec elle. Il parvient à plaire à la reine.

(1062) Anne l'épouse sans que le régent y mette aucun obstacle. Philippe, qui n'avait que dix ans, était trop jeune pour s'y opposer. Mais Éléonore, indignée des calomnies de Raoul, réclame contre son divorce. Telles étaient cependant les idées de ce siècle sur la nature des affaires relatives aux mariages, qu'on les regardait comme purement ecclésiastiques. Éléonore ne s'adresse donc pas aux états, ni au roi suzerain de Raoul; c'est à Rome qu'elle va, et c'est au pape qu'elle a recours. Alexan-

dre II, qui ne le cède à aucun de ses prédécesseurs dans le soin de conserver ou d'accroître les prérogatives de son siége, charge les archevêques de Reims et de Sens de prendre des informations sur la demande d'Éléonore. L'archevêque de Reims répond au pape : « Notre royaume est agité par de » grands troubles. La reine mère a épousé le comte » Raoul, au grand déplaisir du roi ; quant à la dame » que Raoul a répudiée, nous avons reconnu la » justice des plaintes qu'elle vous a portées, et la » fausseté des prétextes sous lesquels il l'a ren- » voyée. » Le pape ordonne à Raoul de reprendre Éléonore ; le comte refuse ; le pape l'excommunie : mais Raoul, qu'il n'est pas aussi aisé d'effrayer que le roi Robert, le fils de Hugues-Capet, ne fait aucune attention à l'excommunication de Rome, et il paraît qu'Alexandre II, qui ne voulait pas compromettre son autorité avec un prince du caractère de Raoul, ne donne aucune suite à cette affaire.

Une charte, donnée en 1069, est en effet signée par le comte Raoul et par la reine Anne, qu'il appelle sa femme. On a écrit que cette princesse, après la mort de son second mari, s'était retirée en Russie.

Henri avait supprimé la charge de comte du palais ; il en avait distribué les fonctions au chancelier, au connétable, au grand panetier et au grand boutillier.

Il n'est pas inutile de remarquer que sous son règne les vins des environs d'Orléans commencèrent à avoir de la réputation. Parmi les vignobles

voisins de cette ville était celui de Rebrechien, qui appartenait au roi; on le nommait *Area Bouhi:* le vin qui en provenait a été célébré dans un poëme latin de l'abbé Boldris, et Henri Ier en faisait toujours porter à sa suite, même quand il faisait la guerre.

Ce fut sous le règne de Henri que l'on établit en France une sorte de trève connue sous le nom de *trève de Dieu*, et analogue à celle à laquelle on avait eu recours en Germanie. Les mêmes malheurs inspirèrent les mêmes précautions. On commença par statuer que depuis trois heures après midi du samedi jusques à six heures du matin du lundi, personne ne pourrait attaquer son ennemi, *moine, ou clerc, marchand, artisan, ou laboureur.* On agrandit ensuite cette sauvegarde des faibles; on décida que depuis le soir du mercredi jusques au matin du lundi, on ne pourrait rien enlever par force, ni venger une injure, ni réclamer le gage d'une obligation. On étendit bientôt cette défense aux veilles et aux jours des grandes fêtes; et enfin un concile déclara que depuis le commencement de l'Avent jusques après l'octave de l'Épiphanie, et depuis la Septuagésime jusques à la Trinité, c'est-à-dire pendant plus de cinq mois, on ne pourrait, sous peine d'excommunication, ni attaquer, ni blesser, ni tuer, ni voler. Quelle législation que celle qui abandonne une grande partie de l'année à l'injustice, au crime, au brigandage; qui, bien loin de réprimer la violence, lui donne plus de force, en ne la contraignant que pendant

un temps déterminé ; qui avoue son impuissance, et qui légitime, pour ainsi dire, tous les forfaits pendant les intervalles où elle n'ose pas les prohiber ! D'ailleurs de quel droit l'autorité ecclésiastique, qui ne doit que donner la sanction intérieure de la religion aux actes du pouvoir civil, et multiplier les exemples de l'obéissance aux lois, remplaçait-elle la puissance souveraine et législative ? Au milieu même de la confusion des idées du onzième siècle et de l'ignorance des principes sociaux, un évêque de Cambrai eut le noble courage de réclamer contre cette usurpation de l'autorité royale et de celle des états.

Au reste, la plupart des seigneurs violèrent le serment qu'ils avaient fait d'observer ce règlement du concile, qui, pendant plusieurs mois, enchaînait leur force dévastatrice, et soustrayait tant de victimes à leurs rapines.

Ceux de Normandie résistèrent avec le plus d'énergie et de constance à une décision qui leur enlevait ce qu'ils regardaient comme leurs droits. Ils voulaient d'autant plus conserver leurs usages barbares et destructeurs, que peu de temps s'était écoulé depuis que les Scandinaves, dont le sang coulait dans leurs veines, infestaient tant de mers, et portaient le fer et le feu sur tant de rivages.

Une sorte de terreur profonde produisit cependant ce que n'avaient pu faire ni l'humanité, ni la justice, ni les décisions d'un concile, ni la volonté des monarques. Le *mal des ardents* pénétra dans leur province ; la faux de la mort était levée sur

leurs têtes. Ce n'était pas au milieu des combats qu'elle les menaçait; elle les frappait dans leurs demeures; rien ne paraissait pouvoir les dérober à ses coups. Ils furent saisis d'un effroi religieux; ils ne voulurent plus appesantir sur des vassaux infortunés, qui peut-être n'avaient plus que quelques jours à vivre, un bras que la mort allait saisir: non seulement ils observèrent la trève avec soin, mais encore ils formèrent une association à laquelle ils donnèrent le nom de *Confrérie de Dieu;* ils y admirent les seigneurs et les vassaux, les guerriers et les laboureurs, les puissants et les faibles, les riches et les pauvres, les laïques et les prêtres. Le danger menaçait tous les rangs; ils devaient tous être admis dans le même asile. Les membres de cette confrérie juraient de poursuivre ceux qui troubleraient le repos de l'église et de l'état; et pour se reconnaître plus facilement, se secourir mutuellement avec plus de promptitude, et rappeler leur serment solennel, ils avaient des signes ostensibles de leur association; ils portaient une sorte de chaperon, de calotte, ou de toque, dont la couleur était blanche, et une médaille, représentant la Vierge, était attachée sur leur poitrine.

Il est important de faire quelque attention à l'établissement de cette confrérie; on peut la regarder comme une des origines de cette noble et brillante association connue sous le nom de chevalerie, et qu'il faut d'autant moins confondre avec la féodalité, que la religion, l'humanité et la justice ne l'établirent que pour soustraire la faiblesse et l'in-

nocence à la tyrannie féodale, et pour suppléer à l'impuissance du souverain, des magistrats et des lois, dont les seigneurs ne cessaient de méconnaître, d'usurper ou d'enchaîner la puissance tutélaire.

(1060) C'est au milieu de ces désordres et de ces calamités, de l'anarchie, des pillages, des vexations, des maladies contagieuses et de la famine, que Philippe Ier perd son père Henri. On a remarqué que, malgré sa grande jeunesse, il avait, l'année précédente, lu à haute voix et souscrit de sa main le serment qui avait dû précéder son sacre dans l'église de Reims. Baudouin V, comte de Flandre, et son tuteur, meurt en 1067. Philippe n'a que quinze ans. On était dans l'usage de ne regarder les rois français comme majeurs que lorsqu'ils avaient vingt-un ans; cependant on ne donne pas de nouveau régent à Philippe. Ce jeune prince prend les rênes de la monarchie, et les actes royaux ainsi que les sceaux qu'on y attache ne portent que son nom.

Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, était en guerre avec son frère. Il réclame l'assistance du roi; il ne l'obtient qu'en cédant le Gâtinais à Philippe. Mais observons que, d'après une ancienne chronique, le roi jura de maintenir les us et coutumes de la terre dont les hommes devaient refuser de lui faire hommage, si sa promesse était violée.

On a écrit que Philippe avait aussi réuni à sa couronne le vicomté de Bourges, voisin de l'Orléanais.

(1062) Avant le temps où il exécutait ainsi en par-

tie le vaste plan de son bisaïeul le roi Hugues-Capet, Robert dit le Frison, frère de Baudouin VI, dit de Mons, comte de Flandre et successeur du régent de France, s'était jeté sur la Hollande, appelée alors la Frise, et que gouvernait Gertrude, mère et tutrice de Thierry V. Gertrude, après l'avoir repoussé deux fois, s'était crue obligée de lui donner sa main, pour faire cesser des hostilités trop funestes à son pays.

Baudouin de Mons était mort en 1070 à Oudenarde, après avoir, du consentement de ses vassaux assemblés, donné à Arnoul, son fils aîné, la Flandre, et à Baudouin, son second fils, le Hainaut, qu'il tenait de sa femme Richilde, héritière de ce comté.

Richilde s'était déclarée régente et tutrice de ses deux fils, malgré le testament de son époux. Son beau-frère Robert avait réclamé en vertu de ce testament la régence et la tutelle; mais la comtesse était parvenue à se rendre le jeune roi favorable.

Cependant son gouvernement dur et tyrannique indigne bientôt les Flamands. Les états élèvent la voix avec force contre son despotisme. Les villes chargent de nombreuses députations de faire entendre leurs plaintes. Elle traite de révolte la trop juste expression de ce qu'elles éprouvent si profondément. Elle reçoit les députés d'Ypres, mais elle ordonne qu'on leur coupe la tête ainsi qu'aux hommes de leur suite. Soixante-dix victimes sont immolées à sa fureur. Les députés de Gand et ceux de Bruges allaient subir le même sort. Le châtelain

de Lille a le noble courage de les sauver dans son château, de les dérober à la férocité de la comtesse, et de lui épargner de nouveaux crimes.

Les nobles ne peuvent plus supporter tant d'atrocité; ils traitent secrètement avec Robert, comte de Hollande. Il arrive à Gand. Plusieurs prélats, plusieurs seigneurs, les députés de plusieurs villes, lui prêtent serment de fidélité. Il s'avance vers Lille. On abandonne Richilde, qu'on déteste; on court au-devant de Robert. Richilde, réfugiée à Amiens, envoie son fils Arnoul au roi Philippe. Le jeune prince fait au roi les promesses les plus séduisantes. Le roi, au lieu de profiter de la circonstance la plus favorable à son autorité, de fortifier sa suzeraineté, de rétablir le règne des lois, de faire juger sa vassale, se laisse entraîner par de vaines promesses, prend les armes pour Richilde, et faisant une seconde faute bien plus grande que la première, ne se donne pas le temps de déployer des forces militaires dignes de la majesté royale, et va joindre la comtesse avec des guerriers rassemblés à la hâte.

Richilde cependant parvient à gagner plusieurs seigneurs, qui la joignent avec leurs hommes d'armes. Mathilde, la sœur de son mari, lui envoie de Normandie un secours considérable que commande Guillaume Osberne, comte d'Héreford. Richilde veut s'assurer du dévouement et du zèle du comte; elle l'épouse. Se croyant sûre de la victoire, elle engage le roi à marcher à l'ennemi (1071). Le combat s'engage auprès de la montagne de Cassel; il

devient sanglant et opiniâtre. Voyez cependant comme la fortune se joue des combattants! Richilde, qui se bat avec audace à la tête de ses compatriotes, les soldats du Hainaût, enfonce l'aile gauche de Robert, et fait prisonnier ce prince que le comte de Boulogne se hâte d'emmener à Saint-Omer. Fière de ce grand avantage, elle se jette sur l'aile droite qu'elle croit trouver découragée; mais les guerriers qui la composent rappellent avec horreur tous les crimes de Richilde, et redoublent d'efforts. Philippe, qui, du rang de chef souverain de la nation et d'arbitre suprême, s'était abaissé à celui d'un faible auxiliaire de sa vassale trop coupable, est puni de sa fausse démarche, mis en fuite, et contraint de se retirer à la hâte à Montreuil. Le jeune Arnoul a deux chevaux tués sous lui, et périt les armes à la main. Le comte d'Héreford, son beau-père, est tué à ses côtés; la comtesse tombe entre les mains des soldats de Robert, et on l'emmène à Cassel.

Elle est échangée contre le comte de Hollande, qui reste possesseur de la Flandre. Cet arrangement se fait sans l'assentiment de Philippe, qui, sentant trop tard la faute qu'il a faite, et courroucé du peu d'égards qu'on vient d'avoir pour son autorité, se retire vers Paris, et témoigne son ressentiment d'une manière bien peu convenable pour le roi des Français, en pillant les dehors de Saint-Omer, et en brûlant ensuite les faubourgs d'une ville française et innocente.

Philippe oublia bientôt cependant sa défaite et

sa fuite. Il reconnut Robert, et consentit même à épouser la belle-fille du comte, Berthe, née du premier mariage de Gertrude, femme de Robert, avec Florent Ier, comte de Hollande.

(1072) Pendant les premières années du règne de ce prince et les dernières du règne de Henri, les moines de Cluny avaient continué de se distinguer par leurs travaux et leurs vertus. La discipline qu'Odilon avait établie parmi ces religieux servait de modèle à un grand nombre de fondateurs ou de réformateurs d'associations religieuses. Vers le temps du mariage de Philippe, la juridiction et l'autorité spirituelle de cette abbaye s'étaient étendues sur plusieurs maisons dirigées d'après leur règle; et son chef, qu'on appelait souvent l'archi-abbé, était à la tête de plus de trente monastères.

Mais l'ignorance du siècle, ses erreurs, les dangers sans cesse renaissants, les pillages, les meurtres, les incendies dont on était environné, avaient banni la sécurité et le calme des esprits, comme la paix et le repos des villes et des campagnes. Combien n'avaient-ils pas produit d'idées extraordinaires, de sentiments exaltés, d'enthousiasme fanatique, de terreurs profondes! Entouré de malheurs et de forfaits, on ne voyait dans la divinité qu'un Dieu irrité, et qu'un vengeur implacable. On croyait ne pouvoir désarmer sa colère que par les plus grands sacrifices, ni échapper à son courroux qu'en se séparant entièrement des hommes corrompus et pervers que menaçaient les foudres célestes. Les règles sévères établies pour les monastères réfor-

més avec le plus de soin devaient paraître encore trop douces à des hommes troublés par la crainte, égarés par une dévotion trop peu éclairée, et qui croyaient à chaque instant entendre retentir autour d'eux le signal terrible qui les appelait devant le tribunal du juge redoutable des vivants et des morts. Des hommes austères, mélancoliques ou très malheureux, proposèrent des règles nouvelles dont la rigueur même séduisit les jeunes cœurs et les imaginations ardentes (1072). On distingua parmi ces règles extraordinaires, celle qu'un noble d'Auvergne, nommé Étienne, présenta au pape Grégoire VII, et que ce pontife approuva d'autant plus aisément, que la nouvelle institution religieuse qu'elle devait diriger ne pouvait que donner des partisans plus soumis au chef de l'église romaine. Cet Étienne établit à Muret le premier couvent de son ordre; et comme Muret était voisin de Grammont, on donna le nom d'*ordre de Grammont* à la société fondée par Étienne, à mesure que l'austérité de sa règle devint célèbre en Europe. Indépendamment d'autres préceptes rigoureux, Étienne ordonna à ses religieux de ne posséder aucun champ hors des limites de leur couvent, de ne jamais manger de viande, quand même ils seraient infirmes ou malades, et de ne pas nourrir de bestiaux. Il leur commanda un silence perpétuel; il voulut qu'ils vécussent dans une si grande solitude, qu'il ne permit qu'à un très petit nombre de personnes d'entrer dans le monastère; il les divisa en deux classes, celle des clercs, et celle des frères con-

vers. Ces frères pouvaient seuls s'occuper de procurer au couvent les objets nécessaires à l'existence des moines; les autres devaient être entièrement et perpétuellement absorbés dans la contemplation des choses divines.

La fière comtesse Richilde n'avait pas cependant pu supporter d'être soumise à son beau-frère Robert de Frise; mais elle avait en vain levé des troupes contre Robert et obtenu l'assistance du duc de la basse Lorraine et d'autres princes : elle avait été vaincue de nouveau par le comte de Flandre, auprès de Mons, et le fer avait moissonné tant de soldats pendant la bataille, que le champ du combat a porté pendant long-temps le nom de *haies de la mort*.

Les armes de Robert n'eurent pas le même succès contre le roi, en 1074. Philippe l'attaqua et lui enleva la ville de Corbie, qui avait été donnée en dot à la princesse Adèle, sœur du roi Henri et tante de Philippe, lorsqu'elle avait épousé le comte de Flandre Baudouin V, le père de Robert de Frise.

(1075) Après avoir remporté cet avantage sur le comte, son cousin germain, Philippe en eut un second en Bretagne, dont le duc avait réclamé son secours, et où il contraignit Guillaume de Normandie, dit le Conquérant, à lever le siége de la ville de Dol.

Peu d'années après, un évêque de Chartres, nommé Ives, introduisit, dans une grande partie du clergé, une réforme dont nous devons dire quelques mots, parcequ'elle influa sur les mœurs,

la réputation et la puissance des ecclésiastiques, qui, pendant tant de siècles, devaient disposer de tant de destinées.

Dès le huitième siècle, on avait vu s'établir des ministres de la religion, intermédiaires, pour ainsi dire, entre les moines et les prêtres qui dirigeaient les paroisses. On les avait nommés *chanoines*. Ils étaient particulièrement attachés aux métropoles et aux cathédrales. Leurs mœurs s'étaient dépravées. Plusieurs personnages recommandables par leurs vertus avaient entrepris de les réformer; ils avaient été secondés par quelques papes. Nicolas II, dans un concile tenu à Rome en 1059, avait fait abroger la règle établie dans le temps à Aix-la-Chapelle pour les chanoines. On leur en avait donné une nouvelle dans ce même concile. On avait érigé plusieurs réunions de chanoines en communautés, dont les membres étaient tenus de loger dans la même enceinte et de manger à la même table. On a même fait observer que les papes avaient d'autant plus insisté sur cette obligation, qu'ils regardaient cette manière de vivre en commun comme le seul moyen de les empêcher de se marier. Quoi qu'il en soit, l'observation de cette discipline ne les empêchait pas de jouir de leurs patrimoines et de disposer à leur volonté des fruits et des autres revenus de leurs bénéfices. Mais, vers 1080, l'évêque de Chartres persuada à plusieurs chapitres ou colléges de chanoines de suivre une règle plus sévère, de renoncer à toute propriété, de vivre comme de véritables moines;

et on distingua deux sortes ou deux ordres de chanoines : les séculiers, qui se conformaient au décret du concile de Rome tenu sous Nicolas II, et les réguliers, qui suivaient les préceptes d'Ives, et qu'on nomma chanoines réguliers de Saint-Augustin, parceque l'évêque de Chartres s'efforçait de les diriger comme le célèbre évêque d'Hippone gouvernait les prêtres de son église.

En rappelant ce que nous avons exposé de la terreur des esprits, de l'exaltation des idées, et de la nature des croyances religieuses vers la fin du onzième siècle, on ne sera pas étonné de voir succéder, à la réforme d'Étienne de Muret et à celle de l'évêque de Chartres, l'établissement de l'ordre austère de saint Bruno. Ce chanoine, né à Cologne, se retira dans les montagnes du Dauphiné, avec quelques compagnons qui partageaient tous ses sentiments, l'honoraient comme un père, et le vénéraient comme l'interprète des volontés du ciel (1084). Il obtint de Hugues, évêque de Grenoble, la permission de s'établir dans un désert entouré de forêts sauvages et de rochers escarpés. Il y fonda le premier couvent de son ordre, y donna à ses religieux la règle de saint Benoît, et y ajouta un grand nombre de préceptes rigides et de prescriptions rigoureuses. On nommait ce désert *la Chartreuse;* on donna le nom de *chartreux* aux disciples de saint Bruno.

Deux ans après que ce pieux cénobite eut commencé d'établir son premier monastère, Robert, comte de Flandre, crut devoir suivre l'exemple

que lui avait laissé Robert-le-Magnifique, duc de Normandie, aller en pèlerin jusque dans la Terre-Sainte et visiter la tombe du Sauveur.

Il laissa à Robert II, son fils, l'administration de ses états, et partit avec un nombreux cortége (1088). Il remplit son vœu à Jérusalem, et revenant dans sa patrie par Constantinople, il eut une entrevue avec l'empereur Alexis Comnène, qui le reçut avec beaucoup d'égards, et auquel il promit des secours contre les Sarrasins. En effet, dès l'année suivante (1089), Alexis vit arriver devant Acre cinq cents cavaliers bien montés et qui firent présent à l'empereur, de la part de leur comte, de cent cinquante beaux chevaux de Flandre ou de Normandie. Comment ne pas voir, dans l'expédition de ces guerriers de la Flandre française, le commencement de ces guerres fameuses où l'occident du monde marcha contre l'orient, sous l'étendard de la croix, et dont nous allons bientôt tâcher de montrer les merveilleux évènements et les résultats immenses ?

C'est pendant ce voyage de Robert-le-Frison dans la Terre-Sainte que Philippe paya cher une de ces offenses qui blessent l'amour-propre, et que les hommes, de quelque rang qu'ils soient, pardonnent si difficilement. Il s'était permis, sur Guillaume de Normandie, une plaisanterie qui déplut à ce conquérant. Guillaume ravagea le Vexin français, et brûla la ville de Mantes.

Mais quels grands évènements s'étaient passés dans une monarchie voisine de la France !

Édouard III, fils d'Éthelred II et d'Emma de Normandie, avait été appelé au trône par les Anglais. Le comte Godwin, à qui il avait promis d'épouser sa fille Égyta, avait déterminé les états à le choisir. On avait couronné Édouard en 1043.

L'esprit de ce prince était borné, et son caractère timide. Ceux qui l'entouraient abusaient souvent de sa faiblesse; les gouverneurs de ses provinces devenaient indépendants; le comte Godwin, à qui il devait la couronne, acquérait chaque jour plus de puissance. Édouard s'était bassement humilié devant le comte; mais il le détestait secrètement : il voyait toujours en lui le meurtrier de son frère Alfred. Il différa long-temps de tenir la promesse qu'il lui avait faite pour obtenir le trône : il retarda son mariage avec Égyta. Il craignit néanmoins d'irriter Godwin, devant lequel il tremblait. Il donna la main à la jeune et belle princesse; mais une dévotion bizarre et coupable dans un époux, et surtout dans un roi, se joignit à la haine qu'il conservait au père d'Égyta: il fit vœu de garder le célibat, et ne consomma pas son mariage. Il ne négligeait rien cependant pour cacher son ressentiment contre son beau-père, et lui accordait chaque jour de nouvelles faveurs.

Le bruit se répandit, suivant quelques auteurs, qu'Emma de Normandie, sa mère, la veuve d'Éthelred II et de Canut Ier, entretenait un commerce scandaleux avec Alwin, évêque de Winchester. Les ennemis d'Emma, qui n'était plus jeune, puisque son fils avait plus de quarante ans, accréditèrent

néanmoins ce bruit qu'ils avaient semé. Robert-le-Normand, depuis archevêque de Cantorbéry, se porta son accusateur. Édouard n'eut pas le courage de défendre celle qui lui avait donné le jour; il ordonna qu'elle fût jugée. Les preuves étaient insuffisantes. Emma demanda à se justifier par l'épreuve du feu: elle en sortit triomphante. Édouard se soumit à recevoir publiquement des coups de discipline des mains de l'évêque de Winchester.

Le roi apprend que Swein, frère de Canut II, et roi de Danemarck ainsi que de Norwège, faisait de grands préparatifs pour soutenir les droits qu'il disait avoir à la couronne d'Angleterre. Il ne prend aucun parti; mais le comte Godwin, le véritable monarque de la Grande-Bretagne, aidé de Léoffric, duc de Mercie, et de Siward, comte de Northumberland, se hâte de mettre le royaume en état de défense (1043). Gunilda, nièce de Canut Ier, était restée en Angleterre : on craint qu'elle ne conspire en faveur de ses compatriotes; on l'oblige à partir. Magnus, fils d'Anlaf, dernier roi de Norwège, prend cependant les armes contre Swein; et le roi de Danemarck ne peut diriger sa flotte contre l'Angleterre.

Mais bientôt des pirates danois infestent les rivages de la Grande-Bretagne. Un parti de ces forbans arrive à Sandwich sur vingt-cinq vaisseaux, ravage les contrées voisines, croise pendant longtemps sur la côte d'Essex, répand au loin la terreur, enlève des habitants, les destine à être vendus comme esclaves dans des pays éloignés. Édouard

ne va pas le combattre; ce sont Godwin, Léoffric et Siward qui rassemblent des troupes, attaquent les Danois, et les repoussent sur les barques qui les avaient amenés.

Peu de temps après le départ de ces pirates, un autre ennemi se montre sur la côte d'Angleterre. Swein ou Swenon, fils de Godwin, était devenu amoureux d'une abbesse, quoique déjà marié, et l'avait enlevée. Obligé de fuir le courroux du roi, il s'était retiré en Danemarck. Ne pouvant pas obtenir son pardon du monarque, il ne respire que vengeance; il arme des vaisseaux; il attaque les marchands anglais; il désole les côtes; il descend dans plusieurs comtés; il pille et brûle les habitations. Godwin, qui connaît le caractère audacieux de son fils, et qui ne veut ni le perdre ni souffrir ses violences, engage un comte Béorn, fils d'une sœur de Canut-le-Grand, à solliciter auprès d'Édouard la grâce du rebelle. Le roi l'accorde, sous quelques conditions. Le comte Béorn va trouver Swenon; il lui fait connaître la volonté d'Édouard; il l'engage à se soumettre. L'ardent et cruel jeune homme croit que Béorn veut le livrer au roi, s'irrite, le tue, et fait jeter le cadavre dans la mer.

Godwin ne désespère pas néanmoins d'obtenir le pardon de son coupable fils. Le roi hésite : mais il craint le ressentiment de Godwin; et apprenant d'ailleurs que Swenon a reçu des renforts de pirates danois, il cède; et le fils du comte est pardonné.

(1046) Édouard, élevé en Normandie, ne cessait de montrer une grande préférence pour les usages et les habitants de cette province, et par conséquent des autres contrées de la France. Il n'aimait à parler que la langue des Normands, ou plutôt des Français; il accordait à ces Normands les plus grandes places; il leur confiait les forteresses les plus importantes; il leur conférait les principaux évêchés. Robert, moine de l'abbaye de Jumiège, située auprès de Rouen, fut, par exemple, nommé évêque de Londres, et ensuite archevêque de Cantorbéry. On aurait dit qu'Édouard ne pouvait pas voir quelle jalousie et quel mécontentement il inspirait, par cette préférence si impolitique, aux Anglais les plus influents, et particulièrement au comte Godwin. L'année 1049, la septième de son règne, fut d'ailleurs marquée par les plus grandes calamités. Un tremblement de terre agita la chaîne de montagnes qui sépare le bassin oriental de la Grande-Bretagne du bassin occidental; la famine ravagea l'Angleterre; la peste ajouta ses horreurs à celles de la famine; et la guerre vint faire couler le sang sur une terre ébranlée, et que la famine et la peste avaient déjà jonchée de cadavres.

Les Gallois, ou plutôt les braves et anciens Bretons réfugiés dans le pays de Galles, crurent pouvoir profiter de la faiblesse du gouvernement du roi. Ils s'avancèrent vers la Saverne; des Irlandais étaient dans leurs rangs : Griffin, généreux prince des Gallois méridionaux, était à leur tête. Le roi n'alla pas les combattre. L'évêque de Worcester,

suivi de guerriers anglais, leur livra loin d'Édouard une bataille dans laquelle Griffin fit des prodiges de valeur; mais, malgré tous les efforts des Irlandais et des Gallois, ils furent repoussés par les Anglais.

Pendant cette noble conduite de l'évêque de Worcester et des guerriers qui étaient sous ses ordres, Édouard bâtissait ou dotait des églises.

(1050) Avant de monter sur le trône, il s'était engagé, par un vœu, à aller à Rome en pèlerinage. Le souvenir de cette promesse l'inquiète; il ne va pas à Rome, mais il envoie une ambassade au pape, pour demander d'être dispensé de la tenir. Le pontife romain s'empresse de montrer le pouvoir d'annuler ou de changer des vœux : il permet à Édouard de ne pas s'éloigner de l'Angleterre; mais il lui impose l'obligation de fonder ou de rétablir un monastère. Édouard veut que l'église de Westminster soit un monument de sa piété et de sa magnificence. Elle avait été bâtie par Sigebert, roi d'Essex; les Danois l'avaient ruinée : il la réédifie, et ajoute à ses revenus des terres considérables.

Cependant une querelle particulière va produire une funeste guerre civile. Que l'histoire ne cesse de dire aux chefs des nations, que, lorsque le mécontentement s'est emparé des esprits, le mouvement le plus faible peut devenir une tempête.

Eustache, ce comte de Boulogne, que son fils, le fameux Godefroy de Bouillon, devait rendre célèbre, avait épousé Godda, sœur d'Édouard. Il était venu en Angleterre visiter son beau-frère. Le roi

l'avait reçu à Glocester, et lui avait fait rendre de grands honneurs. Reparti pour ses états, et se rendant à Douvres où il devait s'embarquer, il avait envoyé quelqu'un de sa suite pour lui préparer des logements dans Cantorbéry, dont était alors archevêque Robert, le moine de l'abbaye de Jumiège. Le Boulonais a une querelle avec un habitant de Cantorbéry, se bat contre lui et perd la vie. Eustache et sa suite veulent venger sa mort: les Cantorbériens prennent les armes; une vingtaine d'Anglais et une vingtaine de Boulonais périssent. Le comte furieux retourne à Glocester, et demande à son beau-frère de punir les Cantorbériens. Le roi cède au ressentiment du comte; et, sans aucune prévoyance, il ordonne au comte Godwin, qui gouvernait le comté de Kent, dans lequel est situé Cantorbéry, de rassembler des troupes, et de châtier par le fer et le feu ceux qui avaient combattu contre son beau-frère.

Godwin veut saisir une occasion solennelle de favoriser ses projets ambitieux, de s'attacher les Anglais, de manifester sa haine contre les Normands qu'on déteste, de satisfaire sa jalousie contre l'archevêque Robert qui avait favorisé le comte Eustache son compatriote. Il refuse d'obéir aux ordres du roi; il observe qu'en qualité de comte de Kent, il doit protection à ceux qu'on le charge de punir; que les Anglais ne doivent pas être condamnés sans avoir été entendus; qu'une enquête doit précéder leur jugement; qu'ils n'ont résisté que pour se défendre, et que c'est leur insolent

agresseur qui doit être livré à la justice et puni de son audace.

La réponse de Godwin était conforme aux lois; mais elle irrite Édouard prévenu par Eustache, blessé de ce qu'on traite son beau-frère avec si peu d'égards, trop faible pour s'élever au-dessus de son amour-propre offensé, remplir avec noblesse le premier devoir de la royauté, déployer une justice impartiale, en imposer à tous par ce retour généreux, et trop peu prévoyant pour soupçonner les dangers dont une conduite opposée va l'environner. Ce sont les caractères tels que celui d'Édouard qui perdent les monarchies et au moins les dynasties.

Eustache, l'archevêque Robert et les autres Normands qui entourent Édouard, excitent de plus en plus sa colère contre Godwin: mais il n'ose la manifester. Il adresse des émissaires secrets au duc Léoffric et au comte Siward; la jalousie que Godwin leur a inspirée lui fait espérer qu'ils soutiendront son autorité contre le comte. Godwin en est instruit; il veut prévenir le roi. Les Gallois ont élevé une petite forteresse sur les frontières du comté d'Héreford; il annonce qu'il va les repousser; il lève avec ses enfants un corps de troupes considérable. Il se déclare alors; il envoie des députés à Édouard; il demande avec hauteur qu'on livre, sans délai, Eustache et sa suite à la justice; et bien sûr de trouver dans le cœur d'un grand nombre d'Anglais le même mécontentement et la même jalousie que dans le sien, il prend le ton de

la menace, et assure qu'il ne posera les armes que lorsque tous les Normands seront chassés du royaume. Le roi, autour duquel s'étaient déjà rassemblés les guerriers de la Mercie et de Northumbre, montre un moment une fermeté bien éloignée de son caractère : il répond en roi irrité.

Le funeste étendard de la guerre civile allait être déployé; mais Léoffric et Siward, qui veulent éviter un des plus grands malheurs, commencent une négociation avec Godwin, et l'on convient de s'en rapporter à la décision d'une assemblée des états que l'on tiendrait à Londres. Avant l'ouverture de cette assemblée, l'armée royale reçoit de nombreux renforts; celle de Godwin éprouve des désertions; un grand nombre de nobles anglais détestaient Godwin encore plus qu'ils ne haïssaient les Normands. Les états condamnent au bannissement Godwin et ses cinq enfants.

Toston, l'un des fils de Godwin, était marié avec Judith, sœur de Mathilde, épouse du duc Guillaume de Normandie, et par conséquent fille de Baudouin V, comte de Flandre et régent de France, et d'Adèle, sœur de Henri, roi des Français. Godwin se retire auprès du beau-père de son fils, avec Toston, Swenon et Gyth; les deux autres fils du comte, Harald et Léofwin, passent en Irlande.

(1051) Mais comme la haine d'Édouard contre Godwin et sa famille va se manifester! Elle n'est plus contenue par la faiblesse et la crainte. Il distribue tous leurs emplois, il donne toutes leurs

dignités. Il ne contraint plus l'antipathie secrète qu'il avait contre la fille du comte, Égya, cette princesse accomplie, à laquelle l'ambition l'avait porté à donner le titre de reine, et avec laquelle un vœu ridicule l'avait toujours empêché de remplir les devoirs d'époux; il lui enlève ses bijoux, il lui ôte tout ce qu'elle possédait, il la renferme dans le monastère de Warewell.

Godwin et ses fils sont bientôt prêts à venger leur injure. Ils équipent un grand nombre de barques ou de vaisseaux, tant dans les rivières de Flandre qu'en Irlande. Ils réunissent leurs escadres à Portland; ils suivent la côte de la Grande-Bretagne. Plusieurs guerriers des contrées voisines des rivages de la mer accourent sur leurs bords; les cinq ports de l'Angleterre, Hasting, Romney, Hyth, Douvres et Sandwich, leur envoient des vaisseaux. Ils entrent dans la Tamise, et s'avancent vers Londres, où étaient la flotte et l'armée du roi.

Un sentiment noble, généreux et patriotique s'élève sur les deux flottes. Les Anglais ont horreur de tremper leurs armes dans le sang des Anglais. On désire un arrangement. Les évêques, fidèles au devoir que l'évangile leur impose, exhortent à la paix et à la réconciliation; les seigneurs les secondent. Édouard veut rejeter plusieurs des conditions qu'on lui propose; mais Stigand, évêque de Winchester, lui parle avec force: et comment le caractère du roi aurait-il pu lui permettre une longue résistance? Édouard cède; et quel triomphe pour

Godwin! Quelle humiliation, quelle perte de pouvoir le monarque aurait évitées, s'il avait eu assez de fermeté, dès le commencement des troubles, pour être juste et faire observer les lois, même contre son beau-frère, le comte de Boulogne! Godwin et ses fils s'obligent à donner des garants de leur conduite qui seront conduits en Normandie, et qu'on y gardera comme otages; on leur rend leurs biens et toutes leurs dignités. Tous les étrangers sont renvoyés : le rival de Godwin, Robert, archevêque de Cantorbéry, est banni par ses états, comme le principal moteur des discordes civiles; l'évêque de Winchester, à qui on doit la pacification, est nommé à sa place; et la reine, sortant du monastère où on l'avait enfermée, remonte sur le trône au milieu des acclamations.

Remarquons cependant l'hommage solennel rendu à l'autorité des lois et à la sainteté de la justice. Le roi fit sommer Godwin de comparaître devant le haut tribunal qui devait le juger. Le comte y fut accusé du meurtre d'Alfred, frère du roi; et il ne conserva sa liberté que parcequ'on le déclara innocent.

Le retour de Godwin rendit le calme à la Grande-Bretagne; il devint plus puissant que jamais. Mais Swenon, son fils, passant de la débauche et du désordre au repentir et à la pénitence, ne crut pouvoir apaiser le remords que le souvenir de l'assassinat de Béorn élevait dans son âme, qu'en allant en pèlerin dans la Palestine. Il fit le long voyage de Jérusalem nu-pieds; et, en reve-

nant de la Judée, il fut tué par les Sarrasins.

(1053) Pendant ce voyage de Swenon, Guillaume, duc de Normandie, vint visiter Édouard. Le roi lui témoigna une vive reconnaissance de la manière dont il avait été accueilli à la cour de Rouen pendant sa première adversité; et c'est à cette époque qu'on rapporte un testament dont plusieurs auteurs ont contesté l'authenticité, et par lequel Édouard déclarait Guillaume son successeur.

La puissance de Godwin ne cessait cependant de s'accroître. Édouard en était plus effrayé que jamais, lorsqu'un jour le comte dînant avec le roi, au palais d'Oldinham, fut frappé d'une apoplexie qui lui ôta à l'instant la parole, et le priva de la vie peu de jours après. Il eut pour successeur dans tous ses emplois, et particulièrement dans celui de grand-maître de la maison du roi et de gouverneur du comté de Kent, du comté de Sussex et du pays des West-Saxons ou Saxons occidentaux, son fils Harald, qui, n'ayant hérité ni de la hauteur ni de l'orgueil de son père, ne cessa de traiter le roi avec toutes les apparences du respect et de la soumission. Mais autant la volonté du roi était faible, autant ses préventions cachées étaient difficiles à détruire; il détestait dans Harald le fils de Godwin, et, toujours timide et craintif, il dissimulait avec le fils, comme il avait dissimulé avec le père.

(1054) Malcolm, roi d'Écosse, lui ayant demandé du secours contre Macbeth, il lui envoya un corps

de troupes commandé par Siward, comte de Northumberland. Pendant la terrible bataille que gagna Malcolm, le comte apprit que son fils venait d'être tué. « A-t-il été blessé par-devant ? » demanda-t-il avec empressement. On lui répondit que oui. « Eh! bien, je lui donnerai la sépulture d'un brave » guerrier. » Il ne survécut pas long-temps, néanmoins, à la perte de son fils : une maladie mortelle le saisit à York. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il voulut qu'on lui attachât ses armes. « Je vais donc mourir en soldat! » s'écria-t-il; et il expira debout, soutenu par ceux qui étaient auprès de lui. Quelle différence de Siward au roi d'Angleterre!

Le gouvernement du comté de Northumberland fut donné à Toston, frère de Harald et beau-frère de la duchesse de Normandie. Lapu issance des Godwin n'en fut pas peu augmentée; elle s'accrut d'autant plus, qu'Algar ou Alsgar, le fils de Léoffric ou Geoffroy, comte de Mercie, venait d'être banni du royaume par l'assemblée des états, comme convaincu d'une correspondance coupable avec les Gallois. Algar leva un corps de troupes en Irlande, les conduisit dans le pays de Galles, et y fut joint par Griffith, un des chefs de ces braves et féroces Bretons qui préféraient à tout leur indépendance au milieu de leurs bois et de leurs montagnes, et dont les aïeux avaient si vaillamment défendu leur liberté, d'abord contre les Romains, et ensuite contre les Saxons. Griffith et Algar firent une irruption dans le comté de Hére-

ford. On a écrit qu'Édouard marcha avec l'armée qui s'avança contre eux. Quoi qu'il en soit, il ne commanda pas ses guerriers ; il confia le généralat à son neveu Raoul de Mantes, né du premier mariage de sa sœur la comtesse de Boulogne. Ce jeune prince voulut changer la manière de combattre des Anglais; il augmenta leur cavalerie, et il diminua les bataillons saxons si difficiles à rompre. Algar et Griffith furent vainqueurs, pillèrent et brûlèrent Héreford. Mais Harald, l'un des plus vaillants et des plus habiles guerriers de son temps, avait rassemblé ses nombreux vassaux. Il répara le désastre causé par l'inexpérience de Raoul, obligea les ennemis à demander la paix, et obtint qu'on rendît à Algar, qui était son beau-frère, les biens et les dignités dont on l'avait privé.

Cette conduite de Harald, ses succès, son courage, son activité, ses manières affables, augmentèrent à un tel degré l'affection des Anglais pour lui, que tous le désignaient comme le plus digne de porter, après Édouard, la couronne d'Angleterre. Le roi en frémit; il ne pouvait supporter l'idée d'avoir un Godwin pour successeur. Son neveu Édouard, le fils de feu son frère Edmond-Côte-de-Fer, dont les Anglais chérissaient si vivement la mémoire, vivait encore en pays étranger. Le roi s'empressa de le rappeler. La vue d'un fils d'Edmond réveilla bientôt l'affection des Anglais pour le sang d'Edgar (1056); et on ne fit plus de vœux pour voir Harald monter sur le trône. Mais le fils d'Edmond mourut peu de temps après son arrivée,

et ne laissa qu'un fils trop jeune pour soutenir les droits que pouvait lui donner la mort de son père.

Harald, au contraire, ne cessait d'augmenter ses droits à l'estime des Anglais. Il repoussa les Gallois, qui avaient recommencé les hostilités sous les ordres du prince Griffith, et il les contraignit à payer un tribut à la couronne d'Angleterre. Ayant appris qu'ils avaient recommencé leurs incursions, et qu'ils s'étaient retirés, chargés de dépouilles, au milieu de leurs montagnes et de leurs marais, qu'ils regardaient comme inaccessibles pour des guerriers chargés d'armes pesantes, il marcha contre eux, à la tête de soldats armés à la légère, les poursuivit sur leurs hauteurs, les força dans leurs retraites. Et quel sinistre effet n'avons-nous pas à raconter de l'étonnement et de la stupeur qu'impriment aux Gallois cette entrée si inattendue dans leurs vallées, dans leurs forêts, au milieu de leurs rochers, cette violation de leurs asiles! La terreur trouble entièrement leurs esprits consternés. Ils oublient leurs anciennes vertus, leur ancienne valeur, leur ancienne gloire. Ils croient qu'ils vont tomber sous le fer du vainqueur; ils veulent l'apaiser; ils ne rougissent pas d'abandonner leur vaillant guerrier, leur héros, Griffith, le prince ou le roi de la Galles méridionale. Un autre Griffith commandait dans le nord du pays de Galles. Il jalousait depuis long-temps le malheureux prince que ses guerriers viennent de délaisser; il conçoit un crime horrible: il fait poursuivre ce héros fugitif. On le prend, on le massacre; et il envoie sa tête à Harald.

Le grand Alfred, à la place de Harald, aurait vengé la mort du brave Griffith; mais Harald n'était pas roi : Édouard récompensa le crime qui avait violé l'auguste caractère des chefs des nations ; il donna la Galles méridionale aux deux frères du meurtrier ; et, indignes du sang breton qui coulait dans leurs veines, ils acceptèrent le prix de l'assassinat, et se soumirent à un hommage.

(1065) On respirerait en voyant, l'année suivante, Carador, fils du prince trahi et massacré, réunir des Gallois intrépides, se jeter sur le comté de Monmouth, voisin du pays de Galles, y détruire un château de Harald, y venger la mort de son père, si d'innocentes victimes immolées aux mânes de Griffith n'avaient pas expié les crimes des coupables.

Cependant Harald va montrer une équité plus digne encore d'un diadème que ses qualités militaires.

Les Northumbriens ne pouvant plus supporter la tyrannie de Toston, frère aîné de Harald et gouverneur de leur comté, avaient pris les armes et l'avaient chassé de leur province. Harald fut envoyé pour le rétablir dans son gouvernement et pour punir les coupables. Les Northumbriens viennent au-devant de Harald, lui exposent tout ce qu'ils ont souffert de la violence et de la cruauté de son frère, implorent sa justice, et l'équité du roi. Harald les écoute en juge impartial, ne se convainc que trop des torts et des crimes de son frère, préfère son devoir à son affection, fait taire la voix

du sang, rend au roi le compte le plus exact de ce qui s'est passé, et le supplie de laisser le gouvernement de la Northumbrie à Morcard, fils d'Algar, et que les Northumbriens, pleins de respect pour la mémoire de Geoffroy, son grand-père, avaient élu pour leur comte. Cet acte de justice accroît encore le crédit de Harald : on ne parle que de son équité ; on exalte ses vertus ; il devient l'idole du peuple. Il épouse Algitha, sœur de Morcard et d'Edwin, duc de Mercie.

Mais combien son frère Toston était indigne de sa tendresse ! Quelle férocité règne dans l'âme de ce barbare ! Il avait toujours haï Harald, qui n'avait jamais cessé de l'aimer ; il avait même osé, dans une circonstance particulière, porter la main sur lui en présence du roi et le prendre à la gorge. A quelle fureur ne se livre-t-il pas, lorsqu'il apprend la décision que son frère a provoquée ! Son atroce frénésie s'accroît au point que, suivant quelques historiens, il fait prendre quelques uns des domestiques de Harald, les immole, renferme leurs membres sanglants dans un tonneau, et envoie à son frère cet affreux présent de sa haine.

Édouard cependant approchait du terme de sa vie. Il était occupé d'une grande solennité ; il célébrait la dédicace de l'église de Westminster, qu'il avait fait bâtir. Il avait convoqué l'assemblée générale des états, pour donner plus de pompe à la cérémonie, et confirmer les priviléges qu'il voulait accorder au nouveau monastère. La maladie sous laquelle il doit succomber s'aggrave avec rapidité :

pendant trois jours il est dans le délire; il croit voir, il croit entendre deux saints personnages qui lui annoncent, au nom du ciel, la destinée du royaume : ils lui montrent dans la proscription ce qui reste de la race d'Edgar; ils lui font voir une nation étrangère qui vient s'emparer de son trône et subjuguer pour toujours les Saxons.

Le calme succède cependant à la terrible agitation de ses esprits. Il se repent de la dureté avec laquelle il a traité la reine; il la recommande aux seigneurs qui l'entourent; il réclame des pensions pour ceux qui, dans le temps, l'ont suivi en Normandie; et il veut qu'on l'enterre dans l'église de Westminster, que l'on vient de consacrer.

Sa charité envers les pauvres, sa douceur, sa clémence dans beaucoup de circonstances, sa libéralité envers les églises, sa piété, sa dévotion portée jusques à une sorte d'enthousiasme, l'ont fait inscrire au nombre des saints. On l'a nommé le Confesseur; il était né pour le cloître, et non pas pour le trône. Son nom cependant a été donné à un recueil des lois de Westsex, de la Mercie et du Northumberland, réunies par son ordre, et parmi lesquelles on a cru qu'il y en avait plusieurs dont il était l'auteur, et dont la dix-septième renferme une disposition trop remarquable, relativement aux anciennes libertés de la Grande-Bretagne, pour que nous ne devions pas rapporter cette disposition. On lit dans cette loi dix-septième, suivant l'annaliste anglais Havedon et d'autres auteurs, « que le roi, le vicaire du roi des rois, a été établi

» sur le trône, afin de gouverner sagement le » royaume et le peuple de Dieu, l'église surtout, » dont il doit prendre un soin particulier; que s'il » ne le fait pas, il cesse d'être roi et en perd jusques » au nom. »

A peine Édouard a-t-il cessé de vivre, que les états qu'il avait assemblés n'ont aucun égard à la naissance d'Edgar, petit-fils d'Edmond-Côte-de-Fer, et proclament Harald.

Le nouveau roi ne néglige rien pour se montrer de plus en plus digne de la couronne que les Anglais viennent de placer sur sa tête ; il veut que la justice soit impartiale ; il désire que les lois soient revues et réformées ; il fait punir sévèrement les perturbateurs du repos public, devenus très nombreux pendant le règne trop faible d'Édouard ; il pourvoit à la sûreté des frontières ; il donne le comté d'Oxford au prince Edgar ; il témoigne de grands égards à ceux qui ont rendu des services à l'état ; il diminue les taxes qui pesaient sur le peuple. Il était béni ; mais il ne devait pas pouvoir écarter l'orage que l'incapacité du dernier Édouard avait laissé se former. La monarchie saxonne était près de son terme.

Toston, le frère aîné de Harald, avait juré sa perte. Aussi coupable citoyen qu'indigne frère, il obtint des vaisseaux de son beau-père Baudouin V, comte de Flandre (1066), descendit dans l'île de Wight, la mit à contribution, et pilla la côte orientale de la Grande-Bretagne jusques à Lincoln. Morcard, comte de Northumbrie, et son frère Edwin,

comte de Mercie, battirent ses troupes et l'obligèrent de s'enfuir en Écosse.

Mais un bien plus grand évènement se prépare. Guillaume, duc de Normandie, proclame ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Il invoque un testament d'Édouard qui l'appelle au trône. Il envoie des ambassadeurs à Harald; il le somme de déposer la couronne, et le menace de la guerre s'il s'obstine à conserver le diadème qui n'appartient qu'au successeur choisi par Édouard.

Harald répond avec fierté que les lois de l'Angleterre n'ont pas permis à Édouard de disposer du trône; que ceux qui avaient le droit de conférer la couronne l'avaient élu solennellement; qu'il ne trahirait pas la confiance des Anglais, et qu'il saurait défendre les droits qu'ils lui avaient donnés.

Guillaume, bien loin de renoncer à sa grande entreprise, convoque les états de Normandie et leur demande des subsides pour l'expédition dont le succès faisait tout l'objet de ses vœux. Les membres des états lui répondent qu'ils ne sont pas obligés de l'aider dans une guerre étrangère où la nation normande n'a aucun intérêt, que les guerres précédentes ont épuisé leur province d'hommes et d'argent, et ils refusent les subsides si vivement désirés par le duc. Il imagine de demander à chacun de ses vassaux en particulier ce qu'il n'a pu obtenir de leur réunion. Il flatte l'ambition des uns, il emprunte de l'argent des autres; il promet à tous les plus grands avantages; il les séduit, les convainc, les enflamme. Les exemples des premiers

qui se déclarent pour lui donnent une nouvelle force à ses discours, à ses sollicitations, à ses promesses. Les nobles et les marchands cèdent à une sorte de puissance invisible qui les entraîne. Ils ne doutent plus du succès; ils s'encouragent, ils s'animent, ils veulent se surpasser mutuellement dans leurs offres. Toute la Normandie va s'ébranler à la voix de son prince. Un Guillaume Fitzosberne se charge d'équiper quarante vaisseaux à ses dépens.

Les princes français voisins, amis ou alliés de Guillaume, lui amènent leurs guerriers. On distingue parmi eux les comtes du Maine, de l'Anjou et du Poitou.

Il s'adresse alors à son suzerain; il demande des secours au roi de France. Philippe était encore mineur. Le conseil du jeune roi s'assemble; le régent du royaume, Baudouin V, comte de Flandre, le préside: le conseil refuse des troupes à Guillaume.

Avec plus d'énergie, une plus grande puissance, une idée plus nette des droits de la nation et du roi, une prévoyance plus attentive des évènements qui devaient se succéder, un dévouement plus désintéressé à ses devoirs, une fidélité plus pure à ses serments, le conseil ou plutôt le régent du royaume, non seulement aurait refusé à Guillaume l'assistance qu'il réclamait, mais encore il aurait interdit au duc de Normandie, au vassal de la couronne, une guerre dont le succès devait être si funeste à la France. Mais à une époque où l'on

était si loin de soupçonner le principe tutélaire des peuples et des rois, l'inviolabilité du monarque et la responsabilité de ses ministres, qu'une régence pouvait et devait enfanter de malheurs!

Baudouin V était beau-père de Guillaume; il crut pouvoir, comme comte de Flandre, ce qu'il n'aurait pas osé comme régent. Il céda à l'appât d'une rente considérable que lui promit son gendre. Le duc de Normandie, suivant l'historien Guillaume de Malmesbury, envoya à son beau-père une feuille blanche, au bas de laquelle était son seing : Baudouin la remplit d'une obligation de trois cents marcs de rente. En conséquence de cet engagement, le comte fournit à son gendre de l'argent, des vaisseaux, et des hommes levés non seulement en Flandre, mais dans plusieurs autres contrées françaises, et engagea un grand nombre de nobles à marcher sous les drapeaux du duc de Normandie.

Guillaume cependant, que la nature avait doué d'un esprit supérieur, et qui connaissait bien et les opinions de son siècle et l'ambition des pontifes de Rome, veut donner à sa cause une grande faveur; il s'adresse au pape. Les évêques de Rome saisissaient toutes les occasions de faire regarder la Grande-Bretagne comme tributaire du saint-siége, et le fameux denier de saint Pierre, comme le signe d'une vassalité. Alexandre II, qui portait la tiare romaine, ne rejette pas l'occasion solennelle que lui offre Guillaume de confirmer et d'étendre sa prétendue suzeraineté. Guillaume demande l'ap-

probation de l'expédition qu'il prépare; il promet de ne tenir le royaume dont il se prétend héritier, et qu'il va conquérir, que comme un fief du siége apostolique. Alexandre approuve l'entreprise du duc de Normandie; il fait plus, il bénit avec pompe un étendard, et il l'envoie à Guillaume avec un anneau d'or, et une bulle par laquelle il l'investit du royaume d'Angleterre.

Le duc veut encore ajouter à tout ce qu'il a préparé pour s'assurer la victoire. Il engage Harfager, roi de Norwège, à faire en sa faveur une puissante diversion. Harfager arrive avec deux cents vaisseaux, ou plutôt avec deux cents barques, à l'embouchure de la rivière d'Humbre, et y reçoit un renfort commandé par Toston, dont rien ne peut calmer la haine et la vengeance. Il remonte aisément la rivière avec ses petits bâtiments qui ne demandent qu'une eau peu profonde; il débarque dans le comté d'York, et le ravage. Le comte de Northumberland et celui de Mercie assemblent des troupes; mais, nouvellement levées, elles sont sans discipline et sans expérience. Les Norwégiens les mettent en déroute, et s'emparent d'York. Harald accourt avec son armée; il rencontre les ennemis près du pont de Stanford, connu depuis sous le nom de *pont de la Bataille.* Harfager et Toston perdent la vie dans le combat; leur armée est taillée en pièces, et peu de leurs guerriers auraient échappé au fer du vainqueur, si un Norwégien n'avait pas seul défendu le passage d'un pont, et immolé avec sa hache d'armes les Anglais

qui osaient s'approcher de lui, jusques au moment où une flèche lui perça le cœur.

Harald poursuit sa victoire, s'empare de plusieurs vaisseaux, et ne permet à Olave, fils d'Harfager, et à un Paul comte des Orcades, de se retirer avec vingt bâtiments, que sous la condition de rendre tout ce qu'ils ont pris, et de donner autant d'argent que douze hommes en pourraient porter. Mais il fait une grande faute; il mécontente son armée au moment où il en a le plus de besoin: il se réserve tout le butin qu'il vient de faire; il le destine à soutenir la guerre contre les Normands. Un grand nombre de ses guerriers l'abandonnent.

Cependant Guillaume s'embarque à Saint-Valery avec toute son armée: secondé par un vent favorable, il traverse la Manche en peu de temps; il arrive à Pevensey dans le comté de Sussex. Le canton était dégarni de troupes. Harald avait été obligé de conduire tous ses guerriers contre les Norwégiens. Guillaume débarque sans obstacle, fortifie son camp, et voulant montrer à ses soldats sa confiance dans le succès, et leur donner ce courage irrésistible qu'inspire l'obligation de vaincre ou de périr, il renvoie en Normandie les vaisseaux qui les ont apportés.

Bientôt il suit le rivage de la mer, s'avance jusques à Hastings, où il fait construire de nouvelles fortifications, et publie un manifeste.

Il annonce aux Anglais qu'il vient venger la mort du prince Alfred, rétablir l'archevêque de Cantorbéry sur son siége, secourir l'église d'Angleterre,

et punir Harald, qui, violant un serment qu'il lui avait fait en Normandie, avait usurpé une couronne à laquelle il n'avait aucun droit.

Quelle que fût la superstition des Anglais, ce manifeste devait rendre bien peu favorable à Guillaume une nation qui avait élu Harald, et qui ne pouvait pas supporter l'idée de voir des étrangers remplir les grandes places du royaume. Aucun habitant de la Grande-Bretagne ne vint se ranger sous les enseignes du duc.

Il agit avec plus de politique en défendant sévèrement à ses soldats de ravager les terres et de maltraiter les Anglais, qu'il veut qu'on regarde déjà comme ses sujets.

Harald était encore à York, lorsqu'il apprend le débarquement de Guillaume; il se hâte de venir à Londres. La désertion et les combats contre les Norwégiens avaient beaucoup diminué son armée; mais un grand nombre de nobles qui ne pensaient qu'avec horreur à la domination des Normands se rassemblent autour de lui. Guillaume lui envoie des ambassadeurs, et lui commande pour ainsi dire avec hauteur de quitter une couronne qu'il a usurpée avec tant de perfidie. Harald répond avec dédain, réunit toutes ses forces, et va camper à quelques milles d'Hastings.

Ses espions rendent compte du nombre et de la discipline des Normands; les principaux officiers de son armée commencent à douter du succès. Gurth ou Gyth, le plus jeune de ses frères, lui conseille de différer le combat; il lui montre les Nor-

mands comme forcés par l'approche de l'hiver de quitter bientôt l'Angleterre; il le conjure du moins de ne pas courir en personne les hasards d'une bataille, et de se réserver pour attaquer le vainqueur avec de nouveaux guerriers. Le roi rejette l'avis de son frère : « Je veux, dit-il, prouver aux » Anglais que je suis digne de porter la couronne » qu'ils m'ont donnée. Et comment les Normands » seraient-ils plus redoutables que les Norwégiens » que je viens de disperser ? » Guillaume fait un mouvement en avant pour s'emparer d'un poste avantageux; mais voyant Harald prêt à le combattre, il perd de son assurance; il réfléchit profondément aux suites de son audacieuse entreprise; il hésite. Il envoie au roi un moine en qui il a une confiance particulière; il lui offre, ou de s'en rapporter à la décision du pape, ou de faire hommage du royaume d'Angleterre au duc de Normandie, ou de terminer leur différent par un combat singulier. « Le pontife de Rome, répond Harald, s'est » déjà prononcé contre moi; comment me sou» mettrais-je à son arbitrage? Il serait indigne d'un » roi d'Angleterre de rendre sa couronne dépen» dante. Je ne puis pas abandonner aux hasards » d'un combat singulier le sort du royaume : de» main au milieu d'une bataille, Dieu décidera » entre Guillaume et moi. »

Les Anglais, remplis de confiance et de joie, passent la nuit dans les festins. Les Normands se préparent au combat terrible dont la clarté du jour doit donner le signal.

Le 14 octobre 1066, anniversaire de la naissance du roi, les deux armées se rangent en bataille. Harald est à la tête de son infanterie, armée de boucliers, de lances, de haches d'armes et de glaives. Son avant-garde se compose des Anglais de Kent, qui, depuis le commencement de l'heptarchie saxonne, jouissent du privilége de marcher les premiers contre l'ennemi. Ses deux frères sont à ses côtés: auprès de lui flotte un drapeau sur lequel on voit l'image d'un guerrier, brodée en or et en pierres précieuses.

Les Normands sont rangés sur trois lignes. Montgommery et Fitzosberne commandent la première, composée de Bretons, d'Angevins et de Manceaux; la seconde, formée de Poitevins et de Flamands, est confiée à Geoffroy Martel; et le duc est à la tête de la troisième, qui comprend les Normands. Auprès de lui vont combattre quatre ou cinq cents nobles de Normandie, dont plusieurs chroniques ont conservé les noms. On a écrit que son armée était composée de soixante mille hommes, parmi lesquels on comptait plusieurs archers et un corps considérable de cavaliers pesamment armés.

Le duc fait déployer l'étendard que le pape a béni; il ordonne une prière. Les Normands, ou plutôt les Français, invoquent le Dieu des batailles, et toujours remplis du souvenir des hauts faits du temps de Charlemagne, ils chantent avec enthousiasme la chanson du valeureux Roland, et marchent au combat.

Ils lancent un nombre immense de flèches. Les

Anglais, peu accoutumés aux armes de trait, et d'abord un peu ébranlés, rétablissent bientôt leurs rangs, les serrent et forcent leurs ennemis à reculer. Les Normands reviennent à la charge, mais ne peuvent entamer les lignes pressées des Saxons couverts de leurs boucliers et armés de leurs longues piques. On combat des deux côtés avec une valeur égale ; les deux chefs animent leurs troupes par leur présence, leurs paroles, leur exemple héroïque. La moitié du jour s'était déjà écoulée, et la victoire est encore incertaine. Aucune des deux armées n'a cédé le plus petit espace. Guillaume a recours à une manœuvre à laquelle il a exercé son armée; il ordonne à ses trompettes de sonner la retraite; les Normands paraissent prendre la fuite. Les Anglais les croient en déroute, rompent leurs rangs, les poursuivent en désordre. Le duc voit leurs épaisses colonnes se disperser en petits pelotons, se dissiper pour ainsi dire dans la campagne: ses trombes guerrières donnent un nouveau signal; les Normands se retournent, se reforment, tombent sur les Anglais éparpillés, les environnent, les taillent en pièces. Harald furieux parcourt comme un éclair tout le champ de bataille, rallie une partie de ses troupes, s'empare, en grand capitaine, d'un poste avantageux, voit un nombre immense de ses guerriers accourir autour de lui, recommence le combat et repousse l'ennemi.

On a blâmé Harald de n'avoir pas profité de ce succès pour se retirer en sûreté, conserver son armée, et forcer les Normands à une paix avantageuse

pour la Grande-Bretagne : peut-être a-t-on jugé d'après l'évènement. Quoi qu'il en soit, admirons le héros qui combat pour l'indépendance de son pays.

Harald veut compléter sa victoire : Guillaume veut la lui enlever. La nuit approche. Le duc redouble d'efforts ; il attaque avec impétuosité les Anglais. A quoi tiennent les empires ! Une flèche rencontre le valeureux Harald, perce sa poitrine, le renverse sans vie. Un cri terrible s'élève dans l'armée du malheureux roi. Le trouble, la consternation, le désespoir, s'emparent des Anglais ; ils prennent la fuite. La cavalerie normande les poursuit ; elle en fait un carnage horrible. Les deux frères de Harald, Gurth et Lewin, sont tués en combattant, ainsi qu'un grand nombre de chefs de l'armée royale. Morcard et Edwin, les deux amis de Harald, combattent en vain avec le plus grand courage pour venger le roi qu'ils viennent de voir tomber. Ils sont contraints de céder à la fortune ; ils ne peuvent que sauver une portion de l'armée à la faveur des ténèbres.

Guillaume triomphant ordonne à ses guerriers de rendre grâce au ciel qui les protège. Il envoie au pape l'étendard royal. Il fait élever sa tente au milieu du champ de bataille : il y passe la nuit.

Lorsque le soleil éclaire ce champ de carnage où tant de Normands et d'Anglais ont trouvé la mort, les soldats de Guillaume enterrent les compagnons qu'ils ont perdus. Le vainqueur permet aux paysans des environs de Hastings de rendre les mêmes devoirs aux Anglais qui ont péri. Le

corps du roi était si défiguré par de nombreuses blessures, qu'on a de la peine à le reconnaître. Guillaume renvoie, sans rançon, ce corps mutilé et ceux des deux frères de Harald, à leur mère Githa. Elle les fait enterrer dans l'abbaye de Watham, que Harald avait fondée. Ainsi périt avec Harald la domination des Anglo-Saxons, qui avaient gouverné l'Angleterre pendant six siècles ; ainsi périt avec ce roi l'indépendance de la nation. Si la Grande-Bretagne n'avait pas été si près de sa barbarie, si elle avait pu avoir déjà les lois fondamentales qui devaient faire son bonheur et sa gloire sous Guillaume III, elle aurait donné des larmes au roi vaillant et généreux qui venait de mourir pour sa patrie ; elle aurait élevé un trophée sur son tombeau ; mais elle aurait repoussé les cohortes étrangères et conservé sa liberté.

Le fer des vainqueurs de Hastings avait moissonné l'élite des nobles et des autres guerriers anglais. Les frères de Harald avaient cessé de vivre; ses enfants s'étaient réfugiés en Irlande. Edgar Athelin n'avait pas la force de caractère nécessaire pour braver la tempête. Morcard et Edwin étaient à Londres avec les débris de l'armée; mais aucune autorité ne pouvait rétablir l'ordre, ni calmer la terreur. La révolution était faite; une seule victoire avait disposé d'un royaume trop mal organisé : Guillaume était roi d'Angleterre.

Il avait de la peine cependant à se persuader de la réalité d'un si grand changement. Il voit encore en Angleterre un nombre immense d'hommes qui

peuvent trouver des armes. Il croit qu'on va faire contre lui ce qu'il se serait empressé d'entreprendre s'il avait eu la Grande-Bretagne à défendre. Il craint que la fortune ne lui soit contraire dans de nouveaux combats; il veut avoir une place forte où il puisse, si le sort l'abandonne, trouver un asile assuré et recevoir des secours du continent; il désire d'ailleurs de donner à ses amis d'Angleterre, et particulièrement à ceux de Londres, le temps de disposer les esprits en sa faveur.

Tempérant son audace par une grande prudence, il différa donc de marcher sur Londres, et s'avança vers Douvres, qu'il investit. Cette place était défendue par l'art et par la nature; la garnison en était nombreuse; plusieurs de ceux qui avaient échappé à la dernière défaite s'y étaient renfermés; mais la consternation des guerriers et des habitants était si grande, qu'il s'en empara après quelques jours de siége.

Peu de temps après, il ordonna à son armée de marcher vers Londres; il prit les devants avec un corps de cavalerie. Des guerriers de Kent se présentèrent à lui, portant de grandes branches d'arbre; ils offrirent de le reconnaître s'il voulait confirmer leurs priviléges; il le leur promit, et ils lui prêtèrent serment de fidélité.

Mais une de ces calamités qui ont plus d'une fois renversé les projets des plus grands conquérants suspendit la marche de Guillaume : une maladie dangereuse, une dyssenterie cruelle se répandit dans l'armée française; Guillaume lui-

même en fut attaqué. Si Harald n'avait pas perdu la vie, l'Angleterre était sauvée; mais que pouvaient au milieu du trouble, du désordre, et de l'anarchie, Morcard et Edwin, qui s'étaient renfermés dans Londres ?

Un très grand nombre de nobles de la Grande-Bretagne s'y étaient réunis; ils délibéraient sur les mesures que l'on pouvait essayer encore dans la triste extrémité où ils étaient réduits. Edwin et Morcard proposèrent de placer sur le trône près de s'écrouler, Edgar Athelin, le petit-fils d'Edmond-Côte-de-Fer, et de l'y élever comme un signal qui montrerait au peuple que tout n'était pas désespéré, et autour duquel pourraient se rallier les défenseurs de la patrie. Stigand, archevêque de Cantorbéry, qui avait tout à redouter des Normands, et les plus riches habitants de Londres, animés d'un noble patriotisme, embrassèrent avec ardeur ce moyen de salut. Mais la plus grande partie des évêques et des prêtres, qui espéraient jouir d'un grand crédit sous Guillaume, dont on vantait la piété, et qui d'ailleurs craignaient les anathèmes du pontife de Rome, déclaré pour le duc de Normandie, avaient abandonné la cause sacrée de la patrie, et favorisaient celle du vainqueur par leurs menées secrètes. Leurs artifices ne purent néanmoins empêcher qu'on ne proclamât Edgar roi d'Angleterre; mais ils parvinrent par leurs séductions à éloigner de l'étendard royal un grand nombre de braves et de généreux Anglais.

Les ravages de la dyssenterie avaient cependant cessé dans l'armée de Guillaume. Les Français s'avançaient par trois routes différentes. Le duc avait changé de système ; il avait prescrit à ses troupes de détruire par le fer et par le feu tout ce qui s'opposerait à leur passage ; il n'était que trop bien obéi : la dévastation, la mort et l'incendie marquaient tous leurs pas. La terreur qui les précédait allait toujours croissant, et le clergé, constant dans sa perfidie, ne cessait de détourner les peuples de la résistance que leur commandait le plus saint des devoirs, et de leur promettre qu'ils obtiendraient par leur soumission le maintien de leurs droits et de leurs libertés.

Les citoyens de Londres, séduits par les discours du clergé, tombent dans le découragement, et parlent de négociation. On annonce que Guillaume est dans le voisinage de Londres ; il n'a avec lui qu'une division. Morcard et Edwin espèrent le surprendre, font une sortie, l'attaquent avec vigueur ; mais le duc les repousse, malgré la fatigue de ses soldats. Cet échec donne une nouvelle force aux suggestions du clergé infidèle : la cause d'Edgar est désespérée ; la trahison a achevé de perdre l'Angleterre désunie. Les deux frères Morcard et Edwin se retirent navrés de douleur vers les contrées septentrionales du royaume : que leurs noms soient conservés par l'histoire ; qu'ils soient toujours vénérés par ceux à qui la patrie est chère.

A peine étaient-ils sortis de Londres, que l'on

voit s'élever dans les airs la flamme qui consume les faubourgs situés sur la rive droite de la Tamise ; on s'écrie qu'une grande partie de l'armée normande a passé ce fleuve , en suit la rive gauche, et arrive sur la ville. Les nobles et les prélats anglais ne croient pas pouvoir différer davantage une soumission qui peut désarmer le vainqueur; ils sortent accompagnés des magistrats de la capitale, vont au-devant du duc et lui offrent la couronne de la Grande-Bretagne. Le duc l'accepte, leur promet de ne pas les faire repentir de leur choix; mais n'osant pas encore se renfermer dans la ville, il établit ses quartiers à Barking, dans le comté d'Essex et à quelques milles de Londres.

Il a l'art de montrer une grande affabilité; et que ne peut pas l'apparence même de la douceur et de la bonté ?

Edgar Athelin lui-même renonce à toutes ses prétentions, vient à Londres, se confie à Guillaume. Morcard et Edwin licencient leurs troupes, jurent au nouveau roi une fidélité que garantit aux yeux de Guillaume celle qu'ils ont eue pour Harald et pour Edgar; et leur exemple achève d'entraîner toutes les villes ou communes et tous les lords ou seigneurs d'Angleterre.

Guillaume déclare qu'il ne tient la couronne que du choix des Anglais, est proclamé roi, et indique un jour pour son couronnement. Stigand, archevêque de Cantorbéry, aurait dû le sacrer, comme premier prélat de la Grande-Bretagne; mais le pape l'avait suspendu de ses fonctions, et le roi,

pour ne pas déplaire au pontife qui a si bien servi sa cause, veut être couronné par Aldred, archevêque d'York.

Dès le commencement de la cérémonie, l'archevêque, suivant l'usage d'Angleterre, de France et d'autres royaumes, demande aux Anglais réunis en grand nombre s'ils choisissent pour leur roi Guillaume de Normandie; tous les assistants répondent *oui*, au milieu de grandes acclamations. L'évêque de Coutances se tourne vers les Normands ou Français, leur fait la même demande, et reçoit la même réponse; et ce n'est qu'après la vive et solennelle expression de ce concours remarquable, que l'archevêque d'York met la couronne sur la tête du roi. Guillaume prononce le serment ordinaire de protéger l'église et ses ministres, de gouverner son peuple avec équité, de ne proposer et de ne sanctionner que de justes lois, et de les faire exécuter avec exactitude.

Le célèbre annaliste et antiquaire anglais Jean Stow a écrit que, depuis le couronnement de Guillaume, on continua de dater les actes civils d'après l'année qui commençait au vingt-cinq mars; mais que les historiens regardèrent le jour de Noël, anniversaire de ce couronnement, comme le premier de l'année, et que cette espèce d'hommage dura jusque vers l'an 1564.

A peine Guillaume fut-il sacré, qu'il se mit en possession du trésor que Harald avait à Winchester. Il en distribua une partie aux principaux officiers de son armée, aux églises, aux monastères,

et envoya une somme considérable au pape, dont l'intervention lui avait été si utile.

Il revint aux principes de modération qu'il avait adoptés en descendant en Angleterre. Il recommanda aux chefs de ses troupes de traiter les Anglais comme des frères, établit les peines les plus sévères contre ceux de ses soldats qui insulteraient les Anglo-Saxons ; et, fidèle à la promesse qu'il avait faite, confirma par des édits solennels les lois et coutumes saxonnes, les priviléges des peuples de la Grande-Bretagne, et particulièrement ceux de la ville de Londres.

Les Anglais furent si reconnaissants de ces actes de justice, que, passant tout d'un coup de l'opposition à l'attachement, ils s'empressèrent de lui offrir les différentes sommes dont il avait besoin pour payer les dépenses mêmes de la guerre qu'il leur avait faite. Ils ne se regardaient plus comme conquis ; ils ne voyaient plus dans Guillaume qu'un roi de leur choix; et leur confiance et leur affection pour leur nouveau monarque augmentèrent surtout lorsqu'ils le virent publier des règlements pour les préserver de la violence des brigands retirés en grand nombre dans les vastes forêts de la Grande-Bretagne, faire construire, sur le champ de bataille où Harald avait été tué, une abbaye que l'on nomma *abbaye de la Bataille*, y fonder de fréquentes célébrations des saints mystères pour le bonheur éternel de ce prince valeureux, conserver à Edgar Athelin le comté d'Oxford que Harald lui avait donné, traiter avec amitié ce neveu de

son bienfaiteur, le roi Édouard; nommer des Anglais à des places considérables, non seulement dans la Grande-Bretagne, mais même dans la Normandie, en marier plusieurs à de riches héritières normandes, et engager ceux qui l'avaient suivi à épouser des Anglaises.

Il se rendit surtout très populaire par une mesure qui devait servir admirablement sa politique secrète, et dont les Anglais furent bien éloignés de prévoir le danger. Il plaça de nombreuses garnisons normandes ou françaises dans la Tour de Londres et dans les autres forts qu'il avait fait construire à Héreford, auprès du pays de Galles, à Norwich, près des côtes orientales de la Grande-Bretagne, à Douvres, à Hastings et à Winchester. Sous le prétexte de débarrasser les Anglais d'une sujétion pénible, il les dispensa de l'obligation que leur imposaient les lois saxonnes de paraître tous les ans sous les armes et à leurs frais; et les Anglais, prévenus en sa faveur et uniquement occupés du présent, ne virent pas qu'il venait de briser leur véritable force nationale et de détruire une des plus sûres garanties de leur liberté.

Il désira cependant de revoir sa patrie, d'en régler les affaires, et de montrer aux Normands son front orné des lauriers de la victoire et du diadème des rois. Il donna, pour le temps de son absence, la régence de l'Angleterre à son frère Odon, évêque de Bayeux, et à Guillaume Fitzosberne; et, ne négligeant aucune des précautions qui peuvent maintenir la tranquillité du pays qu'il a con-

quis, il emmena avec lui, en apparence pour leur témoigner son affection et leur montrer la Normandie, mais en réalité pour lui servir d'otages et parer son triomphe, les deux frères Morcard et Edwin, qui avaient combattu contre lui, Wathéof, fils de Siward, Edgar Athelin, et Stigand, archevêque de Cantorbéry.

(1067) Les Normands accueillirent avec enthousiasme le vainqueur de l'Angleterre. Les fêtes succédèrent aux fêtes; et on a même écrit que Baudouin V, comte de Flandre, son beau-père, et régent du royaume de France, non content d'avoir fait la faute impardonnable de favoriser les projets d'un dangereux vassal, contre lequel il aurait dû secourir les Anglo-Saxons, lui envoya à Fécamp un ambassadeur pour le féliciter, au nom de son pupille le jeune roi des Français, Philippe Ier, sur le succès de ses armes.

La destinée de la Grande-Bretagne aurait pu être heureuse sous le sceptre de Guillaume; mais son sort va changer.

Les deux régents gouvernent de la manière la plus tyrannique; les Anglais opprimés font entendre des murmures menaçants. Comment les régents osent-ils tenir une conduite si opposée à celle que Guillaume a tenue? comment ne redoutent-ils pas sa colère en ébranlant son trône? Auraient-ils reçu d'horribles instructions secrètes? Le conquérant aurait-il désiré que la révolte des Anglais lui servît de prétexte pour les dépouiller de leurs biens, de leurs lois, de leur liberté? Ce

que la postérité doit reprocher à Guillaume pourrait-il justifier ces soupçons ?

Quoi qu'il en soit, Odon et Fitzosberne oppriment les Anglais par des exactions sans cesse renouvelées. Ils sont bien plus coupables, ils y ajoutent les insultes les plus outrageantes contre ceux qui demandent justice. L'indignation devient générale. Les habitants de Kent ne peuvent plus contenir leur rage secrète; ils appellent à leur secours Eustache, comte de Boulogne, qui ne voit qu'avec peine l'énorme agrandissement de la puissance de son voisin le duc de Normandie. Eustache fait débarquer un corps de ses troupes auprès de Douvres. Les guerriers de Kent se réunissent à ceux du Boulonais; ils attaquent le château, dont le gouverneur, Hugues de Montfort, est absent avec une partie de la garnison : mais les Normands restés dans le fort font une sortie, les taillent en pièces, et le neveu d'Eustache est fait prisonnier.

Un Édric, surnommé le Forestier, et neveu de cet Édric Stréon qui avait si souvent trahi les rois Éthelred et Edmond-Côte-de-Fer, possédait une grande partie du comté d'Héreford. Ses terres, depuis le départ de Guillaume, étaient sans cesse ravagées par les soldats du régent Fitzosberne. Irrité de ces insultes, il ajoute à ses troupes un corps de Gallois, et dévaste plusieurs contrées. Le ressentiment des Anglais n'a plus de bornes: de tous les côtés ils ont recours aux armes; des bandes d'Anglo-Saxons, qui se réunissent dans les bois, massacrent tous les Normands qu'elles rencontrent.

Un comte Coxo est tué par ses vassaux, parcequ'il refuse de se mettre à leur tête contre les étrangers qui les oppriment. On est près de voir éclater un de ces effets terribles du désespoir des nations qui veulent briser un joug odieux. Une vaste conjuration s'étend sur toute la surface de la Grande-Bretagne. Le temps du carême approchait. Le jour des cendres, le premier jour de ce temps consacré à la pénitence, les Normands devaient, suivant un usage ancien, assister sans armes au service divin ; pendant ce même service, ils devaient tous périr par le fer des Anglais.

La conjuration est découverte. Guillaume se hâte de repasser en Angleterre ; les chefs de l'association qui voulait délivrer leur pays de ses tyrans se retirent vers les frontières de l'Écosse, fortifient Durham, y trouvent un asile pour leur indépendance ; et Guillaume, ne croyant plus avoir besoin de dissimuler, va faire peser un sceptre de fer sur ces Anglais qui se repentent si amèrement, mais trop tard, de s'être fiés à ses promesses.

Soyons attentifs à ce qui va se passer ; et que la conduite de Guillaume, sans cesse présente au souvenir des peuples, entretienne à jamais dans leurs cœurs l'amour sacré de leur indépendance.

(1068) Guillaume, au lieu de punir les régents, approuve leur conduite ; l'Angleterre ne sera plus pour lui qu'un pays conquis. Il rétablit la taxe du *danegelt*, si odieuse aux Anglais, et qu'Édouard-le-Confesseur avait abolie. On murmure dans tout le royaume contre cet acte de l'autorité arbitraire du

roi. Aldred, cet archevêque d'York qui a sacré Guillaume, le conjure de la supprimer. Le roi irrité ordonne qu'on la lève avec plus de rigueur. Les provinces de Devon et de Cornouailles, plus éloignées que la plupart des autres comtés du siége de sa puissance, se révoltent contre cette taxe. Exeter refuse de recevoir une garnison normande. Le roi voit aisément qu'il est perdu s'il donne le temps aux différents comtés de l'Angleterre de suivre l'exemple du comté de Cornouailles et de celui de Devon; il part de Londres malgré les rigueurs de l'hiver. Les magistrats d'Exeter viennent au-devant de lui, se soumettent et donnent des otages. Le peuple cependant, désavouant ses magistrats, ferme ses portes. Guillaume a la barbarie de faire crever les yeux à un des otages. Ses menaces effraient les habitants d'Exeter; ils renoncent à toute résistance; ils implorent la miséricorde du monarque. Le roi plus politique leur pardonne, défend qu'on pille leur cité, et fait construire contre leurs murs un vaste fort où il laisse une nombreuse garnison, et dont il donne le commandement à Baldwin de Molis.

Il se rend à Winchester, où la reine Mathilde est couronnée par l'archevêque d'York.

Bientôt sa témérité devient extrême. Un acte de la tyrannie la plus injuste va peut-être le renverser du trône. Il ose faire saisir les biens de tous ceux qui ont combattu à Hastings pour la liberté de leur patrie, et les distribue aux officiers normands. Rien n'arrête le mécontentement de

l'Angleterre. Tous les yeux se tournent vers Edwin et Morcard : on espère dans leur valeur, on les conjure de délivrer leur patrie infortunée. Les deux frères répondent à la voix de leurs compatriotes; ils vont tout entreprendre pour briser leurs fers.

Ils se liguent avec leur neveu Blethwin, prince du pays de Galles, Malcolm III, roi d'Écosse, et Swein ou Suénon II, roi de Danemarck. Ils rassemblent leurs forces dans le comté d'York, et déclarent solennellement qu'ils prennent les armes pour détrôner un tyran barbare.

Guillaume sent le danger qui le menace; il arrive auprès d'York avant que les renforts attendus par les deux frères aient pu se réunir. Les troupes qui les entourent désespèrent de pouvoir lutter avec succès contre Guillaume et ses Normands; une sorte de terreur panique s'empare de leurs esprits; le défaut d'union perd une seconde fois la Grande-Bretagne : les deux frères se voient forcés de négocier avec Guillaume. Le roi qui, quelques jours plus tard, peut se trouver environné d'Anglais, de Gallois, d'Écossais et de Danois armés contre lui, se hâte de promettre aux deux frères que tout sera oublié. Mais quelle sera la garantie de la promesse d'un monarque qui a déjà violé la foi qu'il avait solennellement jurée en recevant la couronne?

Le roi d'Écosse, qui s'avançait pour se joindre aux deux frères, apprend leur réconciliation avec le roi, accepte la paix que lui offre Guillaume, et

ses ambassadeurs rendent hommage au roi d'Angleterre pour la province ou le royaume de Cumberland.

Guillaume, suivant le système qu'il a adopté, fait bâtir des forts à Nottingham, à Warwick, à York, à Lincoln, à Huntingdon, à Cambridge. Il a su que Hère de Wake, lord de Brunne, a agité le Norfolk; que les fils de Harald, à la tête d'aventuriers irlandais, ont ravagé le Sommerset. Les soupçons et la crainte entrent dans son âme, comme dans celle de tous les tyrans; il déteste ceux qu'il redoute : les Anglais ne sont plus pour lui que des ennemis. Triste condition et du tyran et des victimes! Un grand nombre d'arrestations arbitraires manifestent son effroi. Plusieurs lords se retirent en Écosse. Malcolm III les accueille favorablement. Edgar Athelin s'y réfugie avec sa mère et ses deux sœurs, Marguerite et Christine; le roi d'Écosse le traite comme un frère, et épouse sa sœur.

Les Anglo-Saxons qui avaient trouvé un asile en Écosse correspondaient secrètement avec les mécontents de l'Angleterre; ils négociaient avec les Irlandais et le roi de Danemarck pour la délivrance de leur patrie. S'ils avaient pu oublier leurs intérêts privés, éteindre de funestes rivalités que le malheur n'avait pas fait disparaître, concerter leurs mouvements, se donner un chef d'un grand caractère et digne d'être le libérateur de son pays, Guillaume n'aurait pu conserver sa conquête; mais la désunion des Anglais le sauve une troisième fois.

L'inquiétude naturelle des Northumbriens lui inspire de la méfiance : il donne le gouvernement du comté de Durham à Robert de Cumia. Ce Robert a l'impolitique de souffrir que ses soldats pillent la ville et les campagnes. Les Northumbriens, impatients de ces violences, se réunissent, tuent les Normands qu'ils rencontrent, attaquent l'habitation du gouverneur, y mettent le feu, et Robert périt dans les flammes avec tous les siens.

(1069) Les habitants d'York, animés par l'exemple des Northumbriens, massacrent leur gouverneur, immolent une partie de leur garnison et assiègent le fort. Le roi arrive, les taille en pièces, n'accorde aucun quartier aux vaincus, fait construire un second fort; et cependant à peine s'est-il éloigné, que les deux forts sont attaqués par les habitants de la ville.

Tant d'agitations et de résistances font craindre à Guillaume des mouvements plus dangereux encore; il envoie en Normandie la reine Mathilde.

Ces guerres intestines sans cesse renouvelées fatiguaient les Normands; la promesse des plus grandes récompenses ne les touchait plus aussi vivement. Un grand nombre d'officiers de Normandie ou d'autres contrées de la France renoncèrent à toutes les espérances que Guillaume voulait leur donner : un grand nombre de ces guerriers repassèrent la mer. On compta parmi eux Hugues de Grentemesnil, gouverneur de Winchester, et Humphray de Tolleul, gouver-

neur de Hastings. Guillaume, avide d'argent, les regarde comme déserteurs et confisque leurs terres.

Les fils de Harald reparurent sur la côte septentrionale du comté de Devon. Ils furent contraints de se rembarquer; mais un ennemi plus redoutable vint combattre Guillaume.

Une flotte commandée par Osbern, frère de Suénon roi de Danemarck, et par ses deux fils Harold et Canut, se montra sur les côtes d'Angleterre. A peine fut-elle arrivée à l'embouchure de la rivière d'Humber, qu'elle fut jointe par des vaisseaux d'Écosse, par Edgar Athelin et par un grand nombre d'autres mécontents; elle remonta la rivière, et cette armée d'Anglais, d'Écossais et de Danois vit bientôt accourir vers elle les habitants du comté d'York et du Northumberland. Les confédérés formèrent le siége d'York. Mallet, qui y commandait, crut devoir ordonner qu'on brûlât les faubourgs; mais un vent violent s'étant élevé, l'incendie se communiqua promptement à la ville, dont la plupart des maisons étaient de bois. Pendant que les flammes en dévoraient tous les édifices et même la cathédrale et le monastère, les confédérés, profitant du trouble et de la consternation des assiégés, pénétrèrent dans les forts, passèrent au fil de l'épée près de trois mille Normands, emmenèrent sur leurs vaisseaux un riche butin et des prisonniers, parmi lesquels étaient Mallet, sa femme et ses enfants, et laissèrent au milieu des ruines fumantes de la ville une garni-

son anglaise commandée par Walthéof, fils de Siward comte de Northumberland.

Guillaume furieux jure qu'il ne laissera aucune âme vivante dans ce Northumberland. Son arrivée sur les confins du comté d'York est marquée par d'horribles ravages. Il apprend que les Danois occupent, auprès de la rivière de Trent, un poste dont il n'espère pas de pouvoir les chasser. Il parvient à gagner Osbern; il lui donne une somme considérable d'argent, et, ce qui serait inexplicable dans un siècle moins barbare, il consent à le voir piller la côte maritime jusques au printemps.

Débarrassé des Danois, il marche vers York, dont on s'était hâté de relever l'enceinte; il ordonne un assaut. Son attaque est terrible; mais le vaillant Walthéof est sur la brèche, une hache d'armes à la main : il renverse tous les assaillants qu'il peut atteindre. Les Normands sont repoussés. Malheureusement pour les insurgés, la famine règne bientôt dans la place investie, et les assiégés sont obligés de capituler. Le roi croit de son intérêt de s'attacher le fils du comte Siward : non seulement il lui accorde une capitulation honorable, mais encore il veut le marier avec sa nièce Judith et il le comble de dignités.

Quel déluge de maux ont cependant attiré sur l'Angleterre ceux qui n'ont pas voulu la défendre avec Harald!

La prise d'York rompt la digue qui retenait le torrent fougueux. Guillaume déchaîne sa vengeance contre les Northumbriens. On ne peut lire sans

frémir, et sans maudire les lâches et les traîtres à leur pays, que Guillaume ne laisse pas une seule maison depuis York jusques à Durham. Il n'épargne ni les bâtiments publics ni les édifices sacrés. Les malheureux Anglais, privés d'habitation et de subsistance, errent livrés au désespoir; ils voient périr de faim et de froid leurs enfants et leurs femmes. Ils cherchent en vain à prolonger leur misérable vie en dévorant des chiens, des chats, des insectes, en osant même se nourrir de la chair infecte des cadavres de leurs amis; ils expirent en implorant la justice divine contre le tyran féroce et les perfides qui l'ont appelé.

Ceux à qui il reste encore quelques forces se retirent en Écosse. On y voit arriver d'autres Anglais des rangs les plus élevés, que Guillaume a dépouillés de leurs biens, ou qui ne peuvent se résoudre à vivre dans ses fers; la reine Marguerite et son mari Malcolm les accueillent tous avec la plus grande humanité, et leur donnent des terres.

Le bruit des atrocités de Guillaume répand l'insurrection; elle s'étend sur presque toute la Grande-Bretagne. Les habitants des comtés de Dorset et de Sommerset prennent les armes; ceux de Devon et de Cornouailles assiègent Exeter; les Gallois se joignent aux guerriers du Chester insurgé. Mais la destinée de la Grande-Bretagne était de ne pouvoir secouer le joug : le défaut de concert rendait toujours ses efforts vains. Les habitants des comtés de Dorset, de Sommerset, de Cornouailles et de Devon sont battus et dispersés; et Guillaume mar-

che lui-même contre ceux du Chester et les Gallois, réunis sous le commandement d'Édric-le-Forestier.

Il part d'York pour aller vers le pays de Galles; il conduit son armée au travers des marais, des bois et des montagnes. Il fatigue si fortement ses guerriers que ceux du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne demandent à se retirer. Guillaume les encourage; il arrive auprès de Chester; mais redoutant la valeur d'Édric et de ses soldats, il préfère de tâcher de le satisfaire, et il réussit à l'attacher à sa cause.

La conquête d'Édric le rassure plus que les nouveaux forts qu'il fait élever à Chester et à Staffort; il se rend à Salisbury; il se regarde comme paisible possesseur de l'Angleterre; il croit pouvoir congédier son armée, et va à Winchester, l'ancienne capitale du royaume de Westsex, se faire couronner une seconde fois par deux légats que le pape lui avait envoyés.

Nous allons voir maintenant tout son système se développer, et les chaînes redoublées autour des malheureux Anglais.

Il les dépouille de toutes les charges, de tous les fiefs qui dépendaient de la couronne; il distribue ces fiefs et ces emplois aux Normands et aux autres Français. Il donna à Robert, son frère utérin, le comté de Cornouailles, qui comprenait, suivant plusieurs historiens, près de trois cents fiefs; et il lui en avait déjà donné près de six cents dans d'autres comtés. Odon, son autre frère, eut

quatre cents fiefs, le comté de Kent, et la place de haut justicier du royaume. Le comté d'Hereford fut le partage de Guillaume Fitz-Osbern. Il accorda à son neveu, Hugues-Loup, le comté de Chester, le titre de palatin, des droits presque égaux à ceux du roi, et une sorte d'indépendance. Alain-Fergeant, son beau-fils, et duc de Bretagne, eut des droits semblables dans les domaines qui avaient appartenu à Morcard, et dont il le mit en possession. Il conféra le comté de Salop à Robert de Montgommery; celui de Buckingham, à Walter-Giffard; celui de Surrey, à Guillaume Warren; la seigneurie, ou baronnie, ou *lordship* de Holdernes à Eudes, comte de Blois; les comtés de Norfolk et Suffolk, à Raoul de Guair; le château de Tutburg, à Henri de Ferrières; deux cent quatre-vingts seigneuries ou baronnies, à Geoffroy, évêque de Coutances; et un grand nombre d'autres fiefs ou domaines, aux Touars, aux Tancarville, aux Harcourt, aux Basqueville, aux d'Aubigni, aux Évreux, aux Talbot, aux Courtenay, aux Wakes, aux de la Wère, etc.

Il voulut que tous ces fiefs et comtés fussent soumis, non pas aux anciennes lois du royaume, mais au régime féodal et rigoureux de la Normandie; et de ces lois féodales normandes est venu ce qu'on a appelé en Angleterre le droit commun, dont les termes seuls indiqueraient l'origine.

Les juges et les avocats, ou défenseurs des affaires et des accusés, ne furent plus que des Normands; on ne parla plus devant les tribunaux que la langue du vainqueur. Il fut défendu, sous peine

de mort, dans les villes, et même dans les villages, de sortir avec du feu ou de la lumière lorsqu'on aurait sonné une cloche, qu'on désigna par le nom de *couvre-feu*, et par corruption de *cur-feu*. Cette règle, qu'on suivait en Normandie, parut néanmoins aux Anglais, accoutumés à la liberté et à l'indépendance, l'acte le plus dur du pouvoir despotique sous lequel ils avaient été obligés de fléchir; mais ils étaient réservés à bien d'autres injustices, et ce qui est plus insupportable pour des cœurs généreux, à bien d'autres humiliations.

Guillaume voulut en quelque sorte tout anéantir dans les Anglo-Saxons. Il chercha à substituer entièrement à la langue anglo-saxone celle des Normands, qui était un mélange du danois et du français encore barbare du onzième siècle. Il établit, jusque dans les simples bourgades, des écoles où l'on enseignait cet idiome de Normandie.

Il prescrivit aux Anglais d'adopter tous les usages des vainqueurs, de s'habiller comme eux, de faire raser leur barbe.

Informé par ses espions qu'un grand nombre de familles avaient caché leur argent et leur argenterie dans des couvents, il commanda qu'on fît les recherches les plus exactes dans tous les monastères; et non seulement il enleva tout l'argent que l'on put y trouver, mais, sous le prétexte de prendre ce qui avait appartenu à ceux qu'il appelait rebelles, il s'empara des vases sacrés, des châsses, des reliquaires précieux.

Ainsi, terres, domaines, fiefs, baronnies, lois, police, juges, défenseurs, langue nationale, usages, costume, argent, trésors, objets consacrés par la piété de leurs pères, Guillaume voulut tout enlever aux Anglais; à peine leur laissa-t-il leur nom, comme un monument de sa victoire.

A combien de rois son exemple et ses succès ont été funestes! combien de calamités cet affreux triomphe de la force sur la justice a fait tomber sur la tête de ses successeurs!

Son avarice et son despotisme inflexible le portèrent cependant à prendre, relativement au clergé, des mesures que la politique la plus éclairée n'aurait pu qu'approuver, si elles avaient été prescrites par une puissance législative légitime, au lieu d'être les effets des passions d'un tyran. Il ordonna que les terres ecclésiastiques fussent soumises aux mêmes obligations que les autres, et par conséquent sujettes au service militaire; que les possesseurs de ces terres fournissent en temps de guerre un certain nombre de cavaliers; que les ecclésiastiques qui refuseraient d'obéir fussent chassés de leurs bénéfices; et qu'en temps de paix, ses troupes fussent logées et nourries dans ces mêmes terres des moines ou du clergé séculier.

Il maintint avec soin l'usage suivi par les rois ses prédécesseurs, de conférer les évêchés et les abbayes, en donnant un anneau et le bâton pontifical. Il défendit aux évêques d'excommunier un de ses vassaux, avant qu'il ne l'eût jugé lui-même digne de l'anathème. L'archevêque de Cantorbéry

ne pouvait convoquer ou dissoudre aucun synode ou concile national que d'après ses ordres. Il ne souffrit jamais qu'un évêque du royaume reçût une bulle du pape avant qu'il ne l'eût vue et approuvée; et les historiens, et particulièrement Fuller, ont conservé une lettre qu'il écrivit, vers la fin de son règne, à Grégoire VII, et dont nous croyons devoir, sous plusieurs rapports, transcrire ici une partie. « Au très excellent Grégoire, pasteur de la » sainte église, Guillaume, roi d'Angleterre et duc » de Normandie, salut et dilection....... Votre légat » Hubert nous a fait entendre que vous exigiez de » nous deux choses : la première, que nous prêtas- » sions serment de fidélité, et que nous nous re- » connussions feudataires de vous et de vos succes- » seurs; la seconde, que nous fussions plus exact » à vous payer les deniers que nos prédécesseurs » ont libéralement accordés à l'église romaine. J'ai » trouvé la dernière de ces demandes raisonnable, » mais j'ai absolument rejeté l'autre, et refusé de faire » un hommage que je n'ai pas promis, et auquel il » ne me paraît point que mes prédécesseurs se soient » engagés. Pour ce qui est de l'argent qui doit vous » être envoyé chaque année, il est vrai que mon » absence hors du royaume a fait négliger cette » collecte pendant trois ans; mais elle se fera avec » plus d'exactitude à l'avenir. »

Guillaume n'avait cependant trouvé aucun prétexte pour ôter de grands siéges épiscopaux à des prélats dont il redoutait les richesses, le crédit et les mauvaises dispositions à son égard. Il engagea

les deux légats du pape à assembler à Westminster un concile national, dans lequel on déposa Stigand, archevèque de Cantorbéry, Agelmar, évêque d'Elmham, dans l'Eastanglie, Alyeric, évêque de Durham, et quelques autres évêques. Mais les décisions du concile ne satisfirent pas le roi ; et de sa seule autorité il fit descendre de leurs chaires pontificales, bannit ou fit emprisonner plusieurs autres prélats. Il ôta un grand nombre d'abbayes à des Anglais pour les donner à des Normands. Il conféra l'archevêché de Cantorbéry à Lanfranc, né à Pavie, et qui était abbé de Saint-Pierre de Caen, et l'archevêché d'York, à Thomas, évêque de Bayeux.

On ne sera pas surpris qu'obligé d'entretenir constamment une armée nombreuse, il apportât beaucoup de soin à l'accroissement de ses revenus et à l'ordre de ses finances. Il établit une cour particulière, à laquelle on a donné le nom de *cour de l'échiquier;* il la chargea d'examiner les comptes de tous les officiers employés à la perception des revenus de la couronne, de juger les procès qui y étaient relatifs, de punir les exactions des collecteurs, leurs connivences, et les refus ou les délais des paiements des contribuables.

Indépendamment des domaines du roi et de la taxe appelée *danegelt*, et qui était imposée sur les terres, les revenus du monarque consistaient dans un droit de *cens* établi sur tous les biens-fonds, et particulièrement sur ceux qui étaient régis par des tuteurs, sur les honoraires des juges, sur les baux et les ventes des terres, sur les assignations

de douaires, sur les dispenses de mariage, sur les appels à la cour appelée *banc du roi;* ils comprenaient d'ailleurs les amendes, les produits des condamnations à des peines pécuniaires, les douanes, les péages, les droits de pont, ce qu'il fallait payer pour pouvoir tenir des foires et marchés, les taxes sur le commerce des villes, les impôts sur les marchandises, des droits d'aide sur certains fiefs qui relevaient de la couronne, et des tailles sur les biens qui n'étaient pas possédés par les nobles.

Accablés sous tant de contributions, plus tourmentés encore par la présence d'une armée qui leur était odieuse, réduits au désespoir, et voulant ou briser leurs chaînes ou terminer leurs maux par la perte de la vie, les Anglais forment de nouveau une vaste conjuration. Frédéric, abbé de Saint-Albans, dirige leurs démarches; et tout est conduit avec tant de prudence, de secret et de zèle, qu'ils se rassemblent et forment une armée avant que Guillaume n'ait pu être informé de leurs divers mouvements. Edgar Athelin arrive d'Écosse; il se met à la tête des insurgés : on le proclame roi de la Grande-Bretagne dans un grand nombre de places. Le soulèvement va être général: les armes ne doivent être posées que lorsque tous les Normands seront chassés de l'Angleterre. Guillaume s'effraie; il consulte Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, en qui il a une grande confiance. Il propose une conférence aux chefs des conjurés; il écoute leurs plaintes; il assure qu'il les fera cesser. Il promet de rétablir les droits de la nation et les

lois d'Édouard-le-Confesseur : il le jure sur l'Évangile. Les Anglais croient à ce serment solennel; ils ne peuvent pas soupçonner que Guillaume veuille être parjure : ils congédient leurs troupes; ils se retirent dans leurs comtés. Quel va être le prix de tant de confiance et de loyauté! à quel degré Guillaume va rabaisser la dignité royale! Il veut être monarque, et il ne craint pas de violer le plus saint des serments; il ne craint pas de se déshonorer à jamais par une noire perfidie.

A peine les insurgés sont-ils dispersés qu'il en fait mettre plusieurs à mort, bannit les autres ou les renferme dans d'étroites prisons. Edgar Athelin retourne en Écosse. D'autres insurgés s'enfuient en Irlande, en Danemarck, en Norwège. L'abbé de Saint-Albans se retire dans cette espèce d'île que forme la rivière d'Ouse, auprès de Cambridge, et qui renferme la ville d'Ély : Guillaume fait saisir tous les effets de son monastère, qu'il aurait détruit sans les prières de Lanfranc. Un grand nombre d'Anglais se réfugient auprès de l'abbé; ils espèrent qu'au milieu des marais qui environnent l'île d'Ély, ils pourront résister aux armes du tyran. Morcard et Edwin se joignent à eux. Le nombre des mécontents augmente à chaque instant dans ce nouvel asile. Égelric, évêque de Durham, et Égelwin, évêque d'Hereford, vont les trouver. L'abbé de Saint-Albans était mort de chagrin; Edwin avait été tué par un traître en Écosse, où il était allé réclamer les secours du roi Malcolm. On choisit pour général le vaillant Héreward de Wake, qu'on re-

gardait comme un des guerriers les plus habiles. Héreward fortifie Ély, et rassemble toutes les provisions nécessaires pour soutenir un long siége. Le roi investit en vain Ély; en vain fait-il construire, dans les marais qui l'environnent, des levées et des ponts pour parvenir jusques à la place; en vain se bat-il avec audace. Il apprend que Malcolm vient de faire une irruption dans le nord de la Grande-Bretagne (1071). Par quel moyen parvient-il à s'emparer de l'île? Il distribue à ses courtisans des terres qui appartenaient à une abbaye d'Ély. Les moines, qui veulent ravoir leurs terres, forcent leur abbé à traiter en secret avec le roi; ils promettent, pour recouvrer leurs domaines, de donner mille pièces d'argent et de livrer Ély : ils introduisent dans l'île les Normands, qui surprennent les assiégés. Héreward furieux se fait jour, l'épée à la main, au travers des ennemis. Presque tous les autres insurgés sont forcés de se rendre à discrétion; quelques uns ont les yeux crevés, d'autres les mains coupées : plusieurs sont condamnés à une prison perpétuelle. De combien d'horreurs Guillaume souille sa vie, pour avoir violé la foi qu'il avait jurée! Il profite de la trahison des moines, mais il la punit; il exige d'eux deux mille pièces d'argent, et soumet leur monastère à l'entretien de quarante cavaliers.

Malcolm cependant brûlait les villes et les villages du nord de l'Angleterre, et massacrait tous les habitants qu'il ne pouvait emmener en esclavage. Gospatrick, gouverneur du Northumberland,

n'ose pas lui résister, mais porte le fer et le feu dans le Cumberland, qui faisait partie des états de Malcolm. Quel siècle!

Guillaume se met en marche pour le Northumberland: son armée éprouve les plus grandes fatigues au milieu des montagnes, des marais et des bois qu'elle traverse. Il rencontre Malcolm, qui s'était emparé d'un poste très avantageux; il craint de l'attaquer. Les deux armées restent plusieurs jours en présence l'une de l'autre. Les deux rois redoutent le combat; ils font la paix: celui d'Écosse donne des otages, et rend hommage pour le Cumberland. Edgar Athelin renonce de nouveau à la couronne d'Angleterre, et se retire dans la Normandie. Guillaume s'oblige à lui donner chaque jour un marc d'argent. Mais ce qui prouve combien peu Edgar pouvait faire réussir une grande entreprise, c'est que quelque temps après il cède sa pension pour un cheval qui appartenait au roi.

Guillaume fortifie Carlisle, sur les confins du royaume de Cumberland, et sous le prétexte que Gospatrick a correspondu avec les insurgés, il lui ôte le gouvernement du Northumberland, et le donne à Walthéof.

On a écrit qu'il avait convoqué à York une assemblée des vassaux du royaume, et que c'était dans cette assemblée que la primatie des siéges épiscopaux de la Grande-Bretagne fut confirmée à l'archevêque de Cantorbéry. Mais comment concilier cette convocation avec les circonstances où se trouvait Guillaume, et avec la manière dont il

disposa de sa conquête, malgré le serment qu'il avait prêté à son couronnement?

Quelque temps après la fin de la guerre d'Écosse, Guillaume apprit que Foulques, comte d'Anjou, s'était emparé de la ville et du fort du Mans, et avait chassé tous les Normands du Maine. Il parvint par la terreur à lever une armée nombreuse d'Anglais qu'il conduisit en France, laissant la plus grande partie de ses troupes normandes pour la garde du royaume qu'il avait conquis (1073). A peine fut-il arrivé en Normandie que l'espoir du butin attira sous ses drapeaux un si grand nombre d'habitants du duché, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à réduire sous son obéissance la province que le comte d'Anjou lui avait enlevée.

Mais voilà qu'un nouvel orage se forme contre lui dans la Grande-Bretagne. Roger, le plus jeune des fils de Guillaume Fitz-Osbern, avait été mis en possession du comté d'Héreford; il avait désiré de marier sa sœur à Ralph de Guair, comte d'Est-anglie. D'après des lois ou des usages féodaux établis, renouvelés ou maintenus sous Guillaume, il avait demandé le consentement du roi avant le départ de ce prince pour la France, et avait été refusé. Roger, pendant l'absence du monarque, voulut terminer, malgré le refus de Guillaume, un mariage qui convenait beaucoup aux deux familles. La cérémonie se fit dans le comté de Suffolk. Les noces furent magnifiques; on y réunit un grand nombre de seigneurs, d'évêques, d'officiers militaires. Un repas somptueux fut long-temps pro-

longé ; le vin échauffa les esprits : on déclama contre la sévérité de Guillaume, la cruauté de son caractère, les taxes énormes qu'il avait imposées, la tyrannie qu'il étendait jusque dans l'intérieur des familles, le dur esclavage des Anglais, le malheur et la honte de courber la tête sous le pouvoir arbitraire d'un bâtard et d'un usurpateur. On s'enflamma mutuellement; on résolut de briser le joug, de prendre les armes, de réclamer le secours de Suénon, roi de Danemarck, et de s'opposer au retour de Guillaume. Walthéof, nouveau comte de Northumberland, était parmi les convives, et partagea leur résolution. Cependant lorsque le sommeil eut calmé ses sens, il réfléchit à l'incertitude du succès, à la grandeur du danger, et, infidèle à ceux dont il avait adopté les projets, il alla tout révéler à l'archevêque de Cantorbéry. Lanfranc l'engagea à partir pour la Normandie, où il découvrit à Guillaume toute la conspiration.

Les conjurés, avertis du départ de Walthéof, et ne doutant pas qu'ils ne fussent trahis, se hâtèrent de commencer leur entreprise. Roger, qui avait essayé de passer la Saverne, avait été arrêté par l'évêque de Worcester et le grand schérif du comté. Ralph avait marché vers Cambridge, mais il avait été défait par Odon, frère du roi, et régent du royaume, et par Geoffroy, le grand-justicier; et par un ordre barbare le pied droit avait été coupé à tous les prisonniers. Parvenu à se réfugier dans le château de Norwich, Ralph était passé en Danemarck. Sa femme avait défendu si vaillamment le

château, qu'elle obtint par une capitulation honorable la permission de rejoindre son mari. Ralph était revenu avec une flotte danoise, composée de deux cents voiles, et commandée par Canut, le fils du roi Suénon; mais l'insurrection n'existant plus, et les soldats de Guillaume se disposant à défendre vivement le rivage, les Danois s'étaient éloignés, et Ralph s'était retiré dans l'Armorique ou Bretagne française, où sa femme était venue le rejoindre avec la garnison du château de Norwich.

(1074) Guillaume, de retour en Angleterre, confisque les charges et les biens des insurgés, fait pendre, priver de la vue ou mutiler ceux qui avaient pris les armes, ne condamne Roger son parent qu'à une prison perpétuelle, et fait principalement tomber son courroux sur Walthéof, qui lui a découvert la conjuration, mais qu'il redoute parceque ce comte de Northumberland est Anglais, très brave, très fort, riche, libéral, très aimé du peuple, et qu'il a trahi ses amis. Un monstre, la femme de Walthéof, poussée par un amour adultère, l'accuse elle-même. On le traduit devant un tribunal; on le condamne comme coupable de haute trahison. On n'ose pas le faire périr publiquement; on craint le peuple qui le chérit : on le conduit secrètement hors des murs de Winchester; on lui coupe la tête; on jette son corps dans un fossé; et ce n'est qu'au bout de quinze jours qu'on le transporte à Erogland, où on l'enterre. L'affection qu'on avait pour lui, l'horreur de son supplice, la piété qu'il avait toujours montrée, et la haine du tyran, font

regarder Walthéof comme un martyr. On croit voir des miracles s'opérer sur son tombeau; et son indigne veuve, généralement détestée, finit ses jours dans la misère.

(1075) Cependant Ralph de Guair existait encore; il était en Bretagne. Guillaume, dégouttant du sang de Walthéof, passe la mer pour aller assiéger Ralph dans la ville de Dol. Il veut faire tomber sa vengeance, et sur ce Ralph qu'il déteste, et sur le duc ou comte de Bretagne qui lui a donné asile, et qu'il regarde comme un vassal du duché de Normandie, révolté contre son suzerain. Mais Ralph se défend, et donne le temps au suzerain du duc de Normandie de venir à son secours. Philippe, roi de France, s'aperçoit, mais trop tard, du tort qu'il a eu de suivre le malheureux exemple de son tuteur, de ne pas arrêter l'ambition du duc de Normandie, de ne pas s'opposer à l'énorme accroissement de sa puissance, de ne pas l'empêcher de devenir de plus en plus redoutable. Il ne veut plus se contenter de secourir secrètement les ennemis de Guillaume. Il a perdu depuis long-temps le comte de Flandre, ce tuteur qui, en qualité de régent, gouvernait le royaume. Il a vingt-deux ans. Il veut aller délivrer Ralph et le comte de Bretagne. Il rassemble une armée; il s'arrache aux plaisirs qui l'entourent, traverse la Normandie, et s'avance vers Dol. Guillaume apprend que le roi de France approche; il se trouble; il craint cette valeur française à laquelle il a dû tant de succès. Il croit voir la présence de son suzerain dissiper cet ascendant

qui lui a donné si souvent la victoire. Il veut à tout prix éviter la honte d'une défaite. Il lève le siége, et se retire avec tant de précipitation, qu'il abandonne au roi ses tentes et tout son bagage. Il a recours aux négociations, adopte à Bayeux un traité de paix, renonce à la poursuite de Ralph, et donne sa fille Constance en mariage à l'aîné des fils du comte de Bretagne.

Malgré le mauvais succès de Guillaume dans sa dernière expédition, les Anglais, résignés à leur sort, semblaient avoir renoncé à toute nouvelle tentative pour recouvrer leur liberté; mais bientôt Guillaume vit s'allumer dans l'intérieur même de sa famille un nouvel incendie qui menaçait d'étendre au loin ses funestes ravages.

Il avait trois enfants, Robert, surnommé Gambaron ou Courtes-Bottes, à cause du peu de longueur de ses jambes, Guillaume dit le Roux, et Henri. Lorsqu'il était allé à la cour de France, pour engager son suzerain à l'aider à conquérir la Grande-Bretagne, il avait promis à son fils Robert, en présence du conseil du roi des Français, de le mettre en possession de la Normandie dès qu'il aurait conquis l'Angleterre. Il avait quelque temps après renouvelé cette promesse, avait déclaré son fils Robert héritier de son duché, et lui avait fait rendre hommage par les vassaux de la Normandie et du Maine. Il avait éludé de remplir son engagement, tant que l'Angleterre conquise avait été agitée par des insurrections, et menacée de l'invasion des Danois et des Écossais, et après le traité de

Bayeux, il déclara formellement qu'il ne voulait abandonner aucune partie de ses états, et que ce ne serait qu'après sa mort que son fils jouirait du duché de Normandie.

Robert, quoique ambitieux, brave et entreprenant, était plein de respect pour son père. Mais Yvon et Albéric II, fils de Hugues de Grandménil, qui détestaient Guillaume parcequ'on les avait dépouillés en Angleterre de leurs charges et de leurs biens, avaient la confiance de Robert. Ils lui firent regarder le refus de son père comme un outrage; ils lui persuadèrent que le roi voulait partager ses états de Normandie entre ses deux frères Guillaume-le-Roux et Henri. Un malheureux hasard fit que ces deux princes se livrèrent, en présence de Robert, à une sorte de jeu qu'il prit pour une insulte. Prompt à s'enflammer, malgré sa douceur ordinaire, il s'irrita, tira son épée, fut contraint par l'arrivée de son père d'arrêter son courroux, mais conçut contre ses frères une animosité qu'il ne put vaincre.

Cédant à des conseils perfides, il s'échappa de la cour de Guillaume avec ses adhérents, partit pendant la nuit, et se retira à Rouen. Il avait espéré de surprendre le château; la vigilance du gouverneur Roger d'Ivri l'en empêcha. Mais le feu des discordes civiles se répandit avec rapidité. Les jeunes nobles de Normandie se déclarèrent pour Robert, qu'ils aimaient. Plusieurs vassaux de la Bretagne, de l'Anjou et du Maine, se réunirent à eux. Mathilde, qui chérissait tendrement son fils, lui

donna des secours secrets; et Philippe, roi de France, l'encouragea par ses promesses, et lui fournit de grands moyens de soutenir la guerre.

Cette guerre civile ne dure que trop long-temps. Guillaume, chagrin et inquiet, lève une armée nombreuse d'Anglais, et les conduit en Normandie. Robert ne peut résister à tant de force; il demande un asile à Philippe. Le roi de France ordonne au vidame Hélie de recevoir le prince dans Gerberoi, place du Beauvoisis, alors très forte. Plusieurs jeunes nobles de différentes provinces françaises, enchantés de combattre sous les yeux du brave Robert, viennent le joindre à Gerberoi. Ils ravagent le Vexin et le pays de Caux. Guillaume, malgré l'hiver, vient investir Gerberoi. Le siége est conduit et soutenu avec vigueur. Les assiégés font plusieurs sorties brillantes. Les guerriers des deux partis se distinguent par de beaux faits d'armes. Dans une de ces sorties dignes du courage des deux nations, Robert voit un officier anglais qui combat à cheval avec une valeur et une impétuosité extraordinaires. Il se jette sur lui la lance en arrêt, le blesse, le désarçonne, va lui ôter la vie, lorsque le cavalier vaincu relève son casque. Robert reconnaît son père, frémit, se précipite à ses genoux, le prend dans ses bras, le remet sur son cheval, le conjure de lui pardonner. Guillaume, que la honte d'avoir succombé rend furieux, accable son fils de malédictions.

Il lève néanmoins le siége, et retourne à Rouen. Les instances de la reine et celles d'un grand nom-

bre de vassaux de Normandie, le déterminent à se réconcilier avec son fils, et il l'emmène en Angleterre.

Cependant le comté de Northumberland était dans un très grand trouble. Le roi, après la mort du malheureux Walthéof, avait donné ce comté à Walcher, évêque de Durham. Ce prélat, indolent et faible, était gouverné par un de ses parents et par son chapelain. Ces deux indignes confidents de l'évêque n'avaient cessé d'opprimer le peuple, et de l'indigner par leurs crimes. Ils avaient porté la scélératesse jusques à assassiner un des seigneurs les plus puissants du comté, Légulph, que tout le monde vénérait, et qui avait voulu engager l'évêque à leur retirer sa confiance et leurs pouvoirs. Walcher, vivement affligé de la mort du respectable Légulph, mais ne pouvant se soustraire à l'ascendant des coupables, avait cherché à les dérober au supplice qu'ils n'avaient que trop mérité. Il avait dans cet espoir convoqué à Gateshead une cour de justice sur l'indulgence de laquelle il croyait pouvoir compter; mais le peuple irrité, et voyant qu'on voulait soustraire à la vengeance des lois les assassins ses oppresseurs, s'était jeté sur eux, les avait mis en pièces, avait massacré l'évêque et sa suite, s'était avancé vers Durham, et en avait investi le château.

La garnison de ce fort avait obligé les insurgés à lever le siége; ils s'étaient dispersés; leurs chefs avaient quitté le royaume. Néanmoins Odon, le frère de Guillaume et grand-justicier, était arrivé

avec des troupes; et, après avoir fait condamner à la mort, à la mutilation ou à des amendes, tous ceux qui avaient pris quelque part à l'insurrection, il avait porté la désolation dans tout le comté, et dépouillé même les églises de leurs plus riches ornements.

Les pillages d'Odon n'avaient fait qu'augmenter la haine contre les Normands, et ce fut au milieu des Northumbriens indignés que parut en ennemi le roi d'Écosse, vers 1080. Mais apprenant que Robert, ce fils de Guillaume qui s'était réconcilié avec son père, s'approchait à la tête de troupes nombreuses, Malcolm se retira en Écosse; et Robert ordonna de bâtir sur la Tyne une forteresse, à laquelle on a donné le nom de *Newcastle* (nouveau château), et revint à la cour de Guillaume.

Ce prince demeura peu auprès de son père: n'en étant plus traité qu'avec froideur, il résolut de voyager; et après avoir parcouru une grande partie de l'Europe avec des Normands qui lui étaient très attachés, il résida à la cour de France jusques après la mort du roi d'Angleterre.

Cependant Guillaume pensait plus que jamais à augmenter ses revenus et ses trésors. Il crut que le moment était arrivé de soumettre aux mêmes taxes et les terres des Anglo-Saxons et celles qu'il avait données aux Normands: il voulut pouvoir porter ces taxes à un très haut degré; et, en conséquence, il fit travailler à un ouvrage immense, très curieux, et dont la prompte exécution prouverait seule avec quelle ponctualité la terreur qu'il

inspirait faisait obéir à ses ordres. Il ordonna qu'on composât un *terrier général* du royaume, un état circonstancié de la nature et du produit de ses propres domaines et de toutes les terres de ses états. On a dû principalement la connaissance de ce terrier à un historien anglais, nommé Ingulphe, qui, après avoir été élevé dans les écoles d'Oxford et de Cambridge, et s'y être familiarisé avec les lettres grecques et latines, avait été secrétaire de Guillaume, encore duc de Normandie, avait visité le saint-sépulcre de Jérusalem et la cour de Constantinople, s'était fait religieux, et avait été nommé par le roi abbé de Croyland.

Guillaume, pour obtenir ce terrier, envoya dans toutes les contrées du royaume des commissaires qui reçurent le serment et la déposition de jurés dans chaque comté, dans chaque canton, dans chaque centurie. Ce terrier devait contenir, et contint en effet, l'étendue et la valeur de chaque terre labourable, de chaque pâture, de chaque pré, de chaque bois; les noms des propriétaires; le nombre des hommes libres, des *socmen* ou feudataires qui n'étaient tenus à aucun service servile; des *borders* (*bordarii*), qui payaient des rentes en volailles et en œufs; des *vilains*, dont la condition était réputée basse et servile, qui devaient des corvées personnelles, qui pouvaient être privés, par leur seigneur, des biens et héritages qu'ils tenaient de lui, ou qui pouvaient être forcés à les racheter à prix d'argent, lors du mariage de la fille de leur seigneur; des *paysans*, des *esclaves*, des troupeaux

de bœufs et de moutons, des cochons, des chevaux, des moulins, et des produits des pêches, objet important dans un pays où il y avait tant de rivages maritimes, de fleuves, de rivières, et de lacs ou marais.

On est étonné quand on lit qu'un aussi grand ouvrage fut terminé dans six ans.

On nomma ce terrier *Doomsday-book*, et on en confia la garde aux chambellans de l'échiquier.

Le roi avait senti aisément que les taxes ne lui rapporteraient le revenu considérable qu'il désirait qu'autant qu'elles seraient supportées par tous les habitants dans la proportion de leurs propriétés; et son terrier général lui servit à établir cette distribution proportionnelle. Mais il soumit toutes ces propriétés à l'impôt le plus fort qu'elles lui parurent capables de supporter; et ce qui fut plus oppressif encore, il chargea les terres de la totalité de l'entretien de ses armées.

Mais voici un autre genre de vexation qui excita un bien plus grand mécontentement parmi les nobles anglo-saxons, et même parmi les Normands.

Sous les rois saxons, tous les nobles avaient le droit de chasser dans les bois. Guillaume se déclara seul propriétaire des forêts; il défendit la chasse dans ces bois qu'il venait de réunir à son domaine; il ordonna que tous ceux qui tueraient un sanglier, toute autre bête fauve, et même un lièvre, seraient punis par la perte de la vue ou par une amende très forte. Les nobles normands et anglais, obligés de renoncer à l'exercice qu'ils ai-

maient le plus, témoignèrent très haut leur mécontentement. Guillaume méprisa leurs murmures, et maintint d'autant plus son usurpation et sa loi, que la passion des nobles pour la chasse leur fit préférer de payer fréquemment des amendes considérables, à se priver d'un des plaisirs les plus vifs qu'ils pussent goûter.

Partageant d'ailleurs ce goût violent des nobles, pour des chasses journalières, il convertit en une vaste forêt, à laquelle il donna le nom de forêt Neuve, et au milieu de laquelle son second fils Richard périt quelque temps après, une très grande partie du comté de Hampt, en chassa les habitants, en détruisit les cultures, en démolit les maisons et même les églises.

Un tyrannie aussi intolérable prouverait seule combien la civilisation était encore peu avancée vers la fin du onzième siècle. Si les esprits du plus grand nombre n'avaient pas été abrutis par l'ignorance et l'erreur, la force n'aurait pas manqué à la justice, Guillaume aurait échoué dans ses entreprises, les Anglo-Saxons n'auraient pas été privés de leur indépendance ; et c'est pour n'avoir pas connu cette vérité que tant de princes se sont perdus, en voulant, dans des temps plus modernes et au milieu d'une civilisation plus avancée, imiter les exemples funestes du duc de Normandie.

(1082) Odon, frère utérin du roi, évèque de Bayeux, et régent d'Angleterre dans plusieurs circonstances, avait amassé tant de trésors qu'il espéra de parvenir au premier siége ecclésiastique.

Il résolut de tout faire pour obtenir la papauté : il acheta secrètement un palais dans Rome ; il persuada au comte de Chester, et à un grand nombre de ses vassaux, de le suivre en Italie ; et, profitant d'une absence du roi, il fit équiper, dans un port de l'île de Wight, un vaisseau sur lequel on transporta toutes ses richesses. Des vents contraires ayant retardé son départ, Guillaume fut instruit de son projet ; et voulant empêcher que les immenses trésors de son frère ne sortissent de ses états, il se hâta de traverser la Manche, surprit l'évêque au moment où ce prélat s'embarquait, ordonna de l'arrêter, et personne de sa suite n'osant porter la main sur un pontife, il le saisit lui-même. Odon prétendit que le pape seul pouvait mettre un évêque en jugement. Guillaume répondit qu'il n'arrêtait pas l'évêque de Bayeux, mais le comte de Kent, lui demanda compte de son administration, et l'envoya prisonnier dans le château de Rouen, dont les prières ni les menaces du pape ne purent le faire sortir.

Vers la fin de 1083, Guillaume perdit la reine Mathilde : elle succomba à une maladie de langueur, après trente-trois ans de mariage. Le roi parut vivement touché de sa mort, et il lui fit faire de magnifiques funérailles dans l'abbaye de la Trinité de Caen, qu'elle avait fondée.

(1084) Dès l'année suivante, le roi de Danemarck, excité par les Anglais réfugiés dans ses états, équipa une flotte nombreuse, pour aller délivrer la Grande-Bretagne de la cruelle domination de Guil-

laume. Le roi d'Angleterre se hâta de réunir autour de lui un grand nombre de Normands, imposa sur les terres une taxe triple du *danegelt* ordinaire, et, par une mesure bien digne de son temps et de son caractère, il fit ravager tout le Northumberland, afin que les Danois ne pussent y trouver aucune subsistance. Le roi de Danemarck renonça à son entreprise; et Guillaume fit payer aux Anglais une nouvelle taxe, à l'occasion de la cérémonie dans laquelle il donna des armes à son fils Henri, et le fit chevalier.

Pendant le règne de la plupart des rois saxons, c'étaient les évêques, les abbés ou d'autres ecclésiastiques, qui donnaient l'épée aux jeunes guerriers, et les faisaient chevaliers dans une sorte de cérémonie religieuse. Celui qui devait recevoir cette espèce de consécration passait un jour et une nuit dans le jeûne et la prière; il communiait ayant son épée pendue au cou; il la déposait sur l'autel: le prêtre la bénissait, et la lui rendait lorsqu'il avait juré de défendre l'église, la patrie, les veuves et les orphelins. Les Normands rejetèrent ces cérémonies comme trop peu militaires; mais insensiblement les braves de toute l'Europe contractèrent cette obligation sacrée de combattre pour son pays, de protéger l'innocence, de maintenir le faible contre le fort: obligation si nécessaire pour tempérer les maux de l'anarchie et de la tyrannie féodale; et la tutélaire institution de la chevalerie fut consacrée à l'honneur, par la sainteté des serments.

Le pouvoir de Guillaume n'avait plus de bornes; il disposait, suivant sa volonté, des biens même des Normands. Presque tous les nobles anglais avaient été mis à mort, ou emprisonnés, ou exilés; ceux qui respiraient encore l'air de leur malheureuse patrie craignaient à chaque instant pour leur vie. Edgar Athelin était chéri de tous les Anglo-Saxons : la jalousie de Guillaume rendait chaque jour sa position plus dangereuse. Il demanda au roi la permission d'aller en Palestine. Guillaume saisit avec empressement cette occasion de l'éloigner; il lui donna tout l'argent nécessaire pour son long voyage : et il est à remarquer que l'on voit déjà se manifester l'esprit des croisades. Ce ne fut pas seulement comme pèlerin qu'Edgar Athelin voulut aller visiter le tombeau de Jésus; il partit en guerrier, à la tête de deux cents nobles anglais dépouillés de leurs propriétés, pour aller combattre les ennemis du Christ, sur les bords du Jourdain.

Le départ d'Edgar Athelin aurait rendu la tyrannie de Guillaume encore plus audacieuse, si elle avait pu le devenir davantage; et la nature ajoutait ses fléaux aux calamités de la Grande-Bretagne. Le 6 avril 1081, un tremblement de terre en avait épouvanté les habitants; en 1086, des averses extraordinaires tombèrent sur l'Angleterre : les pluies y furent si longues et si abondantes que les vallées et les plaines furent inondées; plusieurs villages furent submergés. La famine succéda à ce déluge qui avait détruit les récoltes; des maladies contagieuses succédèrent à la famine.

Des hasards funestes allumèrent des incendies qui consumèrent plusieurs villes : près de la moitié de la ville de Londres fut brûlée ; et la belle église de Saint-Paul fut la proie des flammes.

Cependant Guillaume voulut faire revivre contre le roi de France ses prétentions sur le Vexin français, ou, suivant certains historiens, se venger du ravage que la garnison de Mantes avait, par ordre de Philippe, porté dans la Normandie, pour punir une insulte faite à Louis-le-Gros, fils de Philippe, à Conflans-Sainte-Honorine, à la suite d'une partie d'échecs, par Henri, le plus jeune des fils du conquérant de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, avant de commencer, contre Philippe, l'entreprise qu'il préparait, il était à Rouen, occupé à faire des remèdes pour tâcher de diminuer l'énorme embonpoint dont il était surchargé. Nous avons vu comment une plaisanterie du roi Philippe, qui lui fut rapportée, irrita son courroux. Nous avons dit sa réponse. Il réunit une armée nombreuse, entra dans l'Ile-de-France, prit d'assaut la ville de Mantes et la brûla ; les églises mêmes furent consumées, et un grand nombre d'habitants qui s'y étaient réfugiés y trouvèrent une mort affreuse.

(1087) Cet incendie d'une ville dont il venait de s'emparer, est l'image de ses conquêtes et de sa vie entière. Mais cette fois les flammes qu'il avait allumées s'élevèrent jusques à lui : on dirait que la justice divine voulut donner aux dévastateurs et aux tyrans une grande et terrible leçon.

Mantes brûlait encore lorsque Guillaume y en-

tra en triomphe. Cette insulte au malheur ne reste pas impunie. Le cheval qu'il montait met les pieds dans des cendres ardentes; il s'abat si rudement, que Guillaume est jeté en avant, froissé avec violence et blessé mortellement : le roi est forcé de retourner à Rouen. Deux prélats, Gilbert, évêque de Lisieux, et Goulard, abbé de Jumièges, que l'on regardait comme les deux plus habiles médecins de leur temps, ne négligent rien pour prolonger les jours du roi ; mais leurs soins sont inutiles; ils sont obligés de lui déclarer qu'il touche aux portes de la tombe. Guillaume entend son arrêt avec fermeté : mais à l'instant toute sa vie se déroule devant lui ; il frémit de ses crimes. Il croit voir au-dessus de sa tête coupable la foudre vengeresse : la terreur entre pour la première fois dans son âme. Il espère cependant désarmer la colère céleste; il espère expier par de pieuses largesses ses vexations, ses injustices, ses brigandages et tout le sang qu'il a versé ; il dicte un testament; il distribue une grande partie de ses trésors aux églises, aux pauvres, à ceux qui ont le plus souffert sous son règne. Il veut qu'on rebâtisse cette ville de Mantes qu'il a détruite. Il donne à l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, qu'il avait fondée, les chandeliers d'or, le calice, la couronne, le sceptre et les autres ornements royaux qui ont servi à son couronnement. Il fait ranger autour de son lit de mort le second et le troisième de ses enfants, et un grand nombre de seigneurs qui étaient accourus auprès de lui. Il va leur parler pour la dernière

fois. Les historiens contemporains ont conservé ses paroles solennelles ; qu'elles fassent à jamais trembler tous ceux dont la main criminelle voudrait saisir ou retenir le pouvoir arbitraire !

Dans ce moment suprême, combien d'illusions sont évanouies pour Guillaume ! il ne voit plus que la postérité menaçante, et le roi des rois qui va le juger. Écoutez-le, il va chercher à justifier sa vie ; il va implorer l'indulgence des hommes et la clémence de Dieu. « Je tremble, dit-il d'une voix émue, » quand je pense au tribunal devant lequel je vais » comparaître, et au compte que Dieu va me de- » mander de tout le sang répandu pendant mon » règne ; il a duré cinquante-six ans, en Norman- » die, ou en Angleterre ; et il n'y a presque point » eu une seule année sans guerre : je n'en ai pour- » tant été souvent que l'occasion, et les auteurs en » devraient porter l'iniquité............ Tout cela s'est » passé avant ma royauté ; elle n'a pas été moins » traversée, et il n'y a pas été répandu moins de » sang.......... Quelles sanglantes batailles n'a-t-il pas » fallu donner contre le perfide Harald, contre » ceux d'Exeter, de Chester et de Northumbrie, » contre le roi d'Écosse, les princes de Galles, les » Danois, les Norwégiens !......... Quand je pense au » sang que mes triomphes m'ont coûté et aux cala- » mités qu'ils ont causées, je n'y trouve que sujet » de m'humilier devant Dieu, dans la crainte qu'il » ne m'en punisse, et je conjure mon clergé d'of- » frir ses prières à la majesté divine pour obtenir » mon pardon. Vous savez, continue-t-il, en se tour-

» nant vers les prélats, combien je vous aime...
» Le feu duc Robert, mon père, avait fondé neuf
» monastères pour les hommes et un pour les filles;
» j'y ai ajouté dix-sept abbayes de religieux et six
» de religieuses; je leur ai assigné des fonds suffi-
» sants pour leur subsistance... Plût à Dieu que
» je n'eusse pas de reproches à me faire sur le reste
» de mon gouvernement! je ne pleurerais pas le
» sang que j'ai fait répandre dans la ville d'York
» et dans le nord de l'Angleterre, où la rébellion
» des habitants, jointe aux irruptions des Danois,
» attira mes armes et me fit faire un bûcher des
» villes et des citoyens. Malheureuse vengeance,
» s'écria-t-il en versant des larmes, que vous me
» coûtez cher! Peut-être encore n'ai-je pas traité
» mon peuple d'Angleterre avec autant d'équité
» que je le devais, et ai-je au contraire trop fa-
» vorisé mes Normands... J'en demande pardon à
» Dieu et j'en témoigne mon déplaisir à mon peuple.
» J'ai pris garde au reste de lui donner de bonnes
» lois et d'assurer son repos par les moyens les
» plus propres et les plus légitimes... C'est en cela,
» dit-il à ses deux enfants, que je souhaite, mes
» chers fils, que vous suiviez mes traces, aussi bien
» que dans le soin que j'ai pris de l'église et de
» la religion... Il ne s'agit plus que de partager
» entre vous mes biens et mes états. » Il désire que
leur aîné gouverne le duché de Normandie avec
sagesse et modération; et continuant d'exprimer sa
volonté dernière: « Il aura affaire, dit-il, à un
» peuple qui ne veut être ni opprimé ni flatté; et

» un prince qu'il craint et qu'il aime peut tout espé-
» rer de la valeur de cette belliqueuse nation.

» Pour mon royaume d'Angleterre, ce n'est point
» un patrimoine dont je puisse disposer. C'est le dieu
» des batailles qui me l'a donné, en bénissant mes
» armes. Puisse-t-il, mon fils, dit-il à Guillaume, vous
» y faire succéder, vous qui m'avez toujours été
» obéissant! puisse-t-il vous faire asseoir sur le trône
» que ma mort va laisser vacant, et vous faire gou-
» verner l'Angleterre avec sagesse et justice, pour
» régner avec gloire et rendre vos sujets heureux! »
Il ne peut alors retenir ses larmes. Henri, son troi-
sième fils, s'approche de lui. « N'y a-t-il donc rien
» pour moi, mon père, lui dit-il en pleurant, et ne
» me réservez-vous rien de tant d'états que vous par-
» tagez entre mes deux aînés? — Je vous donne cinq
» mille marcs de mon argent, répondit le père. —
» Eh! que me servira cet argent, si je n'ai pas le
» plus petit espace de terre? — Consolez-vous, mon
» fils, un jour vous règnerez sur de vastes états. »

Pensant ensuite combien il était important que son successeur précédât ou suivît de bien près la nouvelle de sa mort dans la Grande-Bretagne, il fait approcher Guillaume; il lui donne une lettre qu'il a voulu qu'on écrivît à Lanfranc, archevêque de Cantorbéry; il l'embrasse tendrement, et voyant en quelque sorte, sans voile, la vérité que lui montre la mort qui s'avance : « Partez, lui dit-il,
» mon fils, il est temps de nous séparer. Je suis
» content de votre affection et des devoirs que vous
» m'avez rendus; laissez aux autres le soin de mes

» funérailles, des soins plus importants vous appellent au-delà de la mer; allez-y montrer aux » Anglais leur nouveau souverain. Souvenez-vous » de mes dernières paroles pour les gouverner avec » douceur, et songez moins à vous en faire craindre » qu'à vous en faire aimer. » Il ordonne qu'on mette en liberté tous les prisonniers arrêtés pour des insurrections. « Comment pourrais-je espérer, dit-il, » que Dieu me pardonnera, si je ne pardonne pas » à ceux qui m'ont offensé? » Il voulait cependant excepter son frère utérin, l'évêque de Bayeux, mais le comte de Mertain, frère de l'évêque, et plusieurs autres seigneurs, intercèdent en faveur d'Odon. Guillaume cède. « Je vous accorde sa li- » berté, leur dit-il; mais je le connais mieux que » vous, et vous vous repentirez bientôt de m'avoir » forcé d'ouvrir les portes de sa prison à un per- » turbateur du repos public. » Il se souvient d'un Baldrick, qui s'était retiré en Espagne sans sa permission, et dont il avait confisqué les biens; il ordonne qu'on le rappelle et qu'on lui rende tous ses domaines.

Guillaume se montre grand à l'aspect de la tombe : mais comme s'évanouit en un instant toute la puissance du despote le plus redouté!

A peine Guillaume a-t-il cessé de vivre, que tous ceux qui l'entouraient l'abandonnent et s'empressent de s'éloigner. Ses domestiques le dépouillent, ouvrent les cabinets et les armoires, emportent tout ce qu'ils peuvent enlever. Un bruit sinistre se répand dans la ville : on annonce qu'une armée

du roi de France approche de ses murs. Les habitants consternés ne songent qu'à fuir. On parvient cependant à calmer leur effroi. L'archevêque ordonne que, suivant la volonté du roi, le corps de Guillaume soit transporté dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen ; mais personne ne veut se charger des frais de funérailles. Les fils du roi sont absents. Le conquérant de l'Angleterre, le souverain de tant d'états, le chef de tant d'armées, le possesseur de tant de trésors, le fondateur de tant de temples, va manquer d'un tombeau. Un seigneur normand, nommé Herluin, avait reçu des bienfaits de Guillaume; il ne veut pas être ingrat; il se charge de toutes les dépenses du convoi funèbre. Il fait mettre sur un chariot le corps du roi. On conduit les restes de Guillaume jusques à l'embouchure de la Seine ; un vaisseau les reçoit et les porte à quelques lieues de Caen , où on les place sur un second chariot. Cependant les évêques et les abbés de Normandie sont honteux d'avoir délaissé le corps de Guillaume, dont ils ont reçu leurs bénéfices, ou tant de présents; ils se réunissent à Caen pour ses funérailles. L'évêque d'Évreux prononce un discours; il célèbre les victoires du roi. Mais quelle n'est pas la force de ce sentiment de la justice qu'aucun préjugé, aucune erreur, aucune crainte, ne peuvent arracher du cœur de l'homme, où l'a gravé l'auteur de la nature ? Au moment où le roi va être descendu dans la tombe, une voix s'élève du milieu de la foule; un Normand, nommé Ascelin, s'avance: «Je m'oppose, s'écrie-t-il, à

» l'inhumation de Guillaume. Ce fonds est à moi; » c'était la cour de la maison de mon père, que » celui que vous voulez y enterrer usurpa pour y » bâtir cette église : je le réclame, et je vous défends, » de la part de Dieu, d'y déposer son corps. » L'assemblée surprise suspend la cérémonie. On se concerte; on compose avec Ascelin; on lui remet soixante schellings pour la place du tombeau; on s'engage à lui donner un fonds de terre équivalent à celui sur lequel l'église a été bâtie. Il retire son opposition. On profère les dernières prières. Le cercueil entre dans la tombe; un choc fait séparer les pièces qui le composent, et le cadavre répand une odeur si infecte que, malgré tout l'encens qu'on s'empresse de brûler, on est forcé de hâter la terminaison des funérailles. Ainsi s'évanouirent, pour ainsi dire, les restes périssables de Guillaume : l'inflexible postérité conservera sa mémoire, pour l'éternelle leçon des rois et des peuples.

Dès que Guillaume-le-Roux eut appris en Angleterre la mort de son père, il crut convenable de la tenir secrète, et de prendre les mesures les plus propres à lui assurer la couronne de la Grande-Bretagne. La dureté de son caractère l'avait rendu odieux, non seulement aux Anglais, mais encore aux Normands. Mais l'archevêque Lanfranc, et Eudes, le grand trésorier, le mirent bientôt en possession de Douvres, de Hastings, de Pevensey, de Winchester, et de plusieurs autres places considérables et fortifiées; ils le rendirent maître d'ailleurs de tous les trésors du feu roi, trésors qui

comprenaient, suivant les historiens, soixante mille livres sterling en argent, et une immense quantité de joyaux et de vaisselle précieuse. Guillaume-le-Roux en donna une grande partie aux églises et aux monastères pour s'attacher le clergé et les moines, et pour remplir les dernières intentions de son père, et il en distribua à ses soldats une autre grande portion. Lanfranc continua, avec beaucoup d'habileté, de préparer les esprits en faveur du prince, et enfin il assembla un grand nombre de prélats et de nobles à Westminster, où, avec leur consentement, il couronna le nouveau roi.

Les Anglais crurent pendant quelque temps qu'on s'était trompé sur le caractère de leur nouveau souverain. Il parut ne vouloir suivre que les avis de Lanfranc, qui, plein de sagesse et de modération, désirait le bonheur de la nation anglaise. Mais il devait bientôt montrer toute sa férocité. Il n'avait que les mauvaises qualités de son père. Il était destiné à faire regretter un tyran.

Il devait continuer cette lutte terrible du pouvoir arbitraire des rois contre les prérogatives des nobles, les droits du peuple et la liberté de tous; lutte remarquable qui a produit et entretenu l'association des intérêts, des volontés, des forces et des résistances des seigneurs et des nobles avec ceux du peuple.

Et pour pouvoir mieux juger des causes, de la nature et des effets de cette association si digne de l'attention des hommes d'état, et si différente de la disposition des esprits et des importants

résultats de cette disposition dans les deux grands royaumes de France et de Germanie, il est bon que nous ajoutions quelques observations d'après plusieurs auteurs anglais, à ce que nous avons pu déjà exposer de l'organisation politique de l'Angleterre pendant le règne des Saxons, et surtout vers la fin de la domination saxonne. C'est par ces nouvelles considérations que nous aurons une idée plus nette de l'ordre de choses que les rois d'Angleterre ont voulu, après la conquête des Normands, diminuer, altérer ou détruire.

Les Saxons donnaient aux princes du sang royal et aux héritiers présomptifs de la couronne le titre d'*atheling* ou d'*ætheling*, que nous avons vu porté par Edgar, le petit-fils du roi Edmond-Côte-de-Fer, et qui était composé de deux mots dont le premier signifiait noble, et dont le second (*ing*) signifiait issu du sang royal.

Après ces princes venaient, dans l'ordre politique, le *egningshold* ou chef de toute la milice, et le *chancellor* ou chancelier.

Au troisième rang étaient les *ealdor-men*, que l'on nommait aussi *eynings* ou *half eynings*, en latin *reguli* (vice-rois). C'étaient les gouverneurs des provinces ou des grandes villes, où ils commandaient aux guerriers, dirigeaient l'administration de la justice sous le titre de *grands justiciers*, *chefs justiciers*, et réglaient toutes les affaires. C'est cette dénomination d'*ealdor-men* qui, changée en celle d'*aldermen*, est devenue le titre des principaux magistrats, conseillers ou sénateurs

des habitants ou de la bourgeoisie des villes.

La dignité de *earl* ou de *eorl*, introduite par les Danois, répondait à celle d'*ealdor-man*, et est restée aux comtes, à la troisième catégorie des pairs actuels du royaume d'Angleterre.

Un schériff dans chaque comté percevait les amendes et les autres droits qui appartenaient à la couronne, et recevait pour son traitement une somme prise sur celles qu'il faisait arriver dans le trésor du roi.

Les *thegnes* ou *thanes* étaient les nobles, aux principaux desquels les Normands donnèrent le nom de *baron;* ils avaient tous le droit d'assister aux états du royaume. On appelait *tenens in capite* ceux qui tenaient des fiefs relevants ou mouvants immédiatement du roi.

Les *free socmen* étaient les laboureurs qui n'étaient soumis ni à des corvées ni à des taxes. Les *ceorles* étaient les laboureurs propriétaires de leurs terres, mais qui devaient des *cens* ou rentes, ou d'autres redevances. Le nom de *burch-witan* était donné aux bourgeois des villes gouvernées par leurs *aldermen*, auxquelles les Normands ajoutèrent un maire ou premier magistrat.

Mais voici une disposition bien importante et bien remarquable des lois fondamentales saxonnes. Les marchands qui avaient fait trois voyages de long cours, et les propriétaires qui possédaient assez d'argent pour leur subsistance et celle de leur famille, et pour paraître convenablement à la ville ou à la cour, passaient de droit dans le corps

des thanes, et en partageaient les titres et les honneurs.

Une cour de dix (*tything court*) jugeait les différents et les délits des habitants de leur territoire, qui renfermait dix fiefs ou *hides*, ou tènements francs de cent acres chacun. Les pères répondaient civilement de leurs enfants, les maris de leurs femmes, les maîtres de leurs domestiques.

On appelait de la cour des dix à celle des cent (*hundred court*), qui renfermait cent fiefs ou tènements francs. Cette cour des cent se réunissait chaque mois; elle était présidée par le principal tenant, thane ou baron, assisté de l'évêque ou de l'archidiacre, et des chefs seigneurs.

Les jugements de cette cour pouvaient être réformés par la cour du comté, à laquelle assistaient les évêques, les autres membres du haut clergé, les comtes, les vicomtes, et quatre légistes députés, que les quatre principales villes du comté avaient le droit de déléguer.

Et enfin au-dessus des cours de tous les comtés du royaume était la cour du roi, que le grand-justicier présidait en l'absence du monarque, et de laquelle sont venues la cour du banc du roi, et celle des plaids, ou plaidoyers communs.

Il est essentiel d'observer premièrement que, par cette organisation de l'ordre judiciaire, les citoyens pouvaient avoir recours à quatre degrés successifs de juridiction, et secondement, que les décisions étaient données par des jurés qui prétaient serment de ne pas condamner l'innocent,

de ne point absoudre le coupable, et desquels sont venus les jurys actuels d'Angleterre et de France.

La puissance législative résidait dans le roi et les états, c'est-à-dire dans l'assemblée générale que l'on nommait *mycel gemot*, ou *wittena gemot*, assemblée des sages. L'historien anglais, Guillaume Sommerset de Malmesbury, qui vivait dans le douzième siècle, l'appelle *generalis senatus et populi conventum*. C'est cette réunion à laquelle les Normands ont donné le nom français de parlement. Chacun de ses membres recevait le titre de *witen* ou *wise-man*, homme sage. L'archevêque Matthieu Parker, et d'autres Anglais, ont désigné ces états ou cette assemblée générale par ces mots : « grand » conseil des évêques, abbés, des fidèles grands du » royaume et des peuples; » *consilium magnum episcoporum abbatum, fidelium procerum et populorum.*

On a donné le nom anglais de *tree holders*, le nom saxon de *yldest borgwara*, et les noms latins de *proceres*, *optimates*, *magnates*, *nobiles* (chefs premiers de l'état, grands, magnats, nobles), non seulement aux thanes, mais aux propriétaires des terres tenues en franc-alleu, comme celles des leudes de France, sous le règne des Mérovingiens et des Carlovingiens, et qui n'étaient soumises ni à des corvées ni à des redevances envers le roi ou envers des seigneurs particuliers.

Les députés des villes étaient quelquefois appelés *procuratores*, procureurs ou procurateurs de leurs communes.

Les états comprenaient, non seulement les évêques et les thanes, qui ont formé, quelque temps après la conquête, la chambre haute, sous les noms de pairs spirituels et temporels; mais encore les députés de villes et des propriétaires de terres franches, et des *free socmen*, lesquels députés se sont séparés des premiers pour composer la chambre des communes.

On voyait à la fin des lois promulguées sous les rois saxons cette formule : « Tel a été le sentiment » de notre seigneur (*our lord*, le roi), et de ses » *wise-men ;* » ou, suivant la traduction du savant antiquaire anglais Lambert : « Tel a été l'avis des » pairs spirituels et temporels, et des députés des » communes » ; et il paraît que les bourgs réduits à une très faible population, et qui conservent encore le droit d'envoyer des députés à la chambre des communes, jouissaient de ce droit avant l'époque des désastres de la conquête, n'ont été ruinés qu'au milieu de ces désastres, et étaient avant ces calamités assez florissants pour avoir des procurateurs.

Une charte d'Édouard-le-Confesseur se termine par ces mots : « J'ai fait lire cette charte en pré- » sence des évêques, des abbés, des comtes, de » toutes les personnes considérables, de l'Angle- » terre, et de tout le peuple qui l'a entendue et vu » lire ; » *Coram episcopis abbatibus, comitibus, et omnibus optimatibus Angliæ, omnique populo audiente et vidente.*

Dans une autre charte, le roi Egbert dit : « Moi

» Egbert, roi des Saxons occidentaux, avec la per-
» mission et le consentement de toute notre nation,
» et de l'avis de toute notre noblesse. »

Tels étaient les principaux éléments du gouvernement et de l'organisation politique que Guillaume Ier avait trouvés établis dans la Grande-Bretagne.

Pendant que son fils Guillaume-le-Roux tâchait de s'affermir sur le trône d'Angleterre, Robert, son fils aîné, gouvernait la Normandie.

Lorsqu'il eut appris à Abbeville la mort de son père, Robert marcha vers Rouen, et prit possession du duché sans éprouver d'obstacles. Brave et habile capitaine comme Guillaume son père, mais d'ailleurs bien différent du conquérant, il était franc, confiant, humain et généreux. Son oncle Odon, l'évêque de Bayeux, était son premier ministre; mais ce prélat désirant une plus grande autorité que celle d'un ministre de Normandie, passa en Angleterre, où il obtint de son neveu Guillaume-le-Roux la restitution des biens que Guillaume Ier lui avait ôtés. Il parvint même bientôt à avoir la confiance du nouveau roi; mais il n'en forma pas moins le projet de le détrôner, et de mettre à sa place Robert, sous le nom duquel il espérait régner sur la Grande-Bretagne. Il persuada aux Normands qui avaient des terres en Normandie et dans la Grande-Bretagne, qu'ils ne pourraient se regarder comme paisibles possesseurs de leurs domaines tant que ces deux pays n'obéiraient pas au même souverain. Il fit valoir auprès d'autres

hommes puissants la primogéniture, les vertus, et principalement la libéralité de Robert. Il montra l'avènement de ce prince aux seigneurs anglais, dépouillés de leurs richesses, opprimés, proscrits et humiliés, comme le changement le plus favorable à leurs intérêts.

Toutes ses insinuations ont le plus grand succès. Robert en reçoit la nouvelle avec joie, emprunte de son frère Henri une somme très forte, pour laquelle il lui engage le Cotentin, fait dire à son oncle qu'il va débarquer en Angleterre avec des troupes nombreuses; et un grand nombre de Normands et d'Anglais se soulèvent. On compte parmi eux l'évêque de Coutances et son neveu Mowbray, Roger Bigod, Hugues de Grandménil, Montgommery, l'évêque de Durham, Bernard de Newarck, Roger Lacy, Ralph Mortimer; ils s'emparent de Bristol, de Bath, de Berkley, et des plus fortes places du comté de Worcester, de celui de Leicester et de celui de Norfolk.

Robert fait une faute que l'on a de la peine à croire; il emploie en prodigalités et en libéralités anticipées l'argent que son frère Henri lui avait prêté, et avec lequel il devait lever des troupes. Guillaume, que la crainte rend docile aux conseils de l'habile Lanfranc, promet de diminuer les impôts sous lesquels gémit la Grande-Bretagne, de supprimer ou restreindre les péages, de rendre la liberté de la chasse. Les habitants de Londres sont séduits particulièrement par ses promesses. Lanfranc maintient ou entraîne presque tout le clergé

dans le parti du roi. Une escadre tient la mer pour empêcher que Robert et ses guerriers ne traversent la Manche. Guillaume investit son oncle Odon dans Pevensey, où cet évêque attend en vain de voir flotter sur la mer les pavillons du duc de Normandie. Le siége est pressé avec force. L'évêque veut capituler. On exige qu'il se laisse conduire à Rochester, où presque tous les chefs des conjurés se sont renfermés sous les ordres d'Eustache, comte de Boulogne. Odon a promis de les engager à se rendre. Eustache l'arrête prisonnier, comme traître au parti que le prélat lui-même a formé. Le roi assiège la ville. Les conjurés se défendent avec le plus grand courage; mais une maladie contagieuse qui se déclare dans la place les oblige à se rendre. Ils n'obtiennent que de pouvoir se retirer avec leurs chevaux. Ils ne peuvent pas recouvrer leurs biens que le roi a fait saisir; et Odon revient en Normandie, où il reprend sa place de ministre.

Guillaume cependant, délivré de la conjuration qui avait failli à lui enlever sa couronne, ne tint aucune des promesses qu'il avait faites aux Anglais; il se livra au contraire, sans contrainte, au caractère cruel et despotique qu'il ne crut plus avoir besoin de réprimer. Au lieu de diminuer les impôts, il en établit de plus onéreux; au lieu de rendre la liberté de la chasse, il fit publier une loi qui punissait de mort tous ceux qui tueraient une bête fauve. Ridiculement barbare, il ordonna qu'on mutilât les chiens, pour qu'ils ne pussent pas servir à des chasseurs. Lanfranc crut devoir rappeler avec

force au roi et ses promesses et ses devoirs; Guillaume en fut si irrité, que tout le crédit de l'archevêque fut bientôt évanoui. Lanfranc vit avec douleur tous les maux qui allaient opprimer l'Angleterre, et, ne pouvant plus espérer de les prévenir ou d'en tempérer la rigueur, il mourut de chagrin, vivement regretté et des Normands et des Anglais.

Guillaume se vit avec joie délivré d'un censeur dont il n'osait pas toujours braver la renommée et la popularité. Sa tyrannie n'eut plus de frein. Il fit faire un nouveau dénombrement de toutes les terres du royaume, et augmenta les taxes de toutes celles qui ne parurent pas avoir été évaluées assez haut dans l'état de son père. Son avarice fut excitée et secondée par un Ranulphe, ou Ralph Hombard. Cet infâme conseiller provoquait et dirigeait les plus odieuses vexations. Il était devenu l'objet de l'exécration du peuple. On ne put pas espérer de le faire tomber sous le glaive des lois : on voulut le faire périr par un assassinat; on l'attira dans un vaisseau, sous le prétexte de le conduire chez l'évêque de Londres. On cingla la pleine mer. Il allait être massacré; une tempête soudaine frappa de terreur les assassins. Ralph profita de leur crainte, les gagna par ses promesses, et fut ramené comme en triomphe à Londres, où il reçut de nouvelles marques de la faveur et de la confiance du roi.

Le clergé, courbé comme les autres Anglais sous la verge de Guillaume, éprouva un nouveau genre de vexation (1089). Non seulement le roi s'empa-

rait des *annates* ou produits de la première année des bénéfices vacants, mais encore il en gardait les revenus pendant plusieurs années, et vendait ensuite ces bénéfices à ceux qui les achetaient le plus cher.

Regardant son trône d'Angleterre comme bien raffermi, il voulut réunir tous les états de son père, et s'emparer de la Normandie. Traversant la Manche avant qu'on eût pu soupçonner son dessein, et trouvant le duché sans défense, il s'empara de Saint-Valery et de plusieurs autres places. Robert réclama la protection de son suzerain. Philippe marcha à son secours; mais Guillaume étant parvenu à faire abandonner au roi des Français la cause de Robert, entra sans éprouver de résistance dans presque toutes les villes de Normandie. Le gouverneur de Rouen avait promis de lui livrer cette capitale, et Robert allait perdre tous ses états, lorsque le duc imagina d'avoir recours à son frère Henri, qui, irrité de ce que Robert avait repris le Cotentin sans vouloir lui rendre la somme qu'il lui avait prêtée, était, depuis quelques jours, à la tête de quelques guerriers. Robert promit à Henri de tenir ses anciens engagements. Henri embrassa sa cause, entra à l'improviste dans Rouen, et fit précipiter du haut d'une tour le gouverneur infidèle. Guillaume, craignant les forces des deux frères réunis, proposa un arrangement qui fut accepté. Robert céda au roi d'Angleterre le comté d'Eu, Fécamp, Cherbourg et quelques autres places voisines de la mer; et Guillaume lui promit de

l'aider à soumettre le Maine qui s'était insurgé, de rendre aux seigneurs normands les biens qu'ils avaient possédés en Angleterre, et qui avaient été confisqués, de lui donner quelques fiefs dans la Grande-Bretagne; et les deux princes convinrent entre eux qu'ils hériteraient mutuellement de leurs états.

Mais Henri, mécontent d'un traité dans lequel ses intérêts avaient été oubliés, et blessé de l'ingratitude de Robert, qui d'ailleurs ne paraissait pas disposé à lui rendre le Cotentin, ou à payer sa dette, réunit de nouveau quelques troupes, et surprit le château du Mont-Saint-Michel. Robert et Guillaume assiégèrent ce château situé sur une roche escarpée, baignée d'un côté par les eaux de la mer, et enceinte de l'autre par les marées. Le siége, ou plutôt le blocus, dura long-temps. Henri manquait d'eau douce; il allait être réduit à se rendre. Il fait demander de l'eau douce à Robert. Le duc permet à la garnison d'emporter dans le château autant d'eau qu'elle voudrait, et il envoie un tonneau de vin à Henri. On aime à voir la bonté d'un frère répondre à la confiance de l'autre; on se complaît dans ce noble et touchant témoignage de sentiments généreux si rares au milieu de la barbarie, et on n'en éprouve que plus de peine à rappeler que Guillaume blâma la conduite de Robert.

Le château cependant se rendit après une longue résistance. Henri se retira en Bretagne, où il fut errant pendant plusieurs années. Edgar Athe-

lin, qui, revenu de la Palestine en Normandie, avait pris le parti de Henri, fut banni de cette province, ainsi que de la Grande-Bretagne, et obligé de se retirer en Écosse.

Vers le temps de cette guerre de Normandie, de violentes tempêtes ravagèrent l'Angleterre qu'un tremblement de terre avait agitée, et où une maladie contagieuse avait fait périr une grande partie des bestiaux. Plus de six cents maisons de la ville de Londres, plusieurs églises, et même une partie de la tour de cette capitale, furent détruites.

Cependant Malcolm, roi d'Écosse, voulant profiter de l'absence de Guillaume, avait ravagé le nord de l'Angleterre. Guillaume repassa la Manche avec ses troupes, pour marcher contre Malcolm, et engagea Robert à le suivre dans son expédition. L'Écossais leur fit dire qu'il était prêt à rendre hommage pour le royaume ou la principauté de Cumberland; mais qu'il ne devait cet hommage qu'à Robert, fils aîné de Guillaume Ier. L'armée anglaise était très diminuée par les maladies, la fatigue, le défaut de subsistances; la flotte avait été presque entièrement détruite par les tempêtes; les Anglais étaient découragés. Le roi d'Angleterre crut devoir faire des propositions de paix, et engagea le duc son frère à aller lui-même les porter à Malcolm. Le roi d'Écosse reçut très bien Robert, lui dit qu'en entrant dans la Grande-Bretagne, il avait voulu faire une diversion en sa faveur, mais que puisqu'il s'était arrangé avec Guillaume, il était

prêt à traiter. Malcolm rendit hommage pour le Cumberland au roi d'Angleterre; on lui promit une somme annuelle de douze marcs d'or. Edgard Athelin se réconcilia avec Guillaume, et le suivit à Londres; mais bientôt Robert et lui, mécontents de Guillaume, repassèrent en Normandie.

Le roi avait établi de nouvelles taxes; il s'était attiré de plus en plus la haine et les malédictions des Anglais et des Normands. Il fut attaqué à Glocester d'une maladie dangereuse. Les Anglais crurent que le ciel avait exaucé leurs vœux. Le roi lui-même ne douta pas que sa maladie ne fût mortelle; il donna quelques signes de repentir; il promit de gouverner avec plus de justice; il nomma, à la prière des évêques, aux siéges épiscopaux qu'il avait laissés vacants, pour en percevoir plus long-temps les revenus; il donna l'archevêché de Cantorbéry à Anselme, abbé du Bec en Normandie, et qui se trouvait par hasard en Angleterre. Mais à peine eut-il recouvré la santé, qu'il redoubla ses vexations; il fit rentrer dans les prisons ceux auxquels il avait rendu la liberté; il se plongea dans la débauche; il remplit les tribunaux de juges corrompus; il ne disposa des gouvernements qu'en faveur de ceux qui secondaient et imitaient le plus ses violences et ses extorsions; il n'accorda des places ou des récompenses qu'aux délateurs, aux ministres de ses fureurs ou de ses plaisirs honteux; il ne protégea, il n'avança que ceux qui renonçaient à l'honneur, à la justice et à l'humanité: et pour mettre le comble à sa tyrannie, il interdit la sor-

tie du royaume aux victimes qu'il écrasait sous le poids de son féroce despotisme.

Elles auraient principalement volé vers cette Écosse, dont les montagnes, les habitants et le roi leur auraient donné de paisibles asiles. Malcolm III, qui la gouvernait, était digne de commander à cette fière et généreuse Écosse. Il régnait depuis plus de trente ans. Fils du malheureux roi Duncan, il s'était sauvé en Angleterre, après l'assassinat de son père, pour éviter le fer du redoutable Macbeth. Il n'avait pas oublié que non seulement il y avait été accueilli, mais que les guerriers d'Édouard I[er] l'avaient aidé à renverser le parricide. Ce terrible Macbeth avait occupé pendant près de quinze ans le trône sur lequel il avait poignardé son souverain. Cet homme féroce et sanguinaire, que le génie du grand tragique, le sublime Shakespeare, a condamné à jamais à un horrible souvenir, avait, dès le commencement de son règne, voulu faire oublier son crime par un grand nombre de bienfaits. Il en avait répandu sur le peuple, et sur les thanes ou comtes qui remplissaient alors les grandes places ou les premiers rangs de l'Écosse, et desquels sont descendues d'illustres familles de ce royaume. Mais il n'avait pas pu contenir long-temps l'impétuosité de son caractère; il avait fait périr les uns ouvertement, il avait attenté secrètement à la vie des autres. Tous les Écossais avaient frémi devant lui, et par conséquent il avait tremblé devant tous les Écossais.

Deux seigneurs très puissants, Banquo et Makdufe, lui avaient fait principalement ombrage. Banquo avait été assassiné, Makdufe s'était échappé.

Vers 1057, assuré du vœu de sa nation indignée contre le tyran, Makdufe ramène d'Angleterre Malcolm III, suivi d'un grand nombre de guerriers d'Édouard. Plusieurs Écossais fidèles se réunissent sous les bannières de Malcolm et de Makdufe. Les remords troublent Macbeth; d'agrestes habitantes des bruyères solitaires, de prétendues sorcières, redoutées d'un peuple ignorant et crédule, lui prédisent en vain la victoire; de noirs pressentiments l'effraient. Les ombres sanglantes de Duncan et de Banquo se montrent à ses esprits égarés; il croit les voir l'entraîner dans la tombe. Il livre cependant une grande bataille. Makdufe est renversé sur son cheval. Macbeth se précipite sur lui, l'insulte, va le percer; mais Makdufe se dégage, se relève, l'atteint, et en lui plongeant le glaive dans le cœur: « Va, lui dit-il, te vanter aux enfers » de la victoire que les magiciens t'avaient promise. » La femme et les enfants de Makdufe, immolés par le tyran, sont vengés, et la nation écossaise place Malcolm III sur trône de Duncan.

Malcolm fut juste, bon, libéral, ennemi de la débauche et de la corruption, protecteur de tous ceux qui cherchaient à acquérir ou à augmenter le peu de connaissances qu'on possédait encore; brave et habile guerrier, mais ami de la paix. Il abolit l'infâme sujétion ordonnée, suivant des historiens, par Éven III, un de ses prédécesseurs,

commandée plutôt par la violence la plus coupable, et qui, livrant aux seigneurs du royaume les filles de leurs vassaux, les contraignait à passer avec eux la première nuit de leurs noces.

Il donna de grands témoignages de sa reconnaissance à tous ceux qui avaient favorisé son retour et sa victoire sur Macbeth. Plusieurs familles qui ont honoré ou honorent encore l'Écosse lui durent l'origine ou l'accroissement de leur puissance: nous les verrons, dans la suite des temps, se distinguer par d'éclatants services, remplir de grandes places, briller dans les premiers rangs des Écossais.

Entraîné par sa bonté généreuse et par son respect pour le malheur, autant que déterminé par la politique, il accueillit avec affection, traita en roi et défendit avec zèle Edgar Athelin qui était venu réclamer son appui; il épousa sa sœur Marguerite; il combla de biens ceux qui avaient suivi le prince anglais.

Il témoigna autant d'attachement que d'estime à un malheureux descendant d'une des plus illustres victimes de Macbeth. Lorsque Banquo avait été assassiné, son fils Fléanthe s'était retiré dans le pays de Galles; il y était devenu le favori d'un des chefs des anciens Bretons; mais ayant plu à la sœur de ce prince, et l'ayant épousée secrètement, il fut massacré par ordre de ce chef barbare et irrité. Son infortunée compagne donna le jour à un fils qu'elle nomma Watther ou *Gauthier*, et dont elle soigna l'enfance avec toute la tendresse

maternelle, dans l'état d'abaissement et de misère où son frère l'avait réduite. Lorsque Watther fut assez âgé pour monter à cheval et manier des armes, il vint en Écosse. La reine, sœur d'Edgar fugitif comme l'avait été le père de Watther, ne contribua pas peu à la bienveillance que Malcolm témoigna bientôt au jeune guerrier du pays de Galles, au petit-fils de Banquo. Le roi lui conféra la dignité de steward, que l'on comptait parmi les plus élevées du royaume, si elle n'en était pas la première; et c'est de ce digne ami de Malcolm, de ce chef de guerriers, qui justifia bientôt d'une manière brillante le choix du roi d'Écosse, qu'est descendue la famille royale de Stuard, qui prit le nom de la dignité de Watther.

Nous avons parlé des guerres de Malcolm contre les deux rois d'Angleterre, Guillaume Ier et Guillaume II ou Guillaume-le-Roux. Il eut aussi à réprimer des insurrections que Watther Steward l'aida à dissiper; mais ses vertus, et particulièrement sa magnanimité, contribuèrent autant que la force de ses armes à les étouffer. On a raconté qu'un des insurgés qu'il avait pardonnés méditait un parricide, et ne cherchait qu'à lui ôter la vie. Le roi est informé du complot; il fait venir le conjuré, il le mène seul dans une forêt écartée: « Tirez votre glaive, lui dit-il, je vous défie au combat; » voyez si vous pourrez exécuter le dessein que » vous avez formé de me donner la mort. Je veux » vous épargner un crime. » Le conjuré se jette aux pieds du roi, pénétré de repentir; Malcolm lui

pardonne, et veut que tout le monde ignore le nom de celui qu'il a ramené à la fidélité.

L'Irlande était toujours le théâtre de guerres sanglantes entre les Danois et les naturels du pays. En 1066, un roi de la petite île de Man parvint à se rendre maître de Dublin et à se faire proclamer roi d'Irlande. Les Danois, vaincus par ce prince, le battirent à leur tour, et reprirent Dublin. Un Irlandais nommé O'Brian régna cependant dans une grande partie de l'île, et particulièrement dans la province de Munster, où on l'avait élevé sur le siége royal que la mort de Dermidias III avait laissé vacant; et son fils Mardach O'Brian lui succéda vers 1086.

Pendant que les hasards des combats disposaient si fréquemment des diverses contrées qui composent les îles Britanniques, on voyait se former entre la France et l'Allemagne deux puissances presque indépendantes, la Bourgogne et la Haute-Lorraine ou la Lorraine proprement dite. On pouvait déjà soupçonner combien elles ajouteraient ou retrancheraient de forces à la France ou à la Germanie, combien elles influeraient sur l'équilibre de l'Europe et sur le succès des grands évènements, suivant qu'alliées ou ennemies l'une de l'autre, elles se porteraient de tout leur poids, soit ensemble soit séparément, vers cette Germanie ou vers le royaume des Français, ou vers d'autres pays européens plus ou moins importants.

Le premier duc de Bourgogne, Robert, frère de Henri roi de France, était d'un caractère si violent,

que, dans une querelle imprévue qu'il eut dans un repas avec son beau-père, le seigneur de Semur, il se jeta sur lui et le perça de plusieurs coups de couteau. Il crut apaiser les remords qui suivirent le forfait, en fondant à Semur un monastère et une église sur la porte de laquelle il fit sculpter l'histoire de son crime. Il mourut en 1075, en désignant pour ses successeurs ses fils cadets; mais Hugues, né du fils aîné que Robert avait perdu depuis long-temps, fut reconnu à Dijon par une assemblée des grands officiers et des barons ou vassaux de Bourgogne. Il gouverna avec douceur, justice et fermeté; il fut chéri et estimé de tous les Bourguignons. Mais ayant perdu, en 1078, sa femme Sibylle de Nevers qu'il aimait beaucoup, et n'ayant pas d'enfants, il résolut de renoncer au monde; il voulut renfermer ses regrets dans la solitude. Il alla trouver son grand-oncle saint Hugues, abbé de Cluny; il abdiqua le duché de Bourgogne; il se consacra à la vie monastique. Les Bourguignons, qui le chérissaient, firent entendre de vives plaintes; ils redemandèrent leur duc. Hugues fut touché de leur affection, de leurs regrets, de leurs instances; mais il ne voulut pas abandonner le séjour écarté où moins d'objets irritaient sa douleur. Le pape Grégoire VII lui-même, fit tout ce qui dépendait de lui pour rendre Hugues à ses états; il blâma fortement l'abbé de Cluny. « Vous avez enlevé, lui écrivit-il, » ou du moins vous avez reçu dans votre solitude » de Cluny, le duc de Bourgogne, et par là vous

» avez ôté à cent mille chrétiens leur unique pro» tecteur. Si vous n'aviez pas été touché de nos » exhortations et ne vouliez pas déférer à nos or» dres qui vous le défendaient, vous auriez dû au » moins être sensible et céder aux gémissements » des pauvres, aux larmes des veuves, aux cris des » orphelins, et craindre que la ruine des églises, » la douleur et les murmures des prêtres et des » moines n'attirassent sur vous les effets de la co» lère de Dieu. » Hugues persévéra dans son projet; il traîna pendant quinze ans sa languissante vie dans les cloîtres de Cluny; il perdit la vue; abîmé dans sa constante affliction, il ne cessa pas d'être un modèle de douceur, de patience et de résignation jusques au moment où la mort le délivra de ses peines cruelles. Que la mémoire de ce prince si bon et si infortuné soit chère à tous ceux qui respectent la vertu et le malheur, qu'elle ne périsse jamais!

Son frère, Eudes Ier, surnommé Borel, lui succéda dès 1078. Et quelle n'était pas alors la puissance des vassaux de la couronne de France et la faiblesse du pouvoir qu'ils avaient laissé à leur monarque! On ne peut pas croire qu'un seigneur du Puiset dans la Beauce, suscité par Guillaume-le-Conquérant, qui voulait empêcher le roi des Français de s'opposer à ses projets, ait osé faire des incursions sur les terres du roi Philippe; et l'on ne conçoit pas comment le successeur et l'arrière-petit-fils de Hugues-Capet n'a pas cru pouvoir, avec ses seules forces, arrêter le brigandage d'un

simple vassal. Philippe appela à son secours Eudes Ier, duc de Bourgogne, le comte de Nevers et le sire de Beaugency; et ce ne fut qu'après la réunion de leurs guerriers qu'il se détermina à faire le siége du Puiset. Mais voici ce qui est bien plus extraordinaire: les assiégés firent une sortie pendant la nuit, mirent en fuite l'armée royale, et firent prisonniers le sire de Beaugency, le comte de Nevers et son fils le comte de Tonnerre.

La maison d'Alsace régnait cependant sur la Lorraine mosellane ou Lorraine proprement dite. L'empereur Henri III donna, dès 1047 ou 1048, ce duché de Lorraine à Gérard d'Alsace, fils d'un autre Gérard, comte de Metz.

Suivant plusieurs historiens, dont l'opinion a été adoptée par Müller, ce Gérard était issu d'Étichon, qui, sous les Mérovingiens, gouvernait une partie de la Souabe ou de l'Allemagne, et dont est aussi descendue la maison de Habsbourg, devenue ensuite maison d'Autriche.

A peine Gérard avait-il été nommé duc héréditaire de Lorraine, qu'il fut attaqué par Godefroy-le-Barbu ou le Hardi, comte de Flandre, qui ne pouvait supporter d'avoir été dépouillé par l'empereur, non seulement de la Lorraine mosellane, mais encore de la Basse-Lorraine. Gérard ne fut pas toujours heureux dans cette guerre; il fut fait prisonnier par Godefroy, et ne recouvra sa liberté qu'au bout d'un an. Il joignit ses guerriers à ceux de l'évêque de Toul, pour châtier des brigands qui désolaient une partie de la Lorraine et du

Toulois. Actif et très entreprenant, il voulut réprimer les usurpations de ses vassaux; mais il mourut subitement, empoisonné, suivant quelques auteurs, par les seigneurs lorrains effrayés de son audace (1070). Il fut enterré à Remiremont. Il laissa plusieurs enfants: l'aîné, nommé Thierry, succéda au duché; le second, nommé Gérard, fut comte de Vaudemont.

Il avait eu plusieurs frères, dont un a été regardé comme la souche de la maison de Lénoncourt; et l'autre, nommé Godefroy, eut pour apanage le château de la Ville-sur-Illon, et a été considéré comme la tige de la maison du même nom.

Thierry et Gérard, quoique fort jeunes, se firent la guerre. Thierry céda quelques terres à son frère. La jeunesse du duc enhardit les vassaux de Lorraine, qui ne cessèrent de s'attaquer mutuellement, de ravager les campagnes, de piller les églises et les monastères. La licence n'eut plus de bornes. La désolation régnait dans le malheureux duché. Thierry, plus âgé, parvint à arrêter tant de désordres et à préserver les moissons de l'incendie, les maisons de la destruction, et les hommes désarmés de la mort. Il se préparait ainsi, pour ainsi dire, à jouer un rôle important dans les querelles qui devaient agiter si vivement la Germanie et l'Italie, et montrer combien l'ignorance et ses funestes résultats peuvent voiler les droits les plus sacrés des rois et des peuples, et donner à l'ambition sacrilége cette audace qui,

profanant le saint nom de Dieu, foule aux pieds et les couronnes, et la justice, et l'humanité, et les préceptes les plus formels de l'évangile de Jésus.

Henri III de Franconie avait succédé, sur le trône de Germanie, à l'empereur Conrad II. Brétislas, duc de Bohême, voulut se soustraire à l'obéissance qu'il devait au roi d'Allemagne: il refusa le tribut; il s'empara d'une partie de la Pologne, située en-deçà de la Werthe; il menaça d'envahir les autres portions du royaume de Casimir, le parent et l'allié du roi de Germanie. Henri III porta son armée en Bohême. Brétislas fut forcé de se soumettre; et les habitants de la ville impériale de Zwikau ayant combattu avec beaucoup de courage sous les drapeaux de Henri, ce prince accorda à leurs magistrats le droit de donner solennellement des armes aux guerriers.

(1043) Henri III épousa et fit couronner à Mayence Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitou, duc de Guyenne, et gendre du comte de Bourgogne, fils d'Adelbert, roi d'Italie. Ce mariage acheva d'apaiser les mécontentements qui troublaient encore l'ancien royaume de Bourgogne.

Saint Étienne, roi de Hongrie, étant mort sans enfants, ses deux beaux-frères, Pierre de Bourgogne et le Hongrois Offon, prétendirent à son trône. Les Hongrois se déclarèrent pour Offon; mais Henri crut pouvoir, comme suzerain, disposer du royaume. Il marcha contre Offon, qui fut

défait et tué ensuite dans une escarmouche; et Pierre, placé sur le trône de saint Étienne, prêta, entre les mains de Henri, le serment de vasselage et de fidélité, et confirma la cession des districts de Hongrie situés en-deçà de la rivière de Leitha. Henri réunit ces districts à la Basse-Autriche, qu'il érigea en principauté et en fief immédiat de la couronne de Germanie, en faveur du margrave Léopold, qui s'était distingué dans la guerre contre Offon. Les Hongrois demandèrent à leur suzerain de se servir des anciennes lois bavaroises. Henri le leur accorda.

Godefroy II, dit le Barbu, duc de la Basse-Lorraine, voulut recouvrer par les armes le duché de la Lorraine mosellane, que son père Gothelon avait possédé avec celui de la Lorraine inférieure. Henri le força à se rendre, et ne lui rendit la Basse-Lorraine qu'après avoir reçu de nouveau son serment de fidélité.

Le roi de Germanie ajouta à tous ses succès un succès bien plus grand. Il défendit sévèrement tous les combats entre les vassaux, toutes les violences, tous les défis; il parla avec force contre ces délits anarchiques et si funestes, dans la diète de Constance; et il eut le bonheur de voir toute la Germanie jouir d'*une paix publique et universelle*, dont elle avait été privée depuis long-temps.

Un archiprêtre nommé Jean Gratien était monté sur la chaire apostolique par l'abdication de Benoît IX, fils d'un comte de Tusculum. Ce Benoît, méprisé du clergé et du peuple, déshonoré par

son avarice et par des mœurs infâmes, renversé deux fois de son siége par les Romains, avait cédé la tiare à Gratien, pour une somme d'argent, et Gratien avait pris le nom de Grégoire VI.

Tous les environs de Rome étaient infestés de voleurs et d'assassins, qui pillaient et massacraient les voyageurs et les pèlerins. On n'était pas plus en sûreté dans l'intérieur de la ville; on enlevait jusques aux offrandes qu'on déposait sur le tombeau des apôtres. Grégoire VI, ayant employé en vain contre les brigands des excommunications qu'ils craignaient peu, leva des troupes qui les exterminèrent ou les dispersèrent. Les Romains, dont plusieurs regrettaient les produits des rapines, murmurèrent contre les mesures de sûreté adoptées par le pape, l'accusèrent de cruauté, l'appelèrent homme de sang, et adressèrent leurs plaintes au roi de Germanie. Henri III résolut d'aller en Italie, d'autres grands intérêts lui paraissant d'ailleurs demander sa présence.

Dès l'an 1016 ou environ, les descendants de ces Danois à qui la Normandie avait été cédée, et qui, devenus Français, devaient conquérir la Grande-Bretagne, avaient signalé leur haute valeur dans ces campagnes fortunées de la belle Italie, si différentes des forêts boréales, humides et froides de leurs aïeux. Quarante nobles ou guerriers normands étaient venus, comme de pieux pèlerins, à une église célèbre de Saint-Michel, dans les monts Gargans, ce rameau des Apennins fameux par ses forêts de chênes. Un citoyen puis-

sant de la ville de Bari, nommé Mélo, avait fait insurger contre les Grecs de Constantinople une grande partie de la Pouille, et particulièrement les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Terre de Bari. Les Grecs avaient comprimé l'insurrection de ceux qui voulaient rendre à leur patrie sa liberté et son indépendance. L'auteur de cette généreuse entreprise avait été obligé de se réfugier dans les bois des monts Gargans. Il vit dans l'église de Saint-Michel les jeunes Normands. Frappé de leur air entreprenant et courageux, il se persuade qu'aidé par eux il pourra reprendre son noble projet et devenir le libérateur de ses concitoyens. Il leur parle de la beauté de son pays, du peu de courage des Grecs, de la facilité de les vaincre; il leur offre, en quelque sorte, de grands établissements dans la Pouille; il les enflamme. Ils lui promettent de revenir avec plusieurs de leurs compatriotes.

Un grand nombre de Normands arrivent en effet, vers 1017, autour de Saint-Michel. Ils ont suivi différentes routes; ils ne portent que l'habit de pèlerin; leur véritable but n'a pas été découvert. Mélo leur distribue des armes. Plusieurs Italiens se joignent aux Normands. Il se met à leur tête; il remporte plusieurs victoires sur le katapan ou vice-roi des Grecs, s'empare de toute la Pouille; mais, vers 1019, il perd une grande bataille contre un nouveau vice-roi, et la Pouille repasse sous la domination de l'empereur de Constantinople.

Les Normands se trouvent réduits à un très

petit nombre. Mélo les remet sous la protection de Gaimar III, prince de Salerne, et de Pandulfe II, prince de Capoue; va trouver l'empereur Henri II, qui lui promet des secours, mais termine ses jours à Bamberg, au moment où il allait repartir pour l'Italie avec des troupes considérables.

Un noble normand, nommé Godefroy Drengot ou Osmond, avait cependant tué, dans un combat singulier, un favori de Richard II, duc de Normandie. Voulant se soustraire au ressentiment de Richard, il part, avec quatre frères et plusieurs autres nobles normands, et va à Rome réclamer la protection du pape Benoît VIII. Ils combattirent, peu de temps après, pour Pandulfe IV, prince de Capoue; ils l'aidèrent à s'emparer de Naples; et ce prince s'étant ensuite rendu maître de presque toutes les dépendances de la fameuse abbaye du Mont-Cassin, à laquelle on avait, depuis saint Benoît, donné tant de domaines, ils en reçurent plusieurs châteaux. Mais, dès 1026, ne cherchant que les aventures, les combats et les établissements les plus avantageux, ils quittent le parti du prince de Capoue, passent au service de Sergius IV, prince de Naples, contre lequel ils ont porté les armes, et lui sont d'un si grand secours lorsqu'il recouvre sa principauté, que Sergius donne le titre de comte à Rainulfe, leur chef, fait épouser une de ses parentes à ce Rainulfe, et cède aux Normands la propriété d'un riche territoire, au milieu duquel ils élèvent, sur les ruines de l'ancienne Atælla, la ville d'Averse ou d'Aversa, où arrivent bientôt

d'autres Normands, attirés par le bruit des succès de leurs compatriotes.

L'empereur Conrad II donne à Rainulfe, en 1038, l'investiture du comté d'Averse.

Les relations politiques des Normands changeant à chaque instant, suivant leurs intérêts du moment, ils se réunissent aux Lombards et aux Grecs qui, cette fois, confondent leurs drapeaux contre un ennemi commun, et vont en Sicile combattre les Sarrasins.

Revenus de la Sicile, ils tournent leurs armes contre ces Grecs avec lesquels ils viennent de répandre leur sang contre les Maures. Un Normand, nommé Guillaume, fils de Tancrède de Hauteville, et qui s'était distingué en Sicile, au point d'être surnommé *Bras-de-Fer*, se distingue de nouveau contre les troupes de l'empereur de Constantinople. La ville de *Melfi*, auprès des frontières actuelles de la Capitanate, tombe au pouvoir des Normands (1040). Guillaume-Bras-de-Fer devient seigneur d'Ascoli; Drogon, son frère, s'empare de Vénose; plusieurs autres places sont enlevées aux Grecs. Les Normands assemblés à Melfi proclament comte de la Pouille Guillaume-Bras-de-Fer. Chacun des chefs conserve la souveraineté du territoire qu'il a conquis ou qui lui est échu en partage: Guillaume n'est que le premier d'entre eux et leur capitaine général. Ils transportent le régime féodal dans la Pouille, en donnant cependant plus de pouvoir et d'indépendance aux différents chefs qu'en Normandie et dans les autres contrées fran-

çaises; ou plutôt ils établissent une république aristocratique et militaire, dont le comte de la Pouille est le chef et le général suprême.

Guillaume meurt en 1046; mais il termine glorieusement sa carrière par une victoire contre le katapan.

Il avait eu onze frères: deux étaient restés auprès de leur père Tancrède de Hauteville; neuf étaient venus dans la Pouille à différentes époques. Drogon, l'aîné de ces neuf fils de Tancrède, succède à Guillaume-Bras-de-Fer.

Cette nouvelle puissance normande, au sein de l'Italie méridionale, devait être l'objet de l'attention du roi de Germanie; il ne devait rien négliger de ce qui pouvait éloigner des Grecs et maintenir sous l'autorité de l'empire des Romains cette sorte de nouvelle république. D'un autre côté, les troubles de l'église romaine s'accroissent; trois papes la divisent : Grégoire VI, que les Romains détestent; Benoît IX, qui voulait souvent reprendre l'autorité de la couronne pontificale, dont il s'était réservé les honneurs en la vendant à Grégoire VI; et un prétendu Silvestre III, qu'une faction avait élu et intronisé.

Henri III ne crut pas devoir différer plus longtemps de passer les Alpes. Il vint à Milan, s'y fit couronner roi d'Italie, et alla ensuite très près de Rome, à Sutri, où il avait convoqué un synode ou concile. On y déposa, non seulement Sylvestre III, mais encore Benoît IX, comme ayant vendu la papauté, et Grégoire VI, comme l'ayant achetée.

Le roi assembla ensuite à Rome un second synode, dont les évêques, réunis au clergé et au peuple de cette capitale de la chrétienté, nommèrent souverain pontife, avec l'agrément de Henri, Suidger de Hornberg, évêque de Bamberg. Le synode, avant de se séparer, renouvela la loi d'après laquelle aucun pape ne pouvait être élu que du consentement de l'empereur.

Le nouveau pontife ayant pris le nom de Clément II, donna la couronne impériale à Henri et à sa femme Agnès; et, ce qui est remarquable, le sénat et le peuple romain conférèrent à celui qui venait d'être sacré leur empereur le titre de patrice que Charlemagne avait reçu; et la renommée de ce grand homme inspirait un si grand caractère à tout ce qui se rapportait à lui, que Henri se plaisait à porter le manteau vert, le diadème d'or et l'anneau d'or, qui étaient la marque de la dignité de patrice.

Il reçut l'hommage de Drogon, comte de la Pouille. Se confiant dans sa fidélité, et n'étant pas fâché d'avoir dans l'Italie méridionale un prince brave et puissant à opposer aux Grecs, il lui donna l'investiture, non seulement de tous les états qui reconnaissaient Drogon pour leur chef suprême, mais de toutes les contrées qu'il pourrait conquérir sur l'empire d'Orient.

Henri était de retour en Allemagne, lorsqu'il apprit la mort de Clément II. Les Romains lui envoyèrent des ambassadeurs pour le consulter sur le choix d'un nouveau pontife. Il nomma pape

Poppon, évêque de Brixen, que l'on connaît sous le nom de Damase II.

Le roi nomma le comte Welf III duc de Carinthie, et margrave ou marquis de Vérone; et la diète provinciale de Souabe, tenue à Ulm, conféra le duché vacant de cette province à Othon III, de Schweinfurt, margrave de Franconie et de la Baviere septentrionale, et petit-fils, par sa mère, de Herman II, duc de Souabe.

Damase II n'occupe que pendant peu de jours le siége pontifical; il meurt. Les Romains demandent un nouveau pape à l'empereur. Henri convoque une diète à Worms, et, dans cette diète, nomme souverain pontife son parent Brunon, évêque de Toul, fils du comte d'Egesheim et de Dabo en Alsace, et cousin germain de Gérard, duc de Lorraine. Brunon accepte le pontificat, à condition que sa nomination soit confirmée par les suffrages du clergé et du peuple romain; va à Rome, y est reçu avec acclamation, couronné et intronisé.

Il jouissait déjà d'une grande renommée. Il avait été élevé avec soin; et, indépendamment des connaissances assez étendues qu'il avait acquises dans ce qu'on appelait alors les lettres ou les humanités, la grammaire, la rhétorique, la philosophie, la jurisprudence, la théologie, il était un des plus grands musiciens de son temps; et, à l'imitation du pape saint Grégoire-le-Grand, le créateur du plain-chant ou de la musique ecclésiastique du sixième siècle et de plusieurs siècles suivants, il

composa les airs de plusieurs hymnes ainsi que de plusieurs versets.

Henri III lui céda la ville et le duché de Bénévent, en échange de plusieurs domaines d'Allemagne qui appartenaient à l'église de Rome, et à condition que l'on ne paierait plus au siége apostolique la redevance annuelle de cent marcs d'argent qu'on avait promise à ce siége, lorsque l'évêque de Bamberg avait obtenu de relever immédiatement du pape.

Brunon avait pris le nom de Léon IX. Il fit plusieurs voyages en France ou dans la Germanie; il tint plusieurs conciles.

Drogon cependant, à la tête des braves Normands, avait fait des conquêtes sur les Grecs; il leur avait enlevé un grand nombre de places qu'il avait distribuées à ses capitaines. Il s'approchait du duché de Bénévent. Il parut redoutable à Léon IX. Le pape craignit son voisinage encore plus que celui des Grecs; il voulut mettre des bornes à l'accroissement de la puissance des Normands. N'espérant pas de trouver dans Henri le secours qu'il désirait à cet égard, il imagina de s'adresser à l'empereur de Constantinople; il eut une conférence avec le patrice grec, nommé Argyre: il voulait se concerter avec ce patrice sur les moyens de s'opposer à l'agrandissement de ceux qu'il regardait comme leurs ennemis communs.

Argyre, à l'insu du pape, corrompt à force d'argent des Normands qui doivent assassiner leurs chefs. Ce noir complot est exécuté : plusieurs sei-

gneurs normands sont immolés par des parricides; Drogon lui-même périt, dans une église, sous le fer d'un perfide scélérat.

Humfred, ou Humfroy, succède à son frère Drogon (1052); il assiège Montoglio, dans lequel s'étaient renfermés les meurtriers de son frère. La ville est prise; les assassins subissent la peine de leur crime. Argyre a recours aux armes; il s'avance contre Humfroy. La bataille est sanglante; il la perd, et se retire couvert de blessures.

Léon IX, effrayé de la victoire des Normands, qu'il regarde comme les ennemis les plus dangereux de l'église romaine, va en Allemagne implorer l'assistance de l'empereur. Henri ne lui accorde pas de secours; mais Léon revient en Italie avec un corps de troupes commandées par Geoffroy dit le Barbu, celui qui avait perdu le duché de la basse Lorraine (1053). Il réunit d'autres guerriers à ceux de Godefroy, et marche en personne contre les Normands. Il s'avance jusque dans la Capitanate; il livre une bataille auprès de Civitella, est battu par Humfroy, assisté de Robert Guiscard, frère du chef des Normands; et le pape est forcé de se remettre entre les mains de vainqueurs qu'il déteste. Les deux frères se jettent aux pieds du pontife, lui demandent l'absolution de leurs péchés; mais au lieu de le relâcher, ils le conduisent, d'après son désir, à Bénévent, où il reste leur prisonnier. Le pape cherche partout des ennemis à opposer aux Normands; il sollicite les empereurs d'Orient et d'Occident de réunir leurs forces con-

tre ces Français qui menacent d'envahir toute l'Italie méridionale. Ses instances sont vaines; il se résout alors à demander la paix aux deux frères; il consent à les voir posséder toute la Calabre et même la Sicile: mais voulant établir sur cette concession même l'agrandissement du pouvoir pontifical et s'attacher ceux dont il ne pouvait renverser la puissance, il exige qu'ils se reconnaissent vassaux du saint-siége pour les conquêtes qu'ils ont faites ou qu'ils feront dans les contrées qui dépendent de l'empire d'Orient ou qui lui ont été enlevées par les musulmans; et comme s'il était, sans contestation, le dispensateur suprême des couronnes et des souverainetés, il donne en fiefs aux Normands tout ce dont ils s'emparèrent dans la Calabre et même dans la Sicile.

Léon IX est aussi forcé, pour recouvrer sa liberté, de rétablir dans le duché de Bénévent Pandulfe III et son fils Landulfe VI qu'il en avait chassés, et qui s'étaient retirés auprès des deux frères.

(1054) Il peut enfin repartir pour Rome, où il veut célébrer la fête de Pâques. Il tombe malade à Capoue, s'y arrête pendant quelques jours, et ne peut arriver qu'avec peine dans la capitale. Il veut qu'on le porte auprès du tombeau dans lequel il va descendre, et à la vue de cette tombe, et pour ainsi dire de cet abîme dans lequel la mort précipite sans distinction tous les humains : « Que la » gloire du monde est fragile! dit-il d'une voix dé» faillante; j'ai vu ma cellule de moine changée en

»de vastes palais, et je vais être renfermé dans »l'espace étroit de ce cercueil! » Ces paroles devraient retentir sans cesse à l'oreille des ambitieux qui ne recherchent que la vaine gloire.

D'abord après la mort de Léon les Romains envoyèrent en Allemagne un ancien moine de Cluny, en qui Léon avait eu beaucoup de confiance, qu'il avait fait son diacre, et qui se nommait Hildebrand. Ils le chargèrent de choisir, au nom du clergé et du peuple de Rome, un nouveau pape parmi les évêques de Germanie. L'empereur y consentit, et Gebhard, évêque d'Aichstett, et fils d'un comte de Calw en Souabe, ayant été proposé par Hildebrand et agréé par Henri III, prit le nom de Victor II.

Bientôt après, la diète de Mersbourg proscrivit le duc Conrad de Bavière, que l'évêque de Ratisbonne, frère utérin de l'empereur Conrad II, accusait d'avoir porté le ravage dans ses domaines, et celle de Tribur, près de Mayence, élut roi des Romains Henri, fils aîné de Henri III. Cette diète de Tribur confirma aussi la proscription du duc de Bavière. Le prince bavarois, irrité de ce jugement, se retira en Hongrie, détourna le roi André III de la paix, et l'empereur le dépouillant de ses biens héréditaires, donna le duché de Bavière à son second fils Conrad de Franconie.

Le jeune roi des Romains fut sacré et couronné à Aix-la-Chapelle.

Albert, archevêque de Hambourg et de Brême, et que le pape Léon IX avait destiné à être le pa-

triarche du Nord, envoya des missionnaires, et par conséquent des apôtres de la civilisation aussi bien que de l'évangile, jusque dans les îles Orcades et même dans l'Islande; et ce qu'il faut remarquer aussi avec soin, c'est que, vers le même temps, Gotschalk, roi des Obotrites, soumit tous les peuples slaves et venèdes qui habitaient entre l'Oder, la Pène et la Trave, et fonda le royaume des Slaves dans le pays sablonneux et aquatique qui porte maintenant le nom de Mecklenbourg.

De grands mouvements politiques agitaient cependant en différents sens cette belle et fameuse Italie, depuis si long-temps malheureuse, et destinée à l'être encore si long-temps. Si un homme de génie les avait dirigés vers un but unique, elle échappait à la Germanie, et si elle avait pu ensuite, par un succès plus difficile et presque impossible dans un siècle de barbarie, se soustraire à l'autorité temporelle des papes, elle devenait une grande puissance, et peut-être la maîtresse, ou, ce qui aurait été bien plus heureux pour l'espèce humaine, le modèle et l'institutrice de l'Europe.

Boniface II, dit le Pieux, fils et héritier d'un comte de Modène, de Reggio, de Crémone, de Mantoue et de Ferrare, avait été nommé, après 1027, par l'empereur Conrad II, duc et marquis de Toscane. Il avait épousé en secondes noces, vers 1036, Béatrix, fille de Frédéric, duc de la haute Lorraine. Les historiens ont voulu faire connaître sa magnificence, en décrivant les fêtes qu'il donna lors de son mariage. D'après leurs récits,

qu'il est difficile de ne pas regarder comme exagérés, il avait fait remplir de vin des espèces de puits; les seaux étaient attachés, par des chaînes d'argent, à des cordes tissues d'argent et d'or; les plats qui couvraient les tables étaient d'or ou d'argent. On mêla aux festins les spectacles du temps: on entendit les meilleurs musiciens de l'Italie, et tous les invités se retirèrent chargés de présents. Lorsque Henri III vint en Lombardie, en 1046, l'officier qui commandait à Mantoue, sous le nom de vicomte, et pour le marquis Boniface, avait présenté à Henri cent chevaux et deux cents oiseaux de proie. Les richesses de Boniface ne l'avaient pas néanmoins préservé des embûches de ses ennemis; il avait été percé d'une flèche empoisonnée, en allant de Mantoue à Crémone, au travers d'une forêt épaisse. Son fils Frédéric Boniface lui avait succédé en 1052, sous la tutelle de sa mère Béatrix de Lorraine; et sur la fin de 1053, Godefroy-le-Barbu, duc dépossédé de la basse Lorraine, que nous avons vu venir en Italie, et combattre contre les Normands avec le pape Léon IX, avait épousé Béatrix. Le fils de cette princesse était mort peu de temps après; il ne restait plus à Béatrix qu'une jeune fille, nommée Mathilde, qui devait un jour jouer un si grand rôle en Italie. Godefroy-le-Barbu s'était emparé de la Toscane et de la riche succession du marquis Boniface. Henri, redoutant son audace, les victoires des Normands, et le mécontentement des inquiets habitants de Rome, passe les Alpes, et tient une assemblée générale de la

haute Italie dans les plaines de Roncale, auprès de Plaisance.

Il fait arrêter la princesse Béatrix, sous le prétexte qu'elle s'était remariée sans son consentement. Il conclut une alliance avec l'impératrice de Constantinople, qu'il ne craint pas, et contre les Sarrasins, et surtout les Normands, qu'il commence de redouter; il renouvelle les traités de ses prédécesseurs avec le doge et la république de Venise, et pour ne rien négliger de ce qui peut augmenter son influence en Italie, il demande d'avance pour son fils Henri, roi des Romains, la main de Berthe, fille du marquis de Suze, dont la capitale est regardée comme une des clefs de la péninsule italienne.

Vers cette époque mourut Welf ou Guelf, duc de Carinthie. Il était le dernier mâle de l'illustre maison des Welf ou des Guelf d'Altorf, maison dont le nom devait être donné à un des deux partis si puissants qui allaient pendant tant de temps déchirer l'Italie et la Germanie. Sa sœur Cunégonde hérita de ses vastes domaines, et les transporta dans la maison de son mari Azon ou Albert Azo, seigneur d'Este et de Rovigo, comte de Lunigiana, et margrave d'Italie ou de Ligurie. De cet Azon Ier naquirent deux fils : Welf ou Guelf d'Este, qui hérita de tous les biens de la famille des Welf, devint duc de Bavière, et fut la souche de la maison de Brunswick, qui règne maintenant dans la Grande-Bretagne. Le second fils d'Azon fut nommé Foulques, eut pour sa part tous les biens que son père

avait en Italie, et c'est de lui qu'est descendue la maison des marquis d'Este, ducs de Ferrare et de Modène.

Godefroy cependant était retourné en Allemagne et dans la Belgique, et demandant, les armes à la main, la liberté de sa femme Béatrix, il avait recommencé la guerre dans cette basse Lorraine qu'il n'avait cessé de réclamer, et s'était emparé de la ville et du margraviat d'Anvers.

L'année suivante, le pape Victor II vint dans la Germanie. L'objet de son voyage était d'apaiser le ressentiment des grands vassaux, qui ne pouvaient pardonner à leur suzerain de réprimer leurs violences, leurs injustices et leurs brigandages. Il voulait les réconcilier avec l'empereur; mais ce prince mourut, et son fils aîné Henri IV, déjà élu roi des Romains, lui succéda, quoique à peine âgé de six ans. Les états confièrent la régence et l'éducation du jeune prince à la veuve de Henri III, Agnès de Poitou. Cette princesse, en prenant les rênes du gouvernement, fit la paix avec le duc Godefroy-le-Barbu, et avec l'allié de Godefroy, Baudouin V, comte de Flandre. Elle rendit Béatrix à son époux, le rétablit dans le duché de la Lorraine inférieure, et céda en fief relevant de l'empire le château de Gand et tous les pays situés entre la Dender et l'Escaut, à ce Baudouin qui, pendant la guerre qu'elle venait de terminer, avait exécuté une de ces entreprises propres à montrer combien l'art militaire était encore éloigné du degré où il devait être élevé, et fait creuser un canal,

qu'on a nommé depuis *le Fossé neuf*, et qui était destiné à défendre la frontière méridionale de France, en la séparant de l'Artois.

Bientôt après cet arrangement, la faiblesse naturelle du gouvernement d'une régente, et l'enfance du roi, allumèrent l'ambition et ranimèrent tous les mécontentements et toutes les espérances des princes du duché ou de la province de Saxe, des chefs de ces peuples qui n'avaient jamais cessé de rappeler avec fierté le courage, la constance et la gloire avec lesquels leurs aïeux s'étaient défendus pendant tant d'années contre les souverains de la France et de l'Allemagne, et même contre toute la puissance de Charlemagne. Ils n'obéissaient qu'à regret à un roi de la maison de Franconie. Leurs têtes s'exaltèrent; ils conspirèrent avec audace; ils projetèrent un grand crime; et tel est le délire de l'ambition lorsqu'elle est déchaînée, ils méditèrent un lâche forfait. Henri III, obéissant à un de ces préjugés si communs et si puissants dans le onzième siècle, avait refusé à un Othon l'investiture du margraviat de Thuringe, parceque ce prince était né d'une mère slave, et d'un mariage inégal. C'est cet Othon qui se présente aux conjurés comme chef de la conspiration, et, barbare autant que coupable, s'engage à tuer de sa main le jeune Henri, si on lui promet de l'élever sur le trône des Germains. Le complot fut découvert. Brunon de Brunswick, cousin germain de Henri IV, immola Othon, et les complices du Thuringien furent punis.

(1057) Peu de temps après le châtiment de cette conjuration, Othon de Schweinfurt, duc de Souabe et margrave de Franconie ou de la Bavière septentrionale, mourut sans enfants mâles. Le duché de Souabe fut donné à Rodolphe de Rheinfelden, qui devait épouser la sœur du jeune Henri; et pour apaiser les réclamations de Berthold de Zwingen, comte de Brisgaw et d'Ortenau, duquel descend la maison de Bade aujourd'hui régnante, et à qui Henri III avait promis ce duché, on lui conféra, en 1059, celui de Carinthie.

Dans la même année Victor II mourut en Toscane. Frédéric, fils de Gothelon ou Gosselin, duc de la basse Lorraine, frère de Godefroy-le-Barbu, nommé par Léon IX chancelier de l'église romaine, cardinal-prêtre de l'église de Saint-Chrysogone de Rome et abbé du Mont-Cassin, fut élu successeur de Victor : il prit le nom d'Étienne. Étant allé en Toscane pour s'y concerter avec son frère Godefroy, le mari de la princesse Mathilde, et pour l'engager à faire la guerre aux Normands, il y termina sa carrière.

(1058) Après la mort de cet Étienne IX ou X, quelques citoyens de Rome nommèrent souverain pontife l'évêque de Vellétri, qui prit le nom de Benoît X. Mais la plus grande partie du peuple et tout le clergé romain refusèrent de reconnaître l'élection de ce Benoît, envoyèrent des députés en Allemagne pour prêter en leur nom serment de fidélité à l'empereur, et pour engager la régente à nommer un autre pontife.

L'impératrice Agnès, de l'avis des grands vassaux ou princes de la Germanie, choisit l'évêque de Florence, qui fut confirmé par un concile ou synode de Sienne, et désira d'être appelé Nicolas II.

C'est au couronnement de ce pape qu'il faut rapporter le commencement du grand développement de ce système conçu depuis si long-temps, médité avec tant de réflexion, maintenu avec tant de fidélité, de cet ensemble de démarches, tantôt secrètes, tantôt publiques, timides ou audacieuses, humbles ou superbes, douces ou violentes, par lequel les papes, après avoir obtenu l'autorité temporelle et la souveraineté, ont voulu rejeter tout suzerain, soustraire leur tiare à la puissance des rois de Germanie ou plutôt des empereurs, rois des Romains, rendre le saint-siége indépendant de toute couronne, et parvenir à soumettre au contraire toutes les couronnes au saint-siége, à disposer des trônes de la terre comme les anciens dominateurs du monde, et à se regarder comme aussi sûrs du succès, par la force alors irrésistible de l'ignorance, de la crédulité, de la superstition et du fanatisme, que par la puissance des armées les plus nombreuses. Hildebrand, cet ancien moine de Cluny, maintenant archidiacre de Rome, était en possession de la confiance des papes; son âme fière et ambitieuse était sans cesse occupée de ce grand projet de l'exaltation de la tiare pontificale au-dessus de tous les diadèmes. Ce fut lui qui couronna Nicolas II. L'historien contemporain Benzo dit qu'il plaça sur la tête du nouveau pape une

couronne royale; qu'on lisait sur le cercle inférieur, « couronne de la main de Dieu (*corona de* » *manu Dei*), » et sur le second cercle, « diadème » de l'empire, de la main de Pierre (*diadema im-* »*perii*, *de manu Petri*). » L'humble pêcheur à qui Jésus fit quitter ses filets pour le suivre aurait été bien étonné, si on lui avait dit que, mille ans après sa mort, son nom disposerait du diadème et de l'empire.

Mais voici une usurpation plus formelle et une véritable violation de la fidélité jurée par les papes à tous les empereurs, et particulièrement à Charlemagne et à ses successeurs.

Nicolas II promulgue un décret sur l'élection des papes. Il ordonne que, lorsque le saint-siége deviendrait vacant, les cardinaux-évêques, c'est-à-dire les évêques suffragants ou relevant immédiatement du siége de Rome, considéré comme métropolitain, se concerteraient entre eux, et dans des conférences secrètes, sur le choix du nouveau pontife; qu'ils se réuniraient ensuite aux cardinaux-prêtres, c'est-à-dire aux prêtres chargés du soin des principales églises romaines; qu'ils éliraient avec eux le nouveau pape; que la nomination serait confirmée par l'assentiment des autres membres du clergé et par celui du peuple; que lorsqu'il se trouverait dans le sein de l'église de Rome des sujets dignes d'être élevés sur la chaire apostolique, on les préfèrerait aux membres du clergé des autres églises. Mais que l'on remarque ce qui suit: « Sauf, ajoute le décret, les droits et le respect dû

» au roi Henri IV, futur empereur, en vertu de la » concession à lui faite, et sauf encore les droits de » ceux d'entre ses successeurs qui obtiendront les » mêmes prérogatives, pour leur personne seule- » ment, de la part du saint-siége apostolique. »

Nicolas II, après avoir détruit ou renversé par acte les promesses solennelles de ses prédécesseurs, les décisions des conciles, les usages, les lois, les droits sacrés de l'empire, prévoit sans peine tout ce que ses successeurs et lui-même peuvent avoir à craindre du juste ressentiment des empereurs. Il voit qu'il ne peut soutenir ses prétentions que par la violence, et qu'il n'a que la force à opposer à la justice; il compte sur les effets alors si redoutables des erreurs, des préjugés et des principes absurdes enfantés par la barbarie; et il veut réunir les armes à cet immense appui.

(1059) Il se hâte de réconcilier le saint-siége avec les Normands de la Pouille; il lève toutes les excommunications qui avaient été lancées contre eux. Robert, surnommé *Guiscard* ou *Wiscard*, c'est-à-dire *adroit et rusé*, avait succédé à son frère Humfroy : il s'était emparé de Reggio, capitale de la Calabre ultérieure; il avait planté ses enseignes victorieuses sur les bords du détroit de Messine, menacé la Sicile qu'il avait sous les yeux, et médité de nouvelles conquêtes. Nicolas II a une entrevue avec lui à Florence; il parle en souverain indépendant; il agit en dispensateur des terres des deux empires d'Italie et de Constantinople; il distribue les dignités, il confère la puissance; il con-

firme à Guiscard le titre de duc de la Pouille et de la Calabre, que les Normands ont conféré à ce prince; il lui donne la Sicile, il lui impose des conditions, il le déclare vassal du saint-siége, et, ce qui achève de montrer toutes ses vues, il le nomme et le constitue, lui et ses successeurs, défenseurs nés de la liberté des élections des papes, et du maintien de son fameux décret.

Cette Sicile cependant, que les Grecs et les Romains, le caractère de ses habitants, le génie de ses grands hommes, la fertilité de son territoire, et les phénomènes de son redoutable volcan, avaient rendue si fameuse; cette Sicile, dont le pape avait disposé comme d'un tableau de sa basilique, était encore entre les mains des Sarrasins. Les Maures la possédaient depuis le commencement du neuvième siècle; ils l'avaient enlevée aux Grecs, qui l'avaient reprise sur les Vandales, vers l'an 525. L'étendard de l'islamisme flottait sur les tours de Syracuse, de Palerme, de Messine, et, en quelque sorte, sur les sommets du terrible mont Etna. Roger, un des frères de Robert, forme, de concert avec ce prince, la résolution de commencer enfin la conquête de la Sicile, objet des vœux des Normands de la Pouille (1061). Il passe le détroit avec un petit nombre de cavaliers. La garnison de Messine aperçoit cette troupe peu nombreuse, et se précipite sur les guerriers de Roger: le prince normand la repousse, et ne revient en Calabre qu'avec un butin considérable. Bientôt après les deux frères descendent en Sicile, s'emparent de

Messine, dispersent l'armée que les Sarrasins leur opposent, traversent toute l'île, pénètrent jusques à la côte méridionale, prennent Girgenti, et distribuent des corps de troupes dans les diverses places qu'ils viennent de conquérir.

Le pape Nicolas II était mort; il avait gardé, quoique élevé sur la chaire de Rome, l'évêché de Florence, comme Victor II avait conservé celui d'Aichstett. Un Milanais, nommé Anselme Badage, fut élu pape par les Romains. Ils envoyèrent au jeune roi Henri le diplôme et la couronne de patrice; mais ils couronnèrent le nouveau pontife, qui prit le nom d'Alexandre II, sans attendre le consentement de la régente. Ils allèrent plus loin, pour favoriser l'indépendance du siége de Rome, que ne le portait même le décret de Nicolas II. Ils étaient soutenus par les princes normands et poussés par Hildebrand, qui eut bientôt toute la confiance d'Alexandre, fut nommé chancelier de l'église romaine, dirigea toutes les affaires, et exerça toute l'autorité pontificale.

Agnès, cependant, offensée de ce qu'Alexandre s'était fait couronner sans attendre son consentement, fit élire pape, dans la diète de Bâle, l'évêque de Parme, que l'on nomma Honorius II; et cette nomination commença cette fameuse querelle où une audace ambitieuse, infidèle aux préceptes de Jésus, et profanant le nom sacré de la Divinité, osa porter une main téméraire sur les trônes, les secouer, en ébranler les fondements, et se préparer à régner sur ces trônes renversés.

(1062) Cette ambition démesurée, que nous allons entendre parler avec tant de hauteur dans Rome, va régner aussi, quoique avec moins de fierté et plus de précautions, à Mayence, à Cologne, à Brême. Les archevêques de ces trois villes ne peuvent plus supporter l'autorité de la régente, ou plutôt celle de l'évêque d'Ausbourg qui gouverne en son nom, et dont ils jalousent le crédit tout-puissant: ils veulent anéantir l'autorité de l'évêque, en détruisant celle d'Agnès. Ils persuadent facilement aux princes et aux vassaux de la Germanie qu'il est honteux pour eux d'obéir à une femme; ils obtiennent leur assentiment secret, et ne ménagent plus rien. Annon, l'archevêque de Cologne et le chef des conjurés, attaque la résidence impériale, viole l'asile du jeune monarque et de sa mère, enlève Henri, oblige Agnès à se retirer dans un monastère, et, par un prétendu règlement contraire à tous les principes et subversif de tous les droits, fait ordonner que la régence appartiendra à l'évêque du diocèse dans lequel le jeune roi résidera. Henri avait à peine treize ans, et déjà sa tête se courbait sous une verge épiscopale, qu'une ambition délirante ne prenait pas même la peine de cacher. On aurait dit qu'il s'essayait à supporter des outrages d'un pontife plus puissant et plus ambitieux encore; il faisait, en quelque sorte, l'apprentissage de sa bizarre et funeste destinée.

Il était déjà la victime d'une guerre de prélats contre prélats: et comment la domination n'aurait-

elle pas appartenu aux membres du clergé? Ils étaient les moins ignorants de ces temps barbares : et voilà pourquoi, n'éprouvant presque jamais qu'une faible résistance, ils mettaient si peu de frein à leurs passions, que l'on vit à Goslar, en présence du jeune roi et dans le temple de Dieu, un évêque d'Hildesheim et un abbé de Fulde se disputer le droit de préséance avec tant d'acharnement, que leurs suites se livrèrent un combat sanglant jusque sur les marches du sanctuaire.

L'église catholique était cependant divisée par un schisme. Alexandre II et Honorius avaient tous les deux ceint la tiare pontificale (1064). Annon, archevêque de Cologne, alla en Italie pour terminer cette division: il se plaignit des Romains qui avaient couronné Alexandre II sans le consentement de la régence de l'empire. Hildebrand lui répondit avec fierté. Le droit était du côté d'Annon. Hildebrand lui opposa l'audace. L'archevêque ne peut que faire renvoyer la décision du différent à un concile national de Mantoue. Le concile cita Honorius; ce prélat refusa de se présenter devant l'assemblée des évêques d'Italie: le concile le condamna. L'archevêque de Cologne reconnut Alexandre II, et il fut facile de prévoir combien peu dureraient les droits des empereurs sur la ville et le clergé de Rome.

Cependant, durant l'absence d'Annon, l'archevêque de Brême, l'un des prélats qui l'avaient le mieux secondé, n'avait pensé qu'à l'accroissement de son

propre pouvoir; flattant les passions du jeune roi, approuvant ses déréglements, il s'était aisément emparé de son esprit; il soumit les abbayes à des taxes énormes, donna les bénéfices ecclésiastiques pour récompenser de honteuses complaisances, ou les vendit à ceux qui en offraient les sommes les plus fortes. Les états s'assemblèrent à Tribur, et aussi fatigués du gouvernement de l'archevêque de Brême qu'ils l'avaient été de celui de l'évêque d'Ausbourg, ils forcèrent Henri à renvoyer l'archevêque dans sa métropole.

(1066) Dès l'année précédente, le roi, âgé de quinze ans, avait reçu solennellement des armes au milieu de la diète de Worms. Le duc de la basse Lorraine, Godefroy-le-Barbu, avait rempli auprès du monarque les fonctions d'*écuyer servant d'armes*. Cette cérémonie fut regardée, suivant les usages qui commençaient à s'établir, comme la déclaration de la majorité du roi; d'ailleurs elle mérite d'autant plus notre attention, qu'elle montre la tendance des esprits vers cette institution, que l'on a si souvent confondue avec tant d'autres, dont on a eu une idée si peu exacte, et que toutes les calamités et toutes les tyrannies sous lesquelles gémissaient les peuples rendaient chaque jour de plus en plus nécessaire.

Lorsque Henri eut atteint sa seizième ou sa dix-septième année, il se conforma aux désirs de feu son père, et, suivant l'arrangement qui avait convenu à cet empereur, il épousa la fille du marquis de Suze et la fit couronner à Mayence.

Des évènements importants se succèdent cependant avec rapidité.

Les Slaves massacrent leur roi Gotschalk, renoncent au culte chrétien, portent le ravage le long de la rive droite de l'Elbe, et détruisent la ville de Hambourg.

D'un autre côté, pendant que le Normand Roger poursuit la conquête de la Sicile, son frère Robert Guiscard, duc de la Pouille, enlève plusieurs contrées à l'empire grec, s'approche de Rome, médite de grands projets, et, plein de confiance dans sa valeur, sa renommée et sa supériorité sur le jeune roi de Germanie, aspire au diadème impérial d'Occident, et veut obtenir des Romains le patriciat, qui lui paraît conduire à ce trône auquel il ose prétendre. Mais il n'est ni le seul prince redoutable ni le seul prince ambitieux de l'Italie. Godefroy-le-Barbu, qui dispose des forces de son épouse, la marquise de Toscane, et qui sait si bien faire la guerre avec promptitude et intrépidité, devine aisément le but de l'ambition de Robert et ne peut le souffrir; il marche vers Rome, et telle est sa réputation militaire, que Robert, malgré toute sa valeur, se retire à son approche. Le pape et les cardinaux, encore effrayés des vues et de la puissance de Guiscard, se réfugient, pour ainsi dire, dans le camp de Godefroy. Le duc poursuit Robert. Le pontife accompagne le duc. Godefroy assiège Aquino auprès du Mont-Cassin. Les assiégés et les assiégeants, les Normands et les guerriers du duc de Lorraine, se distinguent par de brillants

faits d'armes. On négocie; Godefroy et Robert ont une entrevue: Robert donne une somme forte au duc, et Godefroy se retire en Toscane.

Deux ou trois ans s'écoulent, et Henri, qui n'a pas encore vingt ans, et que l'ambition de ceux qui ont dirigé sa première jeunesse n'ont que trop laissé en proie à ses passions naissantes et vives, se dégoûte de sa femme, la fille du marquis de Suze; il veut la répudier. Il confie son dessein à l'archevêque de Mayence, et lui promet de lui céder les dîmes de toute la Thuringe si son projet réussit. L'archevêque accepte l'arrangement, conseille au roi de proposer à la diète de Worms le renvoi de la reine; et cependant, craignant le ressentiment du pontife de Rome, il détermine par ses intrigues secrètes les membres de la diète à refuser de prononcer sur la proposition du roi, et à la renvoyer à la décision d'un synode qui se tiendrait à Mayence.

Il convoque en effet ce synode; il engage le pape à y envoyer Pierre de Damien, cardinal-évêque d'Ostie, en qualité de nonce; et il combine si adroitement ses menées, que le jeune roi, vaincu par les instances du synode, du nonce et des états, consent à ne pas se séparer de la reine.

L'archevêque a néanmoins si bien déguisé ses démarches et caché ses intentions secrètes, que Henri lui donne les dîmes de la Thuringe, comme si le prélat avait tout fait pour seconder le projet du monarque. Mais les Thuringiens n'avaient jamais payé de dîmes: ils prennent les armes pour

défendre leurs anciennes immunités. Le margrave de Misnie, mécontent de Henri qui lui avait refusé quelques fiefs, se joint aux Thuringiens, et Henri est obligé de marcher en personne pour les faire rentrer sous son obéissance.

(1070) Vers la même année, Godefroy-le-Barbu mourut, et son fils Godefroy-le-Bossu lui succéda dans la basse Lorraine. Sa sœur Ide avait épousé Eustache, comte de Boulogne, et en avait eu ce Godefroy surnommé de Bouillon, dont l'histoire et l'épopée devaient un jour célébrer les exploits. Sa veuve Béatrix gouverna la Toscane, et Mathilde, fille de Béatrix et héritière de ses états, avait épousé ou épousa bientôt Godefroy-le-Bossu, le fils du second mari de sa mère.

(1071) Cependant Henri IV ne pouvait échapper à l'ascendant d'Albert, cet archevêque de Brême. Le roi avait été forcé par les états à l'éloigner de son conseil : la destinée de ce prince était d'être asservi, trompé, trahi, humilié, outragé, détrôné par des prêtres. L'archevêque était auprès de lui : rappelant avec soin le ridicule règlement adopté quelques années auparavant sur la proposition de l'archevêque de Cologne, il ne cessait de retenir le roi dans les contrées soumises à sa métropole; il conservait ainsi un prétendu droit au gouvernement, et son despotisme devenait chaque jour plus pesant et plus odieux. Le mécontentement produisit des complots dans la Saxe et dans la Thuringe. Othon de Nordheim, duc de Bavière, fut accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi : la diète de Mayence

le condamna à prouver son innocence dans un combat judiciaire. L'accusateur d'Othon était d'un rang très inférieur au sien, et, d'après les règles que l'on suivait à cette époque, le duc pouvait refuser de se mesurer avec lui : Othon accepta néanmoins le combat et demanda un sauf-conduit. Le roi refusa la demande d'Othon : le duc ne voulut plus se présenter. Henri le fit condamner comme coupable de lèse-majesté, par d'anciens pairs du duc, par des princes du duché de Saxe dont Othon était originaire, et donna son duché au gendre d'Othon, à Welf marquis d'Este, fils d'Azon d'Este margrave de Ligurie, et de Cunégonde, héritière de Welf duc de Carinthie.

Les états de Bavière se plaignirent vivement de n'avoir pas été consultés dans la nomination de leur duc. Othon prit les armes; il fut secondé par Magnus, duc de Saxe. Il consentit néanmoins à être jugé par une diète. Celle d'Halberstadt le condamna à une prison ainsi que le duc Magnus.

Cependant l'archevêque de Brême mourut. Henri, trop faible et trop occupé de ses plaisirs pour gouverner par lui-même, eut recours à l'archevêque de Cologne, et Annon prit le timon du royaume.

Ici commence l'histoire des malheurs de Henri. L'archevêque donne cette première impulsion que vont suivre tant de mouvements désordonnés et terribles. Il apprend que les Saxons, mécontents du gouvernement, tiennent des conférences secrètes; il ne cherche pas à se donner la véritable puis-

sance en étant juste envers eux, il a recours à la force, que la plus légère circonstance détruit si aisément entre les mains de l'autorité arbitraire. Il aigrit le mécontentement des Saxons au lieu de l'apaiser; il fait élever dans leur pays un grand nombre de châteaux fortifiés avec soin, les remplit d'hommes armés, et veut que les Saxons, soumis à une nouvelle taxe, paient l'entretien des garnisons de ces forts. Ils se relèvent avec fierté sous le fardeau qui les comprime: descendants de ce peuple qui a résisté avec tant de valeur et de persévérance à Charlemagne même, comment craindraient-ils de défendre leurs droits violés contre un archevêque et un roi sans caractère? Ils se réunissent avec les Thuringiens; ils lèvent leur étendard, et on voit à leur tête Burkard, évêque d'Halberstadt, et Othon que le roi a dépouillé de son duché de Bavière et qui était sorti de sa prison.

Quel langage leurs députés vont tenir à Henri! et quel orage la justice et l'observation des lois auraient pu détourner! Ils demandent que l'on rase les forts dont on a hérissé leur province; que l'on fasse disparaître ces signes d'esclavage; que les réclamations des princes du duché de Saxe, dépouillés de leurs fiefs et de leurs domaines, soient jugées par les pairs de ces princes; que le roi vive bien avec sa femme; qu'il éloigne ses maîtresses et ses favoris; qu'il ne gouverne plus que de concert avec les diètes ou états du royaume; et ils menacent avec hauteur de regarder Henri

comme excommunié et déchu de la couronne, s'il tarde à les satisfaire.

Le roi les refuse; ils commencent les hostilités. Ils chassent de leurs siéges le nouvel archevêque de Brême, l'évêque de Zeist et celui d'Osnabruck, qui ont refusé de se réunir à eux; ils s'emparent des forts élevés par Annon; ils contraignent le roi à reculer devant eux.

(1073) Henri, ou plutôt son conseil, n'espère les vaincre que par leur division; il donne la liberté à Magnus, leur ancien duc, pour que sa présence soit un sujet de discorde parmi eux. Il montre cette hésitation et cette faiblesse inséparables du despotisme qui commence à s'effrayer : il fait tenir des conférences à Gersturgen; il y envoie, pour parler en son nom aux Saxons, Rodolphe, duc de Souabe, son beau-frère; Annon, archevêque de Cologne; Sigefroy, archevêque de Mayence; Berthold, duc de Carinthie. Et combien sont faibles les liens qui ne sont formés que par l'intérêt! et quelle leçon pour les rois qui se livrent à des favoris! Les députés de Henri et Annon lui-même le trahissent, l'abandonnent, passent dans le parti des Saxons. Rodolphe, se déclarant chef de la conjuration, aspire ouvertement à la couronne de Germanie; et les Saxons proposent aux états de la province rhénane, ou d'élire avec eux un nouveau monarque, ou de consentir à ce qu'ils le choisissent eux-mêmes. Henri, trahi par celui qui avait toute sa confiance, se réveille au bord de l'abîme; il marche contre les Saxons. Les chefs de son armée l'abandonnent;

il est réduit à souscrire à toutes les conditions que les insurgés lui avaient proposées, à faire jurer l'observation du traité par les princes qui n'ont pas déserté ses drapeaux, et à publier une amnistie générale : ce n'est qu'à ce prix qu'il peut arrêter les suites funestes du despotisme des ministres qui l'avaient subjugué. Il maintient sur sa tête humiliée sa couronne flétrie; mais les Saxons détruisent le château de Hartsbourg, qui servait souvent de résidence à Henri, et dont les fortifications seules devaient être démolies d'après le traité; et cédant encore à la haine qui les avait armés, ils renversent l'église, brisent les autels, enfoncent les tombeaux, et violent même la tombe d'un jeune fils du roi.

Le duc Rodolphe, qui ne peut plus prétendre au diadème conservé sur la tête de Henri, conçoit d'autres projets ambitieux, se réconcilie avec son beau-frère, se lie avec plusieurs princes de la haute Allemagne, et veut venger le roi.

Pendant ces grands troubles, les Normands poursuivaient leurs conquêtes. Leurs succès avaient été extraordinaires. Si les historiens qui les ont célébrés n'avaient pas exagéré leurs victoires, elles seraient merveilleuses.

Dès 1063, Roger, à la tête d'un petit nombre de cavaliers, avait attaqué en Sicile plusieurs milliers de Sarrasins, et la terreur du nom des Normands avait dispersé ceux des Maures qui n'étaient pas tombés sous leurs coups.

Enveloppé, en 1066, par une nouvelle armée de

musulmans, Roger se défend avec tant de valeur, et ses guerriers, à son exemple, se distinguent par des faits d'armes si extraordinaires, que les Sarrasins qui ne tombent pas sur le champ de bataille n'évitent la mort qu'avec la plus grande peine.

(1071) Son frère Robert, le duc de la Pouille, faisait depuis long-temps le siége de la ville maritime de Bari. Roger équipe une flotte, va au secours de son frère, attaque les vaisseaux des Grecs, s'empare de la capitane, disperse les autres bâtiments ennemis, fait prisonnier le général de l'empire de Constantinople, oblige la place à se rendre à Robert, revole en Sicile, investit Catane, voit arriver son frère, prend la place avec son secours, l'accompagne sous les murs de Palerme; et les deux frères en deviennent les maîtres, après avoir gagné sur les Maures une bataille navale.

Roger est alors en possession de la Sicile, dont Robert l'avait nommé comte dès 1061; et il prend les rênes du gouvernement de cette île, sous la suzeraineté de Robert, qui d'ailleurs se réserve la ville de Palerme, et une moitié de celle de Messine, nécessaire pour passer facilement de Calabre en Sicile.

On voit combien s'était agrandie la puissance de Robert, et quel rôle important ce prince pouvait maintenant jouer au milieu des grands évènements qui se préparaient et qui devaient produire en Europe des changements si profonds, si vastes et si inattendus. Nous touchons à cette époque où la civilisation va commencer de sortir avec une nouvelle splendeur du sein de ténèbres épaisses. Mais la nuit

de l'ignorance, des erreurs et des préjugés dure encore; la superstition et la crédulité des peuples sont extrêmes. Un homme extraordinaire va s'élever au-dessus de ses contemporains, employer avec habileté l'opinion générale, la dénaturer pour se la rendre plus utile, la fortifier pour augmenter son pouvoir, donner aux esprits une impulsion terrible, changer la face de l'Europe, créer une puissance nouvelle, la faire paraître sacrée, en la montrant sans cesse comme descendue du ciel, et contraindre les nations et les rois à se prosterner devant le fantôme qui les asservit.

Cet homme est Hildebrand. Le pape Alexandre II venait de mourir (1073). Hildebrand, son premier ministre, archidiacre et chancelier de l'église de Rome, est élu pour le remplacer. C'est malgré lui qu'on le nomme, suivant plusieurs auteurs; et quel moyen il prend, selon ces mêmes historiens, pour résister, au moins en apparence, au torrent qui le porte vers le siége apostolique!

Il envoie des députés à Henri IV; il lui annonce son élection; il l'engage à ne pas consentir à son sacre; il lui déclare que s'il ceint le diadème, il ne laissera pas impunis ce qu'il appelle les crimes de l'empereur. Si les auteurs n'ont pas altéré le message d'Hildebrand, on ne conçoit pas comment Henri n'a pas été effrayé du caractère altier et inflexible qu'annonce si fortement cette singulière déclaration. Un grand nombre d'évêques pressent le monarque de ne pas approuver la nomination d'un homme dont le génie leur paraît si redouta-

ble. Mais on croit voir Henri toujours entraîné par une main invisible et fatale : il confirme le choix d'Hildebrand ; et le nouveau pape est consacré sous le nom de Grégoire VII, en présence de commissaires envoyés par l'empereur.

A peine Grégoire est-il assis sur la chaire pontificale, qu'il commence à développer un immense système d'empire et de domination. La tiare sera soustraite à toute influence du diadème impérial : on ne demandera plus aux empereurs de confirmer l'élection des pontifes de Rome. Mais ce n'est pas assez que le pape n'ait plus de supérieur : tout doit s'abaisser devant lui. Le nombre des moines répandus en Europe était immense ; leur pouvoir sur les peuples était grand. Grégoire va les attacher intimement à son siége ; il va unir par de nouveaux liens à ce siége qu'il veut élever si haut cette armée si nombreuse, si forte et partout disséminée ; il va les soustraire à la juridiction des évêques. Il donne des immunités aux monastères ; il veut qu'ils dépendent immédiatement de la chaire apostolique, et qu'ils ne dépendent que de ce centre patriarcal. Le clergé ne devra plus reconnaître l'autorité des princes ; tous les royaumes seront soumis au sacerdoce suprême, et un synode perpétuel, établi à Rome sous les yeux et sous les ordres du pontife, règlera les affaires générales de l'Europe.

Quelle immense théocratie ! et voyez comme il veut la fonder sur la déception des esprits !

Sur tous les points de l'Europe, les moines et les prêtres, dont il a flatté l'orgueil et enflammé l'en-

thousiasme, font retentir les maximes les plus favorables à son entreprise. On répète avec audace, dans toutes les chaires, « que le monde chrétien a » pour chef Jésus-Christ assis dans le ciel, à la droite » de Dieu le Père, et représenté sur la terre par le » successeur du premier des apôtres. Les lois poli- » tiques et civiles de toutes les nations, émanées de » la sagesse éternelle, doivent être sanctionnées et » interprétées par le vicaire de Jésus-Christ; et de- » puis le temps où le Sauveur du monde a fait de » saint Pierre le soutien et la pierre angulaire de » son église, cet apôtre et ceux qui tiennent sa place » possèdent seuls un pouvoir indépendant, aussi im- » muable que celui du Père tout-puissant, et de son » Fils, juge suprême de l'univers. » Quelle hardiesse! quelle incroyable confiance dans l'ignorance du siècle! quel délire de l'ambition, ou quel fanatisme convaincu lui-même de ce qu'il veut persuader aux autres! Si Hildebrand était né dans le septième siècle, au milieu des sables brûlants de l'Arabie, il aurait été Mahomet.

Grégoire cependant voit que les idées qu'il a voulu répandre agissent sur des imaginations d'autant plus faciles à émouvoir, qu'aucune instruction ne les garantit de l'erreur. Il imagine, pour s'attacher plus étroitement encore les membres du clergé, de renouveler avec sévérité les défenses ecclésiastiques relatives aux mariages des prêtres, suivant les uns, et à leur concubinage public et reconnu, suivant les autres. L'austérité convient à son fanatisme, ou à son caractère si hardi et si impérieux.

Mais d'ailleurs sa politique dicte ses ordres et ses menaces; il veut que les prêtres, séparés de la société civile, indifférents pour les intérêts de leurs concitoyens, isolés de leurs princes, étrangers à leurs propres familles, n'appartiennent et de cœur et d'esprit qu'au corps immense dont ils font partie, et dont il est le chef suprême. En vain plusieurs prélats, effrayés de la résolution du pape, lui représentent-ils combien il peut en résulter de divisions, de schismes, de dérèglements, de profanations, de scandales; le pontife maintient avec ténacité des ordres qu'il regarde comme nécessaires aux projets qui remplissent son âme que rien ne peut ébranler. Il prescrit aux membres du clergé, dans un concile tenu à Rome, de se séparer sans délai de leurs femmes ou de leurs concubines publiques, sous peine d'être déposés; et il défend aux laïques d'assister aux messes ou aux autres offices célébrés par des prêtres rebelles à ses décrets.

Il désire de parvenir à disposer seul des grands bénéfices, à dépouiller les monarques du droit de les conférer, et à voir ainsi tous les ecclésiastiques, avides de les obtenir, se dévouer entièrement à ses volontés. Les rois, et particulièrement ceux de France et de Germanie, au lieu de conférer ces bénéfices aux plus dignes, les donnaient souvent à ceux pour lesquels on versait les sommes les plus fortes dans leur trésor. Ces abus, ces marchés honteux, ces simonies, servent merveilleusement les désirs du pontife. Il tonne, du haut de sa chaire apostolique, contre Philippe Ier et contre Henri IV;

il leur écrit des lettres pleines de reproches; il les menace de les retrancher de la communion des fidèles: et, pour essayer cette autorité souveraine sous laquelle il veut faire plier les monarques, il s'élève audacieusement au-dessus des usages, des lois, des droits les plus sacrés, et déclare au roi des Français et à celui des Germains qu'il déliera leurs sujets du serment de fidélité. Les évêques et les autres prélats de France avaient, au milieu des erreurs et des préjugés, conservé cependant avec soin les anciens principes des églises, relativement à la nature et aux bornes de l'autorité du pape. La voix de Grégoire parvient en vain jusques à leurs siéges; elle n'effraie ni n'ébranle les esprits. Mais les déportements de Henri IV et la tyrannie des ministres à qui il avait remis l'exercice de son autorité avaient répandu dans toute la Germanie le mécontentement, le mépris pour le prince, la haine pour les indignes dépositaires de son pouvoir, et le désir d'un nouveau règne. Grégoire, en homme habile, va profiter de cette disposition des esprits si favorable à ses vues. Henri, en s'humiliant devant la tiare, donnera un grand exemple à tous les monarques de la chrétienté, ou sa couronne sera brisée. Il donnait l'investiture des prélatures, en remettant au nouvel évêque ou au nouvel abbé l'anneau et la crosse. Grégoire confond avec adresse l'institution canonique qui autorise les pasteurs à remplir leurs fonctions spirituelles, et l'acte civil qui leur confère les droits temporels accordés aux bénéfices; il défend, dans le concile

de Rome, à tout prélat de recevoir l'investiture de la main d'un laïque. Il envoie son décret au roi de Germanie; et, parlant en maître, il lui enjoint de s'y conformer, sous peine, non seulement d'encourir l'excommunication, mais encore d'être déposé.

Quelque faible que soit Henri, il s'indigne, et veut résister au pape.

Grégoire envoie en Allemagne deux légats, qui doivent y convoquer un concile national et y publier les décrets du dernier concile de Rome. Les évêques de Germanie s'opposent à la tenue de ce concile ; ils rappellent avec force que le pape peut seul et en personne convoquer en Allemagne des assemblées ecclésiastiques ; ils réclament les anciens usages et les libertés de l'église germanique.

(1075) Cependant les Saxons étaient toujours armés contre Henri. L'empereur est obligé de conduire contre eux une armée nombreuse. Il est accompagné du vaillant Thierry, fils et successeur de Gérard, duc de la haute Lorraine; et de Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine et de Bouillon. Il leur livre bataille dans la Thuringe, auprès de Langen Saltza. Les historiens ont remarqué que les Souabes, conduits par leur duc Rodolphe, avaient réclamé une ancienne prérogative militaire, et demandé en conséquence de commencer l'attaque. Les Saxons, entièrement défaits, sont obligés de se soumettre à toutes les conditions que le vainqueur veut leur imposer. Henri fait reconstruire les forts que les Saxons ont dé-

molis. On arrête les principaux chefs de l'insurrection; mais le roi renvoie leur jugement à la diète qu'il rassemble à Goslar pour rétablir la tranquillité de la Germanie, déclarant que les conseils des membres des états lui sont aussi nécessaires pendant la paix que leurs bras pendant la guerre.

Ses grands succès néanmoins ne l'aveuglent pas. Il se réconcilie avec Othon de Nordheim, l'ancien duc de Bavière; il lui donne même une grande marque de confiance, il le nomme son lieutenant dans cette Saxe qu'il vient de soumettre. Mais le souvenir de sa victoire relève son courage. Grégoire, qui commence à croire que rien ne doit lui résister, paraît ne pas voir combien la position de Henri est changée. Il lui envoie des légats; il les lui adresse à Goslar. Il veut qu'au milieu des princes et des autres membres des états, ils lui reprochent les simonies, les adultères, et les autres crimes dont les Saxons l'ont accusé en prenant les armes contre lui; qu'ils se plaignent avec amertume de sa persévérance à donner l'investiture aux prélats; et, pour déployer toute son audace et montrer à quelle hauteur il se croit élevé au-dessus de tous les trônes, il fait sommer l'empereur de se présenter, sous peine d'anathème, devant le concile qu'il va présider, et d'y rendre compte de sa conduite.

Henri, cette fois, se conduit en monarque; il repousse l'outrage par le dédain: il renvoie les légats; et, vengeur courageux des droits des souverains et des nations, il veut abattre sous le sceptre

des lois la superbe et coupable arrogance d'un pontife rebelle. Il convoque à Worms un synode national. Vingt-quatre évêques et un grand nombre de princes s'y réunissent. On y accuse Grégoire de grands crimes ; on le condamne, on le déclare déchu du pontificat, pour avoir osé se constituer juge de son souverain, et pour s'être rendu coupable de plusieurs autres forfaits. Henri convoque une assemblée nationale à Pavie. Les évêques et les états de Lombardie confirment le jugement de Goslar. L'empereur envoie aux Romains et au pape les décrets des deux assemblées ; et, ce qui est singulier, ordonne, *en qualité de patrice*, à Grégoire, de descendre d'un siége qu'il profane.

Si Henri avait été aimé des Germains, si ses ministres n'avaient pas fait détester son règne par d'odieuses vexations, si le mécontentement n'avait pas été dans toutes les âmes, le jugement des diètes aurait été exécuté, la dignité du trône aurait été vengée, Grégoire serait tombé avec honte du haut de sa chaire, ses projets de monarchie universelle se seraient dissipés avec sa puissance, ses successeurs, plus évangéliques, auraient renoncé à une ambition coupable : et combien d'évènements funestes auraient été épargnés à l'Europe!

Mais Grégoire connaît les sentiments des Germains et des Lombards; il tient dans sa main les fils secrets de coupables intrigues de plusieurs grands vassaux d'Allemagne; il sait que le beau-frère même de l'empereur, le duc Rodolphe de Souabe, trahit de nouveau son souverain, trame

des complots, fomente des troubles. Les évêques d'Allemagne, plus éclairés, plus politiques et plus fidèles, sont décidés à défendre le roi; mais les moines ont séduit la multitude, et Grégoire est sûr qu'elle embrassera ses intérêts avec toute l'ardeur d'une superstition aveugle. Il a jugé son siècle. Il redouble de hauteur; il va lancer ces foudres que l'ignorance et la barbarie rendent si redoutables; il va user de cette toute-puissance qu'il a fait proclamer avec tant de force. Il excommunie Henri; il le déclare rebelle à saint Pierre; il le dépose; il lui ôte le gouvernement de l'Allemagne et de l'Italie. Il délie les peuples du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté; il leur défend de lui obéir, sous peine de partager l'anathème dont il vient de le frapper. Il écrit aux états de la Germanie; il les invite à procéder à l'élection d'un nouveau roi, qui partage ses vues pour l'avantage commun de la religion et de l'empire. Il promet de confirmer leur choix par son autorité apostolique, lorsqu'il aura reçu les informations nécessaires sur la personne et les mœurs du prince qu'ils auront élu.

Les grands vassaux de Germanie ne reconnaissent plus ni leur devoir ni leurs intérêts. La voix tonnante de Grégoire les trouble; leur ambition leur cache l'avenir; ils se soulèvent et prennent les armes. On voit parmi eux, et Rodolphe, duc de Souabe, et Guelf ou Welf, duc de Bavière, et ce duc Othon avec qui Henri s'était réconcilié, et qui entraîne les Saxons dans sa révolte. Ils se rassemblent en tumulte à Tribur. Henri, abandonné

de tous, s'abandonne lui-même; il se livre à tout ce qu'on peut exiger de lui. L'assemblée de Tribur n'est plus qu'une fanatique réunion de serfs du pontife de Rome. Elle se déshonore, elle dégrade les peuples de la Germanie, elle avilit la royauté; elle ne rougit pas de commander à son roi l'abaissement, la honte, et le parjure aux devoirs sacrés de monarque. Elle exige que Henri promette de convoquer une diète générale à Augsbourg; que le pape soit invité à y assister; que le pontife de Rome décide, dans cette diète, si Henri conservera ou perdra la couronne; que le roi se fasse relever de son excommunication dans l'année; qu'il congédie tous les excommuniés, et qu'en attendant la réunion de la diète il se renferme dans la ville de Spire, et ne se mêle pas du gouvernement de ses états.

(1076) Nous voyons cependant Henri, à la mort de Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine, et qui n'avait pas laissé de postérité, donner le duché de la basse Lorraine à son fils Conrad, et le marquisat d'Anvers à Godefroy, duc de Bouillon, neveu par sa mère de Godefroy-le-Bossu. Nous le voyons aussi accorder les margraviats de Lusace et de Moravie au duc de Bohême, qui lui avait toujours été fidèle. Mais, abattu, découragé, consterné, effrayé du voyage du pape en Allemagne, il prend le parti de passer lui-même les Alpes, de se soumettre au sort qui l'accable, de s'humilier devant le trône pontifical de son sujet rebelle, et de demander au pied de ce trône cette absolution

que l'esprit du siècle lui a rendue si nécessaire. On ne peut le voir réduit à tant d'abaissement, sans oublier toutes ses fautes, sans plaindre sa destinée, sans plaindre encore davantage le siècle qui l'y réduit, sans s'irriter contre un pontife coupable, contre un indigne successeur des humbles compagnons de Jésus. On a peine à retenir les mouvements d'une secrète indignation, en écoutant à ce sujet les récits de l'histoire. Henri veut arriver en Italie par les gorges du Mont-Cenis; sa femme et son fils, âgé de trois ans, l'accompagnent (1077). Humbert, dit le Renforcé, comte de Maurienne, oublie qu'il doit au roi la Tarentaise, et ne lui ouvre ces gorges, par lesquelles veut passer le malheureux Henri, qu'en se faisant céder par ce monarque le territoire de cinq évêchés voisins de ses états.

Grégoire apprend l'arrivée de Henri en Italie; il ne veut pas le laisser venir jusques à Rome; il va au-devant de lui.

Dès l'année précédente, Béatrix, la veuve de Godefroy-le-Barbu, duchesse de Toscane, et comtesse de Mantoue, de Modène, de Reggio et de Ferrare, avait cessé de vivre. Elle n'avait laissé qu'une fille, née de son premier mariage. Cette princesse, nommée Mathilde, lui avait succédé. Elle n'avait que trente ans; elle était belle; elle avait perdu son mari Godefroy-le-Bossu, duc de la basse Lorraine; on l'appelait la grande-comtesse : elle était parente, par sa mère, de l'empereur Henri, et cependant elle s'était dévouée au pape. Le désir

d'être indépendante dans ses états l'avait portée à soutenir le parti du pontife; mais on a écrit qu'un sentiment d'une nature bien différente l'avait attachée aux intérêts de Grégoire. On ne sait quel caprice lui aurait inspiré ce sentiment que l'histoire lui a reproché, et auquel l'église romaine aurait été redevable d'une si grande puissance temporelle. Grégoire n'était plus jeune ; mais elle était spirituelle, et il était homme de génie; elle était fière, et elle aurait subjugué celui qui gouvernait la chrétienté, et aux pieds duquel les monarques venaient s'humilier. D'un autre côté, quel objet de cette affection particulière d'une jeune princesse, qu'un vieux prêtre dur, impérieux, austère et fanatique !

Quoi qu'il en soit, ce fut auprès de Reggio, à Canossa, château très fortifié dont Mathilde était souveraine, que le pape voulut recevoir le roi des Romains et de Germanie. Henri se présente à la porte de cette forteresse, sans gardes, sans escorte, sans suite. Le successeur des Césars, de ceux qui ont commandé au monde, va paraître seul et repentant aux yeux d'un évêque, son sujet et rebelle ! Il franchit la première enceinte; on l'arrête, on le dépouille de ses habits, on le revêt du cilice des pénitents. Il reste dans la cour du château ; ses pieds sont nus, quoique l'hiver règne et que Canossa soit sur le revers septentrional des Apennins. On le fait jeûner pendant trois jours; on le conduit enfin à l'audience du pape. Il se prosterne aux pieds du pontife, il les baise, il im-

plore son pardon. L'orgueilleux Grégoire se croit le maître de la terre; il absout Henri, mais à quelles conditions! Henri est obligé de jurer qu'il laissera le pape juge des plaintes que les états d'Allemagne ont portées contre lui; qu'il se soumettra à tous les arrêts de Grégoire; que si le pape lui conserve la couronne, il ne gouvernera que conformément aux intentions du souverain pontife; qu'il s'abstiendra, en attendant la décision du pape, de tout acte de royauté; qu'il considèrera les princes d'Allemagne comme dégagés de tout devoir de vassalité, et qu'il se regardera comme déchu de tous ses droits au trône, s'il viole ses serments.

Mais de nouvelles humiliations attendent Henri, et vont le punir de sa faiblesse. Les princes d'Italie, qui n'aiment pas le pape et qui craignent son caractère usurpateur, reprochent à Henri d'avoir trahi tous ses devoirs et d'avoir profané la majesté royale; ils le repoussent de leurs villes. Il manque d'asile et souvent de nourriture, dans cette Lombardie dont il est roi; il erre comme un proscrit; et pendant qu'on lui annonce que les grands vassaux d'Italie veulent le détrôner, élire à sa place son fils Conrad, et, sous le nom de ce jeune prince, déposer Grégoire VII, il apprend que les ducs de Saxe, de Bavière, de Souabe et de Carinthie, excités par les légats du pape, sont réunis à Forcheim, pour le déclarer déchu de la couronne.

Ces ducs déposent en effet Henri IV, et engagent les archevêques, les évêques, les comtes et les autres vassaux à élire à sa place son beau-frère Rodolphe,

duc de Souabe. Leur choix est adopté. On couronne Rodolphe à Mayence, et pendant son sacre il renonce au droit de conférer les évêchés et sanctionne un acte des états, contraire à l'hérédité du trône d'Allemagne.

Le pape approuve l'élection du duc de Souabe, et lui envoie une couronne d'or, sur laquelle on lit que *Pierre l'a donnée à Rodolphe.*

Le malheur extrême donne de la force à Henri. Il se raidit contre les coups qui l'assaillent de toutes parts; il rétracte toutes les promesses qu'il a faites à Canossa; et cet acte de courage lui rend l'estime et l'affection des peuples d'Italie. Il parvient à réunir quelques troupes; il retourne en Allemagne, livre bataille à son rival, défait les rebelles, et donne à son gendre Frédéric de Buren, seigneur de Hohenstauffen, le duché de Souabe, devenu vacant par la félonie de Rodolphe.

La victoire inattendue de Henri et ses succès en Allemagne alarment cependant le pontife; les dispositions des Italiens, irrités de ses violences, ajoutent à son inquiétude. Il songe aux Normands; il veut les opposer et aux Allemands et aux grands vassaux d'Italie qu'il redoute. Il avait, en 1074, excommunié Robert Guiscard, qui avait refusé de lui rendre hommage; il avait, en 1077, donné asile et le gouvernement de la campagne de Rome à Gisulfe, prince de Salerne, et chassé de ses états par Guiscard, aidé de son frère Richard, prince de Capoue. Une nouvelle excommunication avait été lancée par Grégoire contre les Normands, qui

avaient fait ou méditaient de nouvelles conquêtes sur les terres de l'église de Rome. Mais le pape a besoin maintenant de leur alliance; il envoie à Robert des agents secrets. Robert lui écrit une lettre pleine de respect; il le prie de venir dans la Pouille, où il désire de lui donner des marques de sa soumission. Grégoire va recevoir l'hommage de tous les domaines de Guiscard, lui en donne l'investiture en lui remettant un étendard; et, suivant un écrivain contemporain, lui promet le royaume d'Italie, pour prix de son alliance et des secours qu'il en attend. Rassuré par les hommages de Robert, ne craignant plus les ressentiments des peuples d'Italie, il reprend toute sa fierté, se redresse sur cette chaire dont on veut le précipiter; et du ton d'un arbitre suprême, ou plutôt du souverain dispensateur des sceptres de la terre, il ordonne aux deux césars de poser les armes et d'attendre la décision des états et des légats qu'il envoie dans la Germanie.

Henri ne répond à l'ordre du pape qu'en attaquant son rival. La bataille a lieu auprès de Langen Saltza; elle n'est pas décisive; mais, dans un autre combat, le duc de Bohême enlève la lance de Rodolphe, qu'on appelle la lance sacrée, et obtient, pour récompense de sa valeur, le droit de faire porter devant lui, dans les cérémonies, ce monument de son courage et de sa fidélité. Le parti de Rodolphe chancelle. Grégoire veut le raffermir; il tient un synode à Rome, excommunie de nouveau Henri, le dépose une seconde fois, confirme plus solennellement que jamais l'élection du

duc de Souabe, et interdit avec une rigueur nouvelle aux princes séculiers le droit de donner l'investiture aux évêques.

Henri, de son côté, non seulement fait prononcer deux fois la déposition de Grégoire, la première fois dans une diète de Mayence, et la seconde, dans une assemblée des états réunis à Brixen, dans le Tyrol, mais encore il nomme à sa place Guibert, archevêque de Ravenne, qui prend le nom de Clément III.

Voilà donc deux pontifes et deux empereurs ou rois des Romains, d'Italie et de Germanie. Mais, même au milieu des préjugés fanatiques et des erreurs superstitieuses de la fin du onzième siècle, toutes ces dépositions, toutes ces nominations n'auraient paru que des comédies ridicules, et la puissance usurpée des papes ne se serait élevée si haut que pour se dissiper avec rapidité comme un feu fantastique, si la force des armes n'avait pas appuyé les résolutions ennemies. Henri livre une seconde bataille à Rodolphe, auprès de Géra dans la Thuringe : l'armée du duc de Souabe est taillée en pièces. Rodolphe a la main droite coupée au milieu du combat, et bientôt après il est blessé à mort par un guerrier qui devait acquérir une si grande renommée, par Godefroy de Bouillon, marquis d'Anvers, et qui gouvernait la basse Lorraine en qualité de lieutenant général du jeune fils de Henri, de ce Conrad à qui nous avons vu que l'empereur avait conféré ce duché, et qui n'avait encore que cinq ou six ans.

La mort de Rodolphe ne dissipe pas l'insurrection des Souabes; ils reconnaissent pour leur chef le gendre de Rodolphe, Berthold de Zœhringen, et veulent continuer la guerre.

La victoire de Géra n'est cependant pas la seule faveur que la fortune accorde à Henri; une seconde armée de ce prince s'est formée en Italie, et porte le nom du jeune prince royal Conrad, qu'on montre à la tête de ces guerriers fidèles à leur prince et aux droits des peuples. La comtesse Mathilde, cette princesse si dévouée et si docile au pontife, avait rassemblé ses troupes pour les opposer à celles du roi. La guerre civile ensanglante l'Italie. Les Toscans et les Lombards se rencontrent auprès de Mantoue : les impériaux défont l'armée de Mathilde, ou plutôt du pontife, le jour même de la victoire de Géra.

Ces deux grands échecs ne peuvent abattre le courage de Grégoire; sa force d'âme s'agrandit avec les obstacles, et sa constance avec les revers. On lui propose un arrangement avec le roi; il le rejette; il se montre d'autant plus inflexible, que ses alliés ont été dispersés ou vaincus. Henri fait tenir à Kauffungen des conférences destinées à tenter la pacification de l'Allemagne et de l'Italie. Un archevêque de Saltzbourg, nommé Gebhard, fougueux partisan du pape, fait rompre ces conférences, et Grégoire s'empresse de récompenser son zèle pour les intérêts de l'église romaine, en lui conférant, ainsi qu'à ses successeurs, le titre de légat né du saint-siége.

La comtesse Mathilde veut montrer d'autant plus son dévouement et sa fidélité, que le pape est moins favorisé par les évènements de la guerre. Elle fait don à Grégoire de tous ses états; elle lui transmet, non seulement ses domaines patrimoniaux et ses riches terres allodiales ou *francs-alleux*, mais encore tous les fiefs qu'elle possédait sous la suzeraineté de l'empire ou de la couronne d'Italie.

(1080) Le pontife cependant apprend que les vassaux de la Germanie, qui ne reconnaissent pas Henri, veulent donner un successeur à Rodolphe. Il se hâte d'encourager leur résolution; il les anime; il envoie à ses légats la formule du serment que devra prêter le monarque élu; et combien cette formule seule montrerait l'esprit du siècle, l'état de la civilisation, l'ignorance des peuples, l'asservissement des sujets, l'ambition sans bornes de Grégoire et son grand caractère, digne d'une meilleure cause!

Le successeur de Rodolphe devait promettre fidélité et *obéissance absolue* au siége apostolique, se reconnaître *vassal* du prince des apôtres, et confirmer, non seulement les dons de Pepin et de Charlemagne, mais encore la prétendue donation de l'empereur Constantin Ier. Les grands vassaux d'Allemagne ne frémirent pas d'indignation à la lecture de cette absurde et insolente formule! Mais qu'étaient alors les Germains? ou des vassaux égarés par l'ambition, ou des serfs de ces vassaux, ou des habitants de petites villes sans influence, ou

des hommes d'armes liés par l'habitude, la crainte et la sainteté du serment militaire, sous la bannière d'un despote plus ou moins puissant; et tous abaissaient leur courage devant les fantômes produits par une honteuse superstition.

(1081) Henri veut profiter des succès de l'armée qui porte le nom de son fils; il passe en Italie, s'empare de la plus grande partie des états de la comtesse Mathilde, forme le siége de Rome, est deux fois obligé de le lever, mais à la fin s'empare de cette capitale.

Grégoire, réfugié dans le château Saint-Ange, refuse l'accommodement que Henri lui fait proposer. Le roi fait élever l'archevêque de Ravenne sur le trône apostolique : le nouveau pontife le couronne empereur; et, ce qui est remarquable, les Romains eux-mêmes, fatigués de Grégoire, demandent d'être chargés de l'attaque du château.

Comme le sort a changé depuis Canossa! La victoire a prononcé pour les droits de Henri. Grégoire est près de tomber entre ses mains; il ne fléchira pas cependant devant le vainqueur, sa fermeté ne l'abandonnera pas, la grandeur du danger n'ébranlera pas sa constance. Il appelle à son secours ce Robert Guiscard, avec lequel il s'est réconcilié.

Dès 1081, Robert avait étendu des projets de conquête que le succès avait couronnés. Il avait porté ses vues au-delà de la Sicile et de l'Italie, dont Grégoire lui avait promis le sceptre. On aurait dit qu'il avait résolu de s'emparer de Constan-

tinople et de s'asseoir sur le trône des empereurs d'Orient.

Après avoir traversé l'Adriatique avec son fils Boëmond, il s'était emparé non seulement de Corfou, mais encore de Butronte et de la Vallone, et il avait assiégé Durazzo. L'empereur des Grecs, Alexis Comnène, étant venu au secours de la place avec une armée redoutable, Robert, quoique inférieur en nombre, l'avait battu, avait continué le siége, avait pris la ville par escalade en 1082, et y avait fait prisonniers le fils de Dominique Silvio, doge de Venise, et plusieurs autres Vénitiens auxiliaires des Grecs.

Il avait laissé dans l'Albanie son fils Boëmond à la tête d'une armée, et était revenu dans la Pouille, lorsqu'il reçut les lettres de Grégoire, qui le conjurait de venir le délivrer (1084). Robert n'hésite pas; il fait prévenir Henri IV de sa marche; et tel était l'effet de la réputation militaire du Français vainqueur des Grecs et de l'empire d'Orient, que l'empereur des Romains n'ose lutter contre lui, ni même l'attendre. Henri sort de Rome trois jours avant que les Normands n'y arrivent. Robert saccage Rome, pour la punir de s'être déclarée contre Grégoire, conduit ce pontife au palais de Latran, exerce l'autorité souveraine, fait subir plusieurs peines, et même l'esclavage, aux principaux de ceux qui ont pris le parti de l'empereur, et, soit pour ne pas laisser Grégoire exposé au ressentiment des Romains qu'il vient de traiter si cruellement, soit pour favoriser quelqu'une de

ses vues secrètes, il emmène le pape avec lui, d'abord au Mont-Cassin et ensuite à Salerne.

Quelle nouvelle et singulière combinaison des résultats des évènements! Ce pape qui avait, pour ainsi dire, posé un pied superbe sur la tête humiliée d'un empereur prosterné devant lui, et qui s'était proclamé le dispensateur des couronnes, et le juge suprême des peuples et des rois, est maintenant renfermé dans une petite ville dont il n'ose franchir les murs, protégé par un duc de la Pouille qui s'est reconnu son vassal, et en quelque sorte prisonnier de Robert Guiscard, qu'il a si souvent excommunié.

D'un autre côté, Henri, qui a dispersé les troupes rebelles de son rival couronné, qui est entré victorieux dans Rome, qui a mis la tiare sur la tête d'un pontife de son choix, est obligé de quitter sa capitale, de fuir devant celui qu'il voulait ne regarder que comme un chef d'aventuriers, et apprend qu'une grande partie de la Germanie, prête à se soustraire de nouveau à sa puissance, ne cède, en quelque sorte, qu'à l'influence des légats et des autres partisans d'un pape qui lui-même n'existe que par la protection d'un feudataire de l'empire.

Et les peuples ignorants et asservis, jouets des caprices de la fortune et des passions des princes, voient partout le fer et la flamme menacer leurs tristes asiles.

Les princes de Saxe, Guelfe, duc de Bavière, et quelques états de la Souabe, se rassemblent à

Bamberg, et élisent roi de Germanie, à la place de Rodolphe, tué par Godefroy de Bouillon, Hermann de Salm, comte de Luxembourg. Cet Hermann bat les troupes de Henri dans le duché de Neubourg, et se fait couronner à Goslar.

Les rebelles tiennent une nouvelle assemblée à Quedlinbourg. Le cardinal d'Ostie, légat de Grégoire, préside cette assemblée. Fidèle à l'esprit et à la volonté du pontife réfugié dans Salerne, il fait recevoir par l'assemblée une bulle qui proclame l'infaillibilité et l'indépendance absolue du pontife de Rome.

Presque en même temps, l'archevêque de Mayence, qui n'a pas trahi le serment qu'il a prêté à Henri, convoque un synode, ou concile, qui confirme la déposition de Grégoire et l'élection de Clément III, prononce l'anathème contre Hermann de Salm et ses complices, et déclare déchus de l'épiscopat les prélats qui refuseraient de reconnaître les décisions du synode.

(1085) Mais la mort, d'un trait plus sûr que les foudres spirituelles de Mayence, va briser la tiare de Grégoire. Il meurt dans son exil de Salerne, au mois de mai 1085. Ses derniers regards voient ses partisans près de succomber, et l'Europe, qu'il a si vivement et si profondément agitée, bien éloignée de retrouver le calme. Si à cet instant suprême, où toutes les passions s'éteignent et toutes les illusions se détruisent, Grégoire a rappelé les maximes du divin auteur de la religion qu'il professe, quels troubles secrets ont dû venger les victimes de son ambition!

Robert Guiscard était loin de Grégoire lorsque ce pontife mourut; son fils Boëmond était venu d'Albanie lui demander des hommes pour renforcer l'armée qu'il commandait, et de l'argent pour la payer et l'empêcher de se laisser séduire par les offres secrètes de l'empereur de Constantinople. Robert s'était embarqué pour l'Albanie avec sa seconde femme, la fille du prince de Salerne, et le prince Roger, qu'il avait eu de cette princesse. Il avait rencontré les flottes réunies des Grecs et des Vénitiens, les avait vaincues, avait fait un grand nombre de prisonniers, et obligé l'armée grecque et vénitienne à lever le siége de Corfou.

Il venait de passer dans l'île de Céphalonie, pour en faire la conquête, lorsqu'il apprit la mort du pape réfugié dans Salerne. Il le suivit de près, et mourut dans l'île dont il avait voulu s'emparer, au mois de juillet 1085. Et que l'on voie un nouvel exemple des dangers qui ne cessent de menacer un état qui n'a pas de lois fondamentales. La veuve de Robert se hâta de repasser en Italie, pour disposer les peuples de la Pouille et de la Calabre en faveur de son fils Roger, à l'exclusion de Boëmond, le fils aîné de Robert. L'armée du duc fut saisie d'une terreur panique: croyant tout perdu par la mort de son chef, elle abandonna ses bagages, jeta ses armes, courut vers les vaisseaux, s'embarqua dans un si grand désordre pour Otrante, que plusieurs vaisseaux furent submergés; et les Grecs reprirent bientôt les pays que Robert leur avait enlevés.

La duchesse parvint à faire reconnaître son fils Roger duc de la Pouille et de la Calabre. Boëmond prit les armes pour défendre son droit d'aînesse; mais après des succès divers, les deux frères s'arrangèrent par les soins de leur oncle paternel, le duc de Sicile, et Roger céda à Boëmond presque toute la péninsule qui porte le nom de terre d'Otrante, et particulièrement les villes d'Otrante, de Tarente, d'Oria et de Gallipoli.

Près d'un an cependant s'était écoulé depuis la mort du pape Grégoire, et les ennemis de Henri n'avaient pas osé élire un pontife pour le remplacer. Vers la fin de mai 1086, Roger, le nouveau duc de la Pouille, affectant en quelque sorte, comme son père, la souveraineté de Rome, s'approcha de cette capitale avec des troupes, et fit choisir pour pape l'abbé du monastère du Mont-Cassin, situé dans ses états. Cet abbé prit le nom de Victor III.

Mais la mort du fier Grégoire et celle du conquérant Robert avaient intimidé les Germains insurgés contre Henri IV. La Saxe se soumit à l'empereur. Les Bavarois rebelles ayant néanmoins obligé Henri à s'avancer vers leurs montagnes, Ecbert, margrave de Thuringe, reprit les armes contre son roi.

L'empereur voulant récompenser la fidélité inébranlable du duc de Bohême, fit revivre en sa faveur, dans une diète tenue à Mayence, l'ancien royaume des Moraves, le fit couronner à Prague par l'archevêque de Trèves; et les princes saxons, ou thuringiens, pairs d'Ecbert, prononcèrent contre ce margrave la sentence du ban ainsi que la confisca-

tion de tous ses fiefs et de tous ses francs-alleux.

Hermann de Luxembourg assiégea cependant Wurtzbourg. Henri vint au secours de cette ville: trahi par les contingents de Trèves et de Cologne, il perdit une bataille. Hermann prit Wurtzbourg; mais les troupes de l'empereur ne tardèrent pas à le reprendre; et quoique Conrad, le jeune fils de Henri, n'eût encore que treize ans, son père désirant de lui assurer la succession à l'empire et au royaume de Germanie, le fit couronner à Aix-la-Chapelle, par l'archevêque de Cologne.

Le pape Victor III n'occupa pas long-temps le siége de Rome. Othon, ou Odon, fils d'un seigneur champenois, ancien chanoine de Reims, ancien moine de Cluny, et évêque d'Ostie, avait été recommandé avec Victor III par Grégoire VII pour la chaire pontificale. Il fut élu à Terracine, après la mort de Victor, au mois de mars 1088.

Il s'empressa de confirmer tous les décrets rendus par son prédécesseur et par Grégoire; et pour s'attacher davantage les Normands, il créa, par une bulle particulière, le duc de la Pouille, Roger, et ses successeurs, légats nés du saint-siége dans toute l'étendue de leurs états. Il leur céda une partie de sa puissance, pour être plus sûr de partager la leur. Mais il était destiné à jouer un bien plus grand rôle que Grégoire, et à imprimer à l'Europe un de ces mouvements extraordinaires et violents qui agitent les nations, leur donnent un nouvel esprit, et les conduisent, au travers des calamités et des fléaux, vers l'origine d'un ordre de

choses bien plus prospère que celui qui s'éteint dans le malheur.

Malgré tout ce qu'annonce de fierté le nouveau pape, Hermann de Salm, abandonné des Saxons, désespère de sa cause, dépose son vain diadème, et, avec l'agrément de Henri, se retire dans ses terres héréditaires. Ce Burckard, évêque d'Halberstadt, qui avait suscité tant de troubles dans la Saxe, est tué à Goslar. Le margrave Ecbert ranime l'insurrection, et, secondé par la trahison de l'archevêque de Magdebourg, défait l'armée de Henri auprès de Gleichen; mais il périt peu après; et comme il est le dernier descendant mâle de l'empereur Henri-l'Oiseleur, Henri IV donne ses vastes domaines à Gertrude, sœur du margrave, et épouse de Henri-le-Gros, comte de Nordheim.

La Germanie est près d'être pacifiée. Mathilde veut exciter de nouveau le feu de l'insurrection, et, d'après le conseil d'Urbain II, dont Guelfe, duc de Bavière, ne soutenait plus le parti que faiblement, elle donne sa main au fils aîné de ce prince.

Les Saxons, lassés cependant de la guerre qu'ils ont allumée eux-mêmes, se soumettent à l'empereur et recouvrent tous leurs droits. Les Souabes seuls persistent dans leur insurrection; ils jurent, dans une diète provinciale qu'ils tiennent à Ulm, de n'obéir pour le temporel qu'au duc Berthold de Zœhringen, et pour le spirituel qu'à Gebhard, frère du duc Berthold, et évêque de Constance. Le duc, les comtes, les vassaux, les nobles, et tous

les hommes libres, jurent d'ailleurs d'observer pendant deux ans une paix publique, et de renoncer à tous les défis particuliers.

Pendant que Frédéric de Hohenstauffen, gendre de Henri IV, et auquel l'empereur avait conféré le duché de Souabe, rend vains tous les efforts du duc Berthold, et force les Soüabes à reconnaître Henri, l'empereur confie les rênes du gouvernement de la Germanie à Henri-du-Lac, comte palatin du Rhin, passe en Italie, défait, dans le Padouan, les troupes de la comtesse Mathilde, s'empare de tous les domaines de cette princesse, situés sur la rive gauche du Pô, et rétablit Clément III sur le siége de Rome. Le duc Guelfe tâche de faire naître un accommodement entre l'empereur et Urbain II; mais les évêques qui avaient accompagné Henri, et qui ne veulent pas abandonner Clément III, font rompre les conférences qu'on avait commencées pour la paix.

Pendant les cinquante ans de trouble, de désordre, de confusion et de guerre que la Germanie vient d'éprouver sous les empereurs Henri III et Henri IV de Franconie, les pays voisins de l'Allemagne, indépendants de ce royaume, ou liés avec ce grand état par des alliances ou par les règles de la féodalité, non seulement avaient ressenti, ainsi que nous l'avons vu, des effets plus ou moins grands de cette commotion profonde du corps immense qui les touchait, mais encore ils avaient été agités par des mouvements violents, indépendants de ceux de la Germanie. Et quelles institu-

tions aurait-on pu trouver en effet dans ce siècle d'ignorance, assez justes, assez fortes, assez stables pour garantir les droits des peuples, et par conséquent maintenir la paix et la tranquillité ?

Brétislas I[er], dit le Guerrier et l'Achille, gouvernait encore le duché de Bohême en 1049. Il fit une nouvelle irruption en Pologne, prît Cracovie, Gnesne, Posnanie, s'en retourna chargé de richesses, et se préparait à une expédition contre les Hongrois lorsqu'il cessa de vivre.

Spritignée II, son fils aîné, lui succéda. Mécontent de la manière dont les Allemands se conduisaient en Bohême, il les chassa de ses états, et n'excepta pas même sa mère qui était née en Allemagne. Il tourmenta ses frères, dont les apanages étaient en Moravie : heureusement pour la Bohême il mourut jeune. Une chose bien futile en elle-même peint l'importance que les Bohêmes attachaient à tout ce qui venait des évêques de Rome. Spritignée s'engagea à payer un cens annuel de cent livres d'argent à l'église romaine, pour obtenir du pape Nicolas II la permission de porter une mitre comme les évêques.

Vratislas II, l'aîné des frères de Spritignée, lui succéda en 1061. Aveuglé par un barbare fanatisme, il fit sortir de la Bohême les deux tiers des juifs qui l'habitaient, soumit les autres à des lois sévères, établit une sorte d'inquisition pour poursuivre par le fer et par le feu de prétendus devins et magiciens (1068); et le pape Alexandre II, dont nous avons dit qu'Hildebrand était le ministre

tout-puissant, récompensa cette fureur sacrilége par la permission de porter la mitre comme son prédécesseur.

Vratislas II fut cependant fidèle à l'empereur Henri IV contre les pontifes de Rome : il en reçut la Lusace en 1075, et le titre de roi en 1086.

Son fils Brétislas, envoyé en Moravie contre les neveux du roi, se déclara contre son père ; il se repentit bientôt néanmoins, et obtint son pardon. Mais, peu de temps après, il abandonna la Bohême, se retira en Hongrie, où sa mère était née du roi André ; et Vratislas indigné déclara son frère Conrad son successeur.

Cette Hongrie où était allé s'établir le fils du roi Vratislas avait été, comme la Bohême, le théâtre d'un grand nombre d'évènements.

Vers 1042, Aba ou Owon, mari de Sama, sœur du roi saint Étienne, avait été élevé sur le trône à la place de Pierre Ier, que les Hongrois avaient déposé. Son gouvernement fut aussi tyrannique que celui de Pierre. Les partisans de ce dernier, aidés par les forces de l'empereur Henri III, lui rendirent la couronne ; mais ce prince, aveuglé par son succès et encore plus par ses passions, ne pensa qu'à se venger de ceux qui avaient contribué à sa déposition. Une conjuration se forma avec rapidité. Trois frères, fils d'un cousin de saint Étienne, arrivèrent de Pologne ; réunis aux mécontents, ils attaquèrent Pierre renfermé dans un village : il s'y défendit pendant trois jours avec le courage du désespoir ; mais, pris et jeté dans une

prison, il y mourut bientôt. On massacra un évêque et plusieurs prêtres, auxquels on avait reproché à Pierre d'avoir laissé prendre un trop grand ascendant; et on élut pour roi André, l'aîné des trois frères.

Les évêques et les prêtres avaient inspiré une si grande haine aux Hongrois, qu'ils voulurent renoncer au christianisme, et rétablir le culte des dieux que leurs aïeux adoraient dans leurs bois, et sur les bords de leurs lacs et de leurs rivières. André leur avait promis, en montant sur le trône, de seconder leurs désirs. Quatre évêques voulurent le détourner de tenir sa promesse ; ils partirent pour Albe-Royale : des guerriers, commandés par le duc Vatha, en massacrèrent trois, et l'arrivée du roi, à la tête d'autres soldats, put seule sauver le quatrième.

André avait aussi promis à son frère Béla, à qui il avait cédé un tiers de la Hongrie avec le titre de duc, de lui laisser son sceptre; il fit néanmoins couronner son fils Salomon, âgé de cinq ans. Béla lui déclara la guerre. André, ayant reçu des secours de l'empereur et du duc de Bohême, crut pouvoir livrer bataille à son frère; mais les Hongrois, qui détestaient son attachement pour les ministres du culte chrétien, l'abandonnèrent au milieu du combat. Il fut pris, parvint à se sauver, s'enfuit dans une forêt où il mourut bientôt; et Béla se fit couronner à sa place.

(1061) Le nouveau roi, après avoir fait des règlements pour la sûreté publique, pris des mesures

pour prévenir la disette et la famine, ces fléaux des temps de guerre et de barbarie, rappelé et rétabli dans leurs biens les partisans de son neveu Salomon, convoqua dans la ville d'Albe une assemblée, à laquelle il appela deux députés de chaque village. Nous allons voir la violence répondre à la férocité. L'assemblée, suivant plusieurs historiens, réclama un ordre digne des plus cruels cannibales; elle demanda qu'on lapidât les évêques, qu'on exterminât les prêtres, qu'on étranglât les clercs, qu'on pendît ceux qui percevaient les dîmes, qu'on détruisît les églises, qu'on brisât les cloches, que l'on revînt au culte des anciens Hongrois. Le roi, ayant rassemblé à la hâte des troupes, fit subir divers supplices aux principaux auteurs de ces demandes sanguinaires. Que l'on était encore loin du temps où les braves et généreux Hongrois devaient inspirer une si grande admiration! Deux ans après, Béla fut écrasé sous la chute d'un plancher.

(1063) On avait emmené Salomon à la cour de l'empereur; il avait dix ou onze ans lorsque son oncle mourut. Henri IV le ramena en Hongrie, le fit couronner une seconde fois dans Albe-Royale, et exigea que le jeune prince lui rendît hommage de sa couronne, comme d'un fief de l'empire.

A peine l'empereur fut-il reparti, que Geisa, fils aîné de Béla, réclama, les armes à la main, le trône de son père. La guerre durait depuis un an, lorsque les évêques, qui voulaient dissiper la haine des Hongrois et obtenir leur reconnaissance, réus-

sirent à faire la paix entre les deux princes (1064). Geisa se contenta du titre de duc, reconnut son cousin pour son roi, et lui mit lui-même la couronne sur la tête, au milieu d'une grande assemblée, réunie dans la ville de Pestz ou de Cinq-Églises. Ce prince et son frère Ladislas furent fidèles à Salomon, et leur valeur, à la tête des guerriers, ne fut pas peu utile à la Hongrie et à son monarque. Les Bohêmes ou Bohémiens firent des irruptions dans la Hongrie; Geisa et Ladislas les repoussèrent. Ils vainquirent ensuite les Valaques qui s'étaient jetés dans la Hongrie méridionale. Et de quel secours ne furent-ils pas à Salomon, lorsque les Bulgares, soumis à cette époque à l'empire de Constantinople, et commandés par des officiers grecs, remontèrent la Save sur une flotte qu'ils avaient construite à Belgrade? Salomon leur opposa des escadres qui, sous les ordres de Geisa et de Ladislas, triomphèrent des Bulgares, malgré leurs feux grégeois; et, après la victoire, il assiégea Belgrade.

Les assiégés se défendirent avec acharnement; mais de jeunes Hongrois, prisonniers dans la place, ayant imaginé de mettre le feu à leur quartier, l'incendie se répandit dans la ville, et la garnison consternée n'en défendit plus les murs avec succès. Les Bulgares fugitifs furent poursuivis. On leur prit un riche butin, dont le partage fit naître une division funeste entre le roi et Geisa.

Les deux princes eurent recours aux armes. Salomon vaincu, et désespérant de réparer sa perte,

s'enfuit à Presbourg, à l'extrémité de la Hongrie, du côté de l'Autriche, et abandonna presque tout son royaume à Geisa (1075). Sa femme Sophie, sœur de l'empereur, le suivit à Presbourg. Mais Henri IV était trop occupé à se défendre contre le pape Grégoire VII et contre les insurgés de la Germanie, pour pouvoir secourir son beau-frère : une faible assistance aurait pu d'ailleurs lui être funeste bien plutôt qu'utile. Grégoire VII, l'ennemi mortel de Henri IV, avait écrit à Salomon, le 28 octobre 1074 : « Vous avez dû apprendre de vos » ancêtres que la Hongrie est un domaine de l'église » de Rome. Sachez que vous éprouverez son indi- » gnation, si vous ne reconnaissez pas que vous » tenez votre autorité du saint-siége. »

(1075) Geisa devint maître de presque toute la Hongrie par la retraite de Salomon, se fit couronner dans Albe-Royale, et rendit inutiles tous les efforts que fit son cousin pour remonter sur le trône.

Geisa étant mort en 1077, et n'ayant laissé que des enfants très jeunes, son frère Ladislas fut choisi pour régner sur la Hongrie. Ladislas ne voulut accepter que le titre d'administrateur ou de régent, rappela Salomon, le combla de bienfaits, apprit que ce prince avait conjuré sa perte, le fit renfermer; mais lui rendit bientôt une liberté dont il crut n'avoir plus rien à craindre. Salomon, que rien ne pouvait détourner de ses projets, parvint à réunir un corps de troupes, composé de Valaques et de Grecs, perdit la bataille qu'il livra à

son cousin, se jeta comme un aventurier sur la Bulgarie, et, suivant quelques auteurs, y perdit la vie dans un combat.

La Hongrie fut successivement attaquée par les Valaques, les Russes, les Polonais, les Bohémiens : Ladislas les repoussa toujours avec un grand courage. Il gouverna d'ailleurs avec justice. Les Hongrois le nommèrent le saint roi.

Il avait une telle affection pour les Français, qu'il fonda, suivant Albéric de Trois-Fontaines, l'abbaye de Sentigis, où des Français seuls pouvaient être admis.

La Croatie lui fut cédée par sa sœur, veuve du roi Zuonimir, qui était mort sans enfants. Il la réunit à la Hongrie.

La Pologne, qui n'est séparée de la Hongrie que par une chaîne de hautes montagnes, avait été heureuse sous Casimir Ier, comme les Hongrois sous Ladislas.

Dès 1041, les Polonais l'avaient rappelé pour le faire régner sur eux. Le pape Benoît IX lui avait permis de quitter l'abbaye de Cluny, où ce prince avait voulu passer ses jours, et l'avait dispensé de tous ses engagements, à condition qu'il paierait au saint-siége un tribut que l'on nomma, comme celui d'autres états, le denier de saint Pierre.

Boleslas II, dit le Hardi, et fils de Casimir Ier, succéda à son père en 1058. Nous le verrons bientôt rétablir deux fois sur son trône le duc de Russie. Mais à quelle bizarre et sauvage cruauté peut se livrer le chef d'un peuple encore ignorant et

barbare! Boleslas séjourna long-temps avec son armée à Kiow ou dans d'autres contrées russes, pour y maintenir, par sa présence et la terreur de ses armes, le souverain qu'il y avait ramené. Il s'y abandonna à la débauche : ses soldats imitèrent son exemple. Leurs femmes apprirent dans quels désordres ils étaient plongés; leur ressentiment, et la longue absence de leurs maris, les rendirent infidèles. Presque tous les Polonais désertèrent pour aller retrouver et punir leurs femmes. Boleslas fut obligé de retourner dans ses états; et à peine fut-il arrivé en Pologne, qu'il ordonna que tous les déserteurs fussent massacrés, que les Polonaises coupables vissent exposer les fruits de leurs adultères, et qu'on les contraignît à allaiter publiquement de jeunes animaux.

On détesta sa barbarie; mais la force lui restait encore. Voyant l'Allemagne déchirée par la guerre civile, il ne voulut plus reconnaître la suzeraineté du monarque germain, prit le titre de roi, et mit lui-même sa nouvelle couronne sur sa tête (1077).

Ses déportements et sa tyrannie le rendaient cependant chaque jour plus odieux. L'évêque de Cracovie lui fit de vaines remontrances; il excommunia le roi. Boleslas le tua à l'autel, d'un coup de cimeterre. Grégoire VII lança contre le meurtrier tous les anathèmes de Rome, délia les Polonais du serment de fidélité, et supprima pour leurs souverains le titre de roi qu'il n'avait ni donné ni confirmé. La haine que l'on portait à Boleslas II donna la plus grande force aux foudres du siége

apostolique. Boleslas, détesté des Polonais et déchiré par ses remords, prit la fuite et mourut.

Uladislas Herman, second fils de Casimir Ier, succéda à son frère; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire à Grégoire VII, qui, à sa prière, leva l'interdit qu'il avait jeté sur la Pologne après le massacre de l'évêque de Cracovie.

Les Russes, si voisins des Polonais et si souvent en guerre avec eux, s'étaient fait redouter depuis long-temps de leurs autres voisins, les Grecs de l'empire d'Orient. Ils étaient encore gouvernés, vers 1042, par Jaroslaf Ier. Quelques marchands grecs avaient eu, dans une des contrées de l'empire de Constantinople, une querelle très vive avec des commerçants de Russie; un Russe d'un rang distingué avait perdu la vie dans cette querelle. Jaroslaf saisit avec avidité un prétexte de porter la guerre dans l'empire grec.

Il donne à son fils Vladimir le commandement d'une flotte nombreuse qui entre dans la mer Noire. L'empereur Constantin Monomaque offre des satisfactions pour le meurtre du Russe; elles sont rejetées. Un combat s'engage auprès du Bosphore de Thrace : le redoutable feu grégeois, dont les Grecs se servent avec habileté, consume plusieurs bâtiments russes ; une tempête furieuse vient ajouter aux horreurs de la bataille et de l'incendie. Les vaisseaux des Russes, moins bien construits et moins bien gouvernés que ceux des Grecs, sont en grand nombre brisés contre les rochers, jetés sur le rivage ou dispersés au loin;

les Grecs, moins maltraités, font un grand carnage de leurs ennemis. Mais la fortune change comme les vents qui règnent sur le Pont-Euxin : la tempête s'apaise, les Russes se rallient. Vingt-quatre galères ou bâtiments à rames de Constantinople reviennent à la charge ; les Russes les enveloppent, tuent ou font prisonniers presque tous les Grecs qui sont sur ces galères. D'un autre côté, plusieurs Russes dont les vaisseaux avaient été fracassés contre les rivages, et qui cherchent à regagner par terre leur patrie, sont surpris par des Grecs qui leur crèvent inhumainement les yeux. Tant de désastres amènent une trève ; elle dure trois ans ; mais tout commerce était interrompu entre les deux nations. Malgré cet arrangement, la paix succède à la trève en 1047, et rouvre toutes les communications entre les deux états.

Jaroslaf avait mérité une grande renommée par son amour pour le bien public, sa bonne foi, sa franchise, sa générosité, sa bravoure. On avait recherché son alliance ; il avait donné une de ses filles à Harald dit le Vaillant, roi de Norwège, une autre à André, roi de Hongrie, et Anne, son aînée, à Henri Ier, roi des Français. Il avait profondément senti combien l'instruction était nécessaire à son peuple ; non seulement il lui avait donné l'exemple de l'étude en employant à la lecture tous les moments du jour et de la nuit dont il pouvait disposer, mais encore il avait fait faire des traductions des meilleurs auteurs de la Grèce. Il déposa ces ouvrages dans une bibliothèque élevée à côté de

l'église de Sainte-Sophie qu'il avait fait construire à Kiow, et qu'il crut enrichir par cette collection si utile, bien plus encore que par l'or, l'argent et les vases précieux dont il l'avait ornée. Un grand gymnase, établi à Novogorod, servait à l'éducation et à l'instruction gratuites de trois cents enfants de starostes et de prêtres. Regardant le christianisme comme un grand moyen de hâter la civilisation de ses états, il dota beaucoup d'églises ; il donna des revenus considérables aux ecclésiastiques, à condition qu'ils se consacrassent à l'étude et à l'instruction publique. Il ne propagea la religion de Jésus, qu'il chérissait, que par les encouragements et par la persuasion. Modèle de justice et de tolérance, il ne donna aucune loi contre ceux qui préféraient le polythéisme, le culte de leurs pères : il vivait dans le onzième siècle, et l'Europe était couverte de cruels et impolitiques persécuteurs !

Il publia plusieurs lois dictées par une grande sagesse. L'historien Muller a remarqué une des dispositions pénales qu'elles renfermaient, et d'après laquelle couper un doigt à un homme était un délit moins grave que d'arracher un poil de la barbe, à laquelle les Russes devaient pendant si long-temps attacher tant d'importance. Le recueil de ces lois a porté un nom bien honorable pour leur auguste auteur : on l'a nommé *Rouskaïa Pravada* (vérités russes). Il cessa de faire le bonheur du peuple et d'être l'exemple des rois, en février 1055; il était âgé de soixante-dix-sept ans. Sa mort

inspira à sa nation les regrets les plus vifs. Si ses successeurs lui avaient ressemblé, la civilisation se serait relevée à Kiow brillante de clarté, et c'est des bords du Borysthène que sa vive et bienfaisante lumière se serait répandue sur l'Europe. Il avait été le Charlemagne du nord; la Russie lui doit un monument. Les amis de l'humanité ne doivent prononcer son nom qu'avec respect.

Son fils aîné Vladimir était mort. Isiaslaf Ier, le plus âgé de ses autres enfants, lui succéda à Kiow et à Novogorod. Vsévolod, un des frères d'Isiaslaf, avait un apanage sur les bords du Niéper ou Borysthène. Des Scythes ou Tartares errants vers les rives du Volga et dans les vastes plaines comprises entre le Don et le Jaïk, infestaient souvent les frontières de la Russie: plusieurs auteurs les ont confondus avec les Turcs et avec les Petchenègues; les Russes les nommaient *poloutsi* (chasseurs).

Ils avaient fui devant les guerriers réunis d'Isiaslaf et de ses deux frères; mais ils reviennent en 1061; ils surprennent Vsévolod, prennent la ville où il réside, la pillent, et se retirent chargés de butin. Les Russes ont tout à craindre de ces dévastateurs, dont les descendants doivent un jour conquérir tant de contrées orientales. L'union pourrait seule sauver les Russes et leurs princes; mais Jaroslaf était dans la tombe, et son génie n'éclairait plus sa nation.

Ce grand monarque avait traité avec magnanimité son neveu Polotsk. Un fils de ce Polotsk, nommé Vseslaf, oubliant les bienfaits de Jaroslaf envers

son père, prend les armes contre les fils de ce monarque généreux (1066). Il entre dans Novogorod et la ravage. Isiaslaf et ses deux frères rassemblent leurs guerriers malgré les rigueurs d'un hiver très rude, portent le fer et le feu dans l'apanage de Vseslaf, l'attaquent, défont ses troupes, l'invitent à une conférence, et jurent sur la croix du Christ que sa personne sera en sûreté. Vseslaf se rend sans méfiance auprès de ses parents; ils le jettent à Kiow dans une étroite prison.

Les poloutsi cependant font une nouvelle irruption. Les trois frères sont battus. Les habitants de Kiow demandent des armes, le vaivode les refuse et prend la fuite; les princes s'échappent. Les habitants délivrent Vseslaf, le déclarent leur souverain, et ce prince, à leur tête, repousse les poloutsi.

Isiaslaf, qui s'était retiré auprès de Boleslas II, roi de Pologne, est ramené par ce prince et rétabli sur son trône. Il attaque Vseslaf, lui enlève sa principauté de Polotsk, la donne à son fils aîné, et après la mort de ce prince en investit son autre fils (1069).

Vseslaf recouvre son apanage en 1071.

Sviatoslaf, un des frères d'Isiaslaf, persuade à Vsévolod que leur frère aîné, le prince de Kiow, a voulu les dépouiller tous les deux. Ils attaquent Isiaslaf, qui prend la fuite avec sa femme, ses enfants et ses trésors. Sviatoslaf entre dans Kiow, et s'empare du trône. Isiaslaf fugitif implore en vain le secours de Boleslas, roi de Pologne, et de l'empereur Henri IV. Il s'adresse au pape Grégoire VII,

le malheur le poussait pour ainsi dire au-devant des fers que l'altier pontife voulait donner aux rois. Grégoire, toujours empressé d'établir sa domination universelle, accueille favorablement le fils d'Isiaslaf; il le déclare successeur de son père; il lui impose l'obligation de prêter serment de fidélité au saint-siége; et pour n'oublier aucun acte de l'autorité suprême, il mande au roi de Pologne de rendre tout ce qu'il a pris sur la Russie, qui appartient à l'église de Rome.

Pendant cette détermination de Grégoire, Sviatoslaf meurt, et son frère Vsévolod lui succède. Mais Boleslas, roi de Pologne, conduit en Russie ses troupes que la victoire avait favorisées en Bohême et en Hongrie. Vsévolod se retire dans sa principauté de Tchernigof, et Boleslas replace une seconde fois Isiaslaf sur le trône.

Boris et Oleg, fils de Sviatoslaf, se lient avec des poloutsi, vont attaquer leur oncle Vsévolod, et s'emparent de sa ville. Isiaslaf, que Vsévolod a détrôné, étouffe tout ressentiment, et, digne fils du grand Jaroslaf, donne asile à son frère, arme pour sa défense, le rétablit dans sa principauté, et attaque avec lui les poloutsi et ses deux neveux.

La victoire se déclare pour ce prince généreux. Les poloutsi sont dispersés; Boris est tué; Oleg prend la fuite : mais le magnanime Isiaslaf, blessé mortellement, meurt avec gloire sur le champ de bataille. Les Russes donnent les plus vifs regrets à sa douceur, à son courage, à son généreux dévouement.

Il laisse deux fils : mais Vsévolod est plus âgé qu'eux; on lui suppose plus d'expérience et d'habileté; on le préfère pour remplacer le frère qui vient de le sauver (1070). Un de ses neveux, un fils d'Isiaslaf, est dépouillé de son apanage par un usurpateur : Vsévolod le lui rend. Ce même neveu prend les armes contre lui, en 1085; il est battu par Vladimir, fils de Vsévolod; sa femme et ses enfants tombent entre les mains du vainqueur. Il implore la clémence du prince de Kiow; Vsévolod lui pardonne.

Cependant Harald, le beau-frère de Vsévolod, n'avait pas peu contribué aux révolutions de la Scandinavie.

Magnus dit le Bon, fils d'Olaüs, à qui Canut II, roi de Danemarck et d'Angleterre, avait enlevé la Norwège, l'avait conquise à son tour sur Suénon, fils de Canut II. Il avait résisté aux efforts que le père de Suénon avait faits pour le chasser de la Norwège; et Canut III, fils de Canut II, étant mort en Angleterre en 1042, et sans laisser d'enfants, Magnus lui avait succédé sur le trône de Danemarck, en vertu d'un traité ; mais il était resté en Norwège. Un neveu de Canut II, un fils du comte Ulph, qui avait été, comme ce comte, vice-roi de Danemarck, conçut le projet d'enlever à Magnus le royaume dont ce fils d'Olaüs venait d'hériter. Il se lia avec des Suédois, qui se réunirent dans la Scanie.

Presque dans le même temps, un grand nombre de descendants de ces Vandales qui avaient con-

tinué d'habiter dans le nord de l'Allemagne ou de la Pologne, et près des rivages de la Baltique, lorsqu'une armée de leurs compatriotes avait traversé l'Europe pour aller conquérir les Espagnes et l'Afrique septentrionale, se jetèrent sur les contrées danoises auxquelles on a donné le nom de Sleswig. Ces Vandales avaient toujours repoussé et les idées religieuses du christianisme et tout ce qui aurait pu introduire parmi eux un commencement de véritable civilisation; ils étaient encore presque aussi féroces que lors des premières invasions de leurs aïeux en Europe. Magnus courut vers ces hordes sauvages, remporta sur eux une victoire complète, et les contraignit à regagner leurs bois marécageux.

Ayant ensuite passé en Scanie, il défit les Suédois et les autres guerriers réunis sous le fils du comte Ulph. Ce chef de Suédois se nommait Suénon. Bien loin d'être découragé par la victoire de Magnus, il rassembla trois fois des Suédois autour de lui, et attaqua trois fois le Danemarck. Voulant faire une nouvelle tentative avec plus de succès, il eut recours à une nouvelle alliance. Harald, frère utérin d'Olaüs, roi de Norwège, était alors en Suède, dans l'orient de la péninsule scandinave. Il avait vaillamment combattu à la bataille où son frère Olaüs avait été tué. Passé à la cour de Constantinople, il s'était distingué, par des exploits éclatants, dans les armées de l'empire grec; il y avait acquis de grandes richesses. Il était allé ensuite en Russie; il y avait épousé, ainsi que nous

l'avons vu, Élisif ou Élisabeth, fille du grand Jaroslaf, et sœur d'Anne, femme de Henri Ier, roi de France. On connaissait le désir qu'il avait de monter sur le trône de Norwège. Suénon lui offrit le secours de ses armes. Ils firent ensemble une descente en Danemarck.

Magnus, craignant l'effet des grandes largesses par lesquelles Harald pouvait séduire les Danois ou les Norwégiens, fit offrir à son oncle de lui céder la moitié de la Norwège, à condition que Harald partagerait ses trésors avec lui. L'offre de Magnus fut acceptée. Et qu'on ne soit pas étonné de voir la moitié d'un royaume pauvre, et situé dans la Scandinavie, donnée pour la moitié des richesses de Harald. On partagea au poids l'or et l'argent que ce prince avait apportés de l'empire de Constantinople ; et, suivant un annaliste saxon, plus de dix ans après le partage, le trésor de Harald comprenait encore des masses d'or, qui, réunies, n'étaient soulevées qu'avec peine par douze hommes très forts. Quelle influence pouvait donner cet or dans un pays encore si sauvage, et au milieu de montagnes, de lacs et de bois soumis à un climat si âpre et à des hivers si longs et si rigoureux !

Magnus s'occupa du bonheur de son peuple. Sa bienfaisance le fit surnommer le Bon. Au moment de mourir, il mérita plus que jamais ce surnom si doux et si glorieux. Il ne pensa qu'à la prospérité du Danemarck ; il oublia que Suénon n'avait cessé de vouloir lui ôter la couronne ; et,

le regardant comme le plus capable de rendre heureux les Danois et les Norwégiens, il le désigna pour son successeur.

(1074) Les Danois confirmèrent le choix du roi qu'ils regrettaient. Suénon, neveu de Canut II par sa mère Marguerite, succéda à Magnus. Mais, peu de temps après, Harald, qui venait de s'emparer de la partie de la Norwège que Magnus s'était réservée, prétendit au trône de Danemarck. La guerre fut longue et terrible entre Harald et Suénon; elle ensanglanta pendant quinze ans la Scandinavie et la péninsule cimbrique; elle ne finit qu'en 1064.

Suénon II, devenu paisible possesseur du Danemarck, et apprenant que les Anglo-Saxons, irrités de la tyrannie de Guillaume I[er], regrettaient le gouvernement des Danois, envoya une flotte vers les rivages de l'Angleterre; il en donna le commandement à son frère Esbern. Nous avons vu les résultats de cette grande entreprise. Esbern se rembarqua pour revenir en Danemarck. Sa flotte était chargée des présents de Guillaume et du riche butin que le conquérant avait consenti qu'il enlevât sur les rives de la Grande-Bretagne; mais une tempête furieuse assaillit ses vaisseaux, si peu capables, par la manière dont ils étaient construits, de résister à la violence des vagues et des vents: les trésors qu'il rapportait dans la Chersonèse furent engloutis avec un grand nombre de ces frêles bâtiments. Peu s'en fallut que son frère ne lui fît payer de sa tête le mauvais succès de son expédition.

Quelque temps après, l'on vit se renouveler dans le Danemarck, entre le roi et un évêque, cette scène remarquable qui avait eu lieu sept siècles auparavant dans la basilique de Milan, entre l'archevêque Ambroise et l'empereur Théodose, et que les historiens ont si souvent célébrée.

(1072) Quelques hommes puissants avaient mal parlé de Suénon. Le roi irrité les avait fait massacrer dans l'église de Roschild, le jour d'une fête solennelle. Dans un siècle de lumières et dans un état convenablement constitué, les conseillers et les exécuteurs de cet ordre atroce auraient été sévèrement punis; mais, au milieu des erreurs et des préjugés du onzième siècle, un crime horrible serait resté sans châtiment, et l'innocence, sans garantie, n'aurait cessé de redouter que la violence toute-puissante ne s'élevât au-dessus de la justice. L'horreur naturelle de la tyrannie, le besoin de pourvoir à la sûreté de tous, l'idée naturelle et profonde de l'équité, le sentiment d'une religion protectrice, et l'influence d'un grand caractère, vont suppléer au défaut de lois fondamentales dont le principe et la nature sont encore inconnus. Le dimanche qui suit le massacre, Suénon veut aller à l'église encore teinte, pour ainsi dire, du sang qu'il a fait verser. L'évêque Guillaume apprend que le roi s'avance; il va à la porte du temple, arrête Suénon, lui reproche son crime, et lui interdit l'entrée du sanctuaire qu'il a souillé. Le roi consterné reconnaît, dans la justice éternelle, un pouvoir bien au-dessus du sien, retourne

à la demeure royale, se dépouille des marques de la royauté, revient en suppliant confesser le crime qu'il a commis. L'évêque le conduit à l'autel, au milieu des acclamations du peuple, et continue le sacrifice qu'il avait interrompu.

L'archevêque de Brême ayant engagé Suénon à réunir ses guerriers à ceux de Henri IV, contre les Saxons insurgés, ce monarque envoya une partie de ses troupes dans l'Allemagne proprement dite; mais à peine les Danois eurent-ils passé l'Elbe, qu'ils refusèrent de combattre contre les anciens amis de leur nation.

Ce prince ne laissa pas d'enfants légitimes; mais il eut treize fils naturels, dont cinq occupèrent successivement son trône.

Nous ne devons rappeler que les évènements qui ont produit de grands résultats ou qui peignent les mœurs des nations. C'est l'histoire des peuples, ou plutôt de leur civilisation, que nous tâchons d'écrire : à peine, par conséquent, parlerons-nous de ces fils illégitimes de Suénon II.

Harald III, leur aîné, abrogea plusieurs lois barbares. Il substitua le serment au duel, ou à l'épreuve du feu, lorsqu'il n'y avait pas de témoins.

Son frère, Canut IV, conquit la Livonie et la réunit au Danemarck. Il voulut établir la dîme en faveur du clergé. Les Danois se soulevèrent contre lui; il fut égorgé dans l'église d'Odensée (1086).

Olaüs IV, troisième fils de Suénon II, avait conspiré contre Canut IV qui l'avait relégué en Flandre, où il devait être gardé comme prisonnier par

le comte Robert dit le Frison, beau-père de Canut. Lorsqu'il dut monter sur le trône, Nicolas, un de ses frères, prit sa place auprès du comte de Flandre, et s'engagea à rester prisonnier de Robert, avec toute sa suite, jusqu'au moment où Olaüs aurait pu payer une rançon de dix mille marcs.

Pendant que les évènements que nous venons d'indiquer avaient leur cours dans la Chersonèse cimbrique et dans la Scandinavie, la civilisation paraissait près de faire de plus grands progrès dans la péninsule espagnole, à l'autre extrémité de l'Europe. Ces progrès y étaient favorisés par un plus beau climat, et par des terres plus fertiles. Mais combien de sang devait encore couler dans ces Espagnes que la nature semblait avoir destinées pour être si heureuses! Les Visigoths combattant contre les Visigoths, les Maures contre les Maures, les chrétiens contre les musulmans; les peuples appelés à chaque instant sous les armes, ou pour attaquer ou pour se défendre; les villes brûlées, les campagnes ravagées; les habitants massacrés ou réduits en esclavage, le pillage remplaçant l'industrie et même la conquête; et cependant, au milieu de tous les hasards, de tous les dangers, des plus cruelles incertitudes, des plus dures tyrannies, une force secrète et irrésistible animant tous les esprits dans l'Espagne méridionale, enflammant tous les cœurs, exaltant tous les sentiments, transportant toutes les imaginations, et produisant, au milieu des plaisirs, et sous le plus beau ciel, tout le charme d'une galanterie spirituelle et sédui-

sante, toutes les vertus et tous les prodiges de l'héroïsme; voilà ce qui va se développer sous nos yeux.

(1044) Ferdinand Ier, roi de Castille et de Léon, entre dans le Portugal; il s'empare de toutes les places de la Lusitanie, jusques au-delà du Douro. Il assiège Viseu : la ville se défend avec courage; elle est prise d'assaut et est réduite en cendres. Lamégo était regardée comme imprenable à cause de sa situation; elle cède aux machines de guerre que Ferdinand emploie. Les musulmans sont passés au fil de l'épée, ou condamnés à l'esclavage. Presque toutes les villes qu'il vient de conquérir sont démolies ou brûlées; ceux qui les avaient défendues sont égorgés, ou reçoivent des fers. Ferdinand laisse des garnisons dans les places qu'il conserve, et revient dans Léon, couvert de sang, et à la tête d'une armée courbée sous les dépouilles des milliers de victimes qu'il a fait immoler. Quelles plus grandes cruautés aurait pu commettre le chef de sauvages le plus barbare, ou le tyran le plus odieux! et dans les siècles maudits où l'ignorance et la servitude avaient abruti tous les esprits, des historiens insensés ont appelé Ferdinand un grand roi! Et, avant de recommencer ses horribles expéditions, ce prince, égaré par la plus fausse gloire, et aveuglé par les préjugés de ses malheureux contemporains, va à Saint-Jacques de Compostelle, visite le monument qu'on y vénère, ose toucher de ses mains homicides la tombe d'un apôtre de paix, du cousin, du disciple, de l'ami du divin fon-

dateur de la religion la plus douce, et profère sans crainte dans le sanctuaire tous ses vœux inhumains.

(1045) Dès le printemps il assiège Coïmbre. Le roi de Séville l'avait fortifiée; il y avait placé une nombreuse garnison. Ferdinand ne peut qu'essayer de la réduire par la famine; mais l'hiver approchait, les vivres commençaient à manquer dans son camp. Il allait lever le siége, lorsque les moines d'un monastère que les musulmans avaient toléré dans les montagnes voisines viennent lui annoncer que les assiégés éprouvent toutes les horreurs de la disette, et n'attendent aucun secours. Ferdinand serre de plus près la ville, qui capitule, et dont tous les habitants obtiennent de pouvoir en sortir sans craindre l'esclavage.

Pendant que Ferdinand ajoutait Coïmbre à ses états, son frère aîné, don Garcie III, roi de Navarre, enlevait aux Maures la ville de Calahora, en massacrait ou en mettait aux fers la garnison, et se croyait pieux en relevant les autels de Jésus sur des ruines ensanglantées.

(1048) L'année suivante, Ferdinand conquiert sur les Sarrasins toute la Vieille-Castille; mais il conçoit de plus grands projets. Il entre dans le grand bassin du Tage, ravage les campagnes, détruit les châteaux fortifiés, massacre ou charge de chaînes les musulmans, s'empare de Guadalaxara et de plusieurs autres villes, et assiège Alcala. Alménon, roi de Tolède, effrayé pour son trône, et n'osant pas se mesurer avec Ferdinand, prend

une résolution bien différente de celle qu'aurait dû lui dicter le souvenir des victoires qui avaient soumis aux Arabes tant de contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. La fierté mahométane l'abandonne; il quitte sa capitale menacée et qu'il craint de défendre; il se rend dans le camp du vainqueur; il se prosterne devant le roi de Léon, lui offre de riches présents, lui demande la paix, lui promet un tribut. Quel honteux résultat des discordes des Maures, et de la division de leurs états! Ferdinand accepte les présents et le tribut, veut entrer dans le royaume de Sarragosse, mais se contente de la soumission du monarque qui le gouverne, et de la somme annuelle que ce prince sarrasin s'engage à payer, et il revient dans Léon.

C'est une époque remarquable que celle où un roi chrétien a pour tributaires, et en quelque sorte pour vassaux, les rois musulmans de Sarragosse et de Tolède.

(1053) Quelques années après la paix si humiliante acceptée, ou plutôt sollicitée par les princes sarrasins, le roi de Tolède mourut, et fut remplacé par Ali-Maymon.

Ferdinand tomba malade; son frère, le roi de Navarre, alla le visiter. Ferdinand, peu de jours après l'arrivée de don Garcie, le fit arrêter et renfermer dans le château de Céa. Mais le roi de Navarre étant parvenu à s'échapper, voulut venger par les armes l'insulte que Ferdinand lui avait faite : craignant néanmoins de se mesurer contre le roi de Léon et de Castille, dont la puissance s'était accrue à un si

haut degré, il eut recours, contre son frère, aux mortels ennemis de sa nation, et demanda des troupes auxiliaires aux musulmans de Sarragosse et de Tudéla. Ferdinand essaya, par des négociations, de calmer le ressentiment de don Garcie; plusieurs grands personnages de la Navarre réunirent aussi leurs efforts pour engager leur monarque à ne pas continuer une guerre qui pouvait devenir si funeste aux chrétiens, et où l'on verrait les Navarrois porter pour ainsi dire les enseignes musulmanes, et diriger le fer des Maures contre leurs frères de Léon et de Castille. Toutes ces tentatives furent inutiles : don Garcie persista dans sa résolution, et le jour fut choisi pour la bataille. Les deux rois se combattirent très près de Burgos (1054). Un corps de cavalerie léonoise prit les Navarrois en flanc; don Garcie, blessé d'un coup de lance, expira au milieu de ses guerriers : les Navarrois se dispersèrent. Les Léonois et les Castillans ne les poursuivirent pas, mais se jetèrent sur les musulmans de Sarragosse, et en firent un grand carnage.

Les victoires de Ferdinand donnèrent cependant de la jalousie à son frère don Ramire, roi d'Arragon, et à son neveu don Sanche, qui avait succédé à don Garcie dans le royaume de Navarre, et ces deux princes, inquiets de la nouvelle puissance de Ferdinand, formèrent entre eux une ligue très étroite. Don Ramire prit quelques places sur le roi musulman de Sarragosse, qui, de même que le roi de Tudéla, fut forcé de payer un tribut au

roi d'Arragon, comme ils en payaient un à celui de Léon. C'étaient des princes bien faibles que ces rois ou ces chefs musulmans de Tudéla et de Sarragosse. Indépendamment des trois rois chrétiens de Léon, d'Arragon et de Navarre, ils étaient obligés de se défendre contre don Raymond, comte de Barcelone, qui, vers 1050, se réunit avec le comte d'Urgel, et leur prit plusieurs villes.

Mais qu'étaient toutes ces pertes des Maures, comparées à celles que Ferdinand allait leur faire éprouver?

Le roi de Léon assemble une puissante armée; il va fondre de nouveau sur les contrées mahométanes: et quel trait à ajouter à ceux qui peignent le onzième siècle, que le motif de ce grand armement! Ferdinand venait d'achever la construction de l'église de Saint-Jean de Léon. Il désire, d'après les usages de presque toute l'Europe, d'enrichir de reliques le temple qu'il vient d'élever; il imagine d'avoir le corps d'une sainte Juste, martyre de Séville. Il l'aurait facilement obtenu du Maure qui régnait sur les bords du Guadalquivir; mais il ne veut pas le demander, il veut le conquérir. Des provinces entières vont être couvertes de cadavres et de cendres pour ravir des reliques, et c'est une horrible dévastation qui va montrer la foi de Ferdinand dans l'évangile, dans ce code divin de douceur et de charité!

Il traverse et ravage le Portugal et l'Estramadure; il saccage Badajoz et Mérida. Les campagnes et les villes sont en proie à toute la licence

d'avides et féroces soldats; les fers sont le partage des musulmans qui ne sont pas égorgés. Cet orage épouvantable s'avance vers le bassin du Guadalquivir.

Un faible vieillard régnait à Séville; il se nommait Mahomet Aben-Habet. La division des musulmans avait énervé leur puissance; leur gloire s'était éclipsée : le monarque craintif ne pouvait plus élever l'étendard du prophète, ranimer l'enthousiasme des Maures, se montrer digne des vainqueurs d'une grande partie de la terre. Il se souvient de l'exemple d'Abdulménon, roi de Tolède; il part de sa capitale chargé de richesses; il se présente devant Ferdinand; il se prosterne devant le roi de Léon, il implore sa clémence, il se déclare son vassal, il offre les riches dons qu'il a apportés. On croirait voir Priam embrasser les genoux d'Achille. Ferdinand se laisse toucher, accepte les présents, agrée la suzeraineté du royaume de Séville, obtient facilement qu'on y ajoute le corps de sainte Juste, et ramène dans ses états ses troupes et leur immense butin.

(1069) Voilà donc les rois de Tolède et de Séville, et les princes ou rois de Tudéla et de Sarragosse, vassaux du roi de Léon et de Castille. Il est le dominateur suprême de presque toutes les Espagnes; il ne serait pas surprenant qu'il eût voulu, ainsi que l'ont écrit plusieurs auteurs, prendre le titre d'empereur de tous ces royaumes.

Le moment paraissait venu où les Maures allaient cesser de dominer dans la péninsule, dispa-

paraître ou fléchir leurs têtes sous le sceptre de Castille; mais une de ces fautes si communes alors en Europe, et qui avaient perdu tant de dynasties, sauve les musulmans d'Espagne.

Ferdinand est près de terminer sa carrière; il brise de ses propres mains la puissance qu'il a fondée; il partage ses états entre ses trois enfants: il donne à don Sanche le royaume de Castille, et la suzeraineté du petit royaume ou de la principauté de Sarragosse; il remet la couronne de Léon et des Asturies d'Oviédo à don Alphonse, et don Garcie, le plus jeune des trois frères, reçoit le royaume de Galice et de Portugal. L'assemblée des états voit avec peine ce fatal partage; mais elle cède à l'ascendant du vainqueur des Maures.

Il sent que sa maladie augmente, et que son dernier moment approche. Les ombres de tant de milliers de victimes immolées à sa barbare ambition doivent lui paraître entourer son lit funèbre; son âme doit être effrayée: on dirait qu'il cherche à échapper aux terreurs qui l'obsèdent. Il se fait revêtir de ses habits royaux; on le porte dans l'église qu'il a bâtie. Il se dépouille de toutes les marques de la souveraineté; il dépose le diadème; il se prosterne dans ce sanctuaire où il a réuni les reliques de plusieurs saints qu'il invoque; il implore la miséricorde divine, il réclame les prières de tous les assistants. Les évêques s'approchent, le revêtent du sac des pénitents, répandent de la cendre sur sa tête, et peu de temps après il expire dans le palais où on l'a reporté.

(1065) On compte donc, en 1065, six princes chrétiens en Espagne, les rois de Galice, de Léon, de Castille, de Navarre, d'Arragon, et le comte de Barcelone. Si une main habile avait réuni tous ces sceptres, le règne des musulmans aurait été d'une bien courte durée dans la péninsule.

Don Sanche, roi d'Arragon, s'empara de la ville de Balbastro après un siége remarquable. Mais la discorde allait armer l'un contre l'autre les fils de Ferdinand Ier. Ces trois princes entretinrent entre eux des rapports apparents de bienveillance, d'affection et de bon voisinage, tant que vécut dona Sanche leur mère, la veuve de Ferdinand, l'héritière de Léon, des Asturies, de Galice et de Portugal, et qui même pendant le règne de son mari avait toujours conservé l'influence que devaient lui donner sa naissance, ses droits personnels et son caractère. Mais cette princesse mourut en 1067, et les nuages commencèrent à s'amonceler autour des trônes d'Arragon, de Castille et de Galice.

Dès l'année suivante, don Sanche, roi de Castille, qui, en sa qualité de fils aîné de Ferdinand, se croyait le seul héritier légitime des états de son père et de ceux de sa mère, attaqua son frère don Alphonse, roi de Léon. Don Alphonse fut défait, mais les deux rois perdirent beaucoup de soldats, et leurs sœurs, les infantes Urraque et Elvire, parvinrent à suspendre leur funeste querelle.

Pendant cette guerre civile, don Raymond, comte de Barcelone, assembla les états de sa province; et, avec leur concours, promulgua un code rédigé

soigneusement, et que l'on nomma recueil des *lois usatiques*, parceque cet acte important consacra non seulement plusieurs dispositions de l'ancien code des Visigoths, mais encore les usages et les coutumes qu'il parut le plus utile de conserver.

L'ambition de don Alphonse ne pouvait cependant être contenue que pendant bien peu de temps. Il reprit bientôt les armes, et s'avança, à la tête d'une troupe nombreuse de guerriers, vers les frontières de Léon. Don Alphonse ne négligea rien pour défendre sa couronne; il eut recours à son frère don Garcie, roi de Galice et de Portugal. Don Garcie ne vit pas le danger qui le menaçait lui-même; il se contenta d'envoyer un renfort à don Alphonse, au lieu de rassembler une armée, de suivre les rives du Douro, et de menacer les derrières et le flanc des troupes castillanes (1070). Don Alphonse néanmoins marcha à l'ennemi vers la rivière de Carrion, le joignit et lui livra bataille. On combattit avec acharnement. Les Castillans furent mis en fuite. Don Alphonse, dont la bonté égalait la bravoure, voulut épargner le sang des chrétiens, de ses compatriotes, des anciens compagnons des victoires de son père; il défendit de les poursuivre. Ses soldats, trop confiants dans leurs succès et harassés de fatigue, se livrent au sommeil sans prendre aucune précaution pour leur sûreté. Don Sanche rallie les siens au milieu des ténèbres, revient contre les Léonois, les trouve endormis, les taille en pièces, fait prisonnier son frère et l'envoie à Burgos.

L'infante dona Urraque accourt auprès de don Sanche ; elle tremble pour la vie de son frère don Alphonse ; elle implore don Sanche, et, secondée par plusieurs grands, elle obtient que don Alphonse ait la vie sauve, qu'il abdique la couronne, qu'il se retire dans un monastère et qu'il y prononce les vœux religieux.

Don Sanche se présente devant Léon. Cette ville ouvre ses portes au vainqueur; les autres cités du royaume suivent l'exemple de la capitale. Tout le royaume de Léon reconnaît le roi de Castille.

Et qu'on ne soit pas étonné que, pendant cette guerre impie des deux frères, les musulmans n'aient pas cherché à se délivrer, par la victoire, des tributs auxquels ils avaient été forcés de se soumettre. Le malheur pesait sur toute la péninsule : les musulmans, comme les chrétiens, faisaient couler le sang de leurs frères.

Mahomet Aben-Habet, fils et successeur du vieux roi de Séville qui avait porté le même nom, avait attaqué le roi de Cordoue, pris sa capitale et soumis toute l'Andalousie, ainsi que le royaume de Murcie.

Don Sanche jouissait paisiblement du royaume de Castille et de celui de Léon ; mais son ambition était bien loin d'être satisfaite. Il voulut monter sur tous les trônes de ceux dont il avait reçu le jour : il lui restait encore à conquérir les royaumes de Galice et de Portugal. Don Garcie se repent, mais trop tard, de n'avoir pas donné à son frère don Alphonse des secours plus puissants; mais il doit se repentir bien davantage d'être devenu, par

sa tyrannie, l'objet de la haine et de l'exécration de ses sujets. Don Sanche entre dans ses états; aucune place ne lui résiste : les Galiciens et les Portugais abandonnent un roi qu'ils détestent. Don Sanche réunit sur sa tête les trois diadèmes de Ferdinand I[er]; et don Garcie, fuyant la mort ou la captivité, est contraint d'aller implorer un asile auprès du Maure Mahomet Aben-Habet, roi de Séville, de Cordoue et de Murcie.

(1071) Don Alphonse, cependant, le roi détrôné de Léon, ne supportait qu'avec la plus grande peine la perte de sa couronne et son emprisonnement dans le monastère où on l'avait enfermé. Sa sœur Urraque le chérissait tendrement : elle avait sauvé ses jours; elle veut lui rendre la liberté. Elle parvient à le faire enlever de son couvent pendant l'absence de don Sanche, et à le faire conduire à Tolède, auprès du roi maure Alménon au Ali-Maÿmon. Qui aurait dit à Ferdinand, à ce vainqueur si redouté des musulmans, que deux de ses fils imploreraient la protection, l'un du roi de Tolède, et l'autre de celui de Séville?

Alménon donne à don Alphonse l'asile le plus honorable. Les Visigoths avaient hérité de leurs aïeux du nord un goût très vif pour la chasse : le roi de Tolède assigne à don Alphonse une contrée assez étendue, où le prince léonois pouvait seul chasser avec les chrétiens qu'il choisissait. Ils s'attachèrent l'un à l'autre, et leur amitié devint très vive.

Don Sanche, devenu souverain des trois royau-

mes de son père, s'inquiéta peu de l'accueil que l'on avait fait à son frère fugitif; mais toujours entraîné par le désir d'agrandir sa puissance, et irrité contre les infantes ses sœurs qui avaient favorisé l'évasion de don Alphonse, il voulut s'emparer de leurs apanages. Urraque et Elvire résolurent de les défendre (1072). Elles étaient aimées, et don Sanche ne l'était pas; on était, pour ainsi dire, reconnaissant de ce qu'elles avaient fait pour délivrer don Alphonse, dont on chérissait la bonté. Un grand nombre de Léonois et même de Galiciens se réunirent à Toro et à Zamora, que Ferdinand Ier leur avait laissés. Don Sanche s'indigne de la résistance que ses sœurs veulent lui opposer; il s'avance vers les rives du Douro, à la tête de ses vassaux, de ses nobles et de ses autres soldats, parmi lesquels on voyait briller déjà ce guerrier si extraordinaire, ce don Rodrigue Dioz de Rivar, qui devait acquérir une si grande renommée, mériter le surnom de *Cid*, et que Corneille devait rendre à jamais si fameux, en le choisissant pour le héros d'une de ses tragédies. Toro se rendit à ses armes; il marcha vers Zamora. Il croyait s'en emparer facilement; mais cette place renfermait don Arias Gonçale, chef du conseil d'Urraque, général de ses troupes, et aussi renommé pour sa valeur que pour sa grande capacité. Il repoussa tous les assauts du roi; il résista à toutes les attaques de don Rodrigue; il obligea don Sanche à changer le siége en blocus.

La famine cependant commençait à régner dans Zamora. Les habitants étaient près de se rendre;

le courage et l'habileté de don Arias ne pouvaient lutter contre les horreurs de la faim. Un homme nommé Ataulphe ou Bélide d'Olfos conjure les assiégés de résister encore pendant quelques moments; il leur promet qu'ils verront bientôt les ennemis lever le siége. Son air en impose; on l'écoute; il inspire la confiance; il demande qu'on lui ouvre les portes. Il se fait conduire à don Sanche, se plaint amèrement de dona Urraque, et obtient du roi une audience secrète. Il dit au prince qu'on a voulu le faire mourir dans Zamora, parcequ'il a conseillé de rendre la place, qu'il est parvenu à s'échapper, et qu'il est prêt à indiquer à son souverain une poterne négligée par les habitants, et par laquelle les soldats castillans pourront facilement pénétrer dans la ville. Don Sanche le croit, veut aller seul avec lui reconnaître la poterne; et pendant qu'il examine celle que lui montre Bélide, le prétendu transfuge le tue d'un coup de javelot et se sauve vers Zamora. La mort de don Sanche répand la consternation dans son armée; les Castillans se dispersent et retournent dans leurs foyers.

Dona Urraque s'empresse d'informer don Alphonse de la mort de don Sanche; elle le presse de venir monter sur le trône de son père. Don Alphonse assemble les seigneurs léonois qui l'avaient suivi à Tolède. On lui conseille de cacher avec soin la nouvelle qu'il vient de recevoir, et de s'échapper secrètement de la capitale du royaume maure. La générosité de don Alphonse s'y refuse; il va

trouver le roi de Tolède; il lui parle de la mort de don Sanche. Alménon l'avait déjà apprise ; et, touchés vivement tous les deux, l'un de la franchise confiante de son ami, et l'autre du noble silence du roi maure, ils se jurent un attachement à toute épreuve. Alménon ne voit partir qu'à regret le monarque qu'il estime et qu'il aime, recommande à son affection son fils Hissem, l'embrasse tendrement, retient ses larmes, et lui donne une brillante escorte.

Don Alphonse arrive à Zamora; Urraque et dona Elvire le reçoivent avec transport, et tous les seigneurs de Léon et des Asturies le reconnaissent avec joie pour leur monarque.

Les Castillans veulent aussi le proclamer leur roi. Mais voici un trait remarquable du caractère de ces fiers Castillans. Les ennemis d'Alphonse avaient dit que c'était par son ordre que Bélide avait donné la mort à don Sanche. Les Castillans exigent qu'Alphonse, avant de recevoir leurs serments, jure qu'il est innocent du meurtre de son frère. Don Alphonse y consent. Les seigneurs de Castille se réunissent à Burgos : le roi s'y rend avec ses sœurs. C'est le célèbre don Rodrigue qui va recevoir le serment du monarque. Don Alphonse le prête ; il est proclamé roi de Castille d'une voix unanime et au milieu des plus grands applaudissements.

On a écrit que don Rodrigue avait voulu, on ne sait pourquoi, faire répéter au roi son serment, et que depuis cette époque, don Alphonse, offensé

de ce désir, avait eu pour ce guerrier moins de bienveillance.

Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière les ancêtres de don Alphonse et tous les rois d'Arragon prêtaient leur serment de monarque. Le prince était à genoux, il avait la tête découverte; le grand-justicier était assis sur un trône; les grands du royaume l'environnaient; le chef suprême de la justice tenait la pointe d'une épée nue, tournée vers le cœur du nouveau monarque : « Nous qui » valons autant que vous, lui disait-il, nous vous » faisons notre seigneur et roi, à condition que » vous mainteniez nos priviléges et nos libertés; » *sinon, non.* »

Alphonse VI cependant n'avait encore que les couronnes de Castille et de Léon. Don Garcie, roi de Galice et de Portugal, était rentré dans ses états avec l'agrément du roi de Séville, d'abord après avoir appris la mort de son frère don Sanche. On admire avec plaisir la conduite noble et généreuse de ces souverains de Séville et de Cordoue, de ces musulmans qui avaient tout à redouter des rois visigoths, et dont les états étaient couverts des débris amoncelés par les chrétiens. Quel contraste que celui de cette grandeur d'âme avec toutes les horreurs que l'historien du onzième siècle est obligé de rappeler! Quelle politique différente va suivre don Alphonse, et comme sa bonté naturelle va être étouffée par son ambition!

Le roi de Léon et de Castille, ayant appris le retour de don Garcie, s'abandonna aux avis de

dona Urraque, sa sœur. Combien on voudrait douter de la perfidie de l'infante et de son frère! Alphonse fait proposer une entrevue à don Garcie. Ce prince l'accepte, se rend auprès du roi. Alphonse le fait arrêter, ordonne qu'on le renferme dans le château de Luna, auprès de Léon, et, malgré sa trahison, s'empare facilement du royaume de don Garcie que l'on haïssait.

(1073) Monarque paisible des trois royaumes, don Alphonse épouse Agnès, fille de Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. Il apprend que Mahomet Aben-Habet, roi de Séville, vient d'entrer, à la tête d'une armée, dans le royaume de son ami Alménon, roi de Tolède. S'il n'écoute que sa politique, il profitera de cette division entre les deux monarques maures, pour les vaincre tous les deux et reculer les frontières de ses états; mais il ne peut oublier l'asile qu'il a trouvé à Tolède, l'accueil qu'il y a reçu, l'affection qu'Alménon a pour lui. L'amitié l'emporte; il se hâte de rassembler ses guerriers, et d'arriver dans le royaume de Tolède, que ravageait le roi de Séville. Alménon, consterné, croit que les Castillans viennent pour profiter du malheur qu'il éprouve, pour détruire sa puissance, et s'emparer d'une partie de ses états. Alphonse lui pardonne son injuste soupçon, se réunit à lui, l'aide à repousser le roi de Séville, et vrai modèle de ces chevaliers qui commencent à briller en Europe par leur générosité autant que par leur valeur, il se retire dans ses royaumes, satisfait du plaisir d'avoir délivré l'ami auquel il avait

dû son salut. Les Castillans, les Léonois, les Galiciens oublient plus que jamais qu'il a fait enfermer le prince qu'ils exécraient.

(1074) Vers le même temps, deux autres évènements montrent trop les rapports qui existaient alors en Espagne entre la puissance civile et l'autorité ecclésiastique, pour les passer sous silence. D'un côté, Sandoval nous apprend que Ferdinand Ier ayant laissé en apanage à ses filles, les infantes Uraque et Elvire, le patronage et les dîmes des églises de Castille, ces princesses transférèrent le siége épiscopal d'Anca à Gamonal, près de Burgos; et de l'autre, nous voyons le pape Grégoire VII, dont les projets ambitieux s'étendaient sur l'Europe entière, vouloir soumettre les rois visigoths au siége apostolique. Cet altier et audacieux pontife écrit aux rois de Léon et de Castille, de Navarre et d'Arragon, qu'anciennement leurs états étaient tributaires du siége apostolique; que l'invasion des Sarrasins a privé l'église romaine de la jouissance de son droit, mais que les titres conservés dans les archives de Rome en prouvent l'ancienneté. Il ne fait point paraître ces titres si favorables à l'église apostolique, mais il exhorte les rois chrétiens de la péninsule à ne pas encourir une damnation éternelle, en refusant de reconnaître la suzeraineté du pape, et de lui payer un tribut pour les états qu'ils gouvernent et pour toutes les contrées qu'ils pourront conquérir sur les Maures. On a écrit que le roi de Léon avait consenti à payer une redevance annuelle au siége de Rome, non pas comme le tribut d'un

vassal, mais comme l'offrande d'un chrétien. Mais, suivant d'autres auteurs, la demande hardie de Grégoire ne fut suivie d'aucun succès; et don Alphonse borna les effets de sa complaisance pour le pontife à réunir ses efforts à ceux du légat, pour faire accepter par le clergé et les fidèles de ses royaumes le rituel de l'église romaine, et pour les engager à renoncer à l'ancien mode visigothique ou mozarabique de célébrer les offices divins.

Peu de temps après, don Raymond, un des frères de don Sanche, roi de Navarre, et une de ses sœurs, conçurent le noir projet de ravir à don Sanche la couronne et la vie. On l'entraîna à la chasse, et on le précipita du haut d'un rocher escarpé. Don Raymond, effrayé de son crime, prit la fuite. Les Navarrois refusèrent la couronne à don Ramire, frère de l'assassin et de la victime. On résolut de partager les états du monarque que l'on venait de perdre. La Biscaye et la province de Rioja ou Riora, située dans le haut du bassin de l'Èbre, reconnurent pour leur souverain le roi de Léon, de Castille et de Galice; et la Navarre proprement dite, réunie à l'Arragon, eut pour monarque don Sanche, roi d'Arragon, et cousin germain du roi de Léon et de Castille.

(1076) Grégoire VII redemanda bientôt aux rois don Alphonse et don Sanche le paiement d'un tribut; mais les deux monarques, toujours inflexibles, ne trahirent ni l'indépendance de la nation espagnole ni la dignité de leurs couronnes.

Le pape insista pour l'introduction de son rituel

dans toutes les contrées chrétiennes de la péninsule. Cette demande, favorisée par don Alphonse et par un concile tenu à Burgos, éprouva tant de difficultés, et fit naître tant de troubles et de contestations, que, selon plusieurs historiens, on nomma deux chevaliers pour soutenir, l'un le rituel de Rome, et l'autre le rituel visigothique. Le second fut vainqueur. On jeta les deux rituels ou missels dans le feu; le romain fut seul consumé : mais, malgré le résultat de ces deux épreuves, don Alphonse voulut maintenir la décision du concile.

(1079) Vers le même temps le roi de Tolède mourut. Son fils Hissem lui succéda; il ne régna que pendant peu de temps, et son frère Hiaya fut proclamé son successeur.

Le pape cependant, irrité du refus que don Alphonse n'avait cessé de faire de se déclarer vassal du siége de Rome, imagina d'annuler le mariage du roi de Léon avec Agnès de Poitiers, quoique cette princesse partageât depuis six ans le trône et le lit de don Alphonse. Il trouve trop grande la parenté d'Agnès avec la première femme d'Alphonse; il casse l'union du roi et de la reine. Il envoie en Espagne, en qualité de légat, le cardinal Richard, abbé de Saint-Victor de Marseille; il lui ordonne de faire exécuter son décret. Alphonse s'y soumet, et se sépare de dona Agnès.

Saint Hugues, abbé de Cluny, et que don Alphonse vénérait, avait envoyé à ce prince plusieurs religieux de son monastère que le roi lui avait demandés pour établir ou conserver la règle de Cluny

dans le couvent de Sahagun. Parmi ces religieux était Bernard, né à Agen dans l'Aquitaine. Il inspira beaucoup d'estime à don Alphonse, non seulement par sa science et sa piété, mais encore par sa prudence et sa douceur. Le roi engagea les moines de Sahagun à le choisir pour leur abbé. Dom Bernard lui donna une si haute idée des qualités de Constance, fille de Robert Ier, duc de Bourgogne, et cousine germaine de Philippe Ier, roi de France, que don Alphonse désira d'obtenir la main de cette princesse, et l'épousa peu de temps après.

Cependant un évènement d'une grande importance pour l'accroissement de la puissance des chrétiens et l'affaiblissement de celle des Maures va être l'objet de notre attention : l'excès de la tyrannie va renverser un trône sarrasin.

Hiaya régnait toujours à Tolède; mais quelle différence entre sa domination et le gouvernement de son père, le généreux ami de don Alphonse! Cruel, lâche, avide, livré à une débauche brutale, il accablait les mahométans d'impôts, et se jouait de ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré. Les Maures de son royaume ne supportaient plus qu'en frémissant d'indignation le joug qu'il leur avait imposé. Ils se ressouvenaient du séjour qu'avait fait parmi eux ce don Alphonse pour lequel leur Alménon, leur monarque chéri, avait eu tant d'estime et d'amitié; ils rappelaient sa bonté, sa bienfaisance, sa douceur; ils célébraient son courage; ils comparaient secrètement ses qualités avec tous les vices qui rendaient Hiaya si odieux. La diffé-

rence de sa religion et de la leur n'arrêtait pas leurs vœux. Ils connaissaient sa justice, sa loyauté, sa tolérance; ils l'auraient voulu pour leur monarque.

Leurs sentiments secrets sont révélés au roi de Léon. Alphonse VI croit avec raison les circonstances favorables pour tâcher de rendre aux Visigoths les contrées que les Sarrasins leur ont enlevées; il rassemble une armée nombreuse; il entre dans le royaume de Tolède (1081); il prend un grand nombre de places plus ou moins voisines des rives du Tage; et, par une de ces combinaisons extraordinaires qu'une passion très vive, une jalousie délirante, un aveuglement absolu ou une fausse et imprévoyante politique peuvent seuls inspirer à un souverain, il trouve un allié dans Aben-Habet, roi de Séville. Ce prince maure passe la Sierra-Moréna, s'avance vers les bords de la Guadiana, et prend Calatrava et plusieurs autres villes de la Manche.

La guerre durait depuis trois ans; la victoire favorisait les armes de don Alphonse et celles du roi de Séville. Le roi maure de Sarragosse, dont les guerriers avaient souvent été vaincus par ceux de don Sanche Ramirez, roi de Navarre et d'Arragon, n'apprend qu'avec effroi les succès d'un ennemi plus redoutable encore; il tremble pour ses états, qui ne pourront résister aux attaques combinées des deux monarques chrétiens : il n'espère rien de la force ouverte; il forme un complot ténébreux; il envoie des ordres secrets à un de ses généraux, nommé Aben-Falar.

Ce général feint un violent mécontentement

contre le roi de Sarragosse; il s'empare du château de Ruéda; il implore la protection de don Alphonse, il lui offre de lui livrer le château dont il s'est rendu maître. Don Alphonse accourt sans méfiance. Aben-Falar ne veut remettre la place qu'au roi lui-même, qu'il a promis à son souverain de faire assassiner dans l'enceinte de Ruéda. Les généraux de don Alphonse conçoivent des soupçons; ils conjurent leur roi de ne pas exposer sa personne. Le monarque envoie à sa place deux infants de Navarre, le comte de Lara et d'autres grands personnages. Aben-Falar, furieux de ne pouvoir immoler le roi, fait massacrer ceux qui viennent en son nom, et se défend avec tant d'opiniâtreté dans son château, dont la garnison était nombreuse, que don Alphonse est obligé de renoncer à venger les victimes du perfide Sarrasin, de lever le siége, et de se contenter de racheter les corps des infants et des comtes.

(1085) L'échec qu'Alphonse vient d'éprouver ne fait qu'augmenter son ardeur contre les Maures. Dès l'année suivante, il veut achever la conquête du royaume de Tolède, rassemble un grand nombre de chevaliers et de guerriers du Portugal, de la Galice, des Asturies, de la Biscaye, de Léon, de Castille, et forme le siége de la capitale d'Hiaya. Ce prince sarrasin, voyant enfin le danger qui le menaçait, était sorti du honteux repos dans lequel il avait passé sa vie; il avait rassemblé le plus de troupes qu'il avait pu réunir; mais il ne pouvait espérer aucun secours contre l'ennemi si puissant

qu'il avait à combattre. Le roi de Séville était ligué avec don Alphonse ; le roi sarrasin de Badajoz n'osait se mesurer contre Aben-Habet ; celui de Saragosse avait tout à redouter du roi d'Arragon et de Navarre ; et le chef ou roi maure qui commandait à Dénia, auprès d'Alicante, uniquement occupé à étendre sa domination sur toute la province de Valence, était plutôt l'ennemi d'Hiaya que son allié et son défenseur. La ville de Tolède, entourée de trois côtés du Tage, est située sur des rochers escarpés. Les assiégés se ressouviennent de leur ancienne gloire ; ils surmontent leur haine contre leur monarque ; ils n'écoutent que la voix de la patrie ; ils combattent pour le premier besoin des peuples, ils se battent pour leur indépendance ; ils se défendent en dignes descendants des vainqueurs de l'Asie Mineure et du nord de l'Afrique. Ils voient sans crainte ces grandes tours de bois que l'on approchait des murs pour jeter sur les remparts des traits et des pierres, les béliers destinés à former de larges brèches, les efforts des sapeurs pour pénétrer jusques au-dessous des murailles, en remplacer les fondements par des étançons, et les faire crouler dans les fossés, en mettant le feu à ces étais si combustibles. De vaillants chevaliers étaient accourus des contrées belliqueuses de la France, de l'Italie et de la Germanie. Un besoin très vif de combattre les ennemis du Christ, de tenter des aventures, d'acquérir de la renommée, se faisait déjà sentir en Europe, et semblait présager ces expéditions si extraordinai-

res et si lointaines qui devaient marquer la fin du onzième siècle. Les plus brillants faits d'armes illustrent les musulmans et les chrétiens : des combats singuliers montrent chaque jour leur vaillance héroïque. L'Europe entière a les yeux sur Tolède; elle croit voir dans la prise de cette place le destin, non seulement des Espagnes, mais encore de toute la chrétienté.

La ville, cependant, manque de vivres; la famine exerce ses ravages parmi les habitants; ils cèdent à la nécessité: leur bravoure a sauvé leur honneur. Le sort auquel tout leur courage ne peut les soustraire va d'ailleurs les délivrer d'un tyran qu'ils détestent et leur donner un monarque qu'ils estiment. S'ils eussent aimé leur souverain, jamais Tolède n'aurait été prise.

Ils veulent qu'Hiaya capitule.

La ville et tout le royaume de Tolède sont cédés au roi de Léon. Les Maures sont libres de se retirer où ils voudront; ils conservent toutes leurs propriétés; leurs tributs ne peuvent pas être augmentés; leurs procès seront jugés par des musulmans, suivant leurs usages et leurs lois; ils jouiront du libre exercice de leur religion ; ils gardent la grande mosquée. Un sauf-conduit est donné à Hiaya, qui se retire à Valence, dont le trône lui reste.

Parmi les guerriers dont on avait le plus célébré les exploits pendant le mémorable siége de Tolède, celui dont la valeur avait brillé du plus grand éclat, était ce fameux don Rodrigue Diaz de Bivar,

surnommé par les Maures eux-mêmes le *Cid*, c'est-à-dire le seigneur, le puissant, le victorieux. Après avoir rendu les plus grands services à ses rois et à son pays, il n'avait cessé, à la tête d'une troupe de guerriers que sa valeur et sa loyauté avaient attachés à sa fortune, d'attaquer les Maures sur divers points, de jeter l'épouvante parmi eux, de leur enlever de riches dépouilles, dont il envoyait la plus grande partie à son souverain, et dont il distribuait le reste à ceux qu'il avait conduits à la victoire. Sa valeur, ses succès, l'audace qu'il inspirait aux braves qui le suivaient, devaient bientôt le faire respecter comme le chef puissant d'un état établi au milieu de hautes montagnes dont il descendait pour aller porter le secours de son bras partout où l'appelaient les cris des opprimés. Il était le brillant modèle de ces guerriers consacrés à la bravoure, à l'honneur, à la défense des faibles, par cette institution que l'on a nommée chevalerie, qui se formait, s'organisait, se développait plus que jamais en Europe, et qui allait se distinguer par tant d'exploits, obtenir une si grande influence, et décider du sort de tant d'états de l'Europe et de l'Asie.

Il faut bien se garder de confondre cette chevalerie avec aucune branche du système féodal. Bien loin de dériver de ce système monstrueux, elle s'était établie pour en combattre la tyrannie. Toujours armés contre la violence, toujours ennemis de la félonie, toujours vengeurs des torts que les lois n'avaient plus la force de réprimer, défenseurs

généreux et désintéressés des dames, des orphelins, de tous les malheureux qui invoquaient leur appui, les chevaliers cherchaient à briller dans les tournois pour que leur réputation ajoutât à leurs succès. Ils parcouraient les pays infestés par des ennemis dévastateurs, ou par des tyrans féodaux plus redoutables encore, pour préserver de leurs atteintes de timides voyageurs ou des vassaux désarmés. Ministres de la providence céleste et de la justice éternelle, ils prévenaient et vengeaient les forfaits des despotes cruels révoltés contre leur souverain, leur nation et l'humanité.

On éprouvait le courage et le dévouement des guerriers qui voulaient se dévouer à ces nobles fonctions, et ils ne recevaient de leur roi, ou d'un chevalier illustre, l'arme qui était l'emblème du plus grand honneur auquel on pût alors parvenir, qu'après avoir juré de remplir leurs nouveaux devoirs.

Les chrétiens avaient mêlé dans la réception des chevaliers des cérémonies religieuses aux formes militaires : ils avaient voulu rendre plus sacrées les obligations que l'on contractait, Dans certaines contrées, la veille de son admission, le récipiendaire jeûnait et priait pendant un jour et une nuit; il se baignait ensuite : il communiait le lendemain, ayant son épée pendue au cou; il la posait sur l'autel, et la reprenait des mains du prêtre, qui lui faisait jurer de défendre l'église, la patrie, les veuves et les orphelins.

Don Alphonse trouva dans Tolède beaucoup de juifs et un grand nombre d'anciens chrétiens

visigoths, qui étaient restés dans la ville depuis la première conquête que les Sarrasins en avaient faite. On nommait ces chrétiens *mozarabes*. Il y attira un grand nombre d'autres chrétiens visigoths; il engagea même plusieurs familles étrangères, et particulièrement plusieurs Français, à venir s'y établir, et voyant toute l'importance de sa nouvelle conquête pour le succès de ses autres projets, il résolut d'y fixer sa résidence.

Le Cid eut bientôt soumis à l'autorité de don Alphonse toutes les contrées du royaume de Tolède qui n'avaient pas encore arboré l'étendard de Léon; et la province reçut le nom de Nouvelle-Castille.

La prise de Tolède, et la conquête du royaume dont elle était la capitale, répandirent l'effroi parmi les musulmans. Le roi de Badajoz croyait à chaque instant voir arriver les Castillans dans le bassin de la Guadiana; et le roi même de Séville, peu rassuré par la Sierra-Moréna, cette chaîne de montagnes énormes que la nature a élevées au nord du Guadalquivir comme pour défendre le bassin de ce fleuve, trembla pour l'Andalousie. Il ne vit que trop quelle grande faute il avait faite en combattant, pour les chrétiens, contre des compatriotes qui avaient le même intérêt, le même esprit, les mêmes mœurs, la même croyance que ses sujets; il résolut de la réparer; il se lia avec le roi de Badajoz, et les deux monarques, non seulement levèrent un grand nombre de troupes, mais encore engagèrent les Maures de l'Afrique à se réunir à eux contre l'ennemi de l'islamisme.

Alphonse apprend les immenses préparatifs des rois maures, et, fier de ses victoires, il veut les prévenir. Il rassemble une armée redoutable, et voulant commencer par attaquer le roi de Badajoz, il entre dans l'Estramadure; il prend Coria, et s'avance avec confiance vers Badajoz. Mais les deux rois maures lui livrent bataille : les chrétiens sont taillés en pièces; et don Alphonse est contraint de rentrer dans la Nouvelle-Castille avec les débris de son armée. Les musulmans ont néanmoins trop souffert pour oser le poursuivre; ils ne peuvent que se préparer pour une nouvelle campagne.

Don Alphonse cependant convoqua à Tolède une assemblée des prélats et des seigneurs de ses états; et cette assemblée, que l'on a nommée concile, élut à l'unanimité, et avec l'agrément du monarque, pour archevêque de Tolède, l'Agénois dom Bernard, abbé de Sahagun.

(1087) Mais le roi apprend bientôt que les Maures réunissent encore plus de guerriers que l'année précédente. Il croit devoir prendre les plus grandes précautions; il va lui-même presser les levées extraordinaires qu'il fait faire dans ses anciens états; il a recours à ses voisins les belliqueux Français; il invite les principaux seigneurs de France à venir avec leurs vassaux l'aider à défendre la religion du Christ contre les mahométans; il leur promet de grandes récompenses. Il écrit au roi des Français, Philippe Ier, le cousin germain de sa femme Constance de Bourgogne; il réclame son secours. C'est une sainte ligue qu'il veut former; il

prélude pour ainsi dire à cette fameuse croisade qui sera bientôt l'objet de notre attention. Plusieurs seigneurs et chevaliers français, avides de gloire et de renommée, passent les Pyrénées à la tête d'écuyers et d'hommes d'armes. Raymond, comte d'Amont, et le troisième fils de Guillaume I[er], comte héréditaire de la Bourgogne, nommée depuis Franche-Comté, va combattre sous les drapeaux d'Alphonse ; et le roi de Léon et des deux Castilles voit accourir aussi des contrées françaises un prince du sang de France, un descendant de Hugues-Capet, Henri, petit-fils de Robert, duc de Bourgogne, et neveu de la reine Constance.

Les rois maures n'osent plus lutter contre l'armée chrétienne ; et un arrangement a lieu entre les Sarrasins et le roi de Léon.

Pendant que don Alphonse était encore dans ses anciens états, le nouveau trône de Tolède est près d'être renversé par les effets funestes du zèle aussi aveugle que coupable de l'archevêque de cette ville. Bernard ne peut supporter que la principale mosquée appartienne aux musulmans, conformément à la capitulation ; il conçoit le projet insensé de s'en emparer par la violence ; il parvient à obtenir le consentement de la reine, sur laquelle il avait conservé une grande influence. Il entre pendant la nuit dans la mosquée, y introduit un grand nombre d'ouvriers, y place des cloches, y élève des autels et y célèbre une messe solennelle. Les musulmans, irrités de cette violation de la foi don-

née, témoignent le plus grand mécontentement. L'alarme se répand parmi tous les Maures du royaume; ils croient qu'on veut leur ravir tous les droits qu'on leur a promis de respecter; ils sont près de se soulever: retenus cependant par la prudence de ceux en qui ils ont le plus de confiance, ils envoient des députés porter leurs plaintes au roi, et réclamer sa justice. Alphonse frémit du danger dans lequel le précipiterait l'insurrection des Maures, dans le moment où il se croit près de soutenir une guerre terrible contre le roi de Badajoz, celui de Séville et les musulmans de l'Afrique; il s'indigne de l'audace de l'archevêque et de la faiblesse de la reine, et il part pour Tolède, résolu de punir sévèrement et Bernard et Constance elle-même. La colère du roi et sa résolution satisfont les mahométans de Tolède; ils ne craignent plus pour leurs libertés. Ils n'ont plus de ressentiment. Leurs chefs vont au-devant d'Alphonse; ils le conjurent d'oublier l'attentat de Bernard: le roi les refuse; ils insistent, ils obtiennent le pardon de l'archevêque; et, par une condescendance généreuse, et un grand désir de conserver et la paix et l'union, ils cèdent aux chrétiens la grande mosquée, si désirée par Bernard. L'église de Tolède, reconnaissante, a célébré cet évènement par une solennité annuelle, qu'on a nommée la *fête de Notre-Dame-de-Paix*.

(1088) Don Alphonse, craignant de nouvelles invasions de la part des Maures, fit relever et fortifier un grand nombre de places de ses états. Il y attira

des habitants, en leur donnant, disent les anciennes chroniques espagnoles, des champs, des vignes, des prés, et des revenus payés en argent. Le comte Raymond de Bourgogne l'aida beaucoup dans cette entreprise si utile. Il plaisait beaucoup au roi; il avait inspiré aussi beaucoup d'affection à la reine Constance, et don Alphonse, qui n'avait pas d'enfants mâles, annonçait déjà le dessein de lui donner la main d'Ulraque, sa fille.

Pendant la même année, Urbain II, qui venait de monter sur la chaire de Rome, et qui avait été moine de Cluny avec l'archevêque de Tolède, Bernard d'Agen, attacha la qualité de primat des églises d'Espagne au siége métropolitain d'un ancien collègue pour lequel il avait conservé beaucoup d'amitié.

Vers le même temps, l'ébranlement causé par la chute du trône musulman de Tolède se fit ressentir dans le nord de la péninsule, et don Bérenger, tuteur de son neveu, comte de Barcelone, enleva aux Maures l'importante place de Tarragone et tout son territoire.

Peu de temps après, le roi et la reine de Léon et des deux Castilles exécutèrent le projet qu'ils avaient formé, et le comte Raymond épousa la princesse Ulraque, leur fille.

Les liaisons de l'Espagne avec la France augmentaient de jour en jour; et il paraît que c'est dans l'année du mariage de la fille de don Alphonse avec un prince du comté de Bourgogne, qu'on substitua dans la péninsule les caractères

dont les Français se servaient à ceux dont les habitants de l'Espagne avaient fait usage jusques alors. Ces divers liens, cette sorte d'affection mutuelle, l'empressement avec lequel les chevaliers français accouraient au secours des chrétiens espagnols, ajoutèrent si fortement à la terreur inspirée aux mahométans par la conquête du royaume de Tolède, que vers les Pyrénées le roi maure d'Huesca, apprenant les préparatifs que faisait contre lui don Sanche Ramirez, roi de Navarre et d'Arragon, s'empressa, pour désarmer ce prince, de se déclarer vassal et tributaire du monarque arragonais.

Pendant tout le cours de ces prospérités des chrétiens, don Garcie, frère de don Alphonse, et roi détrôné de la Galice et du Portugal, voyait s'écouler sa triste vie dans le château qui lui servait de prison. Il tomba dangereusement malade en 1091. Don Alphonse ordonna qu'on le transportât à Léon; mais don Garcie mourut en route; et, ce qu'il ne faut pas négliger de remarquer, les restes de ce prince détesté pendant qu'il régnait, précipité dans une prison par son frère, oublié pendant sa captivité, furent suivis jusques à la tombe paternelle qui devait les recevoir dans l'église de Saint-Isidore, par le légat du pape, qui était alors à Léon, par tous les pères d'un concile réuni dans cette capitale, et par ses sœurs les infantes dona Ulraque et dona Elvire. Ajoutons, d'après plusieurs annalistes et historiens d'Espagne, que, conformément à sa dernière volonté, on enterra avec

son corps les grilles de la prison où il avait passé des jours si longs.

L'année suivante mourut la reine Constance. Don Alphonse, qui désirait vivement avoir un fils, ne tarda pas à se remarier, et épousa dona Berthe.

Une nouvelle puissance musulmane s'était établie cependant dans le nord de l'Afrique septentrionale, et menaçait déjà la péninsule, sur laquelle nous devons la voir s'étendre. Vers 1056, un mahométan plein d'ardeur, de zèle et d'enthousiasme, avait prêché l'islamisme aux tribus du nord-ouest de l'Afrique; il se nommait Abdallah; il eut un grand nombre de disciples auxquels il inspira l'esprit qui animait les Arabes sous Mahomet et sous les premiers lieutenants du prophète. Ses sectateurs voulurent, comme ces anciens Arabes, propager leur doctrine religieuse par la force des armes aussi bien que par celle de la parole. Un Aboubekr, fils d'Omar, et surnommé Lanthouni, se mit à leur tête. On les nomma *morabeths*, ou *marabouths*, c'est-à-dire *religieux;* on les nomma aussi *almoravides*. Ils firent la guerre avec succès aux princes de Sigilsmessa, de Fez, de Saleh, de Tanger, de Ceuta. Jussuf, fils de Teshfin, succéda à Aboubekr, dont il était parent. Il bâtit la ville de Maroc, entre la mer et une chaîne de montagnes, qui, interrompue par le détroit de Gibraltar, se relève en Afrique, s'y avance vers le midi et y continue les monts de neige du midi de l'Espagne, ces rameaux colossaux dérivés des Pyrénées.

Des palmiers ombrageaient les rues de la nouvelle ville, des eaux fraîches et limpides, descendues des montagnes, y coulaient dans des canaux. Des eaux abondantes et des ombrages rafraîchissants, ces deux biens si grands et si rares dans plusieurs contrées africaines, attirèrent un grand nombre d'habitants dans la nouvelle capitale; l'empire de Jussuf s'étendit jusques au détroit de Gibraltar.

Pendant que se formait ce nouvel empire de Maroc, les Zéirides, ou descendants du cheik Zéiri, continuaient de régner à Tunis dans le Kirwan.

Leur voisin, le mahadi fatimite Abou-Tamar-Mostansin, fils de Daher, auquel il avait succédé en 1036, voulut être reconnu comme le khalife universel, le seul lieutenant du prophète. Il obtint cet honneur de plusieurs villes d'Arabie, et particulièrement de Couffah. Mais combien de vicissitudes dans sa fortune! Les orages qui grondaient vers l'Euphrate et dans l'Asie Mineure devaient s'étendre jusqu'à lui.

En 1056, Togrul Begh, petit-fils de Seldjiouk, fondateur d'une redoutable dynastie de Turcs ou de Tartares, défit Malekraïm, chef de la tribu des Bouhides ou Bujides, et général des armées de Kajem, khalife de Bagdad asservi aux Bujides. Sa victoire détruisit le pouvoir de cette tribu usurpatrice (1058); mais Kajem ne fit que changer de maître: Togrul obligea ce malheureux prince à le couronner roi ou sultan de Bagdad. L'émir-ol-omara Bassa-Siri ne put se résoudre à plier sous le joug du vainqueur; il voulut venger ce qu'il

appelait son affront sur le khalife lui-même. Il parvint, malgré les efforts de Togrul, et avec le secours du khalife d'Égypte, à entrer triomphant dans Bagdad, à y déployer les enseignes égyptiennes, à déposer Kajem, et à faire faire la prière dans la grande mosquée, au nom d'Abou-Tamar-Mostansin.

(1060) Togrul, dès l'année suivante, ramena néanmoins dans Bagdad le khalife Kajem, le rétablit, gagna une bataille contre Bassa-Siri, qui périt les armes à la main, et le khalife reconnaissant lui donna Séida, sa fille, en mariage.

(1064) Il mourut en 1064, et fut remplacé par son neveu Alp-Arslan.

(1074) Dix ans après la mort de Togrul, un fils de son cousin paternel, et par conséquent un arrière-petit-fils du fondateur de la dynastie des Turcs Seldjioucides, passa dans l'Asie Mineure à la tête d'un grand nombre de guerriers de sa nation. Il s'appelait Soliman. Il pousse ses conquêtes jusques à Nicée, y établit sa résidence, et se prépare à consolider et agrandir, par de nouveaux succès, l'empire turc qu'il vient de fonder.

(1075) Le khalife Kajem termine sa carrière, son petit-fils Moctadi le remplace sur la chaire de la grande mosquée ; son nom est prononcé dans les prières publiques; mais sa puissance n'est que religieuse, le véritable pouvoir appartient toujours au sultan, au chef des guerriers.

Malek-Schah-Dgéladeddin occupait le trône de Bagdad depuis la mort de son père Alp-Arslan. Ce

prince turc voulut bientôt enlever de nouvelles contrées à la domination des Arabes. Atziz, son lieutenant, entre par son ordre dans la Syrie, s'empare de Damas, de Jérusalem et de toute la Palestine, qui obéissaient au khalife arabe d'Égypte (1077).

(1078) Tausch ou Toutousch, frère du sultan, fait le siége d'Alep, où commandait un Arabe. Atziz réclame son secours contre les Égyptiens qui veulent reprendre la Syrie. Toutousch lève le siége d'Alep, repousse les Égyptiens; mais, voulant se réserver le prix de sa victoire, n'écoute que la voix de sa féroce ambition, fait périr Atziz et se met en possession des états qu'il gouvernait.

Soliman, son neveu, continue cependant ses attaques. Presque toute l'Asie Mineure, excepté Trébizonde et quelques autres villes, subit les lois du prince turc; il préfère pour sa capitale Iconium ou Cogny, ville de la Lycaonie. On nomme la Natolie Turquie, et les Arabes donnent le nom de pays de *Roum*, de Rome ou des Romains, au nouvel empire d'Iconium.

Soliman prend encore sur les Grecs de Constantinople, Antioche, Laodicée, et quelques autres places de la Syrie. Il veut s'emparer d'Alep. Les Arabes de cette ville appellent à leur secours l'ambitieux Toutousch. Il livre bataille à Soliman, taille en pièces son armée. Soliman, vaincu pour la première fois, se donne la mort de désespoir, et pendant sept ans les gouverneurs turcs de la Natolie se maintiennent indépendants.

(1094) Malek-Schah-Dgéladeddin, sultan de Bagdad et de Perse, meurt à l'âge de trente-huit ans. S'il avait régné plus long-temps, combien n'aurait-il pas contribué aux progrès de la civilisation! Malgré toute la barbarie de sa tribu, il était doux, humain, ami des lettres. Il fit construire à Bagdad un magnifique collége; il y réunit les savants les plus célèbres, les astronomes les plus habiles. On a dû à leurs travaux et à leurs observations la réforme du calendrier persan. L'astronome Omar-Cheyan donne à ce calendrier une forme nouvelle par l'intercalation de huit années bissextiles en trente-trois ans; intercalation que le célèbre Dominique Cassini, ignorant que les Persans et les Arabes la connaissaient depuis long-temps, devait proposer dans le dix-septième siècle, comme plus exacte et plus simple que l'intercalation grégorienne. Et quelle idée ne doit-on pas avoir de l'esprit élevé du sultan de Bagdad, lorsqu'on pense que ce fut parmi ses contemporains que se forma la secte des bathanéens ou des bathéniens, qu'on a nommés assassins, à cause de leur fondateur Hassan Sabah, et dont les devoirs affreux étaient de s'exposer à tout pour immoler les victimes que leur désignait leur chef, *le vieux de la montagne*, établi au milieu des hauteurs de l'Irak!

Voyons cependant d'un seul coup d'œil quel était l'état politique de l'Asie occidentale et du nord de l'Afrique, lorsqu'une commotion des plus extraordinaires allait ébranler l'Europe, la précipiter sur l'Asie, et faire combattre en quelque

sorte la moitié de la terre contre l'autre moitié.

Les Maures ou Arabes régnaient dans l'empire de Maroc, dans celui de Kirwan et dans celui d'Égypte; les Turcs occupaient les trônes de Damas, d'Iconium et de Bagdad; d'autres Turcs commandaient à Gazna et dans l'Indostan; et le royaume de Khovaresmie, qui obéissait aussi à un prince turc, s'étendait au-delà du fleuve Gihon. Les souverains de ces huit empires ne reconnaissaient pas tous le khalife de Bagdad, mais ils professaient tous la religion de Mahomet.

Quelles alarmes répandaient les princes turcs dans l'empire de Constantinople, et quels malheurs devaient être la suite de ces alarmes!

Le faible, voluptueux et injuste Constantin Monomaque, avait eu à se défendre, en 1044, contre une nouvelle insurrection. Lorsque aucune loi fondamentale, aucune hérédité régulière, aucun consentement de la nation, aucun mérite éminent, n'appellent au trône, quel est l'ambitieux qui ne prétende pas y monter et qui ne compte pas sur les caprices du sort?

Léon Tomicius, parent de Monomaque, se révolta contre lui, assiégea Constantinople, ne sut pas saisir l'occasion de s'en emparer que lui montra la fortune, fut abandonné de ses troupes et eut les yeux crevés.

Zoé, cette vieille impératrice que Monomaque avait épousée, malgré son grand âge, pour ceindre le diadème, mourut vers 1054, et Monomaque succomba bientôt après au chagrin de voir Théo-

dora, la sœur de Zoé, se faire proclamer impératrice.

Il paraît que ce fut sous Monomaque que les rapports religieux cessèrent entre Rome et Constantinople, comme avaient cessé les relations politiques, et que le patriarche de Constantinople fut reconnu le chef unique de la religion des Grecs.

Quoi qu'il en soit, Théodora eut la volonté et le bonheur de choisir de bons ministres et d'habiles généraux. Ses sujets aimèrent son gouvernement, les étrangers redoutèrent ses armées; malheureusement pour l'empire d'Orient, elle avait soixante-quatorze ans quand elle monta sur le trône. Elle ne régna que dix-neuf mois, et on ne sait par quelle fatalité elle choisit pour son successeur Michel Stratiotique, qui pouvait conduire avec succès les armées de l'empire, mais qui était incapable d'en gouverner l'intérieur (1056). Son mauvais gouvernement mécontenta les peuples, les insurrections se succédèrent (1057), et Isaac Comnène fut proclamé Auguste par les troupes qu'il commandait en Asie contre les Turcs. Sa sagesse le fit chérir des Grecs; mais après avoir porté le sceptre avec honneur pendant deux ans, il se dégoûta du pouvoir suprême, il voulut jouir du charme de la retraite et de l'indépendance. Il offrit la couronne, qu'il trouvait trop pesante, à son frère Jean, qui la refusa. C'est une belle illustration pour une famille impériale, que cette philosophie et cette modération venant à la suite de tant de crimes commis pour usurper ou conserver le diadème.

(1059) Isaac abdiqua l'empire en faveur de Con-

stantin Ducas, et alla terminer ses jours dans un monastère.

Ducas ou Constantin X aimait les lettres et les protégeait; il avait donné sa main à Eudoxie, fille de Constantin Dalassène, que ses talents et ses ouvrages ont rendue célèbre. Heureux comme époux, il fut malheureux comme prince. Des réformes impolitiques répandirent le mécontentement dans l'armée; les Turcs en profitèrent. Les efforts des Bulgares et les ravages de la peste empêchèrent seuls ces Barbares de passer l'Hellespont.

La nature réunit ses fléaux aux mauvais succès de la guerre, et de violents tremblements de terre agitant ces contrées voisines de l'Archipel et de la mer Noire, dans les îles ou sur les rivages desquels l'on distingue tant de traces d'anciens bouleversements, renversèrent dans Constantinople de grands et beaux édifices.

(1067) Eudoxie régna après Ducas, et avec ses trois fils, Michel VII dit Parapinace, Andronic Ier, et Constantin XI.

Romain Diogène, dont le père était mort dans l'exil, pour avoir usurpé la pourpre impériale sous Romain Argyre, voulut, par une insurrection, monter sur le trône d'où son père avait été précipité. Eudoxie le fit arrêter, le condamna à mort, et voulut le voir avant qu'on fît tomber sa tête. Il parvint à lui plaire; elle résolut non seulement de lui faire grâce, mais encore de l'épouser.

Constantin Ducas avait cependant exigé d'elle qu'elle promît par écrit de ne jamais se remarier.

La promesse d'Eudoxie était entre les mains du patriarche : elle persuade au pontife que son dessein est d'épouser Bardas, frère ou neveu du patriarche ; la promesse est rendue. Les sénateurs, gagnés par le pontife ambitieux, consentent à la voir annuler ; mais à peine est-elle détruite, qu'Eudoxie mande Romain Diogène et lui donne sa main.

Diogène veut seul diriger les affaires de l'empire ; il en écarte avec soin Eudoxie et les enfants de cette princesse. L'impératrice n'en aurait été que plus heureuse, si elle n'avait pas eu à se reprocher un manquement de foi. Elle emploie ses loisirs de la manière la plus digne d'elle ; elle termine un ouvrage grammatical, mythologique et historique, intitulé *Ionia violarium*, et dont Ansse de Villoison a donné une édition au public avec des notes et de savantes dissertations ; et elle dédie son ouvrage à Diogène, à l'époux qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

(1071) L'empereur fait plusieurs campagnes contre les Turcs, a de grands succès, les poursuit trop loin, leur livre une bataille malheureuse, est fait prisonnier, et conduit au sultan Alp-Arslan. La nouvelle de sa captivité arrive à Constantinople. A l'instant Jean Ducas, qui avait reçu le titre de césar, fait reléguer Eudoxie dans un couvent, et confier le gouvernement de l'empire à Michel VII, fils de Constantin Ducas et de l'impératrice. Le sultan des Turcs, bien aise de faire naître de nouvelles divisions parmi les Grecs, donne la liberté à Diogène. Ce prince part pour

Constantinople, où il veut recouvrer ou disputer l'empire; mais le gouverneur de l'Arménie le fait arrêter. On lui crève les yeux, on le relègue dans une île voisine de Constantinople, et il y périt bientôt des suites de sa mutilation.

Michel VII reçut un surnom honteux: on l'appela *Parapinace*, à cause des indignes manœuvres dont il se rendit coupable pour obtenir des gains sordides par la vente du blé. Il fut aussi lâche qu'incapable de gouverner. Les Slaves et des Tartares ou Scythes pénétrèrent dans la Thrace; les Turcs se répandirent dans l'Asie Mineure. Il ne sut rien faire pour délivrer l'empire pressé de tous côtés. Vers 1073, il avait écrit au pape Grégoire VII; il lui avait témoigné un grand attachement pour l'église romaine. Grégoire s'était hâté d'envoyer à Constantinople Dominique, patriarche de Venise, pour travailler à la réunion des Grecs et des Latins; et, dès le 1er mars, ce pontife avait adressé à tous les fidèles une lettre solennelle et remarquable, dans laquelle il les invitait à secourir les Grecs, et à réunir leurs forces contre les Turcs, les ennemis du Christ. Grégoire avait trop de génie pour ne pas prévoir le grand évènement qui devait déplacer l'Europe, et en changer l'esprit, les mœurs, la politique et l'organisation. Sa lettre ne fut pas le signal de cet immense ébranlement; mais combien elle acheva d'y disposer les esprits!

(1078) L'ineptie de Michel le fit chasser du trône; il se retira dans un monastère, d'où on le retira pour le porter sur la chaire métropolitaine

d'Éphèse, mais où il se hâta de venir terminer ses inutiles jours.

Deux généraux sont à la fois proclamés empereurs par leurs armées, l'un en Asie et l'autre en Europe : tous les deux s'appelaient Nicéphore ou *porte-victoire*. Nicéphore Botoniate, l'empereur de l'armée d'Asie, redoute son concurrent Nicéphore Bryenne. Il faisait la guerre contre les Turcs; il s'empresse de s'arranger avec une troupe de ces Barbares, de ces ennemis naturels de l'empire. Il les prend pour auxiliaires; il ne craint pas de les introduire dans cet empire qu'ils convoitent avec tant d'ardeur. Il ose mener ces féroces alliés jusque dans les murs de la capitale; il y fait son entrée avec appareil; il y est couronné par le patriarche; et les descendants des dominateurs du monde, ne pouvant pas même choisir leurs fers, reçoivent en silence le monarque que favorisent leurs ennemis.

Alexis Comnène, un de ses généraux, fait prisonnier Nicéphore Bryenne, l'amène à Constantinople, où on crève les yeux à cet empereur vaincu; mais, mécontent quelque temps après de Botoniate, il se fait proclamer Auguste dans la Thrace (1081), prend Constantinople, et Botoniate s'enfuit dans un couvent.

Alexis Ier était fils de Jean, et neveu de l'empereur Isaac Comnène. Les Normands de l'Italie méridionale, Robert Guiscard et son fils Boëmond, attaquent avec violence ses états d'Europe : ses armées les plus nombreuses sont défaites (1083). Boëmond vient jusques en Thessalie mettre le siége

devant Larisse. Alexis suit l'exemple funeste de Nicéphore Botoniate : il appelle des Turcs à son secours ; et ce n'est qu'avec ces Barbares qu'il peut obliger Boëmond à lever le siége de la ville thessalienne.

L'année suivante, il combat contre les Normands avec des alliés plus naturels. Les Vénitiens réunissent leur flotte à la sienne : elles sont détruites ou dispersées par celle de Robert Guiscard. Le doge de Venise est déposé par les Vénitiens irrités de leur défaite : on nomme à sa place Vital Faliéri. Alexis Comnène, pour s'attacher de plus en plus les Vénitiens, donne au nouveau doge le titre de *proto-sebaste*, que ce chef de la république réunit à celui de duc de Dalmatie, que les doges portaient depuis près d'un siècle, époque où les principales villes de cette contrée avaient commencé de passer sous la domination de Venise.

Les secours donnés à Botoniate et à Alexis, par des Turcs, n'avaient pas changé cependant les projets de conquête des compatriotes de ces Tartares. Ces grandes et redoutables tribus ont toujours la même ardeur pour l'envahissement. Leurs succès s'accroissent : la Natolie s'abaisse devant eux ; ils approchent de la Propontide. Bientôt on verra, du haut des murs de Constantinople, briller sur les rivages asiatiques les enseignes victorieuses de l'islamisme. Alexis est forcé d'implorer l'assistance des peuples de l'Occident (1092). Il écrit à Urbain II ; il appelle les armées des princes chrétiens contre les infidèles : sa voix sera entendue. L'Eu-

rope va marcher contre l'Asie ; l'étendard de la croix va la guider. Mais ici commence un nouvel ordre de choses : l'astre de la civilisation, descendu pour ainsi dire jusques au solstice où sa lumière a paru près de s'éteindre, va commencer de reprendre tout son éclat, et de remonter plus resplendissant que jamais vers le haut des cieux.

Tel est le magnifique spectacle que nous présenteront successivement les époques suivantes.

Cette ascension radieuse se fera cependant avec une grande lenteur ; elle éclairera souvent de grands malheurs et de grands crimes, déplorables effets de la lutte inutile, mais terrible, des passions, des intérêts, des préjugés, des erreurs, de l'aveugle ignorance, contre la puissance la plus irrésistible, la nature des choses, et par conséquent les forces imprimées à la nature elle-même par son immortel auteur.

Que l'on ne croie pas néanmoins qu'au milieu des ténèbres de la fin du onzième siècle, on ne pût pas distinguer quelques feux à de grandes distances, et, pour ainsi dire, sur quelques hauteurs privilégiées. C'était sur ces sommités que l'on conservait un reste de lumière : la nuit régnait sur le reste du monde.

Nous avons rappelé à la reconnaissance publique les noms de quelques uns de ceux qui entretenaient ces lumières éparses.

Ajoutons à ces noms vénérés ceux d'Hermann (*Hermannus Contractus*), comte de Wéringen, bénédictin de Reichenau, auteur d'une chronique, de plusieurs hymnes ou antiennes que chante en-

core l'église romaine, et particulièrement du *Salve, regina;* de l'historien Anselme de Liége; de Brunon, évêque de Wurtzbourg; de l'historien Wippon, aumônier des empereurs Conrad II et Henri III; d'Adam, chanoine de Brême, et auquel on a dû une histoire ecclésiastique; de l'historien Arnoul de Milan; du cardinal Bennon; de Berthold de Constance, qui a écrit une chronique; de Conrad, évêque d'Utrecht; du canoniste Dieu-Donné; de l'historien Ekkehard, bénédictin de Saint-Gal; de Marian d'Écosse, religieux à Mayence, et auteur d'une chronique; et de Lambert d'Aschaffenbourg, dont l'histoire a reçu de grands éloges.

Dans le même temps vivait dans l'empire grec Michel Psellus, que l'on a placé à la tête de ceux qui cultivaient alors les lettres; et au milieu du grand nombre de médecins, de mathématiciens et d'astronomes qui florissaient dans les royaumes des Arabes à l'époque dont nous nous occupons, brillait Avicenne, l'admirateur de Galien, et dont l'érudition immense et l'esprit étendu donnèrent à ses ouvrages une si grande influence, malgré les complications de ses abstractions et l'obscurité de ses idées métaphysiques, que ses théories ont traversé les siècles, dominé les esprits les plus forts, inspiré Vanhelmont, et résisté longuement aux attaques même de l'expérience et de l'observation.

La nation arabe devait être, pendant bien du temps encore, considérée comme une nation supérieure, où l'on devait chercher avec empressement des maîtres et des modèles.

C'est à l'imitation de ces Arabes, imitateurs eux-mêmes des Indiens, et à toutes les inspirations de leur sensibilité si ardente, de leur esprit si vif et si délié, de leur imagination si exaltée, que les Visigoths d'Espagne doivent la création ou le renouvellement de leur poésie, de leurs romans, de leurs chansons d'amour, de leurs chants belliqueux. Cette heureuse influence s'étend sous le beau ciel de la Provence et des autres contrées de la France méridionale; elle parvient aux provinces septentrionales de cette France, si favorisée par la nature; elle passe avec les Normands de Guillaume dans la Grande-Bretagne; elle mêle aux anciens bardes, et les troubadours du midi et les trouverres du nord; elle arrive dans la Sicile, dans la Calabre, dans la Pouille, avec les compagnons des fils du Normand Tancrède de Hauteville; elle va jusques aux Grecs et aux Arabes d'Orient, et y termine dans sa source le cercle de ses progrès féconds.

On a écrit que c'était par cette transmission si remarquable que l'art de la rime, inventé par les Arabes, et peut-être par les Persans ou les Indiens, s'était introduit ou perfectionné chez les Espagnols et les autres peuples de l'Europe. Quoi qu'il en soit, la chevalerie, ses tournois, ses festins, ses bals, ses fêtes, ses solennités, ses expéditions lointaines, ses triomphes, ses revers, vont multiplier, dans toute l'étendue de l'Europe, ces poëtes errants comme les chevaliers, ces chantres de la beauté et de l'héroïsme, ces favoris des dames et

des rois, ces dispensateurs des renommées, ces compagnons fidèles des preux, ces amis constants, secondant vaillamment les braves au milieu des combats, et venant ensuite célébrer sur le luth ou sur la lyre les exploits merveilleux des paladins couverts de gloire. Ces usages, ces mœurs, ces affections, cet enthousiasme, si différents et des habitudes antiques des Grecs et des Romains, et des coutumes sauvages des premiers habitants des forêts de l'Europe boréale, vont donner un caractère bien digne d'attention à la guerre extraordinaire, à la vaste migration et à la grande conquête qui se préparent.

QUATORZIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS 1092 JUSQUES EN 1147.

Le roi des Français aurait pu être, au commencement de cette époque, le monarque de l'Europe le plus capable d'influer sur les évènements extraordinaires qui allaient bouleverser le monde. Si l'impulsion donnée depuis long-temps aux esprits ne pouvait plus être arrêtée, si l'opinion eût renversé tous les obstacles qu'on aurait voulu lui opposer, un prince habile, régnant sur la nation la plus puissante et la plus belliqueuse de la chrétienté, aurait pu en modérer la force, en diriger le cours, en préparer les suites, en maîtriser les résultats; mais Charlemagne ne tenait plus depuis long-temps les rênes de la France, et à la place de ce grand homme on voyait encore sur le trône des Français l'indolent, le voluptueux Philippe. Ses vassaux avaient conquis ou obtenu des royaumes. La victoire avait donné l'Angleterre à Guillaume; la Pouille, la Calabre, la Sicile, aux fils de Tancrède; un prince de Bourgogne et un fils du comte de la Franche-Comté allaient recevoir en Espagne, l'un la couronne de Portugal, et

l'autre celle de Castille. Les prétentions les plus extraordinaires des papes, ou plutôt leurs rébellions audacieuses contre leurs souverains légitimes, entretenaient dans l'Italie et dans la Germanie des discordes civiles, des guerres funestes, dont les effets pouvaient s'étendre sur toute l'Europe. L'empire grec et l'Asie chrétienne imploraient le secours de l'Occident, contre des Barbares qui avaient adopté l'islamisme, et qui néanmoins étaient de cruels oppresseurs, ou des ennemis terribles des Arabes musulmans. On sentait, pour ainsi dire, trembler la terre sous tous les points de l'Europe. Philippe, isolé en quelque sorte au milieu de son palais, n'entendait point gronder les orages, ne pensait à rien prévoir, ne s'occupait que de ses plaisirs. Il avait répudié la reine Berthe. Il sait qu'une fille du comte de Montfort, nommée Bertrade, et mariée à Foulques-le-Rechin, comte d'Anjou, est regardée comme la plus belle femme de France, et n'aimait pas son époux. Il va à Angers, reçoit du comte l'accueil du vassal le plus dévoué, lui enlève néanmoins Bertrade, et veut lui donner sa main (1092). L'archevêque de Rouen, assisté de l'évêque de Senlis, bénit l'union adultère de Bertrade et du roi. Yves, évêque de Chartres, a le courage de la blâmer. Le roi ne se contente pas de le faire arrêter par le vicomte de la ville épiscopale d'Yves, il veut le faire déposer par le concile qu'il assemble à Reims en 1094. Il espère d'autant plus que ce concile approuvera son mariage avec Bertrade, que la reine Berthe est morte; mais le

comte Foulques d'Anjou, le mari de Bertrade, ne l'est pas; et un concile tenu à Autun, très peu de jours après, et auquel assiste un légat du pape Urbain II, déclare criminelle l'union de Philippe avec Bertrade, et, entraîné, par la pente du siècle, de l'exercice de l'autorité spirituelle à l'usurpation de la puissance temporelle, il excommunie le monarque. Une intrigue coupable d'un prince débauché devient une affaire d'état par cet acte du concile. Urbain II suit avec trop d'ardeur et de constance les projets ambitieux de Grégoire VII, pour ne pas maintenir avec fermeté les décisions de son légat et des évêques.

Dès 1093, l'empereur Henri IV, quittant l'Italie pour retourner en Allemagne, avait laissé, en apparence, le commandement de son armée à son fils Conrad, roi des Romains. Ce prince n'avait encore que neuf ans : les caresses de la comtesse Mathilde, et les insinuations du mari de la comtesse, le duc Welf ou Guelphe-le-Jeune de Bavière, le séduisirent facilement. Les généraux auxquels l'empereur avait confié la direction de ses troupes, sous les ordres apparents du prince, furent entraînés par l'adresse et les promesses de Mathilde. Conrad, par un double crime, que son âge pourrait seul excuser, se révolte contre son père et son souverain. On fait en son nom un traité avec le pape, le duc Guelphe et la comtesse Mathilde. L'archevêque de Milan le couronne roi de Lombardie. Il rencontre à Crémone Urbain II; il répète ce qu'on lui a dicté; il sert d'écuyer au

pape, il lui garantit le pontificat suprême; il en reçoit la promesse de la couronne impériale ; il assure qu'il renoncera au droit d'investir les prélats. Il n'a pas onze ans et on le marie avec Mathilde, la fille du Normand Roger, duc de Sicile. Quelle dérision! quelle comédie ridicule! quelle profanation des objets les plus augustes! Un enfant, inspiré par une femme adroite, joue avec l'épée de commandement que son père lui a confiée, avec le sceau destiné à sanctionner les traités solennels, avec le diadème de Lombardie qu'on place sur sa tête, avec la tiare pontificale dont il a l'air de disposer, avec le bandeau impérial qu'on lui promet, avec l'anneau nuptial qu'il donne à celle qu'on lui indique. Et quelle idée nous donne de son siècle Urbain II, un homme grave et instruit, le chef de la religion du Christ, le successeur des apôtres, le pontife dont la tête est remplie des plus vastes projets, le protecteur des chrétiens de l'Asie, le prétendu suzerain des monarques de l'Europe, en faisant représenter ce drame singulier, en figurant lui-même dans ce spectacle bizarre, en l'employant comme un des moyens les plus puissants de parvenir à son but!

Mais à cette pièce de théâtre, si peu digne de son objet, va succéder une tragédie terrible : l'Europe et l'Asie vont combattre.

Le signal va être donné.

Guelphe, duc de Bavière, le père de Guelphe-le-Jeune, abandonne le parti de Mathilde sa bru, du pape et de Conrad ; il se soumet à Henri IV.

L'empereur ôte à son fils rebelle le duché de la basse Lorraine qu'il lui avait donné, et il le confère au vaillant fils d'Eustache comte de Boulogne, à Godefroy de Bouillon. Les yeux de l'Europe se tournent vers ce valeureux prince. On dirait que l'empereur a voulu mettre dans une plus grande évidence celui qui doit être l'instrument des évènements les plus mémorables.

Depuis long-temps, un grand nombre de chrétiens d'Occident allaient en pèlerinage jusque dans la Palestine; ils visitaient Jérusalem, le sépulcre de Jésus, et tous les endroits qui leur rappelaient les actions du Sauveur et les récits de l'évangile. Tant que les Arabes avaient été les maîtres de Jérusalem, les pèlerins d'Occident n'avaient pas eu à s'en plaindre; mais les Turcs, féroces et barbares, s'étaient emparés de la cité sainte des chrétiens, faisaient subir aux pèlerins les plus dures vexations et les plus cruels outrages. Lorsque ces pieux voyageurs ne succombaient pas sous les maux dont les Turcs les accablaient et qu'ils pouvaient revenir dans leur patrie, ils faisaient retentir l'Europe entière de leurs plaintes. A ces accents de douleur se joignirent les cris d'alarme que proféraient les Grecs. A chaque instant on croyait apprendre que les cruels dominateurs de la Palestine, que les conquérants de la Natolie, que les persécuteurs des chrétiens, avaient passé la Propontide, brûlé Constantinople, et commencé de porter le ravage vers l'Italie ou la Germanie. Le malaise général des peuples et leur superstitieuse ignorance les

rendaient susceptibles de terreurs rapides et de désirs vagues de changement. L'avenir se présentait sous un voile effrayant; une inquiétude générale agitait les esprits. Un homme noble et vaillant, des environs d'Amiens, était allé en pèlerinage dans la Judée : il se nommait Pierre; sa piété était vive, son imagination ardente. Le temps qu'il avait passé dans la solitude, et qui l'a fait surnommer l'*Ermite*, avait exalté ses idées. Il revint de Jérusalem plein d'horreur contre les Turcs, et pénétré de compassion pour les chrétiens dont il avait vu et partagé la misère. Les Barbares avaient profané à ses yeux les objets les plus sacrés de sa foi. Il conçoit le projet d'enlever la Palestine aux Turcs, et de donner aux adorateurs de Jésus la terre consacrée par la vie et la mort de ce divin législateur. Rempli de cette idée hardie et du sentiment profond des malheurs de ses frères, il va trouver le pape. Il n'a pas beaucoup de peine à faire adopter par Urbain II un projet qui se lie si bien avec les ambitieuses vues du pontife. Urbain approuve le plan de Pierre, l'agrandit, l'étend, le combine avec ses anciens désirs, et le charge d'aller dans une grande partie de l'Europe en préparer l'exécution. Pierre part, et avec sa longue barbe, son habit grossier, son bourdon de pèlerin, il va exercer une bien plus grande puissance qu'à la tête d'une nombreuse armée. Il s'adresse aux rois, aux princes, aux prélats, aux grands vassaux, aux chevaliers, au peuple. Les moines, si multipliés et si influents à cette époque, informés des intentions du pape,

dont la volonté est pour eux comme un ordre du ciel, secondent Pierre par tous leurs efforts. Les esprits s'échauffent : la fermentation devient universelle. Les chevaliers, dignes de leur nom, saisissent avec transport l'occasion la plus brillante d'acquérir de la gloire. Les rois sont bien aises de voir s'éloigner de leurs trônes des vassaux puissants et indociles qui peuvent si facilement les ébranler; des possesseurs de châteaux-forts, redoutés par leurs brigandages, veulent aller chercher de nouvelles richesses et l'impunité. Les serfs et les opprimés trouveront dans l'expédition qu'on leur propose la fin de leurs malheurs et de leur esclavage. Une longue et lointaine excursion peut satisfaire les curiosités avides. Les hommes livrés aux plaisirs des sens croient obtenir de nouvelles jouissances au milieu de la licence des camps et dans ces contrées si renommées de l'Asie et de la Syrie, où l'ambition voit briller des couronnes faciles à conquérir. Quelques sages reconnaissent dans la guerre contre les Turcs un moyen de vivifier le commerce de l'Europe par celui de l'Asie, et de faire pénétrer dans les royaumes occidentaux quelques rayons de la science de l'Orient. Des indulgences pontificales, promises avec solennité, assurent à ceux qui éprouvent des remords la fin de leurs tourments secrets, et les cieux sont ouverts à tous les chrétiens qui prendront les armes pour la plus sainte des causes.

(1095) C'est au milieu de cette disposition générale des esprits qu'Urbain II vient à Clermont en

Auvergne, où il avait convoqué un concile. Pierre l'Ermite l'accompagne. On y voit un concours extraordinaire de princes, de seigneurs, de nobles, de chevaliers; on compte autour du pape plus de trois cents évêques. Urbain monte sur son trône: il parle avec chaleur; il peint les maux sous lesquels gémissent les chrétiens de l'Orient; il montre les Turcs aux portes de Constantinople. « L'Europe, s'écrie-t-il, va être envahie par les Turcs; » ils vont la couvrir de sang et d'incendies. » Et tout d'un coup, se levant sur son tribunal, comme inspiré par la divinité elle-même, montrant le ciel dont il va faire entendre et les promesses et les menaces, et s'adressant aux guerriers qui l'entourent, et qui déjà frémissent d'impatience de combattre les ennemis du Christ: « Aux armes, » leur dit-il; suivez les enseignes du Dieu qui est » mort pour vous; délivrez la cité sainte; prenez » vos glaives exterminateurs. Allez, vrais enfants » d'Israël, dans la terre qui vous fut promise. Chargez avec audace; ouvrez-vous un chemin au travers des bataillons des infidèles et des monceaux » de leurs cadavres. Le ciel va combattre avec vous; » la croix va triompher du croissant: les palmes de » l'Idumée ne doivent plus croître que pour vous. » Brisez les fers de vos frères infortunés, et élevez » sur la terre consacrée des monuments de gloire » et à Dieu et à votre nation. » On interrompt le pontife; on s'écrie avec force: « Dieu le veut! Dieu » le veut! — Allez donc, reprend le pape; allez, » braves chevaliers du Christ; allez venger sa que-

» relle ; que ce cri *Dieu le veut!* que le Tout-Puis-
» sant vient de vous inspirer, soit votre cri de
» guerre et de victoire, dans votre immortelle entre-
» prise. » Il tend alors ses mains vers le ciel, bénit au nom du Très-Haut cette multitude transportée, et fait placer devant lui un nombre immense de croix d'étoffe rouge. On accourt avec enthousiasme ; on réclame de toutes parts ce signe de la guerre que le ciel ordonne. Le pape attache lui-même de ces croix rouges sur l'épaule droite des princes et des grands. Les cardinaux et les évêques le secondent ; ils en prennent pour eux-mêmes ; ils en distribuent au peuple empressé autour d'eux. Les femmes veulent aussi se parer de ces croix ; elles en donnent à leurs enfants.

L'ardeur sainte et guerrière qui vient de s'allumer se répand avec la rapidité de l'éclair ; elle pénètre dans tous les rangs, elle franchit toutes les distances. Tout le monde veut partir pour les bords du Jourdain ; tout le monde demande une croix ; et, dans les hameaux comme dans les villes, on répète avec transport « Dieu le veut! Dieu le
» veut! »

On se hâte de faire les préparatifs du long et saint voyage. Une sorte de délire inconcevable s'empare de toutes les têtes. On veut se procurer de l'argent à tout prix ; on vend, ou plutôt on cède, pour les plus faibles valeurs, les fiefs, les terres, les droits, les meubles, les maisons ; on affranchit les serfs, on abandonne la suzeraineté aux vassaux. Il semble qu'on ne doit plus revoir le pays où l'on

a reçu la naissance, et qu'on n'aura plus d'autre patrie que les contrées de l'Orient.

On voit, parmi les plus illustres croisés, Hugues dit le Grand, comte de Vermandois, et frère de Philippe, roi de France; Eudes I[er], duc de Bourgogne et arrière-petit-fils du roi Robert; Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Baudouin et Eustache, frères de Godefroy; Robert, duc de Normandie; Robert II, comte de Flandre; Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse; Alain, fils de Malcolm III, roi d'Écosse; Étienne, comte de Boulogne; Boëmond, fils de Robert Guiscard, duc de la Pouille et de Calabre; Geoffroy de la Tour de Limoges; Aimeri IV, vicomte de Rochechouart; Tancrède, Gaston de Foix; Étienne, comte de Chartres; Milon de Montmorenci; de Brai, sire ou seigneur de Montlhéry; Roger, seigneur de Choiseul; Adhémar, évêque du Puy; quelques autres prélats, et plusieurs autres princes, grands vassaux ou chevaliers déjà renommés par leur valeur, et par cette force prodigieuse, alors d'autant moins rare qu'on la croyait très souvent nécessaire, et qu'on s'exerçait, dès l'adolescence, à l'acquérir.

Tous les croisés ne se réunissent pas en Europe avant leur départ pour l'Asie; ils auraient affamé les contrées par lesquelles ils auraient passé; ils partent par diverses routes et sous les ordres de différents chefs. Pierre l'Ermite et Gauthier dit *sans avoir*, conduisent les premières divisions. Des corps détachés, qui suivent les rives du Da-

nube, pour traverser ensuite la Bulgarie et arriver à Constantinople, sont détruits par les Hongrois irrités de leurs désordres. Un très grand nombre de croisés, et particulièrement ceux du nord de la France, des deux Lorraines, des bords du Rhin et de plusieurs contrées d'Allemagne, reconnaissent pour leur général le vaillant Godefroy. Beaucoup de Germains avaient pris la croix rouge; mais plusieurs, par une frénésie déplorable et bien digne de la fin du onzième siècle, croient remplir le vœu qu'ils ont fait de combattre les infidèles, en assassinant impitoyablement les Juifs, que l'empereur Henri IV est obligé de prendre sous sa protection particulière, comme des serfs du domaine impérial.

Godefroy vend sa terre de Bouillon à l'évêque de Liége, et son duché de basse Lorraine au comte de Limbourg, à qui Henri IV, du consentement des états, accorde l'investiture de ce duché.

On a écrit que l'armée particulière de Godefroy était de soixante-dix mille fantassins et de dix mille cavaliers, marchant sous les bannières de plusieurs leudes, barons ou vassaux. Parmi les Lorrains qui le suivent est Gilbert de la Ville-sur-Illon, cousin germain de Thierry, duc de la Lorraine mosellane, et proche parent de la mère de Godefroy.

C'est vers Constantinople, les rives de la Propontide, et les contrées occidentales de l'Asie Mineure, que tous les croisés doivent se réunir. Ils sont remplis d'ardeur et de courage. Mais dans quels mal-

heurs, dans quelles mœurs dépravées, dans quel brigandage, dans quels crimes, doivent les entraîner leur indiscipline et les habitudes de brigandage qui font depuis long-temps la honte de tant de vassaux insubordonnés, et de possesseurs de forteresses, ou plutôt de repaires imprenables. Les chevaliers eux-mêmes, ceux qui se sont voués à la répression de ces odieux brigandages, oublient leur noble vocation, subissent la contagion de l'exemple, et déshonorent leur institution tutélaire.

Élevons-nous cependant, par la pensée, au-dessus de tous ces désordres; plaçons-nous assez haut pour ne plus distinguer que le mouvement général des habitants de l'Europe, et considérons-en la direction.

La Grèce conserve encore le feu divin de la science, des lettres et des arts. L'Orient n'a pas perdu tout son éclat; cet éclat brille encore, et à Constantinople, et dans l'Asie Mineure, et sur les bords de l'Euphrate et du Tibre, et dans une partie du nord de l'Afrique; il semble annoncer, pour le reste de l'Europe, le retour de la lumière.

L'Occident, entraîné par les passions les plus fortes qui puissent imprimer un grand mouvement aux nations, l'enthousiasme religieux, l'amour de la gloire militaire, la soif des trésors, l'esprit de conquête, l'espérance des lauriers de la victoire, des couronnes de la terre et des palmes célestes, va, sans s'en douter, au-devant de ces clartés orientales. Les nations entières s'ébranlent comme si elles allaient chercher de nouvelles terres.

Mais ce n'est plus du levant au couchant, ou du nord au sud, que les peuples s'avancent, et comme d'immenses torrents parcourent la surface du globe; une nouvelle réaction les pousse de l'Occident vers l'Orient, comme les Gaulois du temps de leurs Brennus et de leur Sigovèse. On dirait que, cédant à une cause insurmontable de mouvement, les races humaines parties des contrées orientales, arrivées au bord de l'Océan, et ne pouvant franchir cette redoutable barrière, sont contraintes de revenir sur leurs pas, en luttant contre les nouveaux peuples qui leur succèdent, et qui suivent la première direction imprimée par l'impulsion primitive.

A peine les premières divisions de la foule immense des croisés sont-elles arrivées dans la Thrace, aujourd'hui Romélie, qu'elles effraient celui qui a réclamé leurs secours. Pierre l'Ermite et son lieutenant Gauthier *sans avoir* qui les conduisaient, ne pouvaient arrêter leurs excès ni leur brigandage. L'empereur Alexis Comnène se repent d'avoir appelé ces troupes indisciplinées; il les croit bien plus dangereuses pour lui que les hordes des Turcs; il se hâte de leur faire passer la Propontide. Les croisés commandés par Boëmond de Calabre succèdent aux soldats conduits par Pierre et par Gauthier. Boëmond, dont ils connaissent les talents militaires, est parvenu à établir un peu d'ordre parmi eux; mais les alarmes d'Alexis ne diminuent pas. Les Normands d'Italie inspirent depuis long-temps aux Grecs les plus vives inquiétudes, et Boëmond, un de leurs plus vaillants

princes, est le chef des croisés que reçoit Alexis. Il n'a qu'un désir, celui de débarrasser de ces guerriers qu'il redoute et sa capitale et ses états d'Europe; il dissimule; il fait un traité avec Boëmond, et par ses instances et ses promesses, pousse pour ainsi dire les croisés en Asie.

Hugues de Vermandois, le frère de Philippe, roi des Français, était parti de France, à la tête d'une brillante armée. Il avait pris la route d'Italie avec le duc de Normandie, les comtes de Flandre, de Boulogne et de Blois. Ils reçoivent à Lucques la bénédiction d'Urbain II, ils visitent à Rome le tombeau des apôtres; mais n'ayant pu arriver dans la Pouille qu'au commencement de l'hiver, ils n'osent embarquer leurs troupes pour leur faire traverser l'Adriatique pendant la saison des tempêtes, et ils les mettent en quartier aux environs de Bari, jusques au printemps de l'année suivante 1097. Hugues, trop impatient des combats pour attendre si long-temps, monte sur un vaisseau avec trois chevaliers qui partagent son ardeur; il débarque à Durazzo. Le gouverneur de la ville vient au-devant de lui, le reçoit avec respect, le traite avec magnificence, mais ne veut le laisser poursuivre sa route qu'après avoir reçu les ordres qu'il attend de l'empereur Alexis. Ces ordres arrivent. Hugues et ses compagnons sont conduits à Constantinople, accueillis avec beaucoup d'égards par Alexis, mais gardés à vue. Godefroy, qui est dans la Thrace, se hâte de les réclamer: on le refuse; il ravage les environs de Selymbria. L'empereur promet de rendre

les croisés. Godefroy vient camper sous les murs de Constantinople : Hugues et ses chevaliers, qu'on n'ose plus retenir, accourent sous ses drapeaux.

C'est auprès de Nicée que le plus grand nombre de chrétiens se réunissent; les premières divisions s'étaient déjà mesurées avec les Turcs de cette ville; les soldats de Pierre l'Ermite avaient été défaits. Gauthier avait été tué avec un autre Gauthier de Breteuil, Raymond de Breïs, Foucher d'Orléans, et Geoffroi de Burel. Les croisés, rassemblés sous les murs de Nicée, veulent venger leurs frères, et commencer leurs conquêtes. On fait le dénombrement de l'armée. On a écrit que, malgré les funestes effets des fatigues, des excessifs dérèglements, et des combats déjà livrés, elle était encore composée de cinq cent mille fantassins, et de cent trente mille cavaliers. Quelle force aurait pu résister à cette armée si elle avait suivi les règles de la discipline romaine? Mais ce n'était qu'une multitude désordonnée; combien néanmoins le courage et l'enthousiasme des croisés devaient produire de prodiges!

On forme le siége de Nicée; cette ville faisait partie du royaume d'Iconium. Kilidie Arslan, nommé aussi Soliman-le-Jeune, avait été élevé, à Iconium, sur le trône de son père Soliman Ier, en 1092; il avait étendu ses états en conquérant, sur les Grecs, des îles de l'Archipel, et des contrées de l'Asie Mineure. C'était ce prince turc qui avait détruit la division des chrétiens occidentaux, commandés par Pierre-l'Ermite; mais quelque

brave que fût ce Pierre de Picardie, il y avait bien loin de ses talents militaires à ceux de Godefroy: c'est ce héros qui commande maintenant les croisés. Soliman-le-Jeune veut défendre Nicée; deux fois il livre bataille aux assiégeants, et deux fois il est vaincu par les chrétiens. La ville est obligée de se rendre après trente-cinq jours de siége, et lorsqu'on a comparé avec soin les historiens ou chroniqueurs arabes, grecs et latins, qui paraissent le mieux instruits des évènements relatifs aux croisades, voici les faits qui paraissent les plus probables au sujet de la reddition de Nicée.

L'empereur Alexis avait joint un corps de troupes à l'armée de Godefroy. Un général nommé Butumite commandait les Grecs de Constantinople; il parvient à obtenir que la ville se rende aux troupes d'Alexis. Cet arrangement prive les croisés d'un riche butin; ils murmurent, ils veulent reprendre Nicée sur les Grecs; mais leurs chefs parviennent à obtenir d'eux qu'ils laissent à l'empereur grec Nicée, si peu éloignée de la Propontide, et par conséquent de Constantinople; et l'armée chrétienne triomphante se met en marche pour traverser l'Asie Mineure et s'avancer vers la Syrie. Soliman veut leur disputer le passage du Thimbris; il avait, suivant quelques auteurs, rassemblé deux cent mille fantassins et cent cinquante mille chevaux. Ce nombre doit avoir été très exagéré; mais son armée était des plus nombreuses. Il attaque les chrétiens à Dorylée dans la Phrygie, sur le bord du Thimbris. La valeur et l'enthousiasme des Oc-

cidentaux repousse sa formidable armée; Soliman est battu de nouveau dans la Pisidie; il perd une troisième bataille dans la Lycaonie, et à une petite distance d'Iconium, de la capitale du sultan. Laodicée est forcée d'ouvrir ses portes aux guerriers de l'Occident.

Les croisés sont parvenus à cette chaîne de montagnes nommée par les anciens, monts de Lycaonie, et plus loin Anti-Taurus, et qui sépare les eaux que leur cours conduit au nord dans la mer Noire, de celles qui coulent vers le midi et dans la Méditerranée ; ils les franchissent. Ils ont conquis déjà de grandes et fameuses contrées; mais leur insubordination, leur indiscipline, leur conduite effrénée, leurs violences, ne leur permettent pas de les conserver. Les Turcs reprennent toutes ces contrées avec facilité ; ils égorgent les chrétiens laissés pour défendre ces provinces, et l'on a écrit que, dans une seule ville, dix mille Occidentaux avaient été massacrés.

Ces grandes pertes ne diminuent pas cependant l'ardeur des croisés : aucun grand obstacle ne les arrête dans la Cilicie, et toujours vainqueurs, mais toujours pillant les villes, ravageant les campagnes, violant les femmes, massacrant les hommes, ils parviennent, couverts de sang, jusque sous les murs d'Antioche. Quelle plus grande preuve de l'espèce de délire qui entraînait ces guerriers devenus si avides, et plus cruels même que les Turcs, de leur imprévoyance, de leur indocilité aux ordres de leurs généraux, de leur refus de se laisser diri-

ger par la sagesse de Godefroy, leur chef suprême, que cette marche si audacieuse et si téméraire ? Ils viennent à Antioche, laissant sur leurs derrières plus de deux cents lieues de pays occupés par des ennemis acharnés, par des habitants furieux des horribles traitements qu'ils ont éprouvés, et par des Grecs jaloux, alliés perfides, et plus dangereux peut-être que les musulmans. Au-delà de cette Asie Mineure, qu'ils ont traversée comme un torrent indomptable, mais qui vient pour ainsi dire de se refermer sur eux, s'ils portent leurs regards vers l'Europe, ils voient entre eux et leur patrie Constantinople, où règne Alexis, de qui ils peuvent avoir tout à craindre, la Thrace, les Bulgares et les Hongrois, qu'ils ont forcés à tourner leurs armes contre eux. Sont-ils contraints à renoncer à leur entreprise, ils n'ont d'espoir de salut que dans la mer dont ils viennent de s'approcher. Mais où sont leurs flottes ? Combien, dans un temps où les vaisseaux sont si petits, ne faudrait-il pas de bâtiments pour recevoir la multitude des croisés ! et lorsque la navigation est encore si imparfaite, combien de dangers les attendraient entre les côtes de la Syrie et les rivages de l'Europe ! Ils n'ont plus qu'à vaincre ou mourir.

(1098) Ils forment cependant le siége d'Antioche. Le fanatisme religieux et celui des conquêtes multiplient leurs forces, et écartent loin d'eux les alarmes.

Rédoan, ou Brodoan, fils de Toutousch, neveu du sultan de Bagdad, et qui règne à Alep, vient au

secours des assiégés d'Antioche. Il veut pénétrer dans la place. Il a avec lui quinze mille Turcs ou Sarrasins. Sept cents cavaliers chrétiens et un petit nombre de fantassins dispersent les guerriers d'Alep.

Quelques princes et chevaliers d'Occident, fatigués néanmoins d'une guerre qu'ils avaient crue plus courte, ou découragés par les efforts inutiles qu'ils ont faits pour en diminuer les horreurs, ou rappelés dans leur patrie par d'autres motifs, se séparent des croisés sous les murs d'Antioche et s'embarquent pour l'Europe; d'autres chefs, ne redoutant aucun péril, s'écartent du gros de l'armée, et veulent, avec leurs troupes particulières, tenter des conquêtes éloignées. Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'empare de Tripoli; et Baudouin, l'un des frères de Godefroy, va, jusque dans la Mésopotamie, s'emparer d'Édesse et de son territoire.

Les croisés cependant, occupés du siége d'Antioche, commencent à s'apercevoir de la diminution de leurs rangs. Godefroy en conçoit une inquiétude secrète; il emploie toute son influence pour diminuer les nouvelles pertes dont l'armée est menacée; et bientôt il reçoit un renfort considérable.

La ville de Pise, riche et florissante république, étendait sa domination sur la Corse, la Sardaigne et les îles Baléares : depuis long-temps le commerce lui apportait ses tributs, depuis long-temps ses armes luttaient avec gloire contre les Sarrasins.

C'est sur eux qu'elle avait conquis les Baléares, la Sardaigne et la Corse. Son territoire italique était peu étendu, mais l'indépendance et la liberté en avaient multiplié et la population et la force; elle soutenait avec honneur l'origine arcadienne que Strabon lui avait donnée, et qu'avait chantée Virgile; elle veut prendre part aux triomphes des croisés contre les ennemis du Christ, et vraisemblablement par des arrangements, des traités, des établissements, ou de nouvelles conquêtes, ouvrir à son vaste commerce de nouvelles routes vers ces contrées orientales où sont les sources de tant de richesses. Cent vingt vaisseaux arrivent vers Antioche, sur les côtes de Syrie. La croix brille sur les pavillons pisans; et c'est Adimbert, l'archevêque de Pise, qui conduit lui-même la flotte républicaine.

Antioche tombe bientôt au pouvoir des croisés. Boëmond, le fils du Normand Robert Guiscard, duc de la Pouille et de Calabre, s'empare de la ville ainsi que de son territoire; et l'armée chrétienne, ayant Godefroy à sa tête, se dirige vers Jérusalem, l'objet des premiers vœux des croisés, et dont la délivrance était le but de tant de travaux, de combats et de faits d'armes si extraordinaires. Boëmond reste à Antioche; il ne néglige rien pour s'y maintenir. Objet de l'amour et de la haine d'Anne Comnène, il a dû une grande partie de sa célébrité à cette princesse, amie des lettres, et qui, malgré son siècle, a eu la gloire d'écrire une histoire de son temps, digne de passer à la postérité.

Le bruit de la prise de Nicée, de Laodicée, d'Antioche, d'Édesse, et de tant d'autres places, se répand cependant jusques à Bagdad. Le khalife Mosthader, qui avait succédé à Moctadi son père, ne peut s'occuper que de prier dans la mosquée; mais le sultan turc Barkiarok, qui règne sur les rives du Tigre et sur presque toute la Perse, depuis la mort de son père Malek-Schah, ne peut supporter tant de victoires; il ne veut pas laisser flotter l'étendard de la croix si près de sa capitale. Codbuka, son général, a ordre de reprendre Antioche sur les croisés. Les troupes de Damas et d'Alep se réunissent à celles qu'il commande; il attaque les Occidentaux: mais les croisés remportent sur lui une victoire complète, poursuivent leur route, et sont près d'arriver à cette terre sacrée pour les disciples de Jésus.

(1098) Jérusalem n'obéissait plus aux sultans turcs de Bagdad. Mostali gouvernait l'Égypte à la place de son père, le mahadi Mostanser, mort en 1094. Un visir de ce khalife fatimite avait enlevé la ville sainte des chrétiens à la domination des Turcs.

Godefroy, suivant, autant qu'il le peut, le voisinage de la mer afin d'être plus à portée de recevoir des vivres et des renforts, traverse les différents torrents qui coulent du Liban ou de l'Anti-Liban vers la Méditerranée, prend Ptolémaïde, nommée depuis Saint-Jean-d'Acre, laisse une garnison dans cette ville maritime, s'approche de Joppé, remonte le long de la vallée où coule le

torrent de Gaas, dont la source n'est pas éloignée de la cité sainte, s'empare de Lidda ou Diospolis, et arrive à Emmaüs ou Nicopolis, sur cette chaîne de montagnes qui n'est qu'une continuation de l'Anti-Liban, et qui, traversant la Judée dans sa longueur, envoie les eaux qui tombent sur ses sommités et se rassemblent en torrents plus ou moins rapides, d'un côté vers la Méditerranée, et de l'autre vers le Jourdain et la mer Morte qui le termine.

Cette marche savante, et digne d'un grand capitaine, paraît montrer que la diminution des forces des croisés, l'approche de nouveaux dangers, le désir, ou plutôt le besoin de compléter tous leurs succès par la prise de Jérusalem, la sagesse de Raymond de Saint-Gilles, et les réflexions prudentes de plusieurs autres chefs, avaient donné à Godefroy cette autorité si nécessaire au général d'une grande armée. Quoi qu'il en soit, vers cette époque commence l'action du poëme immortel du Tasse.

Elle va paraître aux yeux des croisés cette ville pour laquelle ils ont quitté leur patrie, traversé tant de terres et de mers, bravé tant de dangers, supporté tant de fatigues, livré tant de batailles; cette ville de David, ce mont rendu fameux par le palais du roi poëte, et le temple magnifique élevé par Salomon; cette place où, dans des fêtes solennelles, des nuages d'encens s'étaient élevés vers le Très-Haut, dont les harpes de tant de lévites et les chants de tout un peuple célébraient les mer-

veilles; ces murs détruits par les rois d'Assyrie et d'Égypte, relevés plus d'une fois sur leurs ruines, respectés par Alexandre, renversés de nouveau par Pompée, par Titus, par Adrien; ces monuments de tant de diverses puissances anéanties; cette cité juive veuve de presque tous ses propres enfants, ne renfermant en quelque sorte dans son sein que ceux qui les ont massacrés ou dispersés : quels objets pour frapper l'imagination et commander à la pensée! Mais ils vont tous être voilés pour les croisés; un plus grand spectacle va s'emparer de tous leurs sens, et pénétrer jusques au fond de leurs âmes: ils ne doivent voir que la ville où Jésus a vécu, où leur divin maître a donné sa loi sainte, où leur sauveur s'est soumis à l'outrage, s'est condamné aux souffrances et a répandu tout son sang pour eux. Et quel effet admirable va produire sur ces guerriers trop barbares cet auguste et touchant spectacle, ce sacrifice si magnanime, cette mort si glorieuse, qui vont pour ainsi dire se renouveler devant eux! Écoutez ce que disent à ce sujet Guillaume de Tyr et d'autres auteurs du même âge.

A peine les croisés sont-ils parvenus à une gorge de montagnes qu'un grand talent a récemment marquée; à peine découvrent-ils, au milieu d'une solitude stérile, la ville du Christ montrant ses dômes, ses terrasses et ses tours, sur une double colline, qu'un sentiment irrésistible les pénètre et les transporte. « Jérusalem! Jérusalem! s'écrient-ils; » Dieu le veut! Dieu le veut! » Toute leur ardeur

religieuse se rallume : cette férocité à laquelle ils n'ont que trop cédé abandonne leurs cœurs profondément émus. Ils se précipitent sur la terre où ils peuvent croire que Jésus a passé; ils versent des larmes; ils poussent des sanglots; ils se frappent la poitrine; ils tendent leurs mains vers la cité sacrée; ils se relèvent en gémissant; ils se déchaussent avant d'oser fouler la même terre que le Christ; ils s'écrient de nouveau dans un belliqueux et pieux enthousiasme : « Dieu le veut! Dieu » le veut! »

(1099) La chaleur cependant était déjà ardente sous les remparts de Jérusalem ; on était près du solstice d'été : mais rien ne peut arrêter le courage des croisés. Godefroy fait investir la place et commencer le siége.

Les Vénitiens et les Génois, ces nobles et célèbres rivaux du courage, des richesses, de l'habileté et de la puissance des Pisans, étaient venus, comme ces derniers républicains, au secours des chrétiens d'Occident; et néanmoins les maladies, le glaive des batailles, le découragement des uns, l'ambition des autres, avaient si fort diminué le nombre des chrétiens en état de combattre, que, lorsque le siége de Jérusalem commença, Godefroy ne comptait plus dans les rangs de son armée que vingt et un mille hommes de pied et quinze cents cavaliers. Mais combien la valeur des croisés devait encore enfanter de prodiges! L'histoire en a retracé le souvenir; la poésie les a célébrés.

Les croisés luttent avec constance contre les

plus grands obstacles. Godefroy les encourage et les anime.

Plus d'un mois s'était écoulé; et les efforts des assiégés redoublent. Une calamité trop commune dans les contrées chaudes, sablonneuses et arides, où les ruisseaux et les rivières, torrents impétueux pendant la saison des pluies, ne montrent au milieu des ardeurs de l'été que des eaux bourbeuses ou des lits desséchés, avait ajouté la privation la plus intolérable à tous les maux que doit supporter le courage des croisés. Ils manquent d'eau, et le besoin de cette eau si nécessaire à la vie devient si pressant, que, ne cherchant plus qu'à toucher le ciel, et à rendre l'auteur tout-puissant de la nature favorable à leurs vœux, ils ne profèrent leurs prières ferventes que dans l'attitude la plus humble de la supplication, et en se traînant sur leurs genoux, selon Sigebert et Raoul de Diceto, autour de la place qui renferme le tombeau du Sauveur.

Tout cède cependant à la valeur des chrétiens. Le trente-neuvième jour du siége arrive, et Jérusalem est conquise. Les historiens de la république de Pise ont écrit que les guerriers de cette ville libre avaient eu l'honneur de monter à l'assaut, et d'élever l'étendard de la croix sur la plus forte des tours, nommée depuis le château des Pisans. Mais remarquez avec quelle rapidité les passions les plus opposées se succèdent dans l'âme des croisés, de ces hommes fiers, ignorants, sauvages, impétueux, avides d'or, de conquêtes et de carnage, et qu'un sentiment religieux, mais violent, grossier, mais

profond, pénètre et subjugue, comme la piété pure et céleste touche et soumet la vertu douce et éclairée. On voit en frémissant ces soldats du Christ n'obéir qu'à leur férocité, passer au fil de l'épée la garnison et tous les habitants de la cité vaincue, entasser les cadavres sanglants des vieillards, des enfants et des femmes, brûler dans leur synagogue les Juifs descendants des anciens possesseurs de Jérusalem; et, lassés mais non rassasiés de carnage, oser porter leurs pas sacriléges auprès du sépulcre de Jésus, tendre leurs mains homicides vers ce monument de la bonté infinie, y déposer leurs glaives exterminateurs, chanter sur les débris fumants de Sion les antiques cantiques de ses rois, et ne pas craindre de voir sortir du tombeau sacré des foudres vengeresses de tant d'abominations. Godefroy, et plusieurs autres illustres croisés, gémissent de ces horribles abus de la victoire ; mais quelle force peuvent-ils opposer au délire le plus funeste ?

Cependant le premier but de la grande expédition était atteint. La cité sainte n'était plus sous la domination des ennemis du Christ; les chrétiens d'Occident pourraient venir, sans alarmes, déposer leurs hommages pieux au pied du tombeau vénéré. On ne pensait plus à délivrer Constantinople de la crainte des Turcs : Alexis Comnène était bien éloigné de réclamer de nouveau le secours des croisés. Mais il fallait conserver la nouvelle conquête, l'objet de tant de désirs et le prix de tant de sacrifices. On devait avant tout donner un gou-

vernement à Jérusalem : on proposa d'élire un roi. Raymond des Agiles nous apprend que les évêques s'y opposèrent. « Il ne devait pas y avoir de roi, » dirent-ils, dans une ville où le Sauveur était mort » sur une croix et couronné d'épines. Il suffisait de » choisir un avoué qui garderait la ville, perce- » vrait les tributs des contrées voisines, et les dis- » tribuerait aux défenseurs de la cité. »

Le projet qu'ils laissèrent entrevoir, d'établir une théocratie, ne put pas cependant réussir auprès des chevaliers ; il fut décidé qu'on élirait un roi. Mais, avant de s'occuper du choix du nouveau monarque, les chefs de l'expédition se hâtèrent d'établir dans les pays conquis ce régime féodal d'Europe, si favorable à leurs intérêts, si cher à leur orgueil. Ils divisèrent le royaume en quatre grands fiefs : l'un devait s'appeler la seigneurie de Jérusalem, et appartenir au monarque lui-même ; les autres furent le comté d'Édesse, la principauté d'Antioche et le comté de Tripoli, déjà occupés par Baudouin, l'un des frères de Godefroy, Boëmond de Calabre et Bertrand de Saint-Gilles de Toulouse. D'après l'arrangement adopté par les croisés, les possesseurs de ces grands fiefs avaient le droit d'avoir chacun un connétable et un maréchal, et ne pouvaient être jugés que par leurs pairs, auxquels se joindraient le connétable et le maréchal du royaume. La seigneurie de Jérusalem, ou le royaume proprement dit, devait, après la soumission entière de la Terre-Sainte, s'étendre le long de la mer, depuis les environs de Baruth,

ville maritime de Phénicie, jusques au désert qui sépare l'Égypte de la Palestine : il comprendrait Tyr, Naplouse, Saint-Jean-d'Acre; et indépendamment des bourgs et des villages qui formeraient le domaine particulier du monarque, il y aurait dans le royaume proprement dit, et sous la suzeraineté du roi, plusieurs fiefs directs ou baronnies, tels que la principauté de Joppé et d'Ascalon, et celle de Galilée. Plusieurs seigneuries devaient relever de ces baronnies, dont les propriétaires, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui leur seraient subordonnés, auraient le droit de battre monnaie et de faire rendre la justice. Les seigneurs, les barons, et les archevêques et évêques, comme possesseurs de fiefs, devraient chacun au roi un certain nombre de cavaliers ou d'hommes d'armes, et les églises, ainsi que les bourgeois des villes, enverraient des fantassins et des sergents d'armes.

Voilà donc le système féodal établi dans les contrées de la Judée, de la Phénicie ou de la Syrie, soumises aux armes des croisés. L'esprit du siècle, ou, pour mieux dire, l'esprit de ceux qui avaient usurpé la puissance, donne au royaume qui va naître le germe de son affaiblissement et de sa destruction. Comment ne pas prévoir, d'après cette organisation, ou plutôt ces principes d'anarchie féodale, qu'un royaume si mal constitué dès son origine disparaîtrait avec les circonstances extraordinaires dont les résultats lui avaient donné la naissance?

Lorsque les principaux croisés eurent ainsi ré-

glé ce qui concernait leurs intérêts, sans s'occuper du bonheur des peuples, ni par conséquent de la véritable force de l'état qui allait être exposé à tant de tourmentes, ils choisirent un monarque (1099). Le duc de Normandie, et, après lui, le comte de Flandre, refusèrent une couronne trop éloignée de leurs provinces héréditaires. Les chefs des croisés élurent alors le sage et valeureux général auquel ils devaient la conquête du royaume dont ils allaient disposer. Godefroy de Bouillon accepta. On le conduisit avec pompe à l'église du Saint-Sépulcre; mais il se souvint de ce qu'avaient dit les évêques, lorsqu'ils s'étaient opposés à l'élection d'un roi : sa politique ainsi que sa piété le portèrent à ne pas vouloir qu'on mît un diadème sur sa tête, et des écrivains presque contemporains ont même prétendu qu'il n'avait voulu prendre que le titre d'avoué.

Quoi qu'il en soit, très peu de jours après son avènement, il apprit que le mahadi ou khalife d'Égypte envoyait une nombreuse armée pour reprendre Jérusalem. On a écrit que cette armée des Arabes égyptiens était de près de deux cent mille hommes; elle était commandée par le visir du khalife Aboul-Casem-Mostali, par cet Abdhal qui avait pris Jérusalem sur les Turcs peu de temps avant l'arrivée des chrétiens dans la Palestine. Si cette armée égyptienne eût paru devant Jérusalem deux mois plus tôt et pendant que le siége durait encore, elle aurait pu sauver cette ville et arrêter les conquêtes des croisés; mais il n'était

plus temps. Et quel nouvel exemple nous allons avoir de la merveilleuse supériorité de la force morale des individus et des nations sur leur force physique! Ces Sarrasins d'Égypte sont les descendants des Arabes du temps de Mahomet, devant lesquels les soldats d'Héraclius se dispersaient comme la poussière du désert devant un ouragan impétueux; mais ces Arabes étaient remplis de l'esprit du prophète, leur exaltation était extrême. Maintenant les rôles sont changés : l'enthousiasme des Arabes est presque entièrement éteint; la prise de Jérusalem a rallumé celui des croisés : ce sont eux qui sont les inspirés, et les Égyptiens sont devenus les soldats d'Héraclius.

Cette grande armée du khalife se fond pour ainsi dire devant un petit nombre de croisés ; on a même cru que Godefroy ne les commandait pas, et que c'était sous les ordres du duc de Normandie que les chrétiens avaient immolé ou dispersé les Arabes.

Après cette victoire importante, Godefroy fit en vain le siége d'Ascalon ; mais il soumit la Galilée, qu'il donna au brave Tancrède; il conquit plusieurs places ou forts qui environnaient Jérusalem, et portant ses regards attentifs dans l'avenir, il fortifia avec soin le port de Jaffa, avec lequel il pouvait facilement communiquer de sa capitale par la vallée du torrent de Gaas.

Il donna un code de lois à son nouveau royaume, habité par des Arabes, des Turcs, des Juifs, des Grecs, des Syriens, des Natoliens, des Français,

des Allemands, des Italiens, et d'autres chrétiens occidentaux. Le plus grand nombre des chefs des croisés étant Français, il n'est pas surprenant que ce code ait été rédigé d'après les lois et les coutumes observées en France à cette époque; ces coutumes et ces lois françaises étaient d'ailleurs peu différentes de celles qu'on suivait dans le reste de l'Europe. Les vainqueurs conservèrent les usages les plus importants de leur pays sur les bords du Jourdain et de la mer de Syrie; ils crurent en quelque sorte retrouver leur patrie sur les bords qu'ils avaient tant désirés.

Le code de Godefroy, adopté dans une assemblée tenue à Jérusalem, fut publié sous le nom d'*assises de cette ville;* et l'original de ce recueil, revêtu d'un grand nombre de sceaux, fut déposé dans le temple du Saint-Sépulcre.

Gouvernés par leur sage monarque, régis par les lois qui avaient protégé leur jeunesse, ils auraient pu, dans leurs vallées et sur leurs collines hospitalières, jouir du doux repos à l'ombre de leurs oliviers, de leurs palmiers et de leurs cèdres, et goûter dans ces asiles l'oubli de leurs fatigues, de leurs traverses et de leurs propres fureurs: mais entourés vers l'Égypte, Bagdad, Damas et la Natolie, d'ennemis redoutables, ils étaient condamnés à ne pouvoir déposer leurs armes; et à peine avaient-ils couronné leur roi, que la mort leur enleva celui qui avait été et leur valeureux chef et leur habile modérateur.

Godefroy mourut au mois de juillet 1100, à

l'âge de quarante ans. On a vanté sa force prodigieuse; mais ce que nous aimons à répéter, c'est que sa prudence, sa générosité, sa justice, son humanité, sa bravoure, le firent regretter, non seulement des Français, mais des Grecs et des Syriens. Il avait terminé avec gloire sa grande et principale entreprise; il avait conquis avec habileté, gouverné avec douceur, et défendu avec courage la ville sainte, dont la délivrance avait été l'objet de l'expédition si mémorable confiée à ses soins. Pendant cette longue et terrible guerre, personne n'a montré plus d'héroïsme ni empêché ou réparé plus de malheurs que Godefroy; sa renommée sera immortelle.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

